Marg.t Haynes

LETTRES
DE
MADAME
DE SEVIGNÉ
TOME PREMIER

LETTRES
DE
MADAME
DE SÉVIGNÉ.
TOME PREMIER.

LETTRES

DE

MADAME

DE SÉVIGNÉ.

TOME PREMIER.

RECUEIL
DES LETTRES
DE
MADAME LA MARQUISE
DE SÉVIGNÉ,
A
MADAME LA COMTESSE
DE GRIGNAN,
SA FILLE.

Nouvelle Edition augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Se vend à Paris, chez

SAILLANT & NYON, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

HOCHEREAU l'aîné, quai de Conti.

AUMONT, quai des Quatre-Nations.

BROCAS, rue Saint-Jacques.

CELLOT, Imprimeur, rue Dauphine.

LOTTIN jeune, rue Saint-Jacques.

Veuve DESSAINT, rue du Foin.

HUMBLOT, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.

DURAND neveu, rue Galande.

DE LALAIN, rue de la Comédie Françoise.

LEJAI, rue Saint-Jacques.

BAILLY, quai des Augustins.

C. J. C. DURAND, rue du Foin.

AVERTISSEMENT
DES LIBRAIRES.

LA nouvelle Edition des Lettres de Madame de Sévigné, que nous préſentons au Public, a été faite exactement ſur les précédentes. On n'a rien négligé pour que la partie typographique répondît au mérite de l'Ouvrage. Nous avons remis à leur place quelques Lettres qui avoient été tranſpoſées dans les précédentes Editions ; & nous avons ajoûté à cette nouvelle Edition le Recuil des Lettres Choiſies de Madame de Sévigné à Madame de la Fayette, à Madame la Ducheſſe de Chaulnes, & autres qui ont été écrites dans cette aimable ſociété ; enſorte que ſans augmenter le nombre de Volumes, nous avons réuni la collection

complette de ces Lettres intéreſſantes.

Nous avons fait imprimer ſéparément un petit nombre d'exemplaires du Recuil des Lettres Choiſies, qui étoit devenu rare, afin d'en faciliter l'acquiſition à ceux qui ont l'une des précédentes Editions.

PRÉFACE.

DEPUIS long-temps les gens de goût ont prononcé sur le mérite des Lettres de Madame la Marquise de Sévigné. Quoiqu'en général les Lettres d'une mere à sa fille paroissent peu intéressantes pour le Public, celles-ci ont réuni tous les suffrages. La justesse des pensées, la variété des tours, la noblesse de la diction, les graces du style, tout cela s'y trouve réuni au plus haut degré. D'ailleurs que de particularités intéressantes ! que d'anecdotes curieuses ! que de réflexions & d'instructions utiles ! quelles plaisanteries fines ! quelles applications ingénieuses ! quel goût enfin, & quelle précision dans les jugemens que Madame de Sévigné porte de ses lectures !

Les gens du monde y trouveront une conversation d'un tour noble, fin, enjoué ; des narrations vives, des expressions de génie, des traits d'éloquence, & par-tout des beautés qui naissent du sein de la chose même. nulle affectation, nul art apparent, nuls faux brillans ; de sorte que tout l'esprit qui est répandu dans ces Lettres, se confond si bien

avec une imagination riante, ou avec un ſentiment délicat, que ce n'eſt jamais que le plus beau naturel qui ſe laiſſe appercevoir.

Les perſonnes de piété ne ſeront pas moins charmées de la lecture de ces Lettres, dont la plupart méritent qu'on les regarde comme différens Traités de Morale Chrétienne, d'autant plus utiles qu'ils ne ſont point annoncés ſur ce pied-là, & que la vertu miſe en action s'y trouve parée de tout ce qui peut la rendre aimable. Les maximes les plus pures de la Religion y ſont très-ſouvent développées, & les grandes vérités y ſeroient approfondies en certains endroits, ſans l'extrême retenue qui oblige quelquefois Madame de Sévigné à ſe taire ſur des matieres ſi relevées. Voici, en effet, comme elle parle au ſujet d'un livre qu'elle avoit deſſein de lire: (1) » Je vous manderai, *dit-elle à ſa fille*, s'il » eſt à la portée de mon intelligence: s'il n'y » eſt pas, je le quitterai humblement, renon» çant à la ſotte vanité de faire l'éclairée, » quand je ne le ſuis pas ». Mais ſi, par hazard, comme entraînée par ſon ſujet, elle s'éleve & prend l'eſſor, c'eſt d'une maniere ſublime & lumineuſe, & ce qu'on ne peut aſſez admirer, c'eſt toujours ſans s'écarter des bons principes.

Les Lettres de la mere à la fille ont encore l'avantage que, n'ayant été écrites que pour Madame de Grignan toute ſeule, &

(1) Voyez la lettre du 15 Juin 1680, tom.

ſans que Madame de Sévigné pût s'imaginer qu'elles ſeroient un jour entre les mains de tout le monde, elles ſurpaſſent pour le naturel, & même pour l'agrément toutes celles qu'elle a écrites à d'autres perſonnes. On peut en juger par ſes Lettres au Comte de Buſſy. Quelqu'admirables qu'elles ſoient, on s'apperçoit qu'elle *écrit* à ſon couſin, au lieu qu'en liſant celles-ci, nous croyons qu'elle *parle* à ſa fille : c'eſt une véritable converſation.

Les ſeules réflexions qu'on trouvera ici ſur le ſtyle de Madame de Sévigné, ſont empruntées d'elle-même : » Eſt-il poſſible, *dit-*
» *elle* (2) que mes Lettres vous ſoient agréa-
» bles au point que vous me le dites ? Je ne
» les ſens point telles en ſortant de mes mains ;
» je crois qu'elles le deviennent en paſſant
» par les vôtres ; enfin, c'eſt un grand bon-
» heur que vous les aimiez ; vous en êtes ac-
» cablée de maniere, que vous ſeriez fort à
» plaindre, ſi cela étoit autrement. M. de
» Coulanges eſt bien en peine de ſavoir la-
» quelle de vos Madames y prend goût ; nous
» trouvons que c'eſt un bon ſigne pour elle ;
» car mon ſtyle eſt ſi négligé, qu'il faut avoir
» un eſprit naturel & du monde pour pouvoir
» s'en accommoder. »

Elle dit ailleurs : » Vous ſavez que je n'ai
» qu'un trait de plume, ainſi mes lettres ſont
» fort négligées ; mais c'eſt mon ſtyle, &

(2) Voyez la lettre du 23 Décembre 1671, tom. I.

» peut-êrre qu'il fera autant d'effet qu'un autre » plus ajusté.... Mes Lettres sont écrites » d'un trait; vous savez que je ne reprends » guères que pour faire plus mal.... Si vous » trouvez mille fautes dans cette Lettre, ex- » cusez-les, car le moyen de la relire? » (3)

Ce n'est donc qu'en lisant les Lettres dont il s'agit, qu'on pourra se former une idée bien juste des véritables beautés d'un style qui ne sera jamais représenté qu'imparfaitement, & qui est regardé avec raison comme le modele du genre épistolaire.

J'aurois souhaité pouvoir rassembler des mémoires assez détaillés, pour qu'il ne manquât rien à l'éloge historique de Madame de Sévigné; mais quelques recherches que j'aie faites, voici le peu de faits que j'ai été en état de recueillir.

Marie de Rabutin, Dame de Chantal & de Bourbilli, naquit le 5 Février 1626 de Celse-Bénigne de Rabutin, Chevalier, Baron de Chantal, Bourbilli, &c. chef de la branche aînée de Rabutin; & de Marie de Coulanges.

Le Baron de Chantal, son pere, étoit fils de Christophe de Rabutin & de Jeanne-Françoise Fremiot (4). Il fut tué (5) le 22

(3) La plupart des Lettres de Madame de Sévigné étoient si longues, qu'elle n'avoit gueres le temps de les relire.

(4) Fondatrice de l'Ordre de la Visitation, & qui a été depuis canonisée.

(5) On assure que le Baron de Chantal fut tué de

Juillet 1627 à la descente des Anglois en l'Isle de Rhé, où il commandoit l'Escadron des Gentilshommes volontaires ; en sorte que Marie de Rabutin, âgée d'un an & quelques mois, demeura seule héritiere des biens de cette branche de Rabutin. Marie de Coulanges, sa mere, & Christophe de Coulanges, son oncle, prirent un soin particulier de son enfance, & s'appliquerent à faire valoir, par une éducation sage & chrétienne; toutes les heureuses dispositions qu'elle avoit reçues de la nature. Elle apprit le Latin, l'Espagnol & l'Italien, dont elle savoit assez pour lire les bons Auteurs, & même les Poëtes de chacune de ces Langues.

A l'âge de dix-huit ans, elle épousa (6) Henri, Marquis de Sévigné (7), d'une des plus anciennes Maisons de Bretagne. Elle en eut un fils & une fille. Son mari naturellement inconstant, lui fit de fréquentes infidélités, à quoi elle fut très-sensible ; mais quoiqu'il n'eût pas eu pour elle tout l'attachement dont elle étoit si digne, elle ne laissa pas de le regretter sincérement à sa mort, arrivée le 2 Février 1651, dans un combat singulier contre le Chevalier d'Albret.

La tendresse de Madame de Sévigné pour

la propre main de Cromwel. *Voyez la vie de Cromwel, par Grégorio Léti.*

(6) Le premier Août 1644.

(7) Il étoit Maréchal des Camps & Armées du Roi, & Gouverneur de Fougeres.

ſes enfans, lui fit porter ſes vues non ſeulement ſur leur éducation, mais ſur le rétabliſſement des affaires de leur maiſon. Elle y fut aidée, à la vérité, des conſeils d'un oncle (8), homme de mérite & d'une grande habileté, lequel, après la mort de Monſieur de Coulanges, grand-pere maternel de Madame de Sévigné, ſe trouva chargé de la tutele de ſa niece (9), & conçut pour elle une ſi grande amitié, que la mort ſeule fut capable de l'en ſéparer : il faut ajouter auſſi que rien ne fut égal à l'attachement & à la reconnoiſſance de la niece pour l'oncle, & qu'ils vécurent dans une liaiſon qui fit honneur à tous les deux. Mais ce qu'on ne peut trop louer dans Madame de Sévigné, c'eſt l'application continuelle qu'elle eut à remplir tous les devoirs qu'elle s'étoit preſcrits, en ſorte qu'étant démeurée veuve à l'âge de vingt-cinq ans, & avec tout ce qui pouvoit d'ailleurs la faire rechercher, elle n'eût pas même la penſée de ſe remarier.

Une conduite ſi louable eut tout le ſuccès qu'elle en devoit attendre. Charles, Marquis de Sévigné, ſon fils (10), ſe diſtingua par tout ce qui contribue à faire une répu-

(8) Chriſtophe de Coulanges, Abbé de Notre-Dame de Livri.

(9) En 1636.

(10) Né en Mars 1647.

Il fut Sous-Lieutenant des Gendarmes Dauphins, & Lieutenant de Roi au Comté Nantois. *Voyez la note de la page 126, Tome I.*

tation agréable dans le monde, & Françoise-Marguerite de Sévigné, sa fille, y parut avec de grands avantages. Déja le bruit de son esprit, de sa beauté, de sa sagesse, l'avoit annoncée à la Cour, lorsque Madame de Sévigné l'y mena pour la premiere fois en 1663.

On sait que la Cour de Louis XIV. étoit en ce temps-là le centre des plaisirs, & d'une ingénieuse galanterie. Mademoiselle de Sévigné y représenta une Bergere dans le Balet royal des Arts. Voici les vers que Benserade fit pour elle dans cette occasion.

« Déja cette beauté fait craindre sa puissance;
» Et pour nous mettre en bute à d'extrêmes dangers;
» Elle entre justement dans l'âge où l'on commence
» A distinguer les loups d'avecque les Bergers ».

Dans une autre Fête (11) que le Roi donna en 1664, elle représenta un Amour déguisé en Nymphe maritime.

« Vous travestir ainsi, c'est bien être ingénu,
» Amour, c'est comme si pour n'être pas connu;
» Avec une innocence extême
» Vous vous déguisiez en vous-même «.
» Elle a vos traits, vos feux & votre air engageant;
» Et de même que vous sourit en égorgeant;
» Enfin, qui fit l'un a fait l'autre,
» Et jusques à sa mere, elle est comme la vôtre »;

(11) Ballet des Amours déguisés.

En 1665 elle repréſenta Omphale dans le Ballet royal de la naiſſance de Vénus.

« Blondins, accoutumés à faire des conquêtes
» Devant ce jeune objet ſi charmant & ſi doux,
» Tout grands Héros que vous êtes,
» Il ne faut pas pourtant laiſſer de filer doux.
» L'ingrate foule aux pieds Hercule & ſa maſſue;
» Quelle que ſoit l'offrande, elle n'eſt point reçue:
» Elle verroit mourir le plus fidele amant,
» Faute de l'aſſiſter d'un regard ſeulement.
» Injuſte procédé, ſotte façon de faire,
» Que la pucelle tient de Madame ſa mere,
» Et que la bonne Dame au courage inhumain,
» Se laſſant auſſi peu d'être belle que ſage,
» Encore tous les jours applique à ſon uſage.
» Au détriment du genre humain ».

Toutes les qualités aimables qui pouvoient rendre la fille ſemblable à ſa mere ſe trouvoient réunies dans ſa perſonne, & dès-là qui pouvoit mieux qu'elle inſpirer une exceſſive tendreſſe à Madame de Sévigné, & remplir toute la capacité du cœur le mieux fait & le plus ſenſible qui fût jamais; « Si » vous êtes mon préſervatif *dit la mere à* » *ſa fille* (12), je vous ſuis trop obligée, » & je ne puis trop *aimer l'amitié* que j'ai » pour vous ».

Mademoiſelle de Sévigné fut mariée le 29 Janvier 1669 à François de Caſtellane, Ad-

(12) Voyez la Lettre du 13 Novembre 1675, *Tome III.*

hémar

hémar de Monteil, Comte de Grignan, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général au Gouvernement de Provence, & des Armées de Sa Majesté.

Madame de Sévigné s'étoit flattée qu'en faisant le mariage de sa fille avec un homme de la Cour, elle passeroit sa vie avec elle, & n'avoit pas même prévu que Madame de Grignan, dont l'esprit, la jeunesse & la beauté étoient si propres à orner la Cour de Louis XIV, pouvoit s'en voir éloignée par cette même raison. Quoi qu'il en soit, M. de Grignan reçut, à quelque temps delà, un ordre du Roi pour se rendre en Provence, où dans la suite il commanda presque toujours en l'absence de M. le Duc de Vendôme, qui en étoit Gouverneur. Cette circonstance obligea Madame de Grignan à faire de fréquens voyages en Provence, & devint pour Madame de Sévigné la source des plus grandes inquiétudes. Elle fut si excessivement touchée de cette séparation, qu'on eût dit que son amitié pour sa fille en étoit encore plus vive. Toutes ses pensées ne tournoient alors que sur les moyens de la revoir, tantôt à Paris où sa fille venoit la trouver, & tantôt en Provence où elle alloit chercher sa fille. Il étoit cependant impossible que dans les intervalles il n'y eût des absences assez longues, pour donner lieu à un commerce de Lettres, suivi de part & d'autre avec la derniere exactitude. Les Lettres de la mere, qui ont été soigneusement

conſervées, ne contribuent pas peu à nous faire regretter la perte des réponſes de la fille. En effet, rien ne pouvoit être plus agréable que d'entendre parler Madame de Grignan, après avoir été préſens, comme nous ſommes en quelque ſorte, à la converſation de Madame de Sévigné : mais nous devons, ce me ſemble, nous trouver encore très-heureux du partage qui nous eſt échu.

Ces fut vers la fin de Mai 1694, que Madame de Sévigné fit ſon dernier voyage à Grignan. Elle y fut préſente au mariage du Marquis de Grignan ſon petit fils, avec Mademoiſelle de Saint-Amant : on peut voir la jolie deſcription qu'elle fait de cette noce dans une Lettre à M. de Coulanges du 3 Février 1695 (13). Elle parle dans une autre Lettre au même, du 15 Octobre 1695 (14), d'une maladie de Madame de Grignan en ces termes. » Il y a trois mois que ma fille eſt acca-
» blée d'une ſorte de maladie, qu'on dit qui
» n'eſt point dangereuſe, & que je trouve la
» plus triſte, la plus effrayante de toutes celles
» qu'on peut avoir. Je vous avoue, mon cher
» conſin, que je m'en meurs, & que je ne
» ſuis pas la maîtreſſe de ſoutenir toutes les
» mauvaiſes nuits qu'elle me fait paſſer. Enfin,
» ſon dernier état a été ſi violent, qu'il en a
» fallu venir à une ſaignée du bras; étrange
» remede qui fait répandre du ſang, quand il

(13) Voyez le Recueil des Lettres choiſies.
(14) *Ibidem.*

» n'y en a déja que trop de répandu; c'eſt » brûler la Bougie par les deux bouts: c'eſt » ce qu'elle nous diſoit; car, au milieu de ſon » extrême foibleſſe & de ſon changement, » rien n'eſt égal à ſon courage & à ſa patience, » &c. » Dans ces circonſtances, il eſt aiſé d'imaginer ce que ſouffrit Madame de Sévigné : elle ne pouvoit craindre ſix mois durant, comme elle fit, pour les jours de ſa fille, ſans que cela prît beaucoup ſur ſa ſanté; elle ſe relevoit les nuits pour aller voir ſi ſa fille dormoit, & s'oublioit ainſi elle-même, pour ne ſonger qu'à l'état de Madame de Grignan. Excédée enfin de ſoins & de fatigues, elle tomba malade le 6 Avril 1696, d'une fievre continue, qui l'emporta le quatorzieme jour, à l'âge de ſoixante-dix ans & deux mois. Une fin pareille étoit bien digne de la tendreſſe qu'elle eut pour ſa fille; mais les grands ſentimens de Religion qui lui firent demander & recevoir les derniers Sacremens, le cinquieme jour de ſa maladie, ne permettent pas de douter, qu'en faiſant à Dieu le ſacrifice de ſa vie, elle n'ait fait encore celui de ſa tendreſſe même.

Les regrets de Madame de Grignan furent proportionnés à la grandeur de la perte qu'elle venoit de faire; & rien ne paroît moins fondé que l'opinion de ceux qui ont cru que la mere mourut brouillée avec la fille; il n'y eut tout au plus, dans le cours de leur vie, que quelque légers nuages, que la ſeule tendreſſe avoit

formés ; & quel autre ſujet de plainte pouvoit donc avoir Madame de Grignan contre ſa mere, ſi ce n'étoit d'en être aimée (15) ?

Madame de Sévigné ſe peint ſi bien elle-même dans ſes Lettres, que, n'ayant pas voulu dérober au Lecteur le plaiſir de l'entendre s'expliquer ſur ce qui la touche, je n'ai rien dit de pluſieurs circonſtances de ſa vie, dont elle s'entretient avec ſa fille. Qu'il me ſoit permis ſeulement d'obſerver qu'il y auroit de l'injuſtice à juger du caractere de Madame de Sévigné ſur l'idée que nous en a laiſſée le Comte de Buſſi, ſon couſin, dans ſon *Hiſtoire amoureuſe des Gaules* (16), où tout le bien qu'il eſt comme forcé de dire de Madame de Sévigné, eſt exténué avec autant d'affectation, que les plus légers défauts qu'il croit appercevoir en elle, ſont malignement exagérés : on ſait qu'il n'aimoit pas ſa couſine en ce temps-là, & que dans la ſuite il chanta la palinodie, & dans ſes Lettres, & dans ſes Mémoires. Mais à ce portrait infidele de Madame de Sévigné, n'oublions pas d'oppoſer celui qu'en fit autrefois ſous le nom d'*un inconnu*, Madame de la Fayette (17), une de ſes meilleures amies, & un des plus beaux eſprits du ſiecle paſſé.

(15).... *Quid enim niſi ſe quæreretur amatam ?* Ovid. Metam.

(16) Ecrite en 1659.

(17) Marie-Madelaine de la Vergne, Comteſſe de la Fayette, Auteur de pluſieurs Ouvrages auſſi eſtimés pour l'agrément du ſtyle, que pour la délicateſſe des ſentimens.

» Tous ceux qui ſe mêlent de peindre
» les belles, ſe tuent de les embellir pour leur
» plaire, & n'oſeroient leur dire un ſeul mot
» de leurs défauts. Pour moi, Madame, gra-
» ces au privilege *d'inconnu* dont je jouis au-
» près de vous, je m'en vais vous peindre
» bien hardiment, & vous dire vos vérités
» tout à mon aiſe, ſans crainte de m'attirer
» votre colere. Je ſuis au déſeſpoir de n'en
» avoir que d'agréables à vous conter; car
» ce me ſeroit un grand plaiſir, ſi, après
» vous avoir reproché mille défauts, je me
» voyois cet hiver auſſi bien reçu de vous,
» que mille gens qui n'ont fait toute leur
» vie que vous importuner de louanges. Je
» ne veux point vous en accabler, ni m'a-
» muſer à vous dire que votre taille eſt ad-
» mirable, que votre teint a une beauté &
» une fleur qui aſſurent que vous n'avez que
» vingt ans; que votre bouche, vos dents
» & vos cheveux ſont incomparables; je ne
» veux point vous dire toutes ces choſes,
» votre miroir vous le dit aſſez: mais com-
» me vous ne vous amuſez pas à lui parler;
» il ne peut vous dire combien vous êtes
» aimable, quand vous parlez; & c'eſt ce
» que je veux vous apprendre. Sachez donc,
» Madame, ſi, par hazard, vous ne le ſavez
» pas, que votre eſprit pare & embellit ſi
» fort votre perſonne, qu'il n'y en a point
» ſur la terre de ſi charmante, lorſque vous
» êtes animée dans une converſation dont

» la contrainte eſt bannie. Tout ce que vous
» dites a un tel charme, & vous ſied ſi bien,
» que vos paroles attirent les ris & les gra-
» ces autour de vous ; & le brillant de vo-
» tre eſprit donne un ſi grand éclat à votre
» teint & à vos yeux, que, quoiqu'il ſemble
» que l'eſprit ne dût toucher que les oreil-
» les, il eſt pourtant certain que le vôtre
» éblouit les yeux ; & que, quand on vous
» écoute, on ne voit plus qu'il manque quel-
» que choſe à la régularité de vos traits, &
» l'on vous cede la beauté du monde la plus
» achevée. Vous pouvez juger que ſi je vous
» ſuis inconnu, vous ne m'êtes pas incon-
» nue, & qu'il faut que j'aie eu plus d'une
» fois l'honneur de vous voir & de vous en-
» tendre, pour avoir démêlé ce qui fait en
» vous cet agrément dont tout le monde eſt
» ſurpris. Mais je veux encore vous faire
» voir, Madame, que je ne connois pas
» moins les qualités ſolides qui ſont en vous,
» que je fais les agréables dont on eſt tou-
» ché. Votre ame eſt grande, noble, pro-
» pre à diſpenſer des tréſors, & incapable de
» s'abaiſſer aux ſoins d'en amaſſer. Vous
» êtes ſenſible à la gloire & à l'ambition,
» & vous ne l'êtes pas moins aux plaiſirs : vous
» paroiſſez née pour eux, & il ſemble qu'ils
» ſoient faits pour vous : votre préſence aug-
» mente les divertiſſemens, & les divertiſſe-
» mens augmentent votre beauté, lorſqu'ils
» vous environnent. Enfin, la joie eſt l'état

» véritable de votre ame, & le chagrin vous
» eſt plus contraire qu'à qui que ce ſoit.
» Vous êtes naturellement tendre & paſſion-
» née ; mais, à la honte de notre ſexe, cette
» tendreſſe vous a été inutile, & vous l'avez
» renfermée dans le vôtre, en la donnant à
» Madame de la Fayette. Ah, Madame ! s'il
» y avoit quelqu'un au monde d'aſſez heu-
» reux pour que vous ne l'euſſiez pas trouvé
» indigne du tréſor dont elle jouit, & qu'il
» n'eût pas tout mis en uſage pour le poſſé-
» der, il mériteroit de ſouffrir ſeul toutes les
» diſgraces à quoi l'amour peut ſoumettre
» tous ceux qui vivent ſous ſon empire. Quel
» bonheur d'être le maître d'un cœur comme
» le vôtre dont les ſentimens fuſſent expli-
» qués par cet eſprit galant que les Dieux
» vous ont donné ! Votre cœur, Madame,
» eſt ſans doute un bien qui ne peut ſe mé-
» riter : jamais il n'y en eut un ſi généreux,
» ſi bien fait & ſi fidele. Il y a des gens qui vous
» ſoupçonnent de ne pas le montrer toujours
» tel qu'il eſt ; mais au contraire, vous êtes
» ſi acccoutumée à n'y rien ſentir qui ne
» vous ſoit honorable, que même vous y laiſ-
» ſez voir quelquefois ce que la prudence
» vous obligeroit de cacher. Vous êtes la plus
» civile & la plus obligeante perſonne qui ait
» jamais été ; & par un air libre & doux, qui eſt
» dans toutes vos actions, les plus ſimples
» complimens de bienſéance paroiſſent en vo-
» tre bouche des proteſtations d'amitié ; &

» tous les gens qui ſortent d'auprès de vous, » s'en vont perſuadés de votre eſtime & de » votre bienveillance, ſans qu'ils puiſſent ſe » dire à eux-mêmes qu'elle marque vous leur » avez donnée de l'un & de l'autre. Enfin, » vous avez reçu des graces du Ciel, qui » n'ont jamais été données qu'à vous; & le » monde vous eſt obligé de lui être venu » montrer mille agréables qualités, qui juſ- » qu'ici lui avoient été inconnues. Je ne » veux point m'embarquer à vous les dé- » peindre toutes, car je romprois le deſ- » ſein que j'ai fait de ne pas vous accabler » de louanges; & de plus, Madame, pour » vous en donner qui fuſſent *dignes de vous*, » *& dignes de paroître, il faudroit être vo-* » *tre Amant, & je n'ai pas l'honneur de* » *l'être* (18) ».

(18) Alluſion aux derniers vers de la pompe funebre de Voiture, par Saraſin.

RECUEIL
DES LETTRES
DE MADAME
DE SÉVIGNÉ.

A M. LE COMTE DE GRIGNAN (1)

A Paris, Mercredi 25 Juin 1670.

VOUS m'avez écrit la plus aimable lettre du monde : ma réponse l'auroit suivie de plus près, sans que j'ai su que vous couriez par votre Provence. Je voulois d'ailleurs vous envoyer les motets que vous m'aviez demandés : je n'ai pu encore les avoir ; de sorte qu'en attendant, je veux vous dire que je vous aime très-tendrement, & que si

(1) M. de Grignan étoit depuis peu en Provence, où le service du Roi l'avoit obligé de se rendre. Madame de Grignan étoit demeurée à Paris, à cause de sa grossesse.

cela peut vous donner quelque joie, comme vous me le dites, vous devez être l'homme du monde le plus content. Vous le ſerez ſans doute beaucoup du commerce que vous avez avec ma fille : il me paroît très-vif de ſa part ; je ne crois point qu'on puiſſe plus vous aimer qu'elle vous aime. Pour moi, j'eſpere que je vous la rendrai ſaine & entiere avec un petit enfant de même, ou j'y brûlerai mes livres. Il eſt vrai que je ne ſuis pas habile ; mais je ſais bien demander conſeil, & le ſuivre ; & ma fille de ſon côté contribue fort à ſa conſervation.

J'ai mille complimens à vous faire de Monſieur de la Rochefoucault (2) & de ſon fils (3) ; ils ont reçu tous les vôtres. Madame de la Fayette (4) vous rend mille graces de votre ſouvenir, auſſi-bien que ma tante (5) & mon Abbé (6) qui aime votre femme de tout ſon cœur : ce n'eſt pas peu ; car ſi elle n'étoit pas bien raiſonnable, il la haïroit le plus franchement du monde.

Si l'occaſion vous vient de rendre quelque ſervice à un Gentilhomme de votre pays,

(2) François, Duc de la Rochefoucault, Auteur des *Maximes*.

(3) Le Prince de Marſillac.

(4) Marie-Madelaine de la Vergne, Comteſſe de la Fayette.

(5) Henriette de Coulanges, Marquiſe de la Trouſſe, ſœur de Marie de Coulanges, mere de Madame de Sévigné.

(6) Chriſtophe de Coulanges, oncle de Madame de Sévigné, Abbé de Notre-Dame de Livri.

qui s'appelle ***, je vous conjure de le faire: vous ne me ſauriez donner une marque plus agréable de votre amitié. Vous m'avez promis un Canonicat pour ſon frere, vous connoiſſez toute ſa famille. Ce pauvre garçon étoit attaché à M. Fouquet (7); il a été convaincu d'avoir ſervi à faire tenir à Madame Fouquet une lettre de ſon mari; ſur cela il a été condamné aux galeres pour cinq ans: c'eſt donc une choſe un peu extraordinaire; vous ſavez que c'eſt un des plus honnêtes garçons qu'on puiſſe voir, & propre aux galeres, comme à prendre la lune avec les dents.

Brancas (8) eſt fort content de vous, & ne prétend pas vous épargner, quand il aura beſoin de votre ſervice: il eſt perſuadé qu'il vous a donné une ſi jolie femme, & qui vous aime ſi tendrement, que vous ne pouvez jamais en faire aſſez pour vous acquitter envers lui. Adieu, mon très-cher Comte, je vous embraſſe de toute la tendreſſe de mon cœur.

(7) Nicolas Fouquet, Surintendant des Finances.

(8) Charles, Comte de Brancas, Chevalier d'honneur de la Reine Anne d'Autriche, & l'un des hommes de ſon tems le plus diſtrait.

AU MÊME.

A Paris, Mercredi 6 Août 1670.

Est-ce qu'en vérité je ne vous ai pas donné la plus jolie femme du monde ? Peut-on être plus honnête, plus réguliere ? Peut-on vous aimer plus tendrement ? Peut-on avoir des ſentimens plus chrétiens ? Peut-on ſouhaiter plus paſſionnément d'être avec vous ? Et peut-on avoir plus d'attachement à tous ſes devoirs ? Cela eſt aſſez ridicule que je diſe tant de bien de ma fille : mais c'eſt que j'admire ſa conduite comme les autres ; & d'autant plus que je la vois de plus près, & qu'à vous dire vrai, quelque bonne opinion que j'euſſe d'elle ſur les choſes principales, je ne croyois point du tout qu'elle dût être exacte ſur toutes les autres, au point qu'elle l'eſt Je vous aſſure que le monde auſſi lui rend bien juſtice, & qu'elle ne perd aucune des louanges qui lui ſont dues. Voilà mon ancienne theſe, qui me fera lapider un jour ; c'eſt que le public n'eſt, ni fou, ni injuſte : Madame de Grignan doit en être trop contente, pour diſputer contre moi préſentement. Elle a été dans des peines de votre ſanté, qui ne ſont pas concevables ; je me réjouis que vous ſoyez guéri, pour l'amour de vous & pour l'amour d'elle. Je vous prie que ſi vous avez encore quelque bouraſque à eſſuyer de

votre bile, vous en obteniez d'attendre que ma fille ſoit accouchée. Elle ſe plaint encore tous les jours de ce qu'on l'a retenue ici, & dit tout ſérieuſement que cela eſt bien cruel de l'avoir ſéparée de vous. Il ſemble que ce ſoit par plaiſir que nous vous ayons mis à deux cens lieues d'elle. Je vous prie ſur cela de calmer ſon eſprit, & de lui témoigner la joie que vous avez d'eſpérer qu'elle accouchera heureuſement ici. Rien n'étoit plus impoſſible que de l'emmener dans l'état où elle étoit ; & rien ne ſera ſi bon pour ſa ſanté, ni même pour ſa réputation, que d'y accoucher au milieu de ce qu'il y a de plus habile, & d'y être demeurée avec la conduite qu'elle a. Si elle vouloit après cela devenir folle & coquette, elle le ſeroit plus d'un an, avant qu'on le pût croire, tant elle a donné bonne opinion de ſa ſageſſe. Je prends à témoin tous les Grignans qui ſont ici, de la vérité de tout ce que je dis. La joie que j'en ai, a bien du rapport à vous ; car je vous aime de tout mon cœur, & ſuis ravie que la ſuite ait ſi bien juſtifié votre gout. Je ne vous dis aucune nouvellle ; ce ſeroit aller ſur les droits de ma fille. Je vous conjure ſeulement de croire qu'on ne peut s'intéreſſer plus tendrement que je fais à ce qui vous touche.

AU MÊME.

A Paris, Vendredi 15 Août 1670.

SI je vous écris ſouvent, vous n'avez pas oublié que c'eſt à condition que vous ne me ferez point de réponſe; & dans cette confiance, je vous dirai que je me réjouis de tous les honneurs dont vous êtes accablé. Il me paroît que M. le Commandant n'y a pas plus de part que M. de Grignan; & je vois, ce me ſemble, un fonds pour vous qui ne ſeroit point pour un autre. Je vois un commerce ſi vif entre vous & une certaine Dame, qu'il ſeroit ridicule de prétendre vous rien mander. Il n'y a pas ſeulement la moindre eſpérance de vous apprendre qu'elle vous aime: toutes ſes actions, toute ſa conduite, tous ſes ſoins, toute ſa triſteſſe vous le diſent aſſez. Je ſuis fort délicate en amitié, & ne m'y connois pas trop mal. Je vous avoue que je ſuis contente de celle que je vois, & que je n'en ſouhaiterois pas davantage. Jouiſſez de ce plaiſir, & n'en ſoyez pas ingrat. S'il y a une petite place dans votre cœur, vous me ferez un plaiſir extrême de me la donner, car vous en avez une très-grande dans le mien. Je ne vous dis point ſi j'ai ſoin de votre chere moitié, ſi j'ai la derniere application pour ſa ſanté, & ſi je ſouhaite que toute la barque arrive à bon port: ſi vous ſavez aimer, vous jugerez

aiſément de tous mes ſentimens. Plût à Dieu que votre pauvre femme fût auſſi heureuſe que la petite Deville ; elle vient d'accoucher d'un garçon, qui paroît avoir trois mois. Ma fille diſoit tout-à-l'heure : ah ! que je ſuis fâchée ! la petite Deville a pris mon garçon ; il n'en vient point deux dans une même maiſon. Je lui ai donné, c'eſt-à-dire, à ma fille, un livre pour vous ; vous le trouverez d'une extrême beauté ; il eſt de l'ami intime (1) de Paſcal ; il ne vient rien de là que de parfait : liſez le avec attention. Voilà auſſi de très-beaux airs, en attendant des motets. N'abandonnez point votre taille ; enfin, ne ceſſez point d'être aimable, puiſque vous êtes aimé.

A U M Ê M E.

A Paris, Vendredi 12 Septembre 1670.

CE n'eſt point pour entretenir un commerce avec vous ; j'en ferois ſcrupule, ſachant de qu'elle ſorte vous êtes accablé de celui de Madame de Grignan. Je vous plains d'avoir à lire de ſi longues lettres : je n'ai jamais rien vu de ſi vif, & je crois que pour en être délivré, vous voudriez qu'elle fut avec vous ; c'eſt à quoi vous réduit ſon importunité. Elle eſt préſentement ſéparée de nous au coin de ſa chambre, avec une petite table & une écritoire à part, ne trouvant pas que M. de

(1) M. Nicole.

Coulanges, ni moi, nous ſoyons dignes d'approcher d'elle. Elle a été au déſeſpoir que vous m'ayez écrit : je n'ai jamais vu une femme ſi jalouſe, ni ſi envieuſe. Elle a beau faire, je la défie d'empêcher notre amitié. Vous avez une grande part aux ſoins que j'ai de ſa ſanté ; & quand je ſonge au plaiſir que vous aurez d'avoir une femme & un enfant gais & gaillards, je redouble toute l'application que j'ai à vous donner cette joie. J'eſpere que tout ira bien : il nous ſemble même que depuis quelques jours cet enfant eſt devenu un garçon. Adieu, mon très-cher. Je vous défends de m'écrire ; mais je vous conjure de m'aimer.

Monsieur de Coulanges (1)

Au même.

VOUS avez beau dire & beau faire, ſi faut-il que je vous diſe ici, Monſieur, que je ſuis très-aiſe que vous ſoyez content de l'Intendant & de l'Intendante de Lyon. (2). Ils ſont charmés de vous l'un & l'autre ; il n'eſt pas juſqu'à ma petite belle-ſœur (3),

(1) Philippe-Emmanuel de Coulanges, Maître des Requêtes, ſi connu par l'agrément de ſon eſprit, & par le talent ſingulier qu'il avoit pour des chanſons de ſociété. Il étoit couſin-germain de Madame de Sévigné.

(2) Monſieur & Madame du Gué-Bagnols, dont la fille aînée étoit femme de M. de Coulanges.

(3) Mademoiſelle du Gué-Bagnols, qui fut mariée depuis à M du Gué-Bagnols, Intendant de Flandre, ſon couſin.

qui ne nous écrive mille belles choſes de vous. Ne vous mettez jamais en peine de me faire réponſe : ſouffrez ſeulement que me trouvant ici quand on vous écrit, je vous aſſure toujours que vous n'avez point de ſerviteur qui vous ſoit plus acquis que moi.

Madame votre femme eſt belle comme un Ange. Madame votre femme vit comme un Ange; & s'il plaît à Dieu, elle accouchera heureuſement d'un Ange. Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour aujourd'hui. Puiſque vous êtes content de ma belle-ſœur, trouvez-lui un peu quelque bon parti dans votre Province : elle eſt niece de M. le Tellier, & couſine-germaine de M. de Louvois.

AU MÊME.

A Paris, Mercredi, 19 Novembre 1670.

MADAME de Puiſieux (1) dit que ſi vous avez envie d'avoir un fils, vous preniez la peine de le faire : je trouve ce diſcours le plus juſte & le meilleur du monde. Vous nous avez laiſſé une petite fille, nous vous la rendons. Jamais il n'y eut un accouchement ſi heureux. Vous ſaurez que ma fille & moi, nous allames Samedi dernier nous promener à l'Arſenal; elle ſentit de petites

(1) Charlotte d'Eſtampes Valançai, Marquiſe de Puiſieux.

douleurs ; je voulus au retour envoyer quérir Madame Robinet, elle ne le voulut jamais : on ſoupa, elle mangea très-bien : Monſieur le Coadjuteur (2) & moi, nous voulumes donner à cette chambre un air d'accouchement ; elle s'y oppoſa encore d'une façon qui nous perſuadoit qu'elle n'avoit qu'une colique de fille. Enfin, comme j'allois envoyer, malgré elle, quérir la Robinette, voilà des douleurs ſi vives, ſi extrêmes, ſi redoublées, ſi continuelles, des cris ſi violens, ſi perçans, que nous comprîmes très-bien qu'elle alloit accoucher. La difficulté, c'eſt qu'il n'y avoit point de Sage-femme : nous ne ſavions tous où nous en étions, j'étois au déſeſpoir. Ma fille demandoit du ſecours & une Sage-femme : c'étoit alors qu'elle la ſouhaitoit ; ce n'étoit pas ſans raiſon ; car comme nous eumes fait venir en diligence la Sage-femme de la Deville, elle reçut l'enfant un quart d'heure après : dans ce moment Péquet arriva, qui aida à la délivrer. Quand tout fut fait, la Robinette arriva, un peu étonnée ; c'eſt qu'elle s'étoit amuſée à accommoder Madame la Ducheſſe, penſant en avoir pour toute la nuit. D'abord *Hélene* (3) me dit : c'eſt un petit garçon, je le dis au Coadjuteur, & puis quand nous le regardâmes de plus près, nous trouvâmes que c'étoit une petite fille. Nous en ſommes

(2) Jean-Baptiſte Adhémar de Monteil, Coadjuteur d'Arles, frere de M. de Grignan.

(3) Une des femmes de Madame de Sévigné.

un peu honteuſes, quand nous ſongeons que tout l'été nous avons fait *des béguins au S. Pere*, (4) & qu'après de ſi belles eſpérances, *la Signora met au monde une fille*. Je vous aſſure que cela rabaiſſe le caquet : rien ne conſole que la parfaite ſanté de ma fille ; elle n'a pas eu la fievre de ſon lait : ſa fille a été baptiſée & nommée *Marie-Blanche ;* (5) Monſieur le Coadjuteur pour Monſieur d'Arles (6), & moi pour moi. Voilà un détail qu'on haïroit bien pour des choſes indifférentes ; mais on l'aime fort pour celles qui tiennent au cœur. Monſieur le Premier Préſident de Provence (7) eſt revenu exprès de Saint-Germain pour faire ſon compliment ici ; jamais je n'ai vu de ſi grandes apparences d'une véritable amitié. Que vous dirai-je encore ? Oſerai-je le dire ? je crois que la ſanté de votre chere épouſe vous en conſolera ; c'eſt que notre aimable Ducheſſe de Saint-Simon (8) a la petite vérole ſi dangereuſement, que l'on craint pour ſa vie. Adieu, mon cher, je laiſſe à votre pauvre cœur à démêler tous ſes divers ſentimens ; vous ſavez

(4) Voyez *le Conte de l'Hermite*, par la Fontaine.

(5) La même qui, dans la ſuite, fut Religieuſe aux Dames de Sainte-Marie d'Aix, & y mourut âgée de 62 ans.

(6) François Adhémar de Monteil, Archevêque d'Arles, Commandeur des Ordres du Roi, oncle de M. de Grignan.

(7) M de Forbin d'Oppede.

(8) Diane-Henriette de Budos, Ducheſſe de Saint-Simon.

les miens, il y a long-tems, sur votre sujet. Les médisans disent que Blanche d'Adhémar ne sera pas d'une beauté surprenante, & les mêmes gens ajoutent qu'elle vous ressemble; si cela est, vous ne doutez pas que je ne l'aime fort.

AU MÊME.

A Paris, Vendredi, 21 Novembre 1670.

VOUS avez une lettre de votre chere femme; n'est-ce pas une folie de se mêler de vous écrire? Ce n'est aussi que pour vous dire que Madame la Duchesse de Saint-Simon est hors de tout danger. Le jour que je vous écrivis, elle avoit reçu tous ses Sacremens, & l'on ne croyoit pas qu'elle dût vivre deux jours. Présentement vous pouvez sentir toute la joie que vous donne la bonne santé de ma fille. Elle a reçu tantôt une nouvelle qui lui donne beaucoup de déplaisir: elle croyoit que le petit de Noirmoutier (1) dût être aveugle; elle avoit fait là-dessus toutes ses réflexions morales & chrétiennes; elle en avoit eu toute la pitié que méritoit un tel accident: tout d'un coup on vient lui dire qu'il verra clair, & que ses pauvres yeux que la fluxion avoit mis hors de la tête, y étoient rentrés heureusement, comme si de rien n'é-

(1) Antoine-François de la Trémouille, Duc de Noirmoutier.

toit : là-dessus elle demande ce qu'on veut qu'elle fasse de ses réflexions, & dit qu'on vient lui déranger ses pensées ; qu'on a bien peu de considération pour elle de lui dire cette nouvelle, avant que les neuf jours soient passés : enfin, nous avons tant ri de cette folie, que nous avions peur qu'elle ne fût malade.

M. le Grand & le Maréchal de Bellefond courent Lundi dans le Bois de Boulogne sur des chevaux vîtes comme des éclairs ; il y a trois mille pistoles de pari pour cette course.

AU MÊME.

A Paris, Vendredi 28 Novembre 1670.

NE parlons plus de cette femme, nous l'aimons au-delà de toute raison ; elle se porte très-bien, & je vous écris en mon propre & privé nom. Je veux vous parler de M. de Marseille (1), & vous conjurer par toute la confiance que vous pouvez avoir en moi, de suivre mes conseils sur votre conduite avec lui. Je connois les manieres des Provinces, & je sais le plaisir qu'on y prend à nourrir les divisions ; en sorte qu'à moins que d'être toujours en garde contre les discours de ces Messieurs, on prend insensiblement leurs sen-

(1) Toussaint de Forbin-Janson, Evêque de Marseille, depuis Evêque & Comte de Beauvais, Cardinal, & Grand-Aumônier de France.

timens, & très-ſouvent c'eſt une injuſtice. Je vous aſſure que le temps ou d'autres raiſons ont changé l'eſprit de M. de Marſeille : depuis quelques jours il eſt fort adouci ; & pourvu que vous ne vouliez pas le traiter comme un ennemi, vous trouverez qu'il ne l'eſt pas. Prenons-le ſur ſes paroles, juſqu'à ce qu'il ait fait quelque choſe de contraire ; rien n'eſt plus capable d'ôter tous les bons ſentimens, que de marquer de la défiance ; il ſuffit ſouvent d'être ſoupçonné comme ennemi pour le devenir ; la dépenſe en eſt toute faite, on n'a plus rien à ménager Au contraire, la confiance engage à bien faire ; on eſt touché de la bonne opinion des autres, & on ne ſe réſout pas facilement à la perdre. Au nom de Dieu, deſſerrez votre cœur, & vous ſerez peut-être ſurpris par un procédé que vous n'attendez pas. Je ne puis croire qu'il y ait du venin caché dans ſon cœur, avec toutes les démonſtrations qu'il nous fait, & dont il ſeroit honnête d'être la dupe, plutôt que d'être capable de le ſoupçonner injuſtement. Suivez mes avis, ils ne ſont point de moi ſeule : pluſieurs bonnes têtes vous demandent cette conduite, & vous aſſurent que vous n'y ſerez pas trompé. Votre famille en eſt perſuadée : nous voyons les choſes de plus près que vous ; tant de perſonnes qui vous aiment, & qui ont un peu de bon ſens, ne peuvent guères s'y méprendre.

Je vous mandai l'autre jour que Monſieur

le Premier Préſident de Provence étoit venu de Saint-Germain exprès, auſſi-tôt que ma fille fut accouchée, pour lui faire ſon compliment; on ne peut témoigner plus d'honnêteté, ni prendre plus d'intérêt à ce qui vous touche : nous l'avons revu aujourd'hui, il nous a parlé le plus franchement & le mieux du monde ſur l'affaire que vous ferez propoſer à l'aſſemblée (*des Etats de Provence :*) il nous a dit qu'on vous avoit envoyé des ordres pour la convoquer, & qu'il vous écrivoit pour vous faire part de ſes conſeils, que nous avons trouvés très-bons. Comme on ne connoît d'abord les hommes que par les paroles, il faut les croire juſqu'à ce que les actions les détruiſent : on trouve quelquefois que les gens qu'on croit ennemis, ne le ſont point; il ſuffit qu'on ſoit toujours reçu à ſe haïr, quand on y eſt autoriſé. Adieu, mon cher Comte, je me fonde en raiſon, & je vous importune.

Madame de Coulanges (2) m'a mandé que vous m'aimiez : quoique ce ne me ſoit pas une nouvelle, je dois être fort aiſe que cette amitié réſiſte à l'abſence & à la Provence, & qu'elle ſe faſſe ſentir dans les occaſions.

J'ai bien à vous remercier des bontés que vous avez eues pour *** ; il m'en eſt revenu de grands complimens. Le Roi a eu pitié de

(2) Madame de Coulanges étoit à Lyon dans ce temps là.

lui; il n'eſt plus ſur les galeres, (3) il n'a plus de chaîne, & demeure à Marſeille en liberté. On ne peut trop louer le Roi de cette juſtice & de cette bonté.

AU MÊME.

A Paris, Mercredi 3 Décembre 1670.

HÉLAS! c'eſt donc à moi à vous mander la mort de Madame la Ducheſſe de Saint-Simon! Après dix-huit jours de petite vérole, tantôt ſauvée, tantôt à l'extrémité; enfin elle mourut hier, & ſa mort laiſſe preſque tout le monde affligé de la perte d'une ſi aimable perſonne. Pour moi, j'en ſuis touchée au dernier point. Vous ſavez l'inclination naturelle que j'avois pour elle. Si vous en avez conſervé autant, vous ſerez fâché d'apprendre une ſi triſte nouvelle.

Au reſte, le P. Bourdaloue prêche divinement bien aux Tuileries. (1) Nous nous trompions dans la penſée qu'il ne joueroit bien que dans ſon tripot; il paſſe infiniment tout ce que nous avons ouï.

Adieu, mon très-cher Comte, votre frere a prêché tantôt avec une approbation générale & ſincere.

(3) Voyez la Lettre premiere, *page* 3.

(1) C'eſt à-dire, à la Cour, qui étoit alors au Palais des Tuileries.

AU MÊME.

AU MÊME.

A Paris, Mercredi 10 *Décembre* 1670.

MADAME de Coulanges m'a mandé plus de quatre fois que vous m'aimiez de tout votre cœur, que vous parliez de moi, que vous me ſouhaitiez. Comme j'ai fait toutes les avances de cette amitié, & que je vous ai aimé la premiere, vous pouvez juger à quel point mon cœur eſt content d'apprendre que vous répondez à cette inclination que j'ai pour vous depuis ſi long-temps. Tout ce que vous écrivez de votre fille eſt admirable. Je n'ai point douté que la bonne ſanté de la mienne ne vous conſolât de tout. J'aurois eu trop de joie de vous apprendre la naiſſance d'un petit garçon ; mais c'eût été trop de biens à la fois, & ce plaiſir que j'ai naturellement à dire de bonnes nouvelles, eût été juſqu'à l'excès. Je ſerai bientôt dans l'état où vous me vites l'année paſſée ; il faut que je vous aime bien pour vous envoyer ma fille par un ſi mauvais temps. Quelle folie de quitter une ſi bonne mere, dont vous m'aſſurez qu'elle eſt ſi contente, pour aller chercher un homme au bout de la France ! Je vous aſſure qu'il n'y a rien qui choque tant la bienſéance que ces ſortes de conduites. Je crois que vous aurez été touché de la mort de cette aimable Ducheſſe. J'étois ſi affligée

moi-même, que j'aurois eu besoin de consolation en vous écrivant.

Ma fille me prie de vous mander le mariage de M. de Nevers : (1) ce Monsieur de Nevers si difficile à serrer, ce Monsieur de Nevers si extraordinaire, qui glisse des mains alors qu'on y pense le moins; il épouse enfin, devinez qui? Ce n'est point Mademoiselle d'Houdancourt, ni Mademoiselle de Grancei; c'est Mademoiselle de Thianges, (2) jeune, jolie, modeste, élevée à l'Abbaye-au-Bois. Madame de Montespan en fait les noces Dimanche; elle en fait comme la mere, & en reçoit les honneurs. Le Roi rend à M. de Nevers toutes ses charges; de sorte que cette belle qui n'a pas un sou, lui vaut mieux que la plus grande héritiere de France. Madame de Montespan fait des merveilles par-tout. Je vous défends de m'écrire : écrivez à ma fille, & laissez-moi la liberté de vous écrire sans vous embarquer dans des réponses qui m'ôteroient le plaisir de vous mander des bagatelles. Aimez-moi toujours, mon cher Comte, je vous quitte d'honorer ma grande maternité; mais il faut m'aimer, & vous assurer que vous n'êtes aimé en nul lieu du monde si chérement qu'ici.

(1) Philippe-Julien Mazarini-Mancini, Duc de Nevers.

(2) Diane-Gabrielle de Damas, fille de Claude-Léonor, Marquis de Thianges, & de Gabrielle de Rochechouart-Mortemar, sœur de Madame de Montespan.

Ne manquez pas d'écrire à Madame de Briſſac, (3) je l'ai vue aujourd'hui; elle eſt très-affligée : elle m'a parlé du déplaiſir qu'elle croit que vous aurez en apprenant la mort de ſa mere.

M. de Foix eſt quelquefois à l'extrémité, quelquefois mieux ; je ne répondrai point cette année de la vie de ceux qui ont la petite vérole.

Il y a ici un jeune fils du Landgrave de Heſſe, qui eſt mort de la fievre continue, ſans avoir été ſaigné : ſa mere lui avoit recommandé en partant de ne point ſe faire ſaigner à Paris; il ne s'eſt point fait ſaigner, il eſt mort.

Noirmoutier eſt aveugle ſans reſſource. Madame de Grignan peut reprendre toutes les vieilles réflexions qu'elle avoit faites là-deſſus. La Cour eſt ici, & le Roi s'y ennuie à tel point, qu'il ira toutes les ſemaines trois ou quatre jours à Verſailles.

Le Maréchal de la Ferté dit ici des choſes nompareilles : il a préſenté à ſa femme le Comte de Saint-Paul, (4) & le *petit Bon*, (5) en qualité de jeunes gens qu'il faut préſenter aux Dames : il fit des reproches au Comte de Saint-Paul d'avoir été ſi long-

(3) Gabrielle-Louiſe de Saint-Simon, Ducheſſe de Briſſac, fille de Claude, Duc de Saint Simon, & de Diane-Henriette de Budos.

(4) Depuis Duc de Longueville.

(5) Le Comte de Fieſque.

temps ſans l'être venu voir. Le Comte a répondu qu'il étoit venu pluſieurs fois chez lui, qu'il falloit donc qu'on ne le lui eût pas dit.

A M. DE COULANGES.

A Paris, Lundi 15 Décembre 1670.

JE m'en vais vous mander la choſe la plus étonnante, la plus ſurprenante, la plus merveilleuſe, la plus miraculeuſe, la plus triomphante, la plus étourdiſſante, la plus inouie, la plus ſinguliere, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus ſecrette juſqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une choſe dont on ne trouve qu'un exemple dans les ſiecles paſſés; encore cet exemple n'eſt-il pas juſte: une choſe que nous ne ſaurions croire à Paris, comment la pourroit-on croire à Lion? une choſe qui fait crier miſéricorde à tout le monde; une choſe qui comble de joie Madame de Rohan & Madame de Hauterive; une choſe enfin qui ſe fera Dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue*; une choſe qui ſe fera Dimanche, & qui ne ſera peut-être pas faite Lundi. Je ne puis me réſoudre à vous la dire, devinez-là, je vous le donne en trois; *jettez-vous votre langue aux chiens?* Hé bien, il faut donc vous le dire. M. de

Lauzun (1) épouſe Dimanche au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en ſix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : voilà qui eſt bien difficile à deviner ; c'eſt Madame de la Valiere. Point du tout, Madame. C'eſt donc Mademoiſelle de Retz? Point du tout ; vous êtes bien Provinciale. Ah ! vraiment, nous ſommes bien bêtes, dites-vous, c'eſt Mademoiſelle Colbert. Encore moins, c'eſt aſſurément Mademoiſelle de Crequi. Vous n'y êtes pas ; il faut donc à la fin vous le dire: il épouſe Dimanche au Louvre, avec la permiſſion du Roi, Mademoiſelle, Mademoiſelle de..... Mademoiſelle, devinez le nom ; il épouſe Mademoiſelle, la grande Mademoiſelle, Mademoiſelle, fille de feu MONSIEUR, (2) Mademoiſelle, petite-fille de HENRI IV, Mademoiſelle d'Eu, Mademoiſelle de Dombes, Mademoiſelle de Montpenſier, Mademoiſelle d'Orléans, Mademoiſelle, couſine-germaine du Roi, Mademoiſellelle deſtinée au Trône, Mademoiſelle, le ſeul parti de France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un beau ſujet de diſcourir : ſi vous criez, ſi vous êtes hors de vous-même, ſi vous dites que nous avons menti, que cela eſt faux, qu'on ſe moque de vous, que voilà une belle

(1) Antonin Nompar de Caumont, Marquis de Puiguilhem, depuis Duc de Lauzun.

(2) Gaſton de France, Duc d'Orléans, frere de Louis XIII.

raillerie, que cela eſt bien fade à imaginer; ſi enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raiſon; nous en avons fait autant que vous. Adieu : les lettres qui ſeront portées par cet ordinaire, vous feront voir ſi nous diſons vrai ou non.

AU MÊME.

A Paris, Vendredi 19 Décembre 1670.

CE qui s'appelle tomber du haut des nues, c'eſt ce qui arriva hier au ſoir aux Tuileries; mais il faut reprendre les choſes de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux tranſports, aux raviſſemens de la Princeſſe, & de ſon bienheureux amant. Ce fut donc Lundi que la choſe fut déclarée, comme je vous l'ai mandé. Le Mardi ſe paſſa à parler, à s'étonner, à complimenter. Le Mercredi Mademoiſelle fit une donation à Monſieur de Lauzun, avec deſſein de lui donner les titres, les noms & les ornemens néceſſaires pour être nommé dans le contrat de mariage, qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre Duchés : le premier, c'eſt le Comté d'Eu, qui eſt la premiere Pairie de France, & qui donne le premier rang; le Duché de Montpenſier, dont il porta hier le nom toute la journée; le Duché de Saint-Fargeau; le Duché de Châtellerault, tout cela eſtimé vingt-deux millions : le contrat fut

dreſſé enſuite, il y prit le nom de Montpenſier. Le Jeudi matin, qui étoit hier, Mademoiſelle eſpéra que le Roi ſigneroit le contrat, comme il l'avoit dit : mais ſur les ſept heures du ſoir, la Reine, Monſieur & pluſieurs barbons firent entendre à S. M. que cette affaire faiſoit tort à ſa réputation ; enſorte qu'après avoir fait venir Mademoiſelle & Monſieur de Lauzun, le Roi leur déclara devant M. le Prince, qu'il leur défendoit abſolument de ſonger à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le reſpect, toute la ſoumiſſion, toute la fermeté & tout le déſeſpoir que méritoit une ſi grande chûte. Pour Mademoiſelle, ſuivant ſon humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes exceſſives ; & tout le jour elle a gardé ſon lit, ſans rien avaler que des bouillons : voilà un beau ſonge ; voilà un beau ſujet de Roman ou de Tragédie ; mais ſur-tout un beau ſujet de raiſonner & de parler éternellement, c'eſt ce que nous faiſons jour & nuit, ſoir & matin, ſans fin, ſans ceſſe ; nous eſpérons que vous en ferez autant : *E fra tanto vi bacio le mani.*

AU MÊME.

A Paris, Mercredi 24 Décembre 1670.

VOUS ſavez préſentement l'hiſtoire romaneſque de Mademoiſelle & de Monſieur de Lauzun. C'eſt le juſte ſujet d'une Tragédie dans toutes les régles du Théâtre ; nous en diſpoſions les Actes & les Scenes l'autre jour, nous prenions quatre jours, au lieu de vingt-quatre heures, & c'étoit une piece parfaite. Jamais il ne s'eſt vu de tels changemens en ſi peu de temps, jamais une émotion ſi générale, jamais vous n'avez ouï une ſi extraordinaire nouvelle. M. de Lauzun a joué ſon perſonnage en perfection ; il a ſoutenu ce malheur avec une fermeté, un courage, & pourtant une douleur mêlée d'un profond reſpect, qui l'ont fait admirer de tout le monde. Ce qu'il a perdu eſt ſans prix ; mais les bonnes graces du Roi, qu'il a conſervées, ſont ſans prix auſſi, & ſa fortune ne paroît pas déplorée. Mademoiſelle a fort bien fait auſſi ; elle a recommencé aujourd'hui à rendre ſes devoirs au Louvre, dont elle avoit reçu toutes les viſites. Voilà qui eſt fini. Adieu.

AU MÊME.

AU MÊME.

A Paris, Mercredi 31 Décembre 1670.

J'Ai reçu vos réponſes à mes lettres. Je comprends l'étonnement où vous avez été de tout ce qui s'eſt paſſé depuis le 15 juſqu'au 20 de ce mois : le ſujet le méritoit bien. J'admire auſſi votre bon eſprit, & combien vous avez jugé droit en croyant que cette grande machine ne pourroit pas aller depuis le Lundi juſqu'au Dimanche. La modeſtie m'empêche de vous louer à bride abattue là-deſſus, parce que j'ai dit & penſé toutes les mêmes choſes que vous. Je dis à ma fille le Lundi : jamais ceci n'ira à bon port juſqu'à Dimanche, & je voulus parier, quoique tout reſpirât la noce, qu'elle ne s'acheveroit point. En effet, le Jeudi le temps ſe brouilla, & la nuée creva le ſoir à dix heures, comme je vous l'ai mandé. Ce même Jeudi, j'allai dès neuf heures du matin chez Mademoiſelle, ayant eu avis qu'elle alloit ſe marier à la campagne, & que le Coadjuteur de Rheims (1) faiſoit la cérémonie ; cela étoit ainſi réſolu le Mercredi au ſoir : car pour le Louvre cela fut changé dès le Mardi. Mademoiſelle écrivoit, elle me fit entrer, elle acheva ſa lettre, & puis, comme elle étoit au lit, elle me fit mettre à genoux dans ſa ruelle : elle me dit à qui elle

(1) Charles-Maurice le Tellier.

écrivoit, & pourquoi, & les beaux préſens qu'elle avoit faits la veille, & le nom qu'elle avoit donné, qu'il n'y avoit point de parti pour elle en Europe, & qu'elle vouloit ſe marier. Elle me conta une converſation mot à mot qu'elle avoit eue avec le Roi : elle me parut tranſportée de la joie de faire un homme bienheureux, elle me parla avec tendreſſe du mérite & de la reconnoiſſance de M. de Lauzun ; & ſur tout cela je lui dis : » Mon Dieu, » Mademoiſelle, vous voilà bien contente ; » mais que n'avez-vous donc fini prompte- » ment cette affaire dès Lundi ? Savez-vous » bien qu'un ſi grand retardement donne le » temps à tout le Royaume de parler, & que » c'eſt tenter Dieu & le Roi, que de vouloir » conduire ſi loin une affaire ſi extraordinaire? » Elle me dit que j'avois raiſon ; mais elle étoit ſi pleine de confiance, que ce diſcours ne lui fit alors qu'une légere impreſſion. Elle retourna ſur les bonnes qualités & ſur la bonne maiſon de M. de Lauzun. Je lui dis ces vers de Polyeucte :

Du moins on ne peut la blâmer d'un mauvais choix,
Polyeucte a du nom, & ſort du ſang des Rois.

Elle m'embraſſa fort. Cette converſation dura une heure, il eſt impoſſible de la réduire toute ; mais j'avois été aſſurément fort agréable durant ce temps, & je puis le dire ſans vanité : car elle étoit aiſe de parler à quelqu'un, ſon cœur étoit trop plein. A dix heu-

res elle se donna au reste de la France, qui venoit lui faire compliment. Elle attendit tout le matin des nouvelles, & n'en eut point. L'après-dînée elle s'amusa à faire ajuster elle-même l'appartement de M. de Montpensier ; le soir vous savez ce qui arriva. Le lendemain, qui étoit Vendredi, j'allai chez elle, je la trouvai dans son lit, elle redoubla ses cris en me voyant, elle m'appella, m'embrassa, & me mouilla toute de ses larmes. Elle me dit : Hélas ! vous souvient-il de ce que vous me dites hier ? ah ! qu'elle cruelle prudence ! ah ! la prudence ! Elle me fit pleurer à force de pleurer. J'y suis encore retournée deux fois : elle est fort affligée, & m'a toujours traitée comme une personne qui sentoit ses douleurs ; elle ne s'est pas trompée. J'ai retrouvé dans cette occasion des sentimens qu'on n'a guères pour des personnes d'un si haut rang. Ceci entre nous deux, & Madame de Coulanges : car vous jugez bien que cette causerie seroit entièrement ridicule avec d'autres. Adieu.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, Vendredi 16 *Janvier* 1671.

HÉLAS ! je l'ai encore cette pauvre enfant, & quoi qu'elle ait pu faire, il n'a pas été en son pouvoir de partir le 10 de ce mois, comme elle l'avoit espéré. Les pluies

ont été & ſont encore ſi exceſſives, qu'il y auroit eu de la folie à s'y hazarder. Toutes les rivieres ſont débordées, tous les grands chemins ſont noyés, toutes les ornieres cachées; on peut fort bien verſer dans tous les gués. Enfin, la choſe eſt au point que Madame de Rochefort, qui eſt chez elle à la campagne, qui brûle d'envie de revenir à Paris, où ſon mari la ſouhaite, & où ſa mere l'attend avec une impatience incroyable, ne peut pas ſe mettre en chemin, parce qu'il n'y a pas de ſûreté, & qu'il eſt vrai que cet hiver eſt épouvantable. Il n'a pas gelé un moment, & il a plu tous les jours comme des pluies d'orage. Il ne paſſe plus aucun bateau ſous les ponts; les arches du Pont-neuf ſont quaſi comblées. Enfin, c'eſt une choſe étrange. Je vous avoue que l'excès d'un ſi mauvais temps fait que je me ſuis oppoſée à ſon départ pendant quelques jours. Je ne prétends pas qu'elle évite le froid, ni les boues, ni les fatigues du voyage; mais je ne veux pas qu'elle ſoit noyée. Cette raiſon, quoique très-forte, ne la retiendroit pas préſentement ſans le Coadjuteur qui part avec elle, & qui eſt engagé de marier ſa couſine d'Harcourt. (1) Cette cérémonie ſe fait au Louvre; M. de Lionne eſt le Procureur. Le Roi lui a parlé (je dis à Monſieur le Coadjuteur) ſur ce ſujet, cette affaire s'eſt

(1) Marie-Angélique-Henriette de Lorraine, mariée le 7 Février 1671 à Nugno Alvarès Péréira de Mello, Duc de Cadaval en Portugal.

retardée d'un jour à l'autre, & ne ſe fera peut-être que dans huit jours. Cependant je vois ma fille dans une telle impatience de partir, que ce n'eſt pas vivre que le temps qu'elle paſſe ici préſentement ; & ſi le Coadjuteur ne quitte là cette noce, je la vois diſpoſée à faire une folie, qui eſt de partir ſans lui. Ce ſeroit une choſe ſi étrange d'aller ſeule, & c'eſt une choſe ſi heureuſe pour elle d'aller avec ſon beau-frere, que je ferai tous mes efforts pour qu'ils ne ſe quittent pas. Cependant les eaux s'écouleront un peu. Je veux vous dire de plus que je ne ſens point le plaiſir de l'avoir préſentement ; je ſais qu'il faût qu'elle parte ; ce qu'elle fait ici ne conſiſte qu'en devoirs & en affaires : on ne s'attache à nulle ſociété, on ne prend aucun plaiſir, on a toujours le cœur ſerré ; on ne ceſſe de parler des chemins, des pluies, des hiſtoires tragiques de ceux qui ſe ſont hazardés. En un mot, quoique je l'aime, comme vous ſavez, l'état où nous ſommes à préſent, nous peſe & nous ennuie. Ces derniers jours-ci n'ont aucun agrément. Je vous ſuis très-obligée, mon cher Comte, de toutes vos amitiés pour moi, & de toute la pitié que je vous fais. Vous pouvez mieux que nul autre comprendre ce que je ſouffre & ce que je ſouffrirai. Je ſuis fachée pourtant que la joie que vous aurez de la voir puiſſe être troublée par cette penſée. Voilà les changemens & les chagrins dont la vie eſt mêlée. Adieu, mon très-cher Comte

je vous tue par la longueur de mes lettres; j'eſpere que vous verrez le fonds qui me les fait écrire.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, Vendredi 6 Février 1671.

MA douleur ſeroit bien médiocre, ſi je pouvois vous la dépeindre; je ne l'entreprendrai pas auſſi. J'ai beau chercher ma chere fille, je ne la trouve plus, & tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie toujours pleurant & toujours mourant : il me ſembloit qu'on m'arrachoit le cœur & l'ame, & en effet, quelle rude ſéparation ! Je demandai la liberté d'être ſeule ; on me mena dans la chambre de Madame du Houſſet, on me fit du feu ; *Agnès* me gardoit ſans me parler, c'étoit notre marché ; j'y paſſai juſqu'à cinq heures ſans ceſſer de ſanglotter, toutes mes penſées me faiſoient mourir ; j'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penſer ſur quel ton. J'allai enſuite chez Madame de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit. Elle étoit ſeule, & malade & triſte de la mort d'une ſœur Religieuſe, elle étoit comme je la pouvois déſirer. M. de la Rochefoucauld y vint ; on ne parla que de vous, de la raiſon que j'avois d'être touchée, & du deſſein de parler comme il faut à *Mellu-*

ſine. (1) Je vous réponds qu'elle ſera bien relancée. D'Hacqueville vous rendra un bon compte de cette affaire. Je revins enfin à huit heures de chez Mr de la Fayette; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je ſentis en montant ce dégré? Cette chambre où j'entrois toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, & votre petite fille qui me repréſentoit la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je ſouffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, & le matin je n'étois point avancée d'un pas pour le repos de mon eſprit. L'après-dînée ſe paſſa avec Madame de la Troche (2) à l'Arſenal. Le ſoir je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers tranſports, & ce ſoir j'acheverai celle ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles; car pour moi, voilà ce que je ſais: avec les douleurs de tous ceux que vous avez laiſſés ici, toute ma lettre ſeroit pleine de complimens, ſi je voulois.

Vendredi au ſoir.

J'ai appris chez Madame de Lavardin les nouvelles que je vous mande, & j'ai ſu par

(1) Madame de Marans, ſœur de Mademoiſelle de Montalais, fille d'honneur, & favorite de *Madame* (Henriette d'Anglerre.)

(2) N..... de Varennes, veuve du Marquis de la Troche, de la Maiſon de Savoniere en Anjou. Elle avoit un fils Maréchal de Camp, qui fut tué le 18 Septembre 1691 au combat de Leuze; c'étoit un Officier d'un très-grand mérite.

Madame de la Fayette, qu'elle & Monſieur de la R. F. eurent hier une converſation avec *Melluſine*, dont le détail n'eſt pas aiſé à écrire; mais ſongez qu'elle fut confondue & pouſſée à bout par l'horreur de ſon procédé, qui lui fut reproché ſans aucun ménagement. Elle eſt fort heureuſe du parti qu'on lui offre, & dont elle eſt demeurée d'accord : c'eſt de ſe taire très-réguliérement, moyennant quoi on ne lui dira plus rien. Vous avez des amis qui ont pris vos intérêts avec une grande chaleur; je ne vois que des gens qui vous aiment & vous eſtiment beaucoup, & qui entrent bien aiſément dans ma douleur. Je n'ai voulu aller encore que chez Madame de la Fayette. On s'empreſſe fort de me chercher, & de me vouloir prendre, & je crains cela comme la mort. Je vous conjure, ma chere fille, d'avoir ſoin de votre ſanté; conſervez-la pour l'amour de moi, & ne vous abandonnez pas à ces cruelles négligences, dont il ne me ſemble pas qu'on puiſſe jamais revenir. Je vous embraſſe avec une tendreſſe qui ne ſauroit avoir d'égale, n'en déplaiſe à toutes les autres.

Le mariage de Mademoiſelle d'Houdancourt & de M. de Ventadour a été ſigné ce matin. L'Abbé de Chambonnas a été nommé auſſi ce matin à l'Evêché de Lodeve. Madame la Princeſſe (3) partira le Mercredi des Cen-

(3) Claire-Clémence de Maillé-Brezé, Princeſſe de Condé.

dres pour Châteauroux, où Monsieur le Prince désire qu'elle fasse quelque séjour. M. de la Marguerie a la place du Conseil de M. d'Estampes, qui est mort. Madame de Mazarin arrive ce soir à Paris; le Roi s'est déclaré son Protecteur, & l'a envoyée querir au Lis avec un Exempt & huit Gardes, & un carosse bien attelé. Voici un trait d'ingratitude qui ne vous déplaira pas, & dont je veux faire mon profit, quand je ferai mon livre sur l'ingratitude. Le Maréchal d'Albert a convaincu Madame d'H*** non-seulement d'une bonne galanterie avec M. de Bethune, dont il avoit toujours voulu douter; mais d'avoir dit de lui & de Madame Scaron tous les maux qu'on peut s'imaginer. Il n'y a point de mauvais offices qu'elle n'ait tâché de rendre à l'un & à l'autre, & cela est tellement avéré, que Madame Scaron ne la voit plus, ni tout l'Hôtel de Richelieu. Voilà une femme bien abymée; mais elle a cette consolation de n'y avoir pas contribué.

A LA MÊME.

A Paris, Lundi 9 Février 1671.

JE reçois vos lettres, comme vous avez reçu ma bague, je fonds en larmes en les lisant; il me semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié: on croiroit que vous m'écrivez des [illegible]ures, ou que vous êtes ma-

lade, ou qu'il vous eſt arrivé quelque accident, & c'eſt tout le contraire ; vous m'aimez, ma chere enfant, & vous me le dites d'une maniere que je ne puis ſoutenir ſans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage ſans aucune aventure fâcheuſe ; lorſque j'apprends tout cela, qui eſt juſtement tout ce qui peut m'être le plus agréable, voilà l'état où je ſuis. Vous vous amuſez donc à penſer à moi, vous en parlez, & vous aimez mieux m'écrire vos ſentimens que vous n'aimez à me les dire ; de quelque façon qu'ils me viennent, ils ſont reçus avec une ſenſibilité qui n'eſt compriſe que de ceux qui ſavent aimer, comme je fais. Vous me faites ſentir pour vous tout ce qu'il eſt poſſible de ſentir de tendreſſe ; mais ſi vous ſongez à moi, ſoyez aſſurée auſſi que je penſe continuellement à vous ; c'eſt ce que les dévôts appellent une penſée habituelle ; c'eſt ce qu'il faudroit avoir pour Dieu, ſi l'on faiſoit ſon devoir : rien ne me donne de diſtraction ; je vois ce carroſſe qui avance toujours, & qui n'approchera jamais de moi : je ſuis toujours dans les grands chemins ; il me ſemble que j'ai quelquefois peur que ce carroſſe ne verſe ; les pluies qu'il fait depuis trois jours, me mettent au déſeſpoir, le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux, je ſais tous les lieux où vous couchez : vous êtes ce ſoir à Nevers, vous ſerez Dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous

écrire qu'à Moulins par Madame de Guenegaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres, peut-être que la troiſieme viendra : c'eſt la ſeule conſolation que je ſouhaite ; pour d'autres, je n'en cherche pas. Je ſuis entiérement incapable de voir beaucoup de monde enſemble, cela viendra peut-être ; mais il n'en eſt pas queſtion encore. Les Ducheſſes de Verneuil & d'Arpajon veulent me réjouir ; je les en ai remerciées ; je n'ai jamais vu de ſi belles ames qu'il y en a dans ce Pays-ci. Je fus Samedi tout le jour chez Madame de Villars (1) à parler de vous, & à pleurer ; elle entre bien dans mes ſentimens. Hier je fus au Sermon de M. d'Agen (2) & au Salut, & chez Madame de Puiſieux, & chez Madame du Pui-du-Fou, qui vous font mille amitiés. Aujourd'hui je m'en vais ſouper au fauxbourg tête-à-tête. (3) Voilà les fêtes de mon carnaval. Je fais tous les jours dire une Meſſe pour vous ; c'eſt une dévotion qui n'eſt pas chimérique. Je n'ai vu Adhémar (4) qu'un moment ;

(1) Marie de Bellefond, Marquiſe de Villars, mere du feu Maréchal Duc de ce nom.

(2) Claude Joli, célebre Prédicateur, depuis Evêd'Agen.

(3) Avec Madame de la Fayette.

(4) Joſeph Adhémar de Monteil, frere de M. de Grignan, connu d'abord ſous le nom d'*Adhémar*, fut appellé *le Chevalier de Grignan*, après la mort de Charles-Philippe d'Adhémar, ſon frere, arrivée le 6 Février 1672 ; & s'étant marié dans la ſuite avec N..... d'Oraiſon, il reprit le nom de *Comte*

je m'en vais lui écrire pour le remercier de ſon lit, je lui en ſuis plus obligée que vous. Si vous voulez me faire un véritable plaiſir, ayez ſoin de votre ſanté, dormez dans ce joli petit lit, mangez du potage, & ſervez-vous de tout le courage qui me manque. Continuez à m'écrire; tout ce que vous avez laiſſé d'amitiés ici eſt augmenté; je ne finirois point à vous faire des complimens, & à vous dire l'inquiétude où l'on eſt de votre ſanté.

Mademoiſelle d'Harcourt fut mariée avant-hier; il y eut un grand ſouper maigre à toute la famille; hier un grand bal, & un grand ſouper au Roi, à la Reine, à toutes les Dames parées; c'étoit une des plus belles fêtes qu'on puiſſe voir.

Madame d'H*** eſt partie avec un déſeſpoir inconcevable, ayant perdu toutes ſes amies, convaincue de tout ce que Madame Scaron avoit toujours défendu, & de toutes les trahiſons du monde. Mandez-moi quand vous aurez reçu mes lettres. Je fermerai tantôt celle-ci.

d'Adhémar. Il étoit en 1675 Meſtre de Camp d'un Régiment de Cavalerie, à la tête duquel il ſe ſignala en pluſieurs occaſions, & ſur-tout au combat d'Altenheim. Il fut fait Marechal de Camp en 1688; & ſans de fréquentes attaques de goutte, qui le mirent enfin hors d'état de continuer le ſervice, ſa réputation, ſon mérite & ſa naiſſance, l'auroient infailliblement conduit aux plus grandes diſtinctions de la guerre. Il mourut ſans poſtérité le 19 Novembre 1713, âgé de ſoixante-neuf ans.

Lundi au ſoir.

Avant que d'aller au fauxbourg, je fais mon paquet, & je l'adreſſe à M. l'Intendant à Lyon. La diſtinction de vos lettres m'a charmée : hélas ! je la méritois bien par la diſtinction de mon amitié pour vous.

Madame de Fontevraud (5) fut bénite hier ; Meſſieurs les Prélats furent un peu fâchés de n'y avoir que des tabourets.

Voici ce que j'ai ſu de la fête d'hier : toutes les cours de l'Hôtel de Guiſe étoient éclairées de deux mille lanternes. La Reine entra d'abord dans l'appartement de Mademoiſelle de Guiſe fort éclairé, fort paré, toutes les Dames ſe mirent à genoux autour de la Reine, ſans diſtinction de tabourets, on ſoupa dans cet appartement. Il y avoit quarante Dames à table, le ſouper fut magnifique, le Roi vint, & fort gravement regarda tout ſans ſe mettre à table ; on monta plus haut, où tout étoit préparé pour le bal. Le Roi mena la Reine, & honora l'aſſemblée de trois ou quatre courantes, & puis s'en alla au Louvre avec ſa compagnie ordinaire. Mademoiſelle ne voulut point venir à l'Hôtel de Guiſe. Voilà tout ce que je ſais.

Je veux voir le Payſan de Sulli, qui m'apporta hier votre lettre, je lui donnerai de quoi

(5) Marie-Magdelaine-Gabrielle de Rochechouart, célebre par ſon eſprit & par ſes vertus. Elle étoit ſœur de Meſdames de Thianges & de Monteſpan.

boire ; je le trouve bienheureux de vous avoir vue. Hélas ! comme un moment me paroîtroit, & que j'ai de regret à tous ceux que j'ai perdus ! Je me fais des *Dragons* (6) auſſi-bien que les autres. Dirval (7) a oui parler de *Melluſine :* il dit que c'eſt bien employé, qu'il vous avoit avertie de toutes les plaiſanteries qu'elle avoit faites à votre premiere couche, que vous ne daignâtes pas l'écouter, & que depuis ce temps-là il n'a point été chez vous. Il y a long-temps que cette créature-là parloit très-mal de vous ; mais il falloit que vous en fuſſiez perſuadée par vos yeux. Et notre Coadjuteur, ne voulez-vous pas bien l'embraſſer pour l'amour de moi ? N'eſt-il point encore *Seigneur Corbeau* pour vous ? Je deſire avec paſſion que vous ſoyez remis, comme vous étiez. Hé, ma pauvre fille ! hé, mon Dieu ! a-t-on bien du ſoin de vous ? Il ne faut jamais vous croire ſur votre ſanté : voyez ce lit que vous ne vouliez point, tout cela eſt comme Madame Robinet. Adieu, ma chere enfant, l'unique paſſion de mon cœur, le plaiſir & la douleur de ma vie.

A Paris, Mercredi 11 Février 1671.

JE n'en ai reçu que trois de ces aimables lettres, qui me pénetrent le cœur ; il y en a une qui ne revient point : ſans que je les

(6) Expreſſion familiere entre la mere & la fille, pour dire *des chagrins, des inquiétudes.*

(7) Le Comte d'Avaux.

aime toutes, & que je n'aime point à perdre ce qui me vient de vous, je croirois n'avoir rien perdu : je trouve qu'on ne peut rien ſouhaiter qui ne ſoit dans celles que j'ai reçues : elles ſont premiérement très-bien écrites, & de plus ſi tendres & ſi naturelles, qu'il eſt impoſſible de ne pas les croire; la défiance même en ſeroit convaincue : elles ont ce caractere de vérité que je maintiens toujours, qui ſe fait voir avec autorité, pendant que la fauſſeté & la menterie demeurent accablées ſous les paroles ſans pouvoir perſuader; plus elles s'efforcent de paroître, plus elles ſont enveloppées. Vos paroles ſont vraies, & le paroiſſent : elles ne ſervent qu'à vous expliquer, & dans cette noble ſimplicité, elles ont une force à quoi l'on ne peut réſiſter : voilà, ma fille, comme vos lettres m'ont paru. Si mes paroles ont la même puiſſance que les vôtres, je ſuis aſſurée que mes vérités ont fait en vous leur effet ordinaire; mais je ne veux point que vous diſiez que j'étois un rideau qui vous cachoit; tant pis ſi je vous cachois ; vous êtes encore plus aimable quand on a tiré le rideau ; il faut que vous ſoyez à découvert pour être dans votre perfection, nous l'avons dit mille fois. Pour moi, il me ſemble que je ſuis toute nue, qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendoit aimable, je n'oſe plus voir le monde, & quoi qu'on ait fait pour m'y remettre, j'ai paſſé tous ces jours-ci comme un loup-garou, ne pouvant faire autrement : peu

de gens ſont dignes de comprendre ce que je ſens ; j'ai cherché ceux qui ſont de ce petit nombre, & j'ai évité les autres. J'ai vu Guitaut & ſa femme ; ils vous aiment, mandez-moi un petit mot pour eux. Deux ou trois Grignans vinrent me voir hier matin. J'ai remercié mille fois Adhémar de vous avoir prêté ſon lit : nous ne voulumes point examiner s'il n'eût pas été meilleur pour lui de troubler votre repos, que d'en être cauſe ; nous n'eumes pas la force de pouſſer cette folie, & nous fumes ravis de ce que le lit étoit bon. Il nous ſemble que vous êtes à Moulins aujourd'hui, vous y recevrez une de mes lettres : je ne vous ai point écrit à Briard ; c'étoit ce cruel Mercredi qu'il falloit écrire ; c'étoit le propre jour de votre départ : j'étois ſi affligée & ſi accablée, que j'étois même incapable de chercher de la conſolation en vous écrivant. Voici donc ma troiſieme, & ma ſeconde à Lyon ; ayez ſoin de me mander ſi vous les avez reçues : quand on eſt fort éloigné, on ne ſe moque plus des lettres qui commencent par *j'ai reçu la vôtre, &c.* La penſée que vous avez de vous éloigner toujours, & de voir que ce carroſſe va toujours en-delà, eſt une de celles qui me tourmentent le plus. Vous allez toujours, & enfin comme vous dites, vous vous trouverez à deux cens lieues de moi ; alors ne pouvant plus ſouffrir les injuſtices ſans en faire à mon tour, je me mettrai à m'éloigner auſſi de

mon

mon côté, & j'en ferai tant, que je me trouverai à trois cens : ce ſera une belle diſtance, & ce ſera auſſi une choſe digne de mon amitié, que d'entreprendre de traverſer la France pour aller vous trouver. Je ſuis touchée du retour de vos cœurs entre le Coadjuteur & vous : vous ſavez combien j'ai toujours trouvé que cela étoit néceſſaire au bonheur de votre vie ; conſervez bien ce tréſor ; vous êtes vous-même charmée de ſa bonté, faites-lui voir que vous n'êtes pas ingrate. Je finirai tantôt ma lettre : peut-être qu'à Lyon vous ſerez ſi étourdie de tous les honneurs qu'on vous y fera, que vous n'aurez pas le temps de lire tout ceci ; ayez au moins celui de me mander toujours de vos nouvelles, & ſi vous vous embarquez ſur ce diable de Rhône.

Mercredi au ſoir.

Je viens de recevoir tout préſentemen votre lettre de Nogent : elle m'a été donnée par un fort honnête homme, que j'ai queſtionné tant que j'ai pu ; mais votre lettre vaut mieux que tout ce qui peut ſe dire. Il étoit bien juſte, ma fille, que ce fût vous la premiere qui me fiſſiez rire, après m'avoir tant fait pleurer. Ce que vous me mandez de M. Buſche eſt original ; cela s'appelle des traits dans le ſtyle de l'éloquence ; j'en ai donc ri, je vous l'avoue, & j'en ſerois honteuſe, ſi depuis huit jours j'avois fait autre choſe que pleurer. Hélas ! je le rencontrai dans la rue,

ce M. Buſche, qui amenoit vos chevaux, je l'arrêtai, & toute en pleurs je lui demandai ſon nom, il me le dit; je lui dis en ſanglottant, Monſieur Buſche, je vous recommande ma fille, ne la verſez point; & quand vous l'aurez menée heureuſement à Lyon, venez me voir pour me dire de ſes nouvelles, je vous donnerai de quoi boire, je le ferai aſſurément; ce que vous me mandez ſur ſon ſujet, augmente beaucoup le reſpect que j'avois déja pour lui. Mais vous ne vous portez point bien, vous n'avez point dormi; le chocolat vous remettra; mais vous n'avez point de chocolatiere, j'y ai penſé mille fois, comment ferez-vous? Hélas! mon enfant, vous ne vous trompez point, quand vous croyez que je ſuis occupée de vous. Si vous me voyez, vous me voyez chercher ceux qui en veulent bien parler; ſi vous m'écoutez, vous entendez bien que j'en parle. Je n'ai encore vu aucun de ceux qui veulent me divertir; en paroles couvertes, c'eſt qu'ils veulent m'empêcher de penſer à vous, & cela m'offenſe. Adieu, ma très-aimable, continuez à m'écrire & à m'aimer.

A Paris, Jeudi 12 Février 1671.

CECI eſt un peu de proviſion; car je ne vous écrirai que demain; mais je veux vous écrire préſentement ce que je viens d'apprendre.

Le Préſident Amelot, après avoir fait hier mille viſites, ſe trouva un peu embarraſſé ſur le ſoir, & tomba dans une apoplexie épouvantable, dont il eſt mort ce matin à huit heures. Je vous conſeille d'écrire à ſa femme; c'eſt une affliction extrême dans toute ſa famille.

La Ducheſſe de la Valiere manda au Roi par le Maréchal de Bellefond, outre cette lettre que l'on n'a point vue; » Qu'elle auroit » plutôt quitté la Cour, après avoir perdu » l'honneur de ſes bonnes graces, ſi elle avoit » pu obtenir d'elle de ne le plus voir; que » cette foibleſſe avoit été ſi forte en elle, » qu'à peine étoit-elle capable préſentement » d'en faire un ſacrifice à Dieu; qu'elle » vouloit pourtant que le reſte de la paſſion » qu'elle a eue pour lui, ſervît à ſa pénitence, » & qu'après lui avoir donné toute ſa jeu- » neſſe, ce n'étoit pas trop encore du reſte de » ſa vie pour le ſoin de ſon ſalut.» Le Roi pleura fort, & envoya M. Colbert à Chaillot la prier inſtamment de venir à Verſailles, & qu'il pût lui parler encore. M. Colbert l'y a conduite; le Roi a cauſé une heure avec elle, & a fort pleuré. Madame de Monteſpan fut au-devant d'elle les bras ouverts & les larmes aux yeux. Tout cela ne ſe comprend point; les uns diſent qu'elle demeurera à Verſailles & à la Cour, les autres qu'elle reviendra à Chaillot; nous verrons.

Vendredi 13 Février 1671, chez Monsieur DE COULANGES.

MONSIEUR de Coulanges veut que je vous écrive encore à Lyon : je vous conjure, ma chere enfant, si vous vous embarquez, de descendre au Pont du Saint-Esprit. Ayez pitié de moi, conservez-vous, si vous voulez que je vive. Vous m'avez si bien persuadée que vous m'aimez, qu'il me semble que dans la vue de me plaire, vous ne vous hazarderez point. Mandez-moi bien comme vous conduirez votre barque. Hélas! qu'elle m'est chere & précieuse cette petite barque, que le Rhône m'emporte si cruellement ! J'ai ouï dire qu'il y avoit eu un Dimanche gras; mais ce n'est que par ouï dire, & je ne l'ai point vu. J'ai été farouche au point de ne pouvoir souffrir quatre personnes ensemble. J'étois au coin du feu de Madame de la Fayette. L'affaire de *Melluſine* est entre les mains de Langlade, (1) après avoir passé par celles de Monsieur de la R. F. & de d'Hacqueville. Je vous assure qu'elle est bien confondue & bien mépriſée par ceux qui ont l'honneur de la connoître. Je n'ai pas encore vu Madame d'Arpajon; elle a une mine satisfaite qui m'importune. Le bal du Mardi gras pensa être renvoyé, jamais il ne fut une

(1) Homme attaché à la maison de Bouillon, & depuis Secrétaire du Cabinet.

telle triſteſſe ; je crois que c'étoit votre abſence qui en étoit cauſe. Bon Dieu, que de complimens j'ai à vous faire ! que d'amitiés ! que de ſoins de ſavoir de vos nouvelles ! que de louanges l'on vous donne ! Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois nommer tous ceux & celles dont vous êtes aimée, eſtimée, adorée ; mais quand vous aurez mis tout cela enſemble, ſoyez aſſurée, ma fille, que ce n'eſt rien en comparaiſon de ce que je ſuis pour vons. Je ne vous quitte pas un moment, je penſe à vous ſans relâche, & de quelle façon ! j'ai embraſſé votre fille, & elle m'a baiſée, & très-bien baiſée de votre part. Savez-vous bien que je l'aime cette petite, quand je ſonge de qui elle vient ?

A Paris, ce Mercredi 18 Février, 1671.

JE vous conjure, ma fille, de conſerver vos yeux ; pour les miens, vous ſavez qu'ils doivent finir à votre ſervice. Vous comprenez bien, ma belle, que de la maniere que vous m'écrivez, il faut que je pleure en liſant vos lettres. Joignez à la tendreſſe & à l'inclination naturelle que j'ai pour votre perſonne, la petite circonſtance d'être perſuadée que vous m'aimez, & jugez de l'excès de mes ſentimens. Méchante ! pourquoi me cachez-vous quelquefois de ſi précieux tréſors ? Vous

avez peur que je ne meure de joie; mais ne craignez-vous pas auſſi que je meure du déplaiſir de croire voir le contraire? Je prends d'Hacqueville à témoin de l'état où il m'a vue autrefois; mais quittons ces triſtes ſouvenirs, & laiſſez-moi jouir d'un bien ſans lequel la vie m'eſt dure & fâcheuſe. Ce ne ſont point des paroles, ce ſont des vérités. Madame de Guenegaud m'a mandé de quelle maniere elle vous a vue pour moi, je vous conjure d'en garder le fond; mais plus de larmes, je vous en prie, elles ne vous ſont pas ſi ſaines qu'à moi. Je ſuis préſentement aſſez raiſonnable, je me ſoutiens au beſoin, & quelquefois je ſuis quatre ou cinq heures tout comme un autre; mais peu de choſe me remet à mon premier état: un ſouvenir, un lieu, une parole, une penſée un peu trop arrêtée, vos lettres ſur-tout, les miennes mêmes en les écrivant, quelqu'un qui me parle de vous, voilà des écueils à ma conſtance, & ces écueils ſe rencontrent ſouvent. Je vois Madame de Villars, je me plais avec elle, parce qu'elle entre dans mes ſentimens; elle vous dit mille amitiés. Madame de la Fayette comprend fort auſſi les tendreſſes que j'ai pour vous; elle eſt touchée de l'amitié que vous me témoignez. Je ſuis aſſez ſouvent dans ma famille, quelquefois ici le ſoir par laſſitude; m is rarement. J'ai vu cette pauvre Madame Amelot: elle pleure bien, je m'y connois. Je vais aux Sermons des Maſ-

caron (1) & des Bourdaloue ; ils se surpassent à l'envi. Voilà bien de mes nouvelles, j'ai fort envie de savoir des vôtres, & comment vous vous serez trouvée à Lyon ; pour vous dire le vrai, je ne pense à nulle autre chose. Vous m'avez donné envie de m'informer de la mascarade du Mardi gras ; j'ai su qu'un grand homme, plus grand de trois doigts qu'un autre, avoit fait faire un habit admirable : il ne voulut point le mettre, & il se trouva par hazard, qu'une Dame qu'il ne connoît point du tout, à qui il n'a jamais parlé, n'étoit point à l'assemblée. Du reste, il faut que je dise, comme Voiture, personne n'est encore mort de votre absence, hormis moi : ce n'est pas que le Carnaval n'ait été d'une tristesse excessive ; vous pouvez vous en faire honneur ; pour moi j'ai cru que c'étoit à cause de vous ; mais ce n'est point assez pour une absence comme la vôtre. J'envoie pour cette fois cette lettre en Provence ; j'embrasse M. de Grignan, & je meurs d'envie de savoir de vos nouvelles. Dès que j'ai reçu une lettre, j'en voudrois tout-à-l'heure une autre, je ne respire que d'en recevoir.

Vous me dites des merveilles du tombeau de M. de Montmorenci, & de la beauté de Mesdemoiselles de Valançai. Vous écrivez extrêmement bien, personne n'écrit mieux : ne quittez jamais le naturel, votre tour s'y

(1) Jules Mascaron, Prêtre de l'Oratoire, nommé en 1671 à l'Evêché de Tulle.

eſt formé, & cela compoſe un ſtyle parfait. J'ai fait vos complimens à Madame de la Fayette, & à M. de la Rochefoucauld, & à Langlade; tout cela vous aime, vous eſtime, & vous ſert en toute occaſion. Vos chanſons m'ont paru jolies, j'en ai reconnu les ſtyles. Ah! mon enfant, que je voudrois bien vous voir un peu, vous entendre, vous embraſſer, vous voir paſſer, ſi c'eſt trop demander que le reſte! Hé bien, par exemple, voilà de ces penſées à quoi je ne réſiſte pas. Je ſens qu'il m'ennuie de ne plus vous voir: cette ſéparation me fait une douleur au cœur & à l'ame, que je ſens comme un mal du corps. Je ne vous puis aſſez remercier de toutes les lettres que vous m'avez écrites ſur le chemin; ces ſoins ſont trop aimables, & font bien leur effet auſſi, rien n'eſt perdu avec moi: vous m'avez écrit de par-tout, j'ai admiré votre bonté; cela ne ſe fait point ſans beaucoup d'amitié; autrement on ſeroit plus aiſe de ſe repoſer & de ſe coucher. L'impatience que j'ai d'avoir encore de vos nouvelles, & de Rouane, & de Lyon, n'eſt pas médiocre; je ſuis en peine de votre embarquement, & de ſavoir ce que vous a paru ce furieux Rhône en comparaiſon de notre pauvre Loire, à laquelle vous avez tant fait de civilités: que vous êtes honnête de vous en être ſouvenue comme d'une de vos anciennes amies! Hélas! de quoi ne me ſouviens-je point? Les moindres choſes me ſont cheres; j'ai mille *Dragons*.

Qu'elle

Quelle différence ! je ne revenois jamais ici ſans impatience & ſans plaiſir ; préſentement j'ai beau chercher, je ne vous trouve plus, & comment peut-on vivre, quand on ſait que, quoi qu'on faſſe, on ne retrouvera plus une ſi chere enfant ? Je vous ferai bien voir ſi je la ſouhaite, par le chemin que je ferai pour l'aller chercher.

M. le Dauphin étoit malade, il ſe porte mieux. On ſera à Verſailles juſqu'à Lundi. Madame de la Valiere eſt toute rétablie à la Cour. Le Roi la reçut avec des larmes de joie ; elle a eu pluſieurs converſations tendres : tout cela eſt difficile à comprendre, il faut ſe taire. Les nouvelles de cette année ne tiennent pas d'un ordinaire à l'autre J'ai une infinité de complimens à vous faire. Je vois tous les jours votre petite, je veux qu'elle ſoit droite, voilà mon ſoin : cela ſeroit plaiſant d'être votre fille & de M. de Grignan, & qu'elle ne fût pas bien faite ; je ſuis habile, j'ai même des précautions inutiles.

Vendredi 20 Février 1671.

JE vous avoue que j'ai une extraordinaire envie de ſavoir de vos nouvelles : ſongez, ma chere fille, que je n'en ai point eu depuis la Palice ; je ne ſais rien du reſte de votre voyage juſqu'à Lyon, ni de votre route juſqu'en Provence ; je ſuis bien aſſurée qu'il me

viendra des lettres; je ne doute point que vous ne m'ayez écrit; mais je les attends, & je ne les ai pas : il faut ſe conſoler, & s'amuſer en vous écrivant. Vous ſaurez qu'avant-hier au ſoir Mercredi, après être revenue de chez M. de Coulanges, où nous faiſons nos paquets les jours d'ordinaire, je ſongai à me coucher; cela n'eſt pas extraordinaire; mais ce qui l'eſt beaucoup, c'eſt qu'à trois heures après-minuit, j'entendis crier au voleur, au feu, & ces cris ſi près de moi & ſi redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici; je crus même entendre qu'on parloit de ma pauvre petite fille, je m'imaginai qu'elle étoit brûlée : je me levai dans cette crainte ſans lumiere avec un tremblement. qui m'empêchoit quaſi de me ſoutenir. Je courus à ſon appartement, qui eſt le vôtre; je trouvai tout dans une grande tranquillité; mais je vis la maiſon de Guitaut toute en feu, les flammes paſſoient par-deſſus la maiſon de Madame de Vauvineux : on voyoit dans nos cours, & ſurtout chez M. de Guitaut, une clarté qui faiſoit horreur : c'étoient des cris, c'étoit une confuſion, c'étoit un bruit épouvantable des poutres & des ſolives qui tomboient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au ſecours : M. de Guitaut m'envoya une caſſette de ce qu'il y a de plus précieux, je la mis dans mon cabinet, & puis je voulus aller dans la rue pour béer comme les autres, j'y trouvai Monſieur & Madame de Guitaut quaſi

nuds ; Madame de Vauvineux, l'Ambaſſadeur de Veniſe, tous ſes gens, la petite de Vauvineux (1) qu'on portoit toute endormie chez l'Ambaſſadeur, pluſieurs meubles & vaiſſelles d'argent qu'on ſauvoit chez lui. Madame de Vauvineux faiſoit démeubler; pour moi, j'étois comme dans une iſle ; mais j'avois grande pitié de mes pauvres voiſins. Madame Guéton & ſon frere donnoient de très-bons conſeils, nous étions dans la conſternation : le feu étoit ſi allumé, qu'on n'oſoit en approcher, & l'on n'eſpéroit la fin de cet embrâſement, qu'avec la fin de la maiſon de ce pauvre Guitaut : il faiſoit pitié, il vouloit aller ſauver ſa mere qui brûloit au troiſieme étage, ſa femme s'attachoit à lui, & le retenoit avec violence ; il étoit entre la douleur de ne pas ſecourir ſa mere, & la crainte de bleſſer ſa femme, groſſe de cinq mois ; enfin, il me pria de tenir ſa femme, je le fis, il trouva que ſa mere avoit paſſé au travers de la flamme, & qu'elle étoit ſauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers, il ne put approcher du lieu où ils étoient : enfin, il revint à nous dans cette rue, où j'avois fait aſſeoir ſa femme : des Capucins pleins de charité & d'adreſſe travaillerent ſi bien, qu'ils couperent le feu. On jetta de l'eau ſur le reſte de l'embrâſement, & enfin le combat finit, faute de combattans, c'eſt-à-

(1) Charlotte-Eliſabeth de Cochefilet, mariée en 1679 à Charles de Rohan, Prince de Guémené, Duc de Montbaſon.

dire, après que le premier & le ſecond étage de l'anti-chambre, & de la petite chambre, & du cabinet, qui ſont à main droite du ſallon, eurent été abſolument conſumés. On appella bonheur ce qui reſtoit de la maiſon, quoiqu'il y ait pour Guitaut pour plus de dix mille écus de perte : car on compte de faire rebâtir cet appartement qui étoit peint & doré. Il y avoit pluſieurs beaux tableaux à M. le Blanc, à qui eſt la maiſon, il y avoit auſſi pluſieurs tables, miroirs, mignatures, meubles, tapiſſeries. Ils ont un grand regret à des lettres; je me ſuis imaginée que c'étoient des lettres de Monſieur le Prince. Cependant vers les cinq heures du matin il fallut ſonger à Madame de Guitaut, je lui offris mon lit; mais Madame Guêton la mit dans le ſien, parce qu'elle a pluſieurs chambres meublées. Nous la fîmes ſaigner, nous envoyâmes querir *Boucher* : il craint bien que cette grande émotion ne lui cauſe une fauſſe couche. Elle eſt donc chez cette pauvre Madame Guêton; tout le monde les vient voir. Vous m'allez demander comment le feu s'étoit mis à cette maiſon, on n'en ſait rien, il n'y en avoit point dans l'appartement où il a pris; mais ſi on avoit pu rire dans une ſi triſte occaſion, quels portraits n'auroit-on pas faits de l'état où nous étions tous ? Guitaut étoit nud en chemiſe avec des chauſſes, Madame de Guitaut étoit nues jambes, & avoit perdu une de ſes pantoufles, Madame de Vauvineux étoit en petite jupe ſans

robe de chambre, tous les valets, tous les voiſins en bonnets de nuit : l'Ambaſſadeur étoit en robe de chambre & en perruque, & conſerva fort bien la gravité de la *Séréniſſime ;* mais ſon Secrétaire étoit admirable. Vous parlez de la poitrine d'Hercule, vraiment celle-ci étoit bien autre choſe, on la voyoit toute entiere : elle eſt blanche, graſſe, potelée, & ſur-tout ſans aucune chemiſe : car le cordon qui la devoit attacher, avoit été perdu à la bataille ; voilà les triſtes nouvelles de notre quartier. Je prie *Deville* (2) de faire tous les ſoirs une ronde pour voir ſi le feu eſt éteint par-tout ; on ne ſauroit avoir trop de précautions pour éviter ce malheur. Je ſouhaite que l'eau vous ait été favorable ; en un mot, je vous ſouhaite tous les biens, & je prie Dieu qu'il vous garantiſſe de tous maux.

M. de Vantadour devoit être marié Jeudi ; c'eſt-à-dire, hier ; il a la fievre : la Maréchale de la Motte a perdu pour cinq cens écus de poiſſon. L'autre jour à table chez M. du Mans, Courcelles dit qu'il avoit deux boſſes à la tête, qui l'empêchoient de mettre une perruque : cette ſottiſe nous fit tous ſortir de table, avant qu'on eût achevé de manger du fruit, de peur d'éclater à ſon nez : un peu après d'Olonne arriva, Monſieur de la R. F. me dit : Madame, ils ne peuvent pas tenir tous deux dans cette chambre ; & en effet Courcelles ſortit.

(2) Maître-d'Hôtel de M. de Grignan.

Voilà bien des bagatelles, ma chere enfant; mais toujours vous dire que je vous aime, que je ne ſonge qu'à vous, que je ne ſuis occupée que de ce qui vous touche, que vous êtes le charme de ma vie, que jamais perſonne n'a été aimée ſi chérement que vous, cette répétition vous ennuieroit.

Mercredi 25 Février 1671.

JE n'ai point encore reçu une lettre que je ſuis perſuadée que vous m'avez écrite de Lyon avant que d'en partir : je croirai difficilement qu'ayant pu m'écrire, & ayant écrit à M. de Coulanges, vous m'ayez oubliée; je fais un grand bruit pour retrouver ce paquet. J'ai reçu la premiere lettre que vous m'écrivîtes le lendemain que vous y fûtes arrivée. Je ne ſuis pas encore à l'épreuve de tout ce que vous me mandez; j'ai tranſi de vous voir paſſer de nuit cette montagne, (1) que l'on ne paſſe jamais qu'entre deux Soleils, & en litiere : je ne m'étonne pas ſi vos parties nobles ont été ſi culbutées. M. de Coulanges avoit mandé au Secrétaire de M. Gué, (2) qu'on envoyât une

(1) La montagne de Tarare eſt ſur le grand chemin de Rouane à Lyon : elle étoit autrefois très-difficile à paſſer; mais depuis quelques années, par les grands travaux qu'on y a faits, les voyageurs la paſſent avec moins d'incommodité.

(2) M. du Gué-Bagnols, Intendant de Lyon, beau-pere de M. de Coulanges.

litiere à Rouane : ſi vous aviez écrit un mot du jour que vous croyiez arriver, vous l'auriez trouvée infailliblement. Jamais perſonne, comme vous, ne s'eſt conduite comme vous avez fait, & jamais auſſi on n'a laiſſé mourir de faim une pauvre femme : la prévoyance de la fourmi nous apprend qu'il faut faire des proviſions où l'on en trouve, pour quand on n'en trouve point. Ma chere enfant, comme vous avez été traitée ! Si j'avois été là, il n'en eût pas été de même, & je n'aurois pas pris votre courage pour de la force, comme on a fait. L'aventure de Madame Robinet (3) m'auroit bien appris à ne pas vous conſulter ſur ce qui regarde votre perſonne. En un mot, vos fatigues ont été grandes, il n'en eſt plus queſtion préſentement ; mais tout ce qui vous touche ne me paſſe pas légerement dans l'eſprit. J'écris au Coadjuteur ſur ſa bonne tête, qu'il vous montre ma lettre ; en voilà une de Guitaut, qui vous réjouira. J'ai fait vos complimens à Meſdames de Villars & de Saint-Géran : la premiere vous aime tendrement, elle vous écrira. Faites mention dans vos lettres de ma tante, de la Troche, & de la Vauvinette, & de la d'Eſcars, tout cela ne parle que de vous. Madame du Gué a mandé à M. de Coulanges que vous êtes belle comme un Ange, elle eſt charmée de vous, & de vos politeſſes : elle mande qu'elle vous a miſe dans votre bateau par un temps & par un calme

(3) Voyez la lettre du 19 Novembre 1670.

admirables; tout cela me donne de l'eſpérance; mais je ne ſerai tranquille qu'en apprenant que vous êtes arrivée à Arles. J'eſpere que Ripert vous aura fait deſcendre aux endroits périlleux : pour Seigneur Corbeau, (4) je ne m'y fie plus. Je n'ai point ſur le cœur de m'être divertie, ni même de m'être diſtraite pendant votre voyage, je vous ai ſuivie pas à pas, & quand vous étiez mal, je n'ai point été en repos; je vous ſuis auſſi fidele ſur l'eau que ſur la terre. Nous avons compté vos journées; il nous ſemble que vous arrivâtes Dimanche à Arles. Monſieur de la R. F. dit que je contente ſon idée ſur l'amitié avec toutes ſes circonſtances & dépendances. Il a eu encore des converſations avec *Melluſine*, qui ſont incomparables : on ne peut les écrire; mais en gros elles ſont comme vous les ſouhaitez. Votre enfant embellit tous les jours, elle rit, elle connoît; j'en prends beaucoup de ſoin. *Pecquet* vient voir la Nourrice très-ſouvent; je ne ſuis point ſi ſotte ſur cela que vous penſez, je fais comme vous; quand je ne me fie à perſonne, je fais des merveilles. Votre frere revint avant-hier; je ne l'ai quaſi pas vu, il eſt à Saint-Germain; ſes yeux ſe portent bien, il nous faiſoit peur de ſa ſanté, parce qu'il s'ennuyoit à Nanci depuis le départ de Madame *Madruche*.

Je reçois donc votre lettre du Mercredi, que vous m'écrivîtes de Lyon un peu à la hâte;

(4) M. le Coadjuteur d'Arles.

mais cela fait plaisir : il en coute des renouvellemens de tendresse, dont on est fort aise: je ne comprends point ceux qui veulent les éviter. Vous alliez vous embarquer, ma chere fille; je recevrai de vos lettres de tous les endroits d'où vous pourrez m'écrire; j'en suis persuadée. Mon Dieu ! que j'ai envie de savoir de vos nouvelles, & que vous m'êtes chere !

Le Comte de Saint-Paul est présentement M. de Longueville; son frere lui fit la donation de tout son bien Lundi au soir : c'est environ trois cens mille livres de rente, tous ses meubles, toutes ses pierreries, l'Hôtel de Longueville; en un mot, c'est le plus grand parti de France : si Madame de Marans peut l'épouser, elle fera une très-bonne affaire. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan, je ne fais point de réponse à sa derniere lettre : a-t-il besoin de quelque chose, puisque vous êtes avec lui ? M. Vallot 5) est mort ce matin.

A Paris, Vendredi 27 Février 1671.

Rien ne dure cette année jusqu'à la mort de M. Vallot que je vous reprends; il se porte bien; & au lieu de mourir, comme on me l'avoit dit, il a pris une pilule qui l'a ressuscité. Il a dit au Roi que le plus habile homme qu'il connût pour la Médecine, c'étoit M. du Chênai du Mans. Madame de Mazarin

(5) Premier Médecin du Roi.

partit, il y a deux jours, pour Rome. M. de Nevers n'y doit aller que cet Eté avec sa femme. M. de Mazarin se plaignit au Roi qu'on envoyat sa femme à Rome sans son consentement; que c'étoit une chose inouie qu'on ôtat ainsi une femme de la domination de son mari, & qu'on lui fît donner vingt-quatre mille livres de pension par an, & douze mille francs présentement pour un voyage qu'il n'approuvoit point, & qui le deshonoroit. Sa Majesté l'écouta; mais tout étant réglé, & le voyage résolu, il n'en fut autre chose. Pour Madame de Mazarin, sur tout ce qu'on lui disoit ici pour l'obliger de se remettre avec son mari, elle répondoit toujours en riant, comme pendant la guerre civile, *point de Mazarin, point de Mazarin.*

A l'égard de Madame de la Valiere, nous sommes au désespoir de ne pouvoir vous la remettre à Chaillot; mais elle est à la Cour beaucoup mieux qu'elle n'a été depuis longtems: il faut vous résoudre à l'y laisser. On appelle le Duc de Longueville l'Abbé d'Orléans; & le Comte de Saint-Paul, Duc de Longueville. M. de Duras a cette année, pendant le voyage de Flandre, le même commandement général qu'avoit M. de Lauzun l'année passée, & d'autant plus beau, qu'il y aura une fois plus de troupes. Le Roi a donné à Mademoiselle de la Motte, fille de la Reine, deux cens mille francs; elle trouvera bientôt parti. M. de Lauzun a refusé le bâton de Ma-

réchal de France que le Roi vouloit lui donner : il a dit qu'il ne le méritoit pas, & que s'il avoit assez servi, ce seroit un honneur qu'il tiendroit fort cher ; mais qu'il ne vouloit l'avoir que par le bon chemin. D'Hacqueville, par ses soins, a fait avoir à M. le Cardinal de Retz six mille livres de rente sur le même fonds qu'on a donné au Cardinal de Bouillon, hormis qu'il n'en a pas l'obligation à Messieurs du Clergé.

A Paris, Vendredi au soir, 27 Février 1671.

LE Rhône, ma chere fille, me tient fort au cœur ; je crois que vous êtes arrivée heureusement ; mais j'aimerai bien à le savoir par vous : j'attends cette nouvelle avec une impatience digne de tout le reste Il nous semble que vous arrivâtes Samedi à Arles ; il nous semble que M. de Grignan est venu au-devant de vous au Saint-Esprit ; il nous semble qu'il a été ravi de vous revoir, & de vous ravoir ; il nous semble que ce fut Mercredi que vous fîtes votre entrée à Aix ; & puis, il nous semble que vous êtes bien lasse : reposez-vous, au nom de Dieu, tenez-vous au lit, restaurez-vous, & contez-moi bien l'état où vous êtes. Savez-vous que votre souvenir fait ici la fortune de ceux que vous en favorisez ? Les autres languissent après. Le petit mot pour ma

tante ne peut ſe payer ; on eſt encore fort loin de vous oublier. On m'a tantôt dit mille horreurs de cette montagne de Tarare ; que je la hais ! Il y a un autre certain chemin, où la roue eſt en l'air, & l'on tient le carroſſe par l'impériale : je ne ſoutiens pas cette idée ; mais il n'eſt plus queſtion de tout cela.

Réponſe à la Lettre de Vienne.

Je la reçois préſentement cette aimable lettre ; ne voyez-vous point comme je la reçois, & avec qu'elle tendreſſe je la lis ? Je crois que vous ne me demandez pas que je puiſſe être de ſang froid dans cette occaſion. Il eſt vrai que la dignité de beauté où vous avez été élevée, n'eſt pas d'une petite fatigue ; ſi vous n'étiez point belle, vous vous repoſeriez, il faut choiſir : votre pareſſe me fait peur, ne la croyez pas ſur ce choix : il n'y a rien de ſi aimable que d'être belle ; c'eſt un préſent de Dieu qu'il faut conſerver. Vous ſavez comme j'aime votre beauté ; mon amour propre m'y fait prendre intérêt : je vous la recommande pour l'amour de moi. Il me ſemble qu'on va me trouver bien habile en Provence d'avoir fait un ſi joli viſage, & ſi doux, & ſi régulier. Vous êtes fâchée que votre nez ne ſoit pas de travers, & moi, qui ſuis rangée, j'en ſuis ravie : je ne comprends pas ce que peuvent faire avec moi mes paupières bigarrées. Mais ne croyez-vous point que M. de Coulanges & moi, nous ſommes ſor-

ciers de deviner tout ce que vous faites ? Vous n'êtes point surprise des bords de votre Rhône ; vous les trouvez beaux, & ce fleuve n'est composé que d'eau comme les autres ; pour moi, j'en ai une idée extraordinaire, il me semble qu'on devroit dire :

» Mille sources de sang forment cette riviere,
» Qui traînant des corps morts, & de vieux ossemens,
» Au lieu de murmurer fait des gémissemens (1).

Langlade vous rendra compte de sa visite chez *Melluſine ;* en attendant, je puis vous dire que ce qu'il avoit à faire, n'étoit autre chose que d'avoir le plaisir de lui laver sa cornette ; il l'a fait plus volontiers qu'un autre. Elle est, je vous assure, bien mortifiée & bien décontenancée : je la vis l'autre jour, elle n'a pas le mot à dire. Votre absence a renouvellé la tendresse de tous vos amis ; mais il faut que cette absence ne soit pas infinie ; & quelque aversion que vous ayez pour les fatigues d'un long voyage, vous ne devez songer qu'à vous mettre en état de les recommencer. J'ai dit à Monsieur de la R. F. ce que vous trouvez des fatigues des autres, & l'application que vous en faites : il m'a chargée de mille amitiés pour vous ; mais d'un si bon ton, & accompagnées de si agréables louanges, qu'il mérite d'être aimé de vous.

Je ferai vos complimens à Madame de Vil-

(1) Vers de M. l'Abbé de Cerisi dans son *Temple de la Mort.*

lars; il y a preſſe à être nommé dans mes lettres: je vous remercie d'avoir fait mention de Brancas. Vous aurez vu votre tante (2) au Saint-Eſprit, & vous aurez été reçue comme une Reine: ma fille, je vous conjure de me bien mander tout cela, & de me parler de M. de Grignan & de M. d'Arles. (3) Vous ſavez que nous avons réglé que l'on hait autant les détails des perſonnes qui ſont indifférentes, qu'on les aime de celles qui ne le ſont pas: c'eſt à vous à deviner de quel nombre vous êtes auprès de moi. Maſcaron, Bourdaloue me donnent tour-à-tour des plaiſirs & des ſatisfactions, qui doivent pour le moins me rendre ſainte: dès que j'entends quelque choſe de beau, je vous ſouhaite; vous avez part à tout ce que je penſe: j'admire en moi les effets naturels d'une extrême amitié. Je vous embraſſe tendrement, embraſſez-moi auſſi. Une petite amitié à mon Coadjuteur; pour M. de Grignan, il me ſemble qu'il eſt ſi glorieux de vous avoir, qu'il n'écoute plus perſonne.

(2) Anne d'Ornano, femme de François de Lorraine, Comte d'Harcourt, & ſœur de Marguerite d'Ornano, mere de M. de Grignan.

(3) François Adhémar de Monteil, Archevêque d'Arles, Commandeur des Ordres du Roi, oncle de M. de Grignan.

A Paris, Mardi 3 Mars 1671.

SI vous étiez ici, ma chere enfant, vous vous mocqueriez de moi, j'écris de provision; mais c'eſt par une raiſon bien différente de celle que je vous donnois un jour, pour m'excuſer d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devoit partir que dans deux jours; c'étoit parce que je ne me ſouciois guères de lui, & que dans deux jours je n'aurois pas autre choſe à lui dire. Voici tout le contraire; c'eſt que je me ſoucie beaucoup de vous, que j'aime à vous entretenir à toute heure, & que c'eſt la ſeule conſolation que je puiſſe avoir préſentement. Je ſuis aujourd'hui toute ſeule dans ma chambre par l'excès de ma mauvaiſe humeur. Je ſuis laſſe de tout, & je me ſuis fait un plaiſir de dîner ici, & je m'en fais un de vous écrire hors de propos; mais, hélas! vous n'avez pas de ces ſortes de loiſirs. J'écris tranquillement, & je ne comprends pas que vous puiſſiez lire de même: je ne vois pas un moment où vous ſoyez à vous; je vois un mari qui vous adore, qui ne peut ſe laſſer d'être auprès de vous, & qui peut à peine comprendre ſon bonheur; je vois des harangues, des infinités de complimens, des viſites; on vous fait des honneurs extrêmes; il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée; moi-même ſur ma petite boule je n'y ſuffirois pas. Que fait votre pareſſe pendant tout ce tracas? Elle

ſouffre, elle ſe retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver ſa place; elle vous attend dans quelque moment perdu, pour vous faire au moins ſouvenir d'elle, & vous dire un mot en paſſant. Hélas! dit-elle, m'avez-vous oubliée? Songez que je ſuis votre plus ancienne amie; celle qui ne vous a jamais abandonnée, la fidele compagne de vos plus beaux jours, que c'eſt moi qui vous conſolois de tous les plaiſirs, & qui même quelquefois vous les faiſois haïr; qui vous ai empêchée de mourir d'ennui, & en Bretagne, & dans votre groſſeſſe: quelquefois votre mere troubloit nos plaiſirs; mais je ſavois bien où vous reprendre, préſentement je ne ſais plus où j'en ſuis; les honneurs & les repréſentations me feront périr, ſi vous n'avez ſoin de moi. Il me ſemble que vous lui dites en paſſant un petit mot d'amitié; vous lui donnez quelque eſpérance de vous poſſéder à Grignan; mais vous paſſez vîte, & vous n'avez pas le loiſir d'en dire davantage. Le devoir & la raiſon ſont autour de vous, & ne vous donnent pas un moment de repos; moi-même qui les ai toujours tant honorés, je leur ſuis contraire, & ils me le ſont; le moyen qu'ils vous laiſſent lire de telles lanterneries? Je vous aſſure, ma chere enfant que je ſonge à vous continuellement, & je ſens tous les jours ce que vous me dîtes une fois, qu'il ne falloit point appuyer ſur les penſées: ſi l'on ne gliſſoit pas deſſus, on ſeroit toujours en larmes,

mes, c'eſt-à-dire, moi. Il n'y a lieu dans cette maiſon qui ne me bleſſe le cœur; toute votre chambre me tue : j'y ai fait mettre un paravant tout au milieu pour rompre un peu la vue; la fenêtre de ce dégré, par où je vous vis monter dans le caroſſe de d'Hacqueville, & par où je vous rappellai, me fait peur, quand je penſe combien alors j'étois capable de m'y jetter, car je ſuis folle quelquefois : ce cabinet où je vous embraſſai ſans ſavoir ce que je faiſois; ces Capucins où j'allai entendre la Meſſe; ces larmes qui tomboient de mes yeux à terre, comme ſi c'eût été de l'eau qu'on eût répandue; Sainte-Marie, Madame de la Fayette, mon retour dans cette maiſon, votre appartement, la nuit, le lendemain, & votre premiere lettre, & toutes les autres, & encore tous les jours, & tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes ſentimens; ce pauvre d'Hacqueville eſt le premier, je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi. Voilà donc où j'en reviens : il faut gliſſer ſur tout cela, & ſe bien garder de s'abandonner à ſes penſées & aux mouvemens de ſon cœur : j'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites maintenant; cela me fait une diverſion, ſans m'éloigner pourtant de mon ſujet & de mon objet, qui eſt ce qui s'appelle poétiquement l'objet aimé. Je ſonge donc à vous, & je ſouhaite oujours de vos lettres; quand je viens d'en ecevoir, j'en voudrois bien encore. J'en atends préſentement, & je reprendrai ma let-

tre, quand j'aurai reçu de vos nouvelles. J'abuſe de vous, ma très-chere, j'ai voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance; mon cœur en avoit beſoin, je n'en ferai pas une coutume.

A Paris, Mercredi 4 Mars 1671.

AH! ma fille, quelle lettre! quelle peinture de l'état où vous avez été! & que je vous aurois mal tenu ma parole, ſi je vous avois promis de n'être point effrayée d'un ſi grand péril! Je ſais bien qu'il eſt paſſé; mais il eſt impoſſible de ſe repréſenter votre vie ſi proche de ſa fin, ſans frémir d'horreur, & M. de Grignan vous laiſſe conduire la barque; & quand vous êtes téméraire, il trouve plaiſant de l'être encore plus que vous; au lieu d'attendre que l'orage ſoit paſſé, il veut bien vous expoſer: ah, mon Dieu! qu'il eût été bien mieux d'être timide, & de vous dire que ſi vous n'aviez point de peur, il en avoit lui, & ne ſouffriroit point que vous traverſaſſiez le Rhône par un temps comme il faiſoit! Que j'ai de peine à comprendre ſa tendreſſe en cette occaſion! ce Rhône qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on auroit tort de paſſer en prenant de loin toutes ſes meſures, un tourbillon de vent vous jette violemment ſous une arche; & quel miracle que vous n'ayez pas été briſés & noyés dans un moment! Je ne ſoutiens pas

cette penſée ; j'en friſſonne, & je m'en ſuis réveillée avec des ſurſauts dont je ne ſuis pas la maîtreſſe. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne ſoit que de l'eau ? De bonne foi, n'avez vous point été effrayée d'une mort ſi proche & ſi inévitable ? Une autre fois ne ſerez-vous point un peu moins hazardeuſe ? Une aventure comme celle-là ne vous fera-t-elle point voir les dangers auſſi terribles qu'ils le ſont ? Je vous prie de m'avouer ce qui vous en eſt reſté : je crois du moins que vous avez rendu graces à Dieu de vous avoir ſauvée. C'eſt à M. de Grignan que je m'en prends : le Coadjuteur a bon temps; il n'a été grondé que pour la montagne de Tarare ; elle me paroît préſentement comme les pentes de Nemours. M. *Buſche* m'eſt venu voir tantôt; j'ai penſé l'embraſſer, en ſongeant comme il vous a bien menée ; je l'ai fort entretenu de vos faits & de vos geſtes ; & puis je lui ai donné de quoi boire un peu à ma ſanté. Cette lettre vous paroîtra bien ridicule ; vous la recevrez dans un temps où vous ne ſongerez plus au pont d'Avignon : faut-il que j'y penſe, moi, préſentement ? C'eſt le malheur des commerces ſi éloignés ; il faut s'y réſoudre, & ne pas même ſe révolter contre cet inconvénient ; cela eſt naturel, & la contrainte ſeroit trop grande d'étouffer toutes ſes penſées ; il faut entrer dans l'état naturel, où l'on eſt en répondant à une choſe qui tient au cœur : vous ſerez donc obligée de m'excuſer ſouvent. J'attends

des relations de votre ſéjour à Arles; je ſais que vous y aurez trouvé bien du monde. Ne m'aimez-vous point de vous avoir appris l'Italien? Voyez comme vous vous en êtes bien trouvée avec ce Vice-Légat. Ce que vous dites de cette ſcene eſt excellent; mais que j'ai peu goûté le reſte de votre lettre! Je vous epargne mes éternels *recommencemens* ſur ce pont d'Avignon, je ne l'oublierai de ma vie.

A Paris, Vendredi 6 Mars 1671.

IL eſt aujourd'hui le 6 de Mars; je vous conjure de me mander comment vous vous portez: ſi vous vous portez bien, vous êtes malade; mais ſi vous êtes malade vous vous portez bien. Je ſouhaite, ma fille, que vous ſoyez malade, afin que vous ayez de la ſanté au moins pour quelque temps: voilà une énigme bien difficile à comprendre & à deviner; j'eſpere que vous me l'expliquerez. Vous me faites une relation divine de votre entrée dans Arles; mais il me ſemble que vous auriez grand beſoin de vous repoſer un peu: vous avez toute la fatigue de votre voyage à digérer; quel temps prendrez-vous pour cela? Vous êtes là comme la Reine; elle ne ſe repoſe jamais, elle eſt toujours comme vous êtes depuis quelque temps; il faut donc prendre ſon eſprit, & avoir patience au milieu de toutes vos cérémonies. Je ſuis perſuadée que M.

de Grignan eſt bien charmé de la réception qu'on vous fait : vous ne me parlez guères de lui, & c'eſt de ce détail que je ſerois curieuſe. Je crois que le Coadjuteur a été noyé ſous le pont d'Avignon. Ah, mon Dieu ! cet endroit eſt encore bien noir dans ma tête. Dites-moi ſi cette expérience ne vous fera point un peu moins hardie ; il faut qu'il vous en coute toujours, témoin votre premiere groſſeſſe ; il a penſé m'en couter bien cher cette fois, auſſi-bien qu'à vous. Voilà le Rhône paſſé ; mais j'ai peur que vous ne vouliez tâter de quelque précipice, & que perſonne ne vous en empêche : ma chere fille, ayez pitié de moi, ſi vous n'avez pitié de vous. Le Cocher de Madame de Caderouſſe fait aſſez ſouvenir de celui du Cardinal de Retz. Ah ! Monſieur *Buſche*, que vous êtes divin ! je vous ai conté comme je l'avois bien reçu. Je ſuis perſuadée que cette pauvre Caderouſſe mourra bientôt : à peine ſait-on ici ſi elle eſt morte ou vive ; j'en dirai des nouvelles, ſi on veut les écouter. Corbinelli m'écrit des merveilles de vous ; mais ce qui le charme, c'eſt qu'il croit & qu'il voit que vous m'aimez : il a tant d'amitié pour moi, qu'il eſt ravi que l'on ſoit dans ſon goût. Mais que je le trouve heureux de vous voir, de vous toucher, d'écrire auprès de vous ! Je crois que vous aurez eu auſſi quelque joie de voir un de mes amis, & qui eſt le vôtre ſi véritablement.

Monſieur DE SÉVIGNÉ.

Dans l'intervalle des deux repriſes, je vous dirai que je ſors d'une ſymphonie charmante, compoſée des deux Camus & d'Ytier. Vous ſavez que l'effet ordinaire de la muſique eſt d'attendrir; quoique je n'aie pas beſoin de l'éprouver ſur votre ſujet, elle n'a pas laiſſé de renouveller mille choſes, que le temps qu'il y a que nous ſommes ſéparés, devroit avoir amorties. Mais ſavez-vous en quelle compagnie j'étois? C'étoit Mademoiſelle de l'Enclos, Madame de la Sabliere, Madame de Salins, Mademoiſelle de Fiennes, Madame de Montſoreau, & le tout chez Mademoiſelle de Rémond. Après cela, ſi vous ne me trouvez pas joli garçon, vous aurez tort; car vous n'avez pas les mêmes raiſons qu'elles, & vous ne voyez pas d'où vous êtes ma perruque noire, qui me rend effroyable; j'en aurai demain une autre, qui les raſſurera, & qui me rendra un *Cavaliero Garbato*. Adieu, vous ſoyez la bien échappée des périls du Rhône, & la bien reçue dans votre Royaume d'Arles. A propos, j'ai fait tranſir M. de Condom (1) ſur le récit de votre aventure; il vous aime toujours de tout ſon cœur.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Nous ſommes en peine de ſavoir ſi vous riez quand on vous harangue; c'eſt une in-

(1) Monſieur Boſſuet, depuis Evêque de Meaux.

commodité à quoi je craignois que vous ne fussiez sujette. Si vous faites aussi-bien que vous dites, ils font fort bien de vous adorer. Le nombre de ceux qui me font des complimens, & qui me prient de vous en faire, & qui me demandent de vos nouvelles, est infini; j'aurois le visage aussi las que vous, si je les embrassois tous. Je ferai part à Brancas de vos relations. Le Pere Bourdaloue a prêché ce matin au-delà de tous les plus beaux sermons qu'il ait jamais faits. La Cour va & vient à Versailles : Monsieur le Dauphin & Monsieur d'Anjou se portent mieux; voilà de belles nouvelles. Madame de la Fayette, & tout ce qui est ordinairement chez elle, vous font souvenir de l'amitié qu'ils ont pour vous, & vous prient d'en avoir un peu pour eux. Madame de la Fayette dit qu'elle aimeroit fort à jouer le rôle que vous jouez, quand ce ne seroit que pour changer; vous savez comme elle est quelquefois lasse de la même chose. M. d'Usez (2) est ravi des honneurs qu'on vous rend; il est persuadé, comme les autres, que depuis Saint-Trophime, (3) il n'y a point eu de niece pareille à vous. Madame de Tourville est morte, la Gouville pleure fort bien. Madame la Princesse (4) est à Châteauroux *ad*

(2) Jacques Adhémar de Monteil, Evêque d'Usez, oncle de M. de Grignan.

(3) Premier Evêque d'Arles.

(4) Claire-Clémence de Maillé-Brezé, femme de Louis de Bourbon, Prince de Condé.

multos annos. Votre fille eſt jolie, je l'aime, & j'en ai beaucoup de ſoin.

A Paris, Mercredi 11 *Mars* 1671.

JE n'ai point encore reçu vos lettres ; j'en aurai peut-être avant que de fermer celle-ci : ſongez, ma chere enfant, qu'il y a huit jours que je n'ai eu de vos nouvelles ; c'eſt un ſiecle pour moi. Vous étiez à Arles ; mais je ne ſais rien par vous de votre arrivée à Aix. Il me vint hier un Gentilhomme (1) de ce pays-là, qui étoit préſent à cette arrivée, & qui vous a vu jouer à petite prime avec Vardes, Bandol & un autre ; je voudrois pouvoir vous dire comme je l'ai reçu, & ce qu'il m'a paru de vous avoir vue Jeudi dernier. Vous admiriez tant l'Abbé de Vins d'avoir pu quitter Monſieur de Grignan ; j'admire bien plus celui-ci de vous avoir quittée : il m'a trouvée avec le Pere Maſcaron, à qui je donnois un très-beau dîner ; comme il prêche à ma Paroiſſe, & qu'il vint me voir l'autre jour, j'ai penſé que cela étoit d'une vraie petite dévote de lui donner un repas ; il eſt de Marſeille, & a trouvé fort bon d'entendre parler de Provence. J'ai ſu encore par d'autres voies que vous avez eu trois ou quatre démêlés à votre avénement : ma fille, on ne parvient point à ne point avoir de ces malheurs en Province ;

(1) M. de Julianis.

mais

mais comme il n'y a peut-être rien de vrai dans ce qu'on m'a conté, j'attendrai que vous m'en parliez, avant que de vous dire mon avis sur ce sujet. J'ai demandé à ce gentilhomme si vous n'étiez point bien fatiguée, il m'a dit que vous étiez très-belle ; mais vous savez que mes yeux pour vous sont plus justes que ceux des autres : je pourrois bien vous trouver abattue & fatiguée au travers de leurs approbations. J'ai été enrhumée ces jours-ci, & j'ai gardé ma chambre; presque tous vos amis ont pris ce temps-là pour venir me voir; l'Abbé Têtu (2) m'a fort priée de le distinguer en vous écrivant. Je n'ai jamais vu une personne absente être si vive dans tous les cœurs; c'étoit à vous qu'étoit réservé ce miracle: vous savez comme nous avons toujours trouvé qu'on se passoit bien des gens ; on ne se passe point de vous; ma vie est employée à parler de vous ; ceux qui m'écoutent le mieux, sont ceux que je cherche le plus : n'allez point craindre que je sois ridicule ; car outre que le sujet ne l'est pas, c'est que je connois parfaitement bien, & les gens, & le lieu, & ce qu'il faut dire, & ce qu'il faut taire. Je dis un peu de bien de moi en passant, j'en demande par-

(2) Jacques Têtu, Abbé de Belval, Auteur *des Stances chrétiennes sur divers passages de l'Ecriture-Sainte & des Peres.* Il étoit de l'Académie Françoise. Il ne faut pas le confondre avec un autre Abbé Têtu, qui étoit aussi de l'Académie Françoise, & dont il n'est jamais question dans les Lettres de Madame de Sévigné.

don au Bourdaloue & au Maſcaron ; j'entends tous les matins, ou l'un, ou l'autre : un demi-quart des merveilles qu'ils diſent, devroit faire une Sainte.

Je vous avoue, de bonne foi, ma petite, que je ne puis du tout m'accoutumer à vous ſavoir à deux cens lieues de moi ; je ſuis plus touchée que je ne l'étois, lorſque vous étiez en chemin ; je repleure ſur nouveaux frais ; je ne vois goutte dans votre cœur ; je me repréſente cent choſes déſagréables que je ne puis vous dire ; je ne vois pas même ce que penſe M. de Grignan ; & tout eſt brouillé, je ne ſais comment, dans ma tête. Je vous vois accablée d'honneurs, & d'honneurs qui tiennent fort au nom que vous portez ; rien n'eſt plus grand, ni plus conſidéré ; nulle famille ne peut être plus aimable ; vous y êtes adorée, à ce que je crois, car le Coadjuteur ne m'écrit plus ; mais j'ignore comment vous vous portez dans tout ce tracas : c'eſt une ſorte de vie étrange que celle des Provinces ; on fait des affaires de tout. Je m'imagine que vous faites des merveilles, & je voudrois bien ſavoir ce que ces merveilles vous coutent, ſoit pour vous plaindre, ſoit pour ne vous plaindre pas.

Je reçois votre lettre, ma chere enfant, & j'y fais réponſe avec précipitation, parce qu'il eſt tard : cela me fait approuver les avances de proviſion. Je vois bien que tout ce qu'on m'a dit de vos aventures à votre arrivée,

n'eſt pas vrai, j'en ſuis très-aiſe ; ces ſortes de petits procès dans les Villes de Province, où l'on n'a rien autre choſe dans la tête, ſont une éternité d'éclairciſſemens, & c'eſt aſſez pour mourir d'ennui. Mais vous êtes bien plaiſante, Madame la Comteſſe, de montrer mes lettres ; où eſt donc ce principe de cachoterie pour ce que vous aimez ? Vous ſouvient-il avec quelle peine nous attrapions les dates de celles de M. de Grignan ? Vous penſez m'appaiſer par vos louanges, & me traiter toujours comme la Gazette de Hollande ; je m'en vengerai. Vous cachez les tendreſſes que je vous mande, friponne ; & moi, je montre quelquefois, & à certaines gens, celles que vous m'écrivez. Je ne veux pas qu'on croie que j'ai penſé mourir, & que je pleure tous les jours, *pour qui ? pour un ingrate.* Je veux qu'on voie que vous m'aimez, & que ſi vous avez mon cœur tout entier, j'ai une place dans le vôtre. Je ferai tous vos complimens ; chacun me demande, ne ſuis-je point nommé ? & je dis, non pas encore, mais vous le ſerez. Par exemple, nommez-moi un peu M. d'Ormeſſon, & les Mêmes ; il y a preſſe à votre ſouvenir ; ce que vous m'envoyez ici eſt tout auſſi-tôt enlevé : ils ont raiſon, ma fille, vous êtes aimable, & rien n'eſt comme vous. Voilà du moins ce que vous cacherez ; car depuis Niobé, (3) jamais une mere n'a parlé comme

(3) Niobé enorgueillie de ſa fécondité, oſa préférer ſes enfans à ceux de Larone, qui en fut irritée

je fais. Pour M. de Grignan, il peut bien s'assurer que si je puis quelque jour avoir sa femme, je ne la lui rendrai pas : comment ! ne pas me remercier d'un tel présent ! ne point me dire qu'il est transporté ! Il m'écrit pour me la demander, & ne me remercie point quand je la lui donne. Je comprends pourtant qu'il peut fort bien être accablé ainsi que vous : ma colere ne tient à gueres, & ma tendresse pour vous deux tient à beaucoup. Tout ce que vous me mandez est très-plaisant ; c'est dommage que vous n'ayez eu le temps d'en dire davantage. Mon Dieu, que j'ai d'envie de recevoir de vos lettres ! il y a déja près d'une demi-heure que je n'en ai reçu. Je ne sais aucune nouvelle ; le Roi se porte fort bien ; il va de Versailles à Saint-Germain, de Saint-Germain à Versailles ; tout est comme il étoit. La Reine fait souvent ses dévotions, & va au Salut du S. Sacrement. Le Pere Bourdaloue prêche : bon Dieu ! tout est au-dessous des louanges qu'il mérite. L'autre jour, notre Abbé eut un démêlé avant le Sermon avec M. de Noyon, (4) qui lui fit entendre qu'il devoit bien quitter sa place à un homme de la

au point de faire tuer, à coups de fleches, les quatorze enfans de Niobé par Apollon & par Diane, dont elle étoit mere. Niobé, outrée de la plus vive douleur, fut transformée en rocher. *Ovid. Metam. liv. 6.*

(4) François de Clermont-Tonnerre, Evêque & Comte de Noyon, Pair de France, Commandeur des Ordres du Roi.

maiſon de Clermont : on a fort ri de ce titre, pour avoir la place d'un Abbé à l'Egliſe ; on a bien recompté là-deſſus toutes les clefs de la maiſon de Tonnerre, & toute la ſcience du Prélat ſur la *Pairerie*. Je dîne tous les Vendredis chez le Mans (5) avec Monſieur de la R. F. Madame de Briſſac & Benſerade, qui toujours y fait la joie de la compagnie. Si la Provence m'aime, je ſuis fort ſa ſervante auſſi ; conſervez-moi l'honneur de ſes bonnes graces ; je lui ferai mes complimens, quand vous voudrez. Je vous ai donné un voyage ; c'eſt à vous de le placer. Je ne dis rien à M. de Vardes, ni à mon ami Corbinelli ; je les crois retournés en Languedoc. J'aime votre fille à cauſe de vous ; mes entrailles n'ont point encore pris le train des tendreſſes d'une grand'mere.

A Paris, Vendredi 13 *Mars* 1671.

ME voici à la joie de mon cœur, toute ſeule dans ma chambre à vous écrire paiſiblement ; rien ne m'eſt ſi agréable que cet état. J'ai dîné aujourd'hui chez Madame de Lavardin, après avoir été en Bourdaloue, où étoient les meres de l'Egliſe ; c'eſt ainſi que j'appelle les Princeſſes de Conti & de Longueville. Tout ce qui étoit au monde étoit à

(5) Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, Evêque du Mans, Commandeur des Ordres du Roi.

ce Sermon, & ce Sermon étoit digne de tout ce qui l'écoutoit. J'ai ſongé vingt fois à vous, & vous ai ſouhaitée autant de fois auprès de moi : vous auriez été ravie de l'entendre, & moi encore plus ravie de vous le voir entendre. Monſieur de la R. F. a reçu très-plaiſamment, chez Madame de Lavardin, le compliment que vous lui faites ; on a fort parlé de vous. M. d'Ambres y étoit avec ſa couſine de Briſſac ; il a paru s'intéreſſer beaucoup à votre prétendu naufrage ; on a parlé de votre hardieſſe : Monſieur de la R. F. a dit que vous aviez voulu paroître brave, dans l'eſpérance que quelque charitable perſonne vous en empêcheroit ; & que n'en ayant point trouvé, vous aviez dû être dans le même embarras que Scaramouche. Nous avons été voir à la Foire une grande diableſſe de femme plus grande que Riberpré de toute la tête ; elle accoucha l'autre jour de deux gros enfans qui vinrent de front, les bras aux côtés ; c'eſt une grande femme tout-à-fait. J'ai été faire des complimens pour vous à l'Hôtel de Rambouillet ; on vous en rend mille : j'ai été chez Madame du Pui-du-Fou ; j'ai été, pour la troiſieme fois, chez Madame de Maillannes ; je me fais rire moi-même, en obſervant le plaiſir que j'ai de faire toutes ces choſes. Au reſte, ſi vous croyez les filles de la Reine enragées, vous croyez bien : il y a huit jours que Madame de Ludre, Coëtlogon & la petite de Rouvroi furent mordues d'une petite chienne

qui étoit à Théobon : cette petite chienne eſt morte enragée; de ſorte que Ludre, Coëtlogon & Rouvroi ſont parties ce matin pour aller à Dieppe, & ſe faire jetter trois fois dans la mer. Ce voyage eſt triſte ; Benſerade en étoit au déſeſpoir; Théobon n'a pas voulu y aller, quoiqu'elle ait été mordillée. La Reine ne veut pas qu'elle la ſerve, qu'on ne ſache ce qui arrivera de toute cette aventure. Ne trouvez-vous point que Ludre reſſemble à Andromede? Pour moi, je la vois attachée au rocher, & Tréville ſur un cheval aîlé qui tue le monſtre. *Ah ! Zeſu, Matame te Grignan, l'étranze ſoſe t'être zettée toute nue tans la mer.* (1)

Voilà bien des lanternes, & je ne ſais rien de vous : vous croyez que je devine ce que vous faites ; mais j'y prends trop d'intérêt, & à votre ſanté, & à l'état de votre eſprit, pour vouloir me borner à ce que j'en imagine : les moindres circonſtances ſont cheres de ceux qu'on aime parfaitement autant qu'elles ſont ennuyeuſes des autres ; nous l'avons dit mille fois, & cela eſt vrai. La Vauvineux vous fait cent complimens ; ſa fille a été bien malade; Madame d'Arpajon l'a été auſſi ; nommez-moi tout cela avec Madame de Verneuil à votre loiſir. Voilà une lettre de M. de Condom, qu'il m'a envoyée avec un billet fort joli. Votre frere entre ſous les loix de Ninon ; (2) je doute qu'elles lui ſoient bonnes : il y a

(1) Maniere de prononcer de Madame de Ludre.
(2) Mademoiſelle de l'Enclos.

des esprits à qui elles ne valent rien ; elle avoit gâté son pere ; il faut le recommander à Dieu : quand on est chrétienne, ou du moins quand on le veut être, on ne peut voir les déréglemens sans chagrin. Ah, Bourdaloue ! quelles divines vérités vous nous avez dites aujourd'hui sur la mort ! Madame de la Fayette y étoit pour la premiere fois de sa vie, elle étoit transportée d'admiration : elle est ravie de votre souvenir. Je lui ai donné une belle copie de votre portrait : il pare sa chambre, où vous n'êtes jamais oubliée. Si vous êtes encore de l'humeur dont vous étiez à Sainte-Marie, & que vous gardiez mes lettres, voyez si vous n'avez pas reçu celle du 18 Février.

Je vis hier une chose chez MADEMOISELLE, qui me fit plaisir. Madame de Gêvres arrive belle, charmante & de bonne grace : je pense qu'elle s'attendoit que je lui dusse offrir ma place ; ma foi, je lui devois une incivilité de l'autre jour, je lui payai comptant, je ne branlai pas. MADEMOISELLE étoit au lit ; Madame de Gêvres a donc été contrainte de se mettre au-dessous de l'estrade ; cela est fâcheux. On apporte à boire à MADEMOISELLE, il faut donner la serviette : je vois Madame de Gêvres qui dégante sa main maigre ; je pousse Madame d'Arpajon, qui étoit au-dessus de moi, elle m'entend, & se dégante, & d'une très bonne grace avance un pas, coupe la Duchesse, & prend, & donne la serviette. La Duchesse en a eu toute la honte ; elle étoit

montée sur l'estrade, elle avoit ôté ses gants; & tout cela pour voir donner la serviette de plus près par Madame d'Arpajon. Ma fille, je suis méchante, cela m'a réjouie; c'est bien employé: a-t-on jamais vu accourir pour ôter à Madame d'Arpajon, qui est dans la ruelle, un petit honneur qui lui vient tout naturellement? Madame de Puisieux s'en est épanouie la rate. MADEMOISELLE n'osoit lever les yeux, & moi j'avois une mine qui ne valoit rien. Après cela on m'a dit cent mille biens de vous, & MADEMOISELLE m'a commandé de vous dire qu'elle est fort aise que vous ne soyez point noyée, & que vous soyez en bonne santé.

Je vous donnerai ces deux livres de la Fontaine; & quand vous devriez être en colere, je vous dirai qu'il y a des endroits jolis & d'autres ennuyeux: on ne veut jamais se contenter d'avoir bien fait, & en voulant mieux faire, on fait plus mal.

A Paris, Dimanche 15 *Mars* 1671.

MONSIEUR de la Brosse veut que ma lettre l'introduise auprès de vous: n'est-ce pas se moquer des gens? Vous savez l'estime & l'amitié que j'ai pour lui; vous savez que son pere est l'un de mes plus anciens amis; vous savez vous-même le mérite de l'un & de l'autre, & vous avez pour eux tous les sentimens que je voudrois vous inspirer: vous voyez

donc bien que ma lettre ne peut lui être utile. C'eſt à moi qu'elle eſt très-bonne; car, en vérité, j'aime à vous écrire. C'eſt une choſe plaiſante à obſerver que le plaiſir qu'on prend à parler, quoique de loin, à une perſonne que l'on aime, & l'étrange peſanteur qu'on trouve à écrire aux autres. Je me trouve heureuſe d'avoir commencé ma journée par vous. Le petit *Pequet* étoit au chevet de mon lit pour un épouvantable rhume, qui ſera paſſé, quand vous recevrez cette lettre : nous parlions de vous, & de-là je me mets à vous écrire. Je ne comprends rien aux Poſtes; elles ſont déréglées, & ces gens ſi obligeans qui partent à minuit pour porter mes lettres, n'ont point aſſez de ſoin de me rapporter vos réponſes. Nous parlons ſans ceſſe de vos affaires, l'Abbé & moi, il vous rend compre de tout; c'eſt pourquoi je ne vous dis rien. Votre ſanté, votre repos, vos affaires, ce ſont les trois points de mon eſprit, d'où je tire une concluſion que je vous laiſſe à méditer.

A Paris, Mercredi 18 *Mars* 1671.

JE reçois deux paquets enſemble, qui ont été retardés conſidérablement. J'apprends enfin par vous-même votre entrée à Aix : mais vous ne me dites pas ſi votre mari étoit avec vous, ni de quelle maniere Vardes honoroit votre triomphe : du reſte, vous me repréſentez ce triomphe très-plaiſamment, auſſi-bien

que votre embarras & vos civilités déplacées : bon Dieu ! que n'étois-je avec vous ! ce n'eſt pas que j'euſſe mieux fait que vous ; car je n'ai pas le don de placer ſi juſte les noms ſur les viſages ; au contraire, je fais tous les jours mille ſottiſes là-deſſus : mais il me ſemble que je vous aurois aidée, & que j'aurois fait du moins bien des révérences. Il eſt vrai que c'eſt un métier tuant que cet excès de cérémonies & de civilités : tâchez cependant de ne vous relâcher ſur rien, & de vous accommoder aux mœurs & aux manieres de ceux avec qui vous avez à vivre.

Il y a préſentement une nouvelle qui fait l'unique entretien de Paris. Le Roi a commandé à Monſieur de S.... de ſe défaire de ſa charge, & tout de ſuite de ſortir de Paris. Savez-vous pourquoi ? pour avoir trompé au jeu, & avoir gagné cinq cens mille écus avec des cartes ajuſtées. Le Cartier fut interrogé par le Roi même : il nia d'abord ; enfin, ſur le pardon que S. M. lui promit, il avoua qu'il faiſoit ce métier depuis long-temps : on dit même que cela ſe répandra plus loin, car il y a pluſieurs maiſons où il fourniſſoit de ces bonnes cartes rangées. Le Roi a eu beaucoup de peine à ſe réſoudre à deshonorer un homme de la qualité de S.... mais comme depuis deux mois tous ceux qui jouoient avec lui étoient ruinés, S. M. a cru qu'il y alloit de ſa conſcience à faire éclater cette friponnerie. S.... ſavoit ſi bien le jeu des autres, que tou-

jours il faiſoit va tout ſur la Dame de pique ; parce que les piques étoient dans les autres jeux. Le Roi perdoit toujours à trente-un de trefle, & diſoit, le trefle ne gagne point contre le pique en ce pays-ci. S.... avoit donné trente piſtoles aux Valets-de-chambre de Me de la Valiere, pour leur faire jetter dans la riviere toutes les cartes qu'ils avoient, ſous prétexte qu'elles n'étoient point bonnes, & avoit introduit ſon Cartier. Celui qui le conduiſoit dans cette belle vie, s'appelle *Pradier*, & s'eſt éclipſé. S.... auroit dû, s'il avoit été innocent, ſe mettre en priſon, & demander qu'on lui fît ſon procès : mais il n'a pas pris ce chemin, & a trouvé celui de Languedoc plus ſûr ; bien des gens lui conſeilloient celui de la Trape, après un malheur comme celui-là.

Madame d'Humieres (1) m'a chargée de mille amitiés pour vous : elle s'en va à Lille, où elle ſera honorée, comme vous l'êtes à Aix. Le Maréchal de Bellefond, par un pur ſentiment de piété, s'eſt accommodé avec ſes créanciers : il leur a cédé le fonds de ſon bien, & donné plus de la moitié du revenu de ſa charge, (2) pour achever de payer les arrérages. Cette exécution eſt belle, & fait bien voir que ſes voyages à la Trape ne ſont pas inutiles. J'allai voir l'autre jour cette Ducheſſe

(1) N..... de la Châtre, Maréchale d'Humieres.

(2) De premier Maître-d'Hôtel du Roi.

de Ventadour ; elle étoit belle comme un Ange. Madame la Ducheſſe de Nevers y vint coëffée à faire rire : il faut m'en croire ; car vous ſavez comme j'aime la mode. La Martin l'avoit *brétaudée* par plaiſir comme un patron de mode exceſſive : elle avoit donc tous les cheveux coupés ſur la tête, & friſés *naturellement* par cent papillotes, qui la font ſouffrir toute la nuit ; cela fait une petite tête de chou ronde, ſans que rien accompagne les côtés. Elle n'avoit point de coëffe ; mais encore paſſe, elle eſt jeune & jolie : mais que toutes ces femmes de Saint-Germain ſe faſſent *têtonner* par la Martin, cela eſt au point que le Roi & toutes les Dames en pâment de rire : elles en ſont encore à cette jolie coëffure, que Montgobert ſait ſi bien, je veux dire ces boucles renverſées. Voilà tout, elles ſe divertiſſent à voir outrer cette nouvelle mode juſqu'à la folie.

Votre frere eſt à Saint-Germain ; il eſt entre Ninon & une Comédienne, (3) & Deſpréaux ſur le tout : nous lui faiſons une vie enragée.

Du même jour 18 *Mars* 1671.

AVANT que d'envoyer mon paquet, je fais réponſe à votre lettre du 11 que je reçois. Je ſuis plus déſeſpérée que vous des retardemens de la Poſte.

(3) La Champmêlé.

Monſieur DE BARILLON. (1).

J'interromps la plus aimable mere du monde, pour vous dire trois mots qui ne ſont guères bien arrangés, mais qui ſeront vrais. Sachez donc, Madame, que je vous ai toujours plus aimée que je ne vous l'ai dit, & que ſi jamais je gouverne, la Provence n'aura plus de Gouvernante : en attendant gouvernez-vous bien, & regnez doucement ſur les Peuples que Dieu a ſoumis à vos loix. Adieu, Madame, je quitte Paris ſans regret.

Madame DE SÉVIGNÉ.

C'eſt ce pauvre Barillon qui m'a interrompue, & qui ne me trouve guères avancée de ne pouvoir pas encore recevoir de vos lettres ſans pleurer. Je ne le puis, ma fille ; mais ne ſouhaitez point que je le puiſſe ; aimez mes tendreſſes, aimez mes foibleſſes ; pour moi, je m'en accommode fort bien. Je les aime bien mieux que des ſentimens de Séneque & d'Epictete. Je ſuis douce, tendre juſqu'à la folie ; vous m'êtes toutes choſes, ma chere enfant, je ne connois que vous. Hélas ! je ſuis bien préciſément comme vous penſez, c'eſt-à-dire, d'aimer ceux qui vous aiment & qui ſe ſouviennent de vous ; je le ſens tous les jours. Quand je trouvai *Melluſine*, le cœur me battit de colere & d'émotion ; elle s'approcha comme vous ſavez, & me dit : Hé bien, Madame, êtes-vous bien fâchée ? Oui, Madame, lui

(1) Conſeiller d'Etat, Ambaſſadeur en Angleterre.

dis-je, on ne peut pas plus. Ah ! vraiment, je le crois, il faudra vous aller conſoler. Madame, n'en prenez pas la peine, ce ſeroit une choſe inutile. Mais, me dit-elle, n'êtes-vous pas chez vous ? Non, Madame, on ne m'y trouve jamais : voilà notre dialogue. Je vous aſſure qu'elle eſt *débellée*, comme dit Coulanges : il ne me ſemble pas qu'elle ait une langue préſentement. Mais je veux revenir à mes lettres qu'on ne vous envoie point ; j'en ſuis au déſeſpoir. Croyez-vous qu'on les ouvre ? croyez-vous qu'on les garde ? Hélas ! je conjure ceux qui prennent cette peine, de conſidérer le peu de plaiſir qu'ils ont à cette lecture, & le chagrin qu'ils nous donnent. Meſſieurs, du moins ayez ſoin de les faire recacheter, afin qu'elles arrivent tôt ou tard. Vous parlez de peinture, vraiment vous m'en faites une de l'habit de vos Dames, qui vaut tout ce qu'une deſcription peut valoir. Vous dites que vous voudriez bien me voir entrer dans votre chambre, & m'entendre diſcourir. Hélas ! c'eſt ma folie que de vous voir, de vous parler, de vous entendre ; je me dévore de cette envie, & du déplaiſir de ne vous avoir pas aſſez écoutée, pas aſſez regardée : il me ſemble pourtant que je n'en perdois guères les momens ; mais enfin je n'en ſuis pas contente, je ſuis folle ; il n'y a rien de plus vrai ; mais vous êtes obligée d'aimer ma folie. Je ne comprends pas comme on peut tant penſer à une perſonne : n'aurai-je jamais tout penſé ? Non, que quand je ne penſerai plus.

A Paris, Vendredi 20 Mars 1671.

MONSIEUR le Coadjuteur de Rheims (1), étoit l'autre jour avec nous chez Madame de Coulanges. Je me plaignis à lui du déſordre de la Poſte; il me dit qu'elle lui faiſoit des tours auſſi-bien qu'à moi; qu'il vous avoit écrit deux fois, & qu'il n'avoit point eu de réponſe. Il s'en eſt allé à Rheims, & Madame de Coulanges lui diſoit : Quelle folie d'aller à Rheims! & qu'allez-vous faire là? Vous vous y ennuyerez comme un chien; demeurez ici, nous nous promenerons. Ce diſcours à un Archevêque nous fit rire, & elle auſſi : nous ne le trouvâmes nullement canonique, & nous comprîmes pourtant que ſi pluſieurs Dames le tenoient à des Prélats, elles ne perdoient pas leurs paroles. Monſieur de la R. F. m'a demandé plus de dix fois, ſi vous n'aviez point reçu ſes dragées; & je lui ai dit toutes vos douceurs là-deſſus. Voici une hiſtoire qu'il vous envoie cette fois au lieu de dragées. Le Comte d'Eſtrées lui a conté qu'en ſon voyage de Guinée il ſe trouva parmi des Chrétiens; qu'étant entré dans une Egliſe, il y trouva vingt Chanoines negres tout nuds, avec des bonnets quarrés, & une aumuce au bras gauche, qui chantoient les louanges de Dieu. Il vous prie de faire réflexion ſur cette rencontre, & de ne pas croire qu'ils euſſent le

(1) Charles-Maurice le Tellier.

moindre

moindre ſurplis ; car ils étoient comme quand on ſort du ventre de ſa mere, & noirs comme des diables : voilà ma commiſſion.

Madame de Guiſe a fait un faux pas à Verſailles, elle n'en a rien dit ; elle eſt accouchée à quatre mois d'un pauvre petit garçon, qui n'a point été baptiſé : voilà un bel exemple pour ſe conſerver, & pour ne point cacher ſes fauſſes démarches. D'Hacqueville vous a envoyé une aſſez plaiſante chanſon ſur M. de Longueville ; c'eſt à l'imitation d'un certain récit de ballet que vous ne connoiſſez point, & que je vous ai dit qui étoit le plus beau du monde ; je le ſais, & je le chante bien. La lettre que vous avez écrite à Guitaut eſt fort jolie : j'aime paſſionnément vos lettres. Si les miennes vous peignent bien ce que je vous dis, & que vous croyiez le voir, vous vous ſouviendrez des Chanoines de Guinée. On donna l'autre jour au P. Deſmares (2) un billet en montant en Chaire ; il le lut avec ſes lunettes ; c'étoit :

De par Monſeigneur de Paris,
On déclare à tous les maris,
Que leurs femmes on baiſera. Alleluia.

Il en lut plus de la moitié : on penſa mourir de rire. Il y a des gens de bonne humeur, comme vous voyez. Je crois que vous ſavez que MADEMOISELLE a chaſſé Guilloire : le pauvre Segrais ne tient à guères ; c'eſt qu'ils ont témoigné trop librement leurs ſentimens

(2) Prêtre de l'Oratoire.

ſur M. de Lauzun. Dites un petit mot de Madame de Lavardin dans une de vos lettres; elle eſt toujours enthouſiaſmée de votre mérite; & moi, de la tendreſſe que j'ai pour vous: ſi je ne vous en parle pas aſſez à mon gré, c'eſt par diſcrétion; mais, en un mot, vous m'occupez toute entiere, & ſans vous donner aucun rendez-vous d'eſprit, comme Mademoiſelle de Scuderi, ſoyez aſſurée que vous ne ſauriez penſer à moi en aucun temps que je ne penſe à vous. Regardez un peu la Lune, cette Lune que je regarde auſſi; nous voyons la même choſe, quoiqu'à deux cens lieues l'une de l'autre.

A Paris, Lundi 23 Mars 1671.

CELA n'eſt-il pas pas cruel de n'avoir pas encore reçu vos lettres? Voilà M. de Coulanges qui a reçu les ſiennes, & qui vient m'inſulter. Il m'a montré votre réponſe à l'*exvoto*, qui eſt tellement à mon gré, que je l'ai lue deux fois avec plaiſir. Ah! que vous écrivez à ma fantaiſie! Cet *exvoto*, qui fut fait au bout de la table où je vous écrivois, me réjouit fort, & me fit ſouvenir du jour que je fus ſi malheureuſement pendue: vous ſouvient-il combien vous me fûtes cruelle ce jour là? Vous me condamnâtes ſans miſéricorde, & toute la ſollicitation de d'Hacqueville ne put pas même vous obliger à revoir mon procès. Il eſt vrai que je fis une grande faute; mais auſſi d'être

pendue haut & court, comme je le fus, c'étoit une grande punition. La chanſon de M. de Coulanges étoit bonne auſſi ; il y a plaiſir de vous envoyer des folies, vous y répondez délicieuſement. Vous ſavez que rien n'attrape tant que quand on croit avoir écrit pour divertir ſes amis, & qu'il arrive qu'ils n'y prennent pas garde, ou qu'ils n'en diſent pas un mot. Vous n'avez pas cette cruauté, vous êtes aimable en tout & par-tout : hélas ! combien vous êtes aimée auſſi ! combien de cœurs où vous êtes la premiere ! il y a peu de gens qui puiſſent ſe vanter d'une telle choſe. M. de Coulanges vous écrit la plus folle lettre du monde, & d'après le naturel ; elle m'a fort divertie. Enfin, les femmes ſont folles ; il ſemble qu'elles aient toute la tête caſſée : on leur met le premier appareil, & elles ſe repoſent comme d'une opération : cette folie vous réjouiroit fort, ſi vous étiez ici. Je fus hier chez M. de la R. F. je le trouvai criant les hauts cris ; ſes douleurs étoient à un point, que toute ſa conſtance étoit vaincue ; l'excès de ſes douleurs l'agitoit de telle ſorte qu'il étoit en l'air dans ſa chaiſe avec une fievre violente. Il me fit une pitié extrême, je ne l'avois jamais vu en cet état ; il me pria de vous le mander, & de vous aſſurer que les roués ne ſouffrent point en un moment, ce qu'il ſouffre la moitié de ſa vie, & qu'auſſi il ſouhaite la mort comme le coup de grace : ſa nuit n'a pas été meilleure.

Je reçois préſentement votre lettre, & me

voilà toute ſeule dans ma chambre pour vous écrire, & vous faire réponſe. Au ſortir d'un lieu où j'ai dîné, je reviens fort bien chez moi; & quand j'y trouve une de vos lettres, j'entre & j'écris : rien n'eſt préféré à ce plaiſir, en ſorte que je languis après les jours de poſte. Ah ! ma fille, qu'il y a de différence de ce que j'ai pour vous, & de ce que l'on a pour quelqu'un qu'on n'aime point ! vous voulez que je liſe de ſang froid le récit du péril que vous avez couru ; j'en ai été encore plus effrayée par les lettres qu'on m'a montrées d'Avignon & d'ailleurs, que par les vôtres. Je comprends bien le dépit qui fit dire à M. de Grignan, *vogue la galere*. En vérité, vous êtes quelquefois capable de mettre au déſeſpoir : ſi vous m'aviez caché cette aventure, je l'aurois appriſe d'ailleurs, & je vous en aurois ſu très-mauvais gré. Je vous avoue que je ſerai très-mal contente de M. de Marſeille, s'il ne fait ce que nous ſouhaitons : il a beau dire, je ne tâte point de ſon amour pour la Provence; quand je vois qu'il ne dit rien pour empêcher les quatre cens cinquante mille francs, & qu'il ne s'écrie que ſur une bagatelle, je ſuis ſa très-humble ſervante. J'ai une extrême impatience de ſavoir ce qui ſera enfin réſolu. Madame d'Angoulême m'a dit qu'on lui avoit mandé que vous étiez la perſonne du monde la plus polie; elle vous fait mille complimens. Je crains plus que vous mon voyage de Bretagne ; il me ſemble que ce ſera encore une

autre ſéparation, une douleur ſur une douleur, & une abſence ſur une abſence : enfin, je commence à m'affliger tout de bon ; ce ſera vers le commencement de Mai. Pour mon autre voyage, dont vous m'aſſurez que le chemin eſt libre, vous ſavez qu'il dépend de vous ; je vous l'ai donné : vous manderez à d'Hacqueville en quel temps vous voulez qu'il ſoit placé. M. de Vivonne a bonne mémoire de me faire un compliment ſi vieux ; faites-lui mes complimens, je lui écrirai dans deux ans. N'êtes-vous pas à merveilles avec Bandol ? dites-lui mille amitiés pour moi : il a écrit une lettre à M. de Coulanges, une lettre qui lui reſſemble & qui eſt aimable. Prenez garde, au reſte, que votre pareſſe ne vous faſſe perdre votre argent au jeu : ces petites pertes fréquentes ſont comme les petites pluies qui gâtent bien les chemins. Je vous embraſſe, ma chere fille, & je vous conjure de m'aimer toujours, puiſque c'eſt la ſeule choſe que je ſouhaite en ce monde pour moi ; je fais bien d'autres ſouhaits pour ce qui vous regarde : enfin, tout tourne, ou ſur vous, ou de vous, ou par vous.

A Livri, Mardi-Saint 25 Mars 1671.

IL y a trois heures que je ſuis ici, ma chere enfant. Je ſuis partie de Paris avec l'Abbé, Hélene, Hébert & *Marphiſe*, dans le deſſein de me retirer du monde & du bruit pour juſ-

qu'à jeudi au ſoir : je prétends être en ſolitude ; je fais de ceci une petite Trape, je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions ; j'ai réſolu d'y jeûner beaucoup pour toutes ſortes de raiſons, de marcher pour tout le temps que j'ai été dans ma chambre, & ſur-tout de m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Mais ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela, c'eſt de penſer à vous, ma fille ; je n'ai pas encore ceſſé depuis que je ſuis arrivée, & ne pouvant contenir tous mes ſentimens, je me ſuis miſe à vous écrire au bout de cette petite allée ſombre que vous aimez, aſſiſe ſur ce ſiege de mouſſe, où je vous ai vue quelquefois couchée : mais, mon Dieu ! où ne vous ai-je point vue ici ? & de quelle façon toutes ſes penſées me traverſent-elles le cœur ? Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maiſon, ni dans l'Egliſe, ni dans le pays, ni dans le jardin, où je ne vous aie vue ; il n'y en a point qui ne me faſſe ſouvenir de quelque choſe : de quelque maniere que ce ſoit, je vous vois, vous m'êtes préſente ; je penſe & repenſe à tout ; ma tête & mon eſprit ſe creuſent : mais j'ai beau tourner, j'ai beau chercher ; cette chere enfant que j'aime avec tant de paſſion, eſt a deux cens lieues de moi, je ne l'ai plus ; ſur cela je pleure ſans pouvoir m'en empêcher : voilà qui eſt bien foible ; mais pour moi, je ne ſais point être forte contre une tendreſſe ſi juſte & ſi naturelle. Je ne ſais en quelle diſpoſition vous ſerez en liſant cette lettre : le hazard fera

qu'elle viendra mal-à-propos, & qu'elle ne ſera peut-être pas lue de la maniere qu'elle eſt écrite : à cela je ne vois point de remede ; elle ſert toujours à me ſoulager préſentement ; c'eſt au moins ce que je lui demande ; l'état où ce lieu m'a miſe, eſt une choſe incroyable. Je vous prie de ne point parler de mes foibleſſes ; mais vous devez les aimer, & reſpecter mes larmes, puiſqu'elles viennent d'un cœur tout à vous.

A Livri, Jeudi-Saint 26 Mars 1671.

SI j'avois autant pleuré mes péchés, que j'ai pleuré pour vous depuis que je ſuis ici, je ſerois très-bien diſpoſée pour faire mes Páques & mon Jubilé. J'aurois paſſé ici le temps, comme je l'avois imaginé, ſans que votre ſouvenir m'a plus tourmentée que je ne l'avois prévu. C'eſt une choſe étrange qu'une imagination vive, qui repréſente toutes choſes, comme ſi elles étoient encore : ſur cela on ſonge au préſent, & quand on a le cœur comme je l'ai, on ſe meurt. Je ne ſais où me ſauver de vous ; notre maiſon de Paris m'aſſomme encore tous les jours, & Livri m'acheve. Pour vous, c'eſt par un effort de mémoire que vous penſez à moi : la Provence n'eſt point obligée de me rendre à vous, comme ces lieux-ci doivent vous rendre à moi. J'ai trouvé de la douceur dans la triſteſſe que j'ai eue ici ; une grande ſolitude, un grand ſilence, un Office triſte,

des Ténebres chantées avec dévotion ; un jeûne canonique, & une beauté dans ces jardins dont vous ſeriez charmée, tout cela m'a plu. Je n'avois jamais été à Livri la Semaine-Sainte : hélas ! que je vous y ai ſouhaitée ! Mais je m'en retourne à Paris par néceſſité ; j'y trouverai de vos lettres, & je veux demain aller à la Paſſion du P. Bourdaloue, ou du P. Maſcaron ; j'ai toujours honoré les belles Paſſions. Adieu, ma chere petite, voilà ce que vous aurez de Livri : ſi j'avois eu la force de ne vous y point écrire, & de faire un ſacrifice à Dieu de tout ce que j'y ai ſenti, cela vaudroit mieux que toutes les pénitences du monde ; mais au lieu d'en faire un bon uſage, j'ai cherché de la conſolation à vous en parler : ah ! ma fille, que cela eſt foible & miſérable !

A Paris, Vendredi-Saint 27 Mars 1671.

J'Ai trouvé ici un gros paquet de vos lettres ; je ferai réponſe aux Meſſieurs, quand je ne ſerai pas ſi dévote : en attendant, embraſſez votre cher mari pour moi ; je ſuis touchée de ſon amitié & de ſa lettre. Je ſuis bien-aiſe de ſavoir que le pont d'Avignon eſt encore ſur le dos du Coadjuteur : c'eſt donc lui qui vous y a fait paſſer ; car pour le pauvre Grignan, il ſe noyoit par dépit contre vous ; il aimoit autant mourir, que d'être avec des gens ſi déraiſonnables ; le Coadjuteur eſt perdu d'avoir ce crime avec tant d'autres. Je ſuis très-

obligée

obligée à Bandol de m'avoir fait une si agréable relation. Mais d'où vient, mon enfant, que vous craignez qu'une autre lettre n'efface la vôtre ? vous ne l'avez donc pas relue ? car pour moi, qui l'ai lue avec attention, elle m'a fait un plaisir sensible, un plaisir à n'être effacé par rien, un plaisir trop agréable pour un jour comme aujourd'hui. Vous contentez ma curiosité sur mille choses que je voulois savoir : je me doutois bien que les prophéties auroient été entiérement fausses à l'égard de Vardes ; je me doutois bien aussi que vous n'auriez fait aucune incivilité ; je me doutois bien encore de l'ennui que vous avez ; & ce qui vous surprendra, c'est que quelque aversion que je vous aie toujours vue pour les narrations, j'ai cru que vous aviez trop d'esprit pour ne pas voir qu'elles sont quelquefois agréables & nécessaires. Je crois qu'il n'y a rien qu'il faille entiérement bannir de la conversation, & que le jugement & les occasions doivent y faire entrer tour-à-tour tout ce qui est le plus à propos. Je ne sais pourquoi vous dites que vous ne contez pas bien ; je ne connois personne qui attache plus que vous : ce ne seroit pas une sorte de chose à souhaiter uniquement ; mais quand cela tient à l'esprit, & à la nécessité de ne rien dire qui ne soit agréable, je pense qu'on doit être bien-aise de s'en acquitter comme vous faites.

J'ai entendu la Passion du Mascaron, qui, en vérité, a été très-belle & très-touchante.

J'avois grande envie de me jetter dans le Bourdaloue ; mais l'impoſſibilité m'en a ôté le goût : les laquais y étoient dès Mercredi, & la preſſe étoit à mourir. Je ſavois qu'il devoit redire celle que M. de Grignan & moi, nous entendîmes l'année paſſée aux Jéſuites, & c'étoit pour cela que j'en avois envie ; elle étoit parfaitement belle, & je ne m'en ſouviens que comme d'un ſonge. Que je vous plains d'avoir eu un méchant Prédicateur ! Mais pourquoi cela vous fait-il rire ? J'ai envie de vous dire encore ce que je vous dis une fois : *ennuyez-vous, cela eſt ſi méchant.* Je n'ai jamais penſé que vous ne fuſſiez pas très-bien avec M. de Grignan ; je ne crois pas avoir témoigné que j'en doutaſſe ; tout au plus je ſouhaitois en entendre un mot de lui ou de vous, non point par maniere de nouvelle, mais pour me confirmer une choſe que je deſire avec tant de paſſion. La Provence ne ſeroit pas ſupportable ſans cela, & je comprends bien aiſément tous les ſoins de M. de Grignan pour vous empêcher d'y mourir d'ennui ; nous avons, lui & moi, les mêmes ſymptômes.

Le Maréchal d'Albert a gagné un procès de quarante mille livres de rente en fonds de terre ; il rentre dans tout le bien de ſes grands-peres ; il ruine tout le Béarn : vingt familles avoient acheté & revendu ; il faut rendre tout cela avec les fruits depuis cent ans ; c'eſt une épouvantable affaire pour les conſéquences. Adieu, petit démon qui me détournez, je

devrois être à Ténebres, il y a plus d'une heure.

A Paris, Mercredi premier Avril 1671.

JE revins hier de Saint-Germain; j'étois avec Madame d'Arpajon. Le nombre de ceux qui me demanderent de vos nouvelles, eſt auſſi grand que celui de tous ceux qui compoſent la Cour. Je penſe qu'il eſt bon de diſtinguer la Reine, qui fit un pas vers moi, & me demanda des nouvelles de ma fille ſur ſon aventure du Rhône : je la remerciai de l'honneur qu'elle vous faiſoit de ſe ſouvenir de vous : elle reprit la parole, & me dit; contez-moi comme elle a penſé périr. Je me mis à lui conter votre belle hardieſſe de vouloir traverſer le Rhône par un grand vent, & que ce vent vous avoit jettée rapidement ſous une arche, à deux doigts du pillier, où vous auriez péri mille fois, ſi vous aviez touché. La Reine me dit, & ſon mari, étoit-il avec elle? Oui, Madame, & Monſieur le Coadjuteur auſſi. Vraiment ils ont grand tort, reprit-elle, & fit des hélas, & dit des choſes très-obligeantes pour vous. Il vint enſuite bien des Ducheſſes, entr'autres la jeune Ventadour très-belle & très-jolie. On fut quelques momens ſans lui apporter ce divin tabouret; je me tournai vers le grand-Maître (1) &

(1) Le Comte du Lude, Grand-Maître d'Artillerie.

je dis : Hélas ! qu'on le lui donne, il lui coûte assez cher ; (2) il fut de mon avis. Au milieu du silence du cercle, la Reine se tourne, & me dit : A qui ressemble votre petite fille ? Madame, lui dis-je, elle ressemble à M. de Grignan. S. M. fit un cri : j'en suis fâchée, & me dit doucement ; elle auroit bien mieux fait de ressembler à sa mere ou à sa grand'mere. Voilà ce que vous me valez de faire ma cour. Le Maréchal de Bellefond m'a fait promettre de le tirer de la presse ; Monsieur & Madame de Duras, à qui j'ai fait vos complimens ; Messieurs de Charôt & de Montausier, & *tutti quanti*.

Je ne dois pas oublier Monsieur le Dauphin, ni Mademoiselle, qui m'ont fort parlé de vous. J'ai vu Madame de Ludre ; elle vint m'aborder avec une surabondance d'amitié qui me surprit ; elle me parla de vous sur le même ton ; & puis tout d'un coup, comme je pensois répondre, je trouvai qu'elle ne m'écoutoit plus, & que ses beaux yeux trottoient par la chambre ; je le vis promptement, & ceux qui virent que je le voyois, m'en surent bon gré, & se mirent à rire. Elle a été plongée dans la mer, (3) la mer l'a vue toute nue, & sa fierté en est augmentée ; j'entends la fierté de la mer ; car pour la belle, elle en étoit fort humiliée.

(2) M. de Ventadour étoit non-seulement laid & contrefait, mais encore très-débauché.

(3) Voyez la Lettre du 13 Mars précédent.

Les coëffures *hurlu brelu* m'ont fort divertie; il y en a que l'on voudroit ſouffleter. La Choiſeul reſſembloit, comme dit Ninon, à un printemps d'Hôtellerie comme deux gouttes d'eau; cette comparaiſon eſt excellente. Mais qu'elle eſt dangereuſe cette Ninon! Si vous ſaviez comme elle dogmatiſe ſur la Religion, cela vous feroit horreur. Son zele pour pervertir les jeunes gens, eſt pareil à celui d'un certain M. de Saint-Germain que nous avons vu une fois à Livri. Elle trouve que votre frere a la ſimplicité de la colombe, il reſſemble à ſa mere; c'eſt Madame de Grignan qui a tout le ſel de la maiſon, & qui n'eſt pas ſi ſotte que d'être dans cette docilité. Quelqu'un penſa prendre votre parti, & voulut lui ôter l'eſtime qu'elle a pour vous; elle le fit taire, & dit qu'elle en ſavoit plus que lui. Quelle corruption! Quoi! parce qu'elle vous trouve belle & ſpirituelle, elle veut joindre à cela cette autre bonne qualité, ſans laquelle, ſelon ſes maximes, on ne peut être parfaite! Je ſuis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils ſur ce chapitre: ne lui en mandez rien; nous faiſons nos efforts, Madame de la Fayette & moi, pour le dépêtrer d'un engagement ſi dangereux. Il a de plus une petite Comédienne, (4) & tous les Deſpréaux & les Racine, & paie les ſoupers: enfin, c'eſt une vraie diablerie. Il ſe moque des Maſcaron, comme vous avez vu; vrai-

(4) La Champmêlé.

ment il lui faudroit votre Minime. (5) Je n'ai jamais rien vu de si plaisant que ce que vous m'écrivez là-dessus ; je l'ai lu à Monsieur de la R. F. il en a ri de tout son cœur. Il vous mande qu'il y a un certain Apôtre qui court après *sa côte*, & qui voudroit bien se l'approprier comme son bien ; mais il n'a pas l'art de suivre les grandes entreprises. Je pense que *Melluſine* est dans un trou ; nous n'en entendons pas dire un seul mot. Monsieur de la R. F. vous dit encore que s'il avoit seulement trente ans de moins, il en voudroit fort à la *troisieme côte* (6) de Monsieur de Grignan. L'endroit où vous dites qu'il a deux côtes rompues, le fit éclater : nous vous souhaitons toujours quelque sorte de folie qui vous divertisse ; mais nous craignons bien que celle-là n'ait été meilleure pour nous que pour vous. Après tout, nous vous plaignons bien de n'entendre parler de Dieu que de cette sorte. Ah, Bourdaloue ! il fit, à ce qu'on m'a dit, une Passion plus parfaite que tout ce qu'on peut imaginer : c'étoit celle de l'année passée, qu'il avoit rajustée, selon ce que ses amis lui avoient conseillé, afin qu'elle fût inimitable. Comment peut-on aimer Dieu, quand on n'en entend jamais parler comme il convient ? Il vous faut des graces plus particulieres qu'aux autres. Nous entendîmes l'autre

(5) Le Minime qui prêchoit à Grignan.

(6) C'est-à-dire, à Madame de Grignan, qui étoit la troisieme femme de M. de Grignan.

jour l'Abbé de Montmort ; (7) je n'ai jamais ouï un ſi beau jeune Sermon ; je vous en ſouhaiterois autant à la place de votre Minime. Il fit le ſigne de la Croix, il dit ſon texte, il ne nous gronda point, il ne nous dit point d'injures, il nous pria de ne point craindre la mort, puiſqu'elle étoit le ſeul paſſage que nous euſſions pour reſſuſciter avec Jeſus-Chriſt. Nous le lui accordâmes, nous fûmes tous contens ; il n'a rien qui choque, il imite M. d'Agen ſans le copier : il eſt hardi, il eſt modeſte, il eſt ſavant, il eſt dévot : enfin, j'en fus contente au dernier point.

Madame de Vauvineux vous rend mille graces ; ſa fille a été très-mal. Madame d'Arpajon vous embraſſe mille fois ; & ſur-tout M. le Camus vous adore : & moi, ma chere enfant, que penſez-vous que je faſſe ? Vous aimer, penſer à vous, m'attendrir à tout moment plus que je ne voudrois, m'occuper de vos affaires, m'inquiéter de ce que vous penſez, ſentir vos ennuis & vos peines, les vouloir ſouffrir pour vous, s'il étoit poſſible, écumer votre cœur, comme j'écumois votre chambre des fâcheux dont je la voyois remplie ; en un mot, comprendre vivement ce que c'eſt d'aimer quelqu'un plus que ſoi-même, voilà comme je ſuis : c'eſt une choſe qu'on dit ſouvent en l'air, on abuſe de cette expreſſion ; moi, je la répete, & ſans la profaner

(7) Depuis Evêque de Bayonne.

jamais, je la ſens toute entiere en moi, & cela eſt vrai.

A Paris, Vendredi 3 Avril 1671.

VOILA une infinité de lettres que je vous conjure de diſtribuer. Je ſouhaite que les deux qui ſont ouvertes, vous plaiſent; elles ſont écrites d'un trait: vous ſavez que je ne reprends guères que pour faire plus mal; ſi nous étions plus près, je pourrois les raccommoder à votre fantaiſie dont je fais grand cas; mais de ſi loin que faire? Vous m'avez ravie d'écrire à M. le Camus; votre bon ſens a fait, comme ſi Caſtor & Pollux vous avoient porté ma penſée; voilà ſa réponſe. Nous rîmes hier chez Monſieur de la R. F. de la lettre que votre frere vous écrit. Je vis M. le Duc chez Madame de la Fayette; il me demanda de vos nouvelles avec empreſſement; il me pria de vous dire qu'il s'en va aux Etats de Bourgogne, & qu'il jugera par l'ennui qu'il aura dans ſon triomphe, de celui que vous avez eu dans le vôtre. Madame de Briſſac arriva; il y a entr'eux un air de guerre ou de mauvaiſe paix, qui nous réjouit. Nous trouvâmes qu'ils jouoient aux petits ſoufflets, comme vous y jouyiez autrefois avec lui Il y a un air d'agacerie au travers de tout cela, qui divertit ceux qui obſervent. La Marans arriva là-deſſus; elle ſentoit la chair fraîche: voici ce que, ſans nous être concertées, Madame de la Fayette

& moi, lui répondîmes, quand elle nous pria qu'elle pût venir avec nous passer la soirée chez *son fils*. (1) Elle me dit : Madame, vous pourrez bien me remener, n'est-il pas vrai? Pardonnez-moi, Madame, car il faut que je passe chez Madame du Pui-du-Fou; menterie, j'y avois déja été. Elle s'en va à Madame de la Fayette : Madame, lui dit-elle, mon fils me renverra bien. Non, Madame, il ne le pourra pas, il vendit hier ses chevaux au Marquis de Ragnie; menterie, c'étoit un marché en l'air. Un moment après, Madame de Schomberg la vint *reprendre, quoiqu'elle ne puisse pas la vendre*, (2) & elle fut contrainte de s'en aller, & de quitter une représentation d'amour, & l'espérance de voir son fils avec nous. Elle emporta tout cela sur son cœur avec la rage pêle-mêle; & puis, Madame de la Fayette & moi, nous vous consacrâmes nos deux réponses, ne voulant perdre aucune occasion d'offrir à votre vengeance nos brutalités pour elle : je me suis chargée de vous rendre compte de celle-ci; nous souhaitons qu'elle vous réjouisse autant que nous. Je m'en vais dîner en Lavardin. Je fermerai ma lettre ce soir; je ne veux pas la faire longue, vous me paroissez accablée.

(1) C'est-à-dire, chez M. de la Rochefoucau qu'elle appelloit *son fils*.

(2) Trait d'une Comédie de Poisson, intitulée *Sot vengé*.

Venéredi au ſoir.

J'ai dîné en Lavardinage, c'eſt-à-dire, en *bavardinage :* je n'ai jamais rien vu de pareil. Madame de Briſſac ne nous a pas conſolés de Monſieur de la R. F. ni de Benſerade, quoiqu'elle fût dans ſes belles humeurs.

Le Roi a voulu que Madame de Longueville ſe raccommodât avec Mademoiſelle. Elles ſe ſont trouvées aux Carmelites, & cette réconciliation s'eſt faite. Mademoiſelle a donné cinquante mille francs à Guilloire ; nous voudrions bien qu'elle en donnât autant à Segrais M. le Marquis d'Ambres eſt enfin reçu à l'autre Lieutenance de Roi de Guyenne, moyennant deux cens mille francs : je ne ſais ſi ſon Régiment (3) entre en payement, je vous le manderai. Adieu, ma très-aimable, je ne veux point vous fatiguer, il y a raiſon partout.

A Paris, Samedi 4 Avril 1671.

JE vous mandai l'autre jour (1) la coëffure de Madame de Nevers, & dans quel excès la Martin avoit pouſſé cette mode ; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée, & qu'il faut vous apprendre, afin que vous ne vous amuſiez plus à faire cent petites boucles

(3) Le Régiment de Champagne.

(1) Voyez la Lettre du 18 Mars, *p.* 93 & 94.

ſur vos oreilles, qui ſont défriſées en un moment, qui ſiéent mal, & qui ne ſont non plus à la mode préſentement, que la coëffure de la Reine Catherine de Médicis. Je vis hier la Ducheſſe de Sulli & la Comteſſe de Guiche; leurs têtes ſont charmantes : je ſuis rendue; cette coëffure eſt faite juſtement pour votre viſage; vous ſerez comme un Ange, & cela eſt fait en un moment. Tout ce qui me fait de la peine, c'eſt que cette mode, qui laiſſe la tête découverte, me fait craindre pour les dents. Voici ce que *Trochanire*, (2) qui vient de Saint-Germain, & moi, nous allons vous faire entendre, ſi nous pouvons. Imaginez-vous une tête partagée à la payſanne, juſqu'à deux doigts du bourrelet; on coupe les cheveux de chaque côté d'étage en étage, dont on fait de groſſes bouclesrondes & négligées, qui ne viennent point plus bas qu'un doigt au-deſſous de l'oreille; cela fait quelque choſe de fort jeune & de fort joli, & comme deux gros bouquets de cheveux de chaque côté. Il ne faut pas couper les cheveux trop courts; car comme il faut les friſer *naturellement*, les boucles qui en emportent beaucoup, ont attrapé pluſieurs Dames, dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire, & une groſſe boucle nouée entre le bourrelet & la coëffure, quelquefois on laiſſe traîner juſques ſur la gorge. Je ne ſais ſi nous vous avons bien repréſenté

(2) Madame de la Troche.

cette mode ; je ferai coëffer une poupée pour vous l'envoyer ; & puis, au bout de tout cela, je meurs de peur que vous ne vouliez point prendre toute cette peine. Ce qui eſt vrai, c'eſt que la coëffure que ſait Montgobert, n'eſt plus ſupportable. Du reſte, conſultez votre pareſſe & vos dents ; mais ne m'empêchez pas de ſouhaiter que je puiſſe vous voir coëffée ici comme les autres. Je vous vois, vous m'apparoiſſez, & cette coëffure eſt faite pour vous : mais qu'elle eſt ridicule à certaines Dames, dont l'âge ou la beauté ne conviennent pas !

Madame DE LA TROCHE.

Madame de Sévigné a voulu avoir l'avantage de vous décrire cette coëffure ; mais, ma belle, c'eſt moi qui lui dictois. Madame, vous ſerez raviſſante ; tout ce que je crains, c'eſt que vous n'ayez regret à vos cheveux. Pour vous fortifier, je vous apprends que la Reine, & tout ce qu'il y a de filles & de femmes qui ſe coëffent à Saint-Germain, acheverent hier de les faire couper par la Vienne ; car c'eſt lui & Mademoiſelle de la Borde qui ont fait toutes les exécutions. Madame de Cruſſol vint Lundi à Saint-Germain, coëffée à la mode ; elle alla au coucher de la Reine, & lui dit : Ah ! Madame, V. M. a donc pris notre coëffure ? Votre coëffure, lui répondit la Reine ; je vous aſſure que je n'ai point voulu prendre votre coëffure ; je me ſuis fait couper les cheveux parce que le Roi les trouve mieux ainſi ;

mais ce n'eſt point pour prendre votre coëffure. On fut un peu ſurpris du ton avec lequel la Reine lui parla. Mais voyez un peu auſſi où Madame de Cruſſol alloit prendre que c'étoit ſa coëffure, parce que c'eſt celle de Madame de Monteſpan, de Madame de Nevers, de la petite de Thianges, & de deux ou trois autres beautés charmantes qui l'ont hazardée les premieres. Je vous ai vue vingt fois prête à l'inventer; cela me fait croire que vous n'aurez point de peine à comprendre ce que nous vous en écrivons. Madame de Soubiſe, qui craint pour ſes dents, parce qu'elle a déjà été une fois attrapée aux coëffures à la payſanne, ne s'eſt point fait couper les cheveux; & Mademoiſelle de la Borde lui a fait une coëffure qui eſt toute auſſi-bien que les autres par les côtés : mais le deſſus de ſa tête n'a garde d'être galant, comme celles dont on voit la racine des cheveux. Enfin, Madame, il n'eſt queſtion d'autre choſe à Saint-Germain; & moi, qui ne veux point me faire couper les cheveux, je ſuis ennuyée à la mort d'en entendre parler.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Cette lettre eſt écrite hors d'œuvre chez *Trochanire*. La Comteſſe (*de Fieſque*) vous embraſſe mille fois; le Comte que j'ai vu tantôt, voudroit bien en faire autant : je lui ai dit votre ſouvenir, & le dirai à tous ceux que je trouverai en chemin.

Après tout, nous ne vous conſeillons point de faire couper vos beaux cheveux ; & pour qui ? bon Dieu ! cette mode durera peu, elle eſt mortelle pour les dents : taponnez-vous ſeulement par groſſes boucles, comme vous faiſiez quelquefois ; car les petites boucles rangées de Montgobert, ſont juſtement du temps du Roi Guillemot.

A Paris, Mercredi 8 Avril 1671.

MON Dieu, ma fille, que vos lettres ſont aimables ! il y a des endroits dignes de l'impreſſion : un de ces jours vous trouverez qu'un de vos amis vous aura trahie. Vous étiez en dévotion, vous y avez trouvé nos pauvres Sœurs (*de Sainte-Marie*), vous y avez une cellule : mais ne vous y creuſez point trop l'eſprit ; les rêveries ſont quelquefois ſi noires, qu'elles font mourir : vous ſavez qu'il faut un peu gliſſer ſur les penſées ; vous trouverez de la douceur dans cette maiſon, dont vous êtes la maîtreſſe.

J'admire la maniere de vos Dames de Provence : la deſcription que vous me faites des cérémonies, eſt une piece achevée : mais ſavez-vous bien qu'elles m'échauffent le ſang, & que je ne comprends pas comment vous y pouvez réſiſter ? Vous croyez que je ſerois admirable en Provence, & que je ferois des merveilles ſur ma petite boule ; point du tout, je ſerois brutale, la déraiſon me pique, & le

manque de bonne-foi m'offenſe. Je leur dirois : Meſdames, voyons donc à quoi nous en ſommes ; faut-il vous reconduire ? ne m'en empêchez donc pas, & ne perdons point notre temps & notre poumon : ſi vous ne le voulez point, trouvez bon que je n'en faſſe point les façons. Je ne m'étonne pas ſi cette ſorte de manége vous impatiente ; j'y ferois moins bien que vous.

Parlons un peu de votre frere ; il a eu ſon congé de Ninon : elle s'eſt laſſée d'aimer ſans être aimée ; elle a redemandé ſes lettres, on les a rendues ; j'ai été fort aiſe de cette ſéparation. Je lui diſois toujours un petit mot de Dieu, je le faiſois ſouvenir de ſes bons ſentimens paſſés, & le priois de ne point étouffer le Saint-Eſprit dans ſon cœur : ſans cette liberté de lui dire en paſſant quelque mot, je n'aurois pas ſouffert une confidence dont je n'avois que faire. Mais ce neſt pas tout : quand on rompt d'un côté, on croit ſe racquitter de l'autre, on ſe trompe. La jeune Merveille n'a pas rompu ; mais je crois qu'elle rompra. Voici pourquoi mon fils vint hier me chercher du bout de Paris ; il vouloit m'apprendre un accident qui lui étoit arrivé. Il avoit trouvé une occaſion favorable, & cependant.... ce fut une choſe étrange ; la Demoiſelle ne s'étoit jamais trouvée à telle fête : le Cavalier en déroute ſortit, croyant être enſorcelé ; & ce qui vous paroîtra plaiſant, c'eſt qu'il mouroit d'envie de me conter ſa déconvenue : nous

rîmes fort ; je lui dis que j'étois ravie qu'il fût puni par où il avoit péché : il s'en prit à moi, & me dit que je lui avois donné de ma glace, qu'il ſe paſſeroit fort bien de cette reſſemblance, que j'aurois bien mieux fait de la donner à ma fille. Il vouloit que *Pequet* le reſtaurât ; il diſoit les plus folles choſes du monde, & moi auſſi : c'étoit une ſcene digne de Moliere. Ce qui eſt vrai, c'eſt qu'il a l'imagination tellement bridée, que je crois qu'il n'en reviendra pas ſitôt. J'ai beau l'aſſurer que tout l'empire amoureux eſt rempli d'hiſtoires tragiques ; il n'entend point de raiſon là-deſſus. La petite *Chimene* dit qu'elle voit bien qu'il ne l'aime plus, & ſe conſole ailleurs. Enfin, c'eſt un déſordre qui me fait rire, & que je voudrois de tout mon cœur qui pût le retirer d'un état ſi malheureux à l'égard de Dieu. Ninon lui diſoit l'autre jour, qu'il étoit *une vraie citrouille fricaſſée dans de la neige.* Vous voyez ce que c'eſt que de voir bonne compagnie ; on apprend mille gentilleſſes.

Votre frere me contoit l'autre jour qu'un Comédien voulant ſe marier, quoiqu'il eût un certain mal un peu dangereux, ſon camarade lui dit : » Hé, morbleu, attends que » tu ſois guéri, tu nous perdras tous ; » cela me parut fort épigramme.

Madame de Marans diſoit, il y a quelques jours, chez Madame de la Fayette : » Ah, » mon Dieu ! il faut que je me faſſe couper les » cheveux. « Madame de la Fayette lui répondit

pondit *bonnement :* » Ah, mon Dieu ! Ma-» dame, ne le faites point, cela ne ſied bien » qu'aux jeunes perſonnes. « Si vous n'aimez ce trait-là, dites mieux.

Voilà une lettre que j'ai reçue de Monſieur de Marſeille ; je crois que ma réponſe ſera de votre goût, puiſque vous la voulez franche & ſincere, & *conforme à cette amitié que vous vous êtes jurée, dont la diſſimulation eſt le lien, & votre intérêt le fondement.* Cette période eſt de Tacite ; jamais je n'ai rien vu de ſi beau. J'entre donc dans ce ſentiment, & je l'approuve, puiſqu'il le faut. Adieu, ma très-aimable, je ne penſe qu'à vous : ſi, par un miracle que je n'eſpere, ni ne veux, vous étiez hors de ma penſée, il me ſemble que je ſerois vuide de tout, comme une figure de Benoît (1).

Monſieur d'Ambres donne ſon Régiment au Roi, pour quatre-vingt mille francs & cent vingt mille livres ; voilà les deux cens mille francs. (2) Il eſt fort content d'être hors de l'Infanterie, c'eſt-à-dire, de l'Hôpital.

A Paris, Jeudi, 9 Avril 1671.

VOILA Monſieur de Magaloti qui s'en va en Provence ; je voudrois bien aller avec lui. Je ne ſais s'il ſentira bien le plaiſir de vous voir ; ce qui eſt certain, c'eſt que j'y

(1) Fameux Artiſte pour les figures en cire.

(2) Du prix de la charge de Lieutenant-Général de la Haute-Guienne.

ferois fort ſenſible. Le voilà qui ſe joue avec ma petite fille ; il vous trouve fort honnête femme en la regardant : pour moi, qui trouve les Grignans fort beaux, je la trouve fort à mon gré. Je crois que vous ſerez aiſe de voir un homme de mérite, un homme du monde, un homme avec qui vous parlerez François & Italien, ſi vous voulez ; un homme dont les perfections ſont connues de toute la Cour ; un homme enfin. . . . qui vous porte deux paires de ſouliers de *Georget ;* que puis-je vous dire encore ? il s'en va voir Madame de Monaco, & je parie que vous lui écrirez par lui. Il dit que ſans ma lettre il ne ſeroit jamais reçu de vous, comme il veut l'être : enfin, il ſe moque de moi ; & moi, je l'envie, & je vous embraſſe de tout mon cœur ; mais ſincérement, & point du tout pour finir ma lettre.

A Paris, Vendredi 10 Avril 1671.

JE vous écrivis Mercredi par la Poſte, hier matin par Magaloti, aujourd'hui encore par la Poſte : mais hier au ſoir je perdis une belle occaſion. J'allai me promener à Vincennes, & en *Troche*, (1) je rencontrai la chaîne des Galériens, qui partoit pour Marſeille ; ils arriveront dans un mois : rien n'eût été plus ſûr que cette voie ; mais j'eus une autre penſée ; c'étoit de m'en aller avec eux. Il

(1) Avec Madame de la Troche, ſon amie.

y a un certain *Duval*, qui me parut homme de bonne conversation : vous les verrez arriver, & vous auriez été fort agréablement surprise de me voir pêle mêle avec une troupe de femmes qui vont avec eux. Je voudrois que vous fussiez ce que m'est devenu le mot de Provence, de Marseille, d'Aix : le Rhône seulement, ce diantre de Rhône, & Lyon me sont de quelque chose. La Bretagne & la Bourgogne me paroissent des pays sous le Pole, où je ne prends aucun intérêt : il faut dire comme Coulanges, *ô grande puissance de mon orviétan !* Vous êtes admirable, ma fille, de mander à l'Abbé (2) de m'empêcher de vous faire des présens : quelle folie ! hélas ! vous en fais-je ? Vous appellez des présens les Gazettes que je vous envoie : vous ne m'ôterez jamais de l'esprit l'envie de vous donner, c'est un plaisir qui m'est sensible, & dont vous feriez très-bien de vous réjouir avec moi, si je me donnois souvent cette joie ; cette maniere de me remercier m'a extrêmement plu.

Vos lettres sont admirables, on jureroit qu'elles ne vous sont pas dictées par les Dames du pays où vous êtes. Je trouve que M. de Grignan, avec tout ce qu'il vous est déja, est encore votre vraie bonne compagnie ; c'est lui, ce me semble, qui vous entend : conservez bien la joie de son cœur, par la tendresse du vôtre, & faites votre compte que si vous ne

(2) L'Abbé de Coulanges, qui passoit sa vie avec Madame de Sévigné, sa niece.

m'aimiez pas tous deux, chacun ſelon votre dégré de gloire, en vérité, vous ſeriez des ingrats.

La nouvelle opinion qu'il n'y a point d'ingratitude dans le monde par les raiſons que nous avons tant diſcutées, me paroît la Philoſophie de Deſcartes, & l'autre eſt celle d'Ariſtote : vous ſavez l'autorité que je donne à cette derniere; j'en ſuis de même pour l'opinion de l'ingratitude. Vous ſeriez donc une petite ingrate, ma fille : mais par un bonheur qui fait ma joie, je vous en trouve éloignée, & cela fait auſſi que, ſans aucune retenue, je m'abandonne d'une étrange façon à m'approuver dans les ſentimens que j'ai pour vous. Adieu, ma très-aimable, je m'en vais fermer cette lettre; je vous en écrirai encore une ce ſoir, où je vous rendrai compte de ma journée. Nous eſpérons tous les jours louer votre maiſon; vous croyez bien que je n'oublie rien de ce qui vous touche; je ſuis ſur cela, comme les gens les plus intéreſſés ſont pour eux-mêmes.

Vendredi au ſoir 10 *Avril* 1671.

JE fais mon paquet chez M. de la Rochefoucauld, qui vous embraſſe de tout ſon cœur. Il eſt ravi de la réponſe que vous faites aux Chanoines (1) & au Pere Deſmares; il y a plaiſir à vous mander des bagatelles, vous

(1) Voyez la lettre du 20 Mars, *p.* 88 & 89.

y répondez très-bien. Il vous prie de croire que vous êtes encore toute vive dans ſon ſouvenir ; s'il apprend quelques nouvelles dignes de vous, il vous les fera ſavoir. Il eſt dans ſon Hôtel de la Rochefoucauld, n'ayant plus d'eſpérance de marcher : ſon château en Eſpagne, c'eſt de ſe faire porter dans les maiſons, ou dans ſon carroſſe pour prendre l'air : il parle d'aller aux eaux ; je tâche de l'envoyer à Digne, & d'autres à Bourbon. J'ai dîné en *Bavardin*, (2) mais ſi purement, que j'en ai penſé mourir ; tous nos Commenſaux nous ont fait faux-bond ; nous n'avons fait que *bavardiner*, & nous n'avons point cauſé comme les autres jours.

Brancas verſa, il y a trois ou quatre jours, dans un foſſé ; il s'y établit ſi bien, qu'il demandoit à ceux qui allerent le ſecourir, ce qu'ils deſiroient de ſon ſervice : toutes ſes glaces étoient caſſées, & ſa tête l'auroit été, s'il n'étoit plus heureux que ſage : toute cette aventure n'a fait aucune diſtraction à ſa rêverie. Je lui ai mandé ce matin que je lui apprenois qu'il avoit verſé, qu'il avoit penſé ſe rompre le cou, qu'il étoit le ſeul dans Paris qui ne ſût point cette nouvelle, & que je lui en voulois marquer mon inquiétude : j'attends ſa réponſe. Voilà Madame la Comteſſe (*de Fieſque*) & Briole, qui vous font trois cens complimens. Adieu, ma très-chere

(2) Chez Madame de Lavardin, qui aimoit extrêmement les nouvelles.

enfant, je m'en vais fermer mon paquet. Comme je ſuis aſſurée que vous ne doutez point de mon amitié, je ne vous en dirai rien ce ſoir.

Madame DE FIESQUE.

Madame la Comteſſe (3) ne peut pas voir une lettre qui va vous trouver ſans y mettre quelque choſe du ſien, quand ce ne ſeroit qu'un compliment ſur les cinq mille francs d'augmentation. Par l'humeur dont vous la connoiſſez, vous jugez aiſément qu'elle trouve un compliment mieux fondé ſur les cinq mille francs, que ſur cinq cens mille admirations & autant de harangues que vos perfections & vos dignités vous ont attirées.

A Paris, Dimanche, 12 Avril 1671.

JE vous écris tous les jours; c'eſt une joie qui me rend très-favorable à tous ceux qui me demandent des lettres: ils veulent en avoir pour paroître devant vous; & moi, je ne demande pas mieux. Celle-ci vous ſera rendue par Monſieur de..... je veux mourir ſi je ſais ſon nom: mais enfin, c'eſt un fort honnête homme, qui me paroît avoir de l'eſprit, que nous avons vu ici enſemble; ſon viſage vous eſt connu; pour moi, je n'ai pas eu l'eſprit d'appliquer ſon nom deſſus. N'allez pas

(3) On connoiſſoit Madame de Fieſque dans le monde ſous le nom de *Madame la Comteſſe.*

prendre patron ſur mes lettres ; elles ſont infinies, je n'ai que ce plaiſir : les vôtres ſont d'une grandeur qui m'étonne déja aſſez ; je ne ſais quand je m'ennuyerai en les liſant. Si M. de Grignan, qui dit qu'on ne peut aimer les longues lettres, avoit jamais eu cette penſée quand il recevoit les vôtres, je préſenterois requête pour vous ſéparer, & j'irois vous ôter à lui, au lieu d'aller en Bretagne. Je fus hier au ſoir brouillée avec Brancas, pour avoir dit, à ce qu'il prétend, une groſſiéreté ſur l'amitié, que perſonne n'entendit, & que je n'entendis pas moi-même : c'étoit le couronnement du crime ; il ſortit dans une vraie colere. Ce ſont des délicateſſes incommodes ; je ne les ai pas pour lui, & ne les ai que trop pour une certaine Beauté que j'aime plus que ma vie, & que j'embraſſe de tout mon cœur.

A Paris, Mercredi 15 Avril 1671.

JE viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite par Gacé. (1) Vous me parlez de la Provence, comme de la Norwege ; je penſois qu'il y fait chaud, & je le penſois ſi bien, que l'autre jour que nous eumes ici une bouffée d'été, je mourois de chaud, & j'étois triſte : on devina que c'étoit parce que je croyois que vous aviez encore plus chaud que moi : je ne pouvois, en effet, me l'imaginer

(1) Depuis Maréchal de Matignon.

ſans chagrin. Je veux vous dire, ma chere enfant, que le chocolat n'eſt plus avec moi, comme il étoit ; la mode m'a entraînée, comme elle fait toujours : tous ceux qui m'en diſoient du bien, m'en diſent du mal ; on le maudit, on l'accuſe de tous les maux qu'on a ; il eſt la ſource des vapeurs & des palpitations ; il vous flatte pour un temps, & puis vous allume tout d'un coup une fievre continue, qui vous conduit à la mort. Enfin, ma fille, le Grand-Maître (2) qui en vivoit, eſt ſon ennemi déclaré ; vous pouvez penſer ſi je puis être d'un autre ſentiment. (3) Au nom de Dieu, ne vous engagez point à le ſoutenir, & ſongez que ce n'eſt plus la mode du bel air. Je n'ai point encore vu Gacé ; je crois que je l'embraſſerai : bon Dieu ! un homme qui vous a vue, qui vient de vous quitter, qui vous a parlé, comme cela me paroît !

Je ſuis bien-aiſe que vous ayez compris la coëffure ; c'eſt juſtement ce que vous aviez toujours envie de faire ; ce taponnage vous eſt naturel, il eſt au bout de vos doigts : vous avez cent fois penſé l'inventer ; mais vous avez bien fait de ne point prendre cette mode

(2) Le Comte du Lude.

(3) On avoit dit que le Comte du Lude aimoit Madame de Sévigné ; mais comme c'étoit un de ces hommes, dont l'attachement ne nuit point à la réputation des Dames, Madame de Sévigné en plaiſantoit la premiere. *Voyez les Amours des Gaules du Comte de Buſſi.*

à la

à la rigueur. Le bel air eſt de ſe peigner pour contrefaire la tête naiſſante ; cela eſt fait dans un moment. Vos Dames ſont bien loin delà avec leurs coëffures gliſſantes de pommade, & leurs cheveux de deux Paroiſſes ; cela eſt bien vieux. Votre peinture du Cardinal Grimaldi (4) eſt excellente ; *cela mord-il ?* eſt plaiſant au dernier point, & m'a bien fait rire : je vous ſouhaite de pareilles viſions pour vous divertir. Enfin, Montgobert ſait rire ; elle entend votre langage : qu'elle eſt heureuſe d'avoir de l'eſprit & d'être auprès de vous ! Les eſprits où il n'y a point de remede, font bouillir le ſang. Je vous remercie de vous ſouvenir du reverſi, & de jouer au mail ; c'eſt un aimable jeu pour les perſonnes bien faites & adroites comme vous ; je m'en vais y jouer dans mon déſert. A propos de déſert : je crois qu'Adhémar vous aura mandé comme le Laquais du Coadjuteur, qui étoit à la Trape, eſt revenu à demi-fou, n'ayant pu ſupporter ces auſtérités : on cherche un Couvent de coton pour l'y mettre, & le retirer de l'état où il eſt. Je crains que cette Trape qui veut ſurpaſſer l'humanité, ne devienne les Petites-Maiſons.

Je pleurois amérement, en vous écrivant à Livri, & je pleure encore en voyant de quelle maniere tendre vous avez reçu ma lettre, & l'effet qu'elle a produit dans votre cœur. Les petits eſprits ſe ſont bien communiqués, & ſont paſſés bien fidélement de Livri en Pro-

(4) Archevêque d'Aix.

vence : ſi vous avez les mêmes ſentimens toutes les fois que je ſuis ſenſiblement touchée de vous, je vous plains, & vous conſeille de renoncer à la ſympathie. Je n'ai jamais rien vu de ſi aiſé à trouver, que la tendreſſe que j'ai pour vous : mille choſes, mille penſées, mille ſouvenirs me traverſent le cœur; mais c'eſt toujours de la maniere que vous pouvez le ſouhaiter : ma mémoire ne me repréſente rien que de doux & d'aimable; j'eſpere que la vôtre fait de même. La lettre que vous écrivez à votre frere, eſt admirable. Vous avez très-bien deviné; il eſt dans le bel air par-deſſus les yeux : point de Pâques, point de Jubilés. Je n'ai rien trouvé de bon en lui, que la crainte de faire un ſacrilége; c'étoit mon ſoin auſſi de l'en détourner : mais la maladie de ſon ame eſt tombée ſur ſon corps, & ſes Maîtreſſes ſont d'une maniere à ne pas ſupporter cette incommodité avec patience : Dieu fait tout pour le mieux. J'eſpere qu'un voyage en Lorraine rompra toutes ces vilaines chaînes-là. Il eſt plaiſant, il dit qu'il eſt comme le bon homme Eſon, il veut ſe faire bouillir dans une chaudiere avec des herbes fines pour ſe ravigoter un peu; il me conte toutes ſes folies, je le gronde, & je fais ſcrupule de les écouter, & pourtant je les écoute. Il me réjouit, il cherche à me plaire; je connois la ſorte d'amitié qu'il a pour moi; il eſt ravi, à ce qu'il dit, de celle que vous me témoignez; il me donne mille attaques en riant ſur l'atta-

chement que j'ai pour vous : je vous avoue, ma fille, qu'il eſt grand, lors même que je le cache. Je vous avoue encore une autre choſe ; c'eſt que je crois que vous m'aimez : vous me paroiſſez ſolide ; il me ſemble qu'on peut ſe fier à vos paroles, & cela fait auſſi que je vous eſtime fort. Vos Meſſieurs commencent à s'accoutumer à vous ; les pauvres gens ! & les Dames ne vous ont pas encore bien goutée.

A Paris, Vendredi 17 Avril 1671.

CETTE lettre du Vendredi eſt ſur la pointe d'une aiguille ; car il n'y a point de réponſe à faire, & d'ailleurs je ne ſais point de nouvelles. D'Hacqueville me contoit l'autre jour les ſortes de choſes qu'il vous mande, & qu'il appelle des nouvelles ; je me moquai de lui, & je lui promis de ne jamais charger mon papier de ce verbiage. Par exemple, il vous mande qu'on dit que M. de Verneuil donne ſon Gouvernement à M. de Lauzun, & qu'il prend celui de Berri avec la ſurvivance pour M. de Sulli ; tout cela eſt faux & ridicule, & ne ſe dit point dans les bons lieux. Il vous apprend que le Roi partira le vingt-cinq ; voilà qui eſt beau. Je vous déclare, ma fille, que je ne vous manderai rien que de vrai : quand il ne vient rien à ma connoiſſance que de ces lanternes-là ; je les laiſſe paſſer, & je vous conte autre choſe. Je ſuis fort contente de d'Hacqueville, auſſi-bien que de vous : il a

grand ſoin de votre mere en votre abſence ; & dès qu'il y a un brin de diſpute entre l'Abbé & moi, c'eſt toujours lui que je prends pour juge. Cela fait plaiſir au cœur de ſonger qu'on a un ami comme lui, à qui rien de bon, ni de ſolide ne manque, & qui ne nous peut jamais manquer lui-même. Si vous nous aviez défendu de parler de vous enſemble, & que cela vous fût fort déſagréable, nous ſerions extrêmement embarraſſés ; car cette converſation nous eſt ſi naturelle, que nous y tombons inſenſiblement : c'eſt un penchant ſi doux, qu'on y revient ſans peine ; & quand, par hazard, après en avoir bien parlé, nous nous détournons un moment, je reprends la parole d'un bon ton, & je luis dis : Mais diſons donc un pauvre mot de ma fille ; vraiment nous ſommes bien ingrats ; & là-deſſus nous recommençons ſur nouveaux frais. Je lui jurerois plus de vingt fois à lui-même que je ne vous aime point, qu'il ne me croiroit pas ; je l'aime comme un confident qui entre dans mes ſentimens, je ne ſaurois mieux dire.

Hélene & *Marphiſe* (1) vous ſont très-obligées ; mais pour Hébert, hélas ! je ne l'ai plus. J'eus l'eſprit l'autre jour en riant de le donner à Gourville, & de lui dire qu'il falloit qu'il le plaçât dans cet Hôtel de Condé, qu'il s'en trouveroit bien, qu'il m'en remercieroit, que je répondois de lui. Monſieur de la R. F. & Madame de la Fayette ſe mirent ſur les

(1) Petite chienne de Madame de Sévigné.

perfections d'Hébert ; cela demeura là, il y a trois semaines. Je fus toute étonnée, quand Gourville l'envoya querir hier ; Hébert s'habilla en Gentilhomme, il y alla : Gourville lui dit qu'il lui donneroit une place à l'Hôtel de Condé, qui lui vaudroit deux cens cinquante livres de rente, logé, nourri, & tout cela en attendant mieux ; mais que présentement il l'envoyoit à Chantilli pour distribuer tout le linge par compte, pendant que le Roi y sera. Il prit donc dix coffres de linge sur son soin, & partit pour Chantilli. Le Roi y doit aller le 25 de ce mois, il y sera un jour entier : jamais il ne s'est fait tant de dépenses au triomphe des Empereurs, qu'il y en aura là ; rien ne coute ; on reçoit toutes les belles imaginations sans regarder à l'argent. On croit que Monsieur le Prince n'en sera pas quitte pour quarante mille écus ; il faut quatre repas, il y aura vingt-cinq tables servies à cinq services, sans compter une infinité d'autres qui surviendront : nourrir tout, c'est nourrir la France & la loger ; tout est meublé : de petits endroits qui ne servoient qu'à mettre des arrosoirs, deviennent des chambres de Courtisans. Il y aura pour mille écus de jonquilles ; jugez à proportion. Voyez un peu où le discours d'Hébert m'a jettée : voilà donc comme j'ai fait sa fortune en badinant ; car je la compte faite, dans la pensée qu'il s'acquittera fort bien de ces commencemens-ci. Nous ne dînons point aujourd'hui en *Bavardin* ; ils

ſont embarraſſés pour faire partir l'équipage du Marquis (*de Lavardin.*) Je mange donc ici mes petits œufs frais à l'oſeille; après-dîner j'irai un peu au fauxbourg, (2) & je joindrai à cette lettre ce que j'aurai appris, afin de vous divertir.

J'ai reçu une fort jolie lettre du Coadjuteur; il eſt ſeulement fâché que je l'appelle *Monſeigneur*; il veut que je l'appelle *Pierrot*, ou *Seigneur Corbeau*. Je vous recommande toujours bien d'entretenir l'amitié qui eſt entre vous : je le trouve fort touché de votre mérite, prenant grand intérêt à toutes vos affaires; en un mot d'une application & d'une ſolidité qui vous ſera d'un grand ſecours. Mon fils n'eſt pas encore guéri de ce mal qui fait douter toutes ſes précieuſes Maîtreſſes de ſa paſſion : il me diſoit hier au ſoir que pendant la Semaine-Sainte il avoit été ſi épouvantablement dévergondé, qu'il lui avoit pris un dégoût de tout cela qui lui faiſoit bondir le cœur; il n'oſoit y penſer; il avoit envie de vomir; il en avoit l'imagination tellement frappée, qu'il ne pouvoit pas regarder une femme. Ce mal n'a pas été d'un moment; j'ai pris mon temps pour faire un petit Sermon là-deſſus : nous avons fait enſemble des réflexions chrétiennes; il entre dans mes ſentimens, (3) &

(2) Chez Madame de la Fayette.

(3) Le Marquis de Sévigné paſſa les dernieres années de ſa vie dans une grande dévotion. C'étoit un homme extrêmement aimable & de beaucoup d'eſ-

particuliérement pendant que ſon dégoût dure encore. Il me montra des lettres qu'il a retirées de cette Comédienne; je n'en ai jamais vu de ſi chaudes, ni ſi paſſionnées : il pleuroit, il mouroit, il croit tout cela quand il écrit, & s'en moque un moment après; je vous dis qu'il vaut ſon peſant d'or. Adieu, mon aimable enfant; comment vous êtes-vous portée le 6 de ce mois? Je ſouhaite que vous m'aimiez toujours, c'eſt ma vie, c'eſt l'air que je reſpire. Je ne vous dis point ſi je ſuis à vous, cela eſt au-deſſous du mérite de mon amitié. Vous voulez bien que j'embraſſe ce pauvre Comte : mais ne vous aimons-nous point trop tous deux?

Vendredi au ſoir, 17 Avril.

Je fais mon paquet chez Madame de la Fayette, à qui j'ai donné votre lettre; nous l'avons lue enſemble avec plaiſir, nous trouvons que perſonne n'écrit mieux que vous : vous la flattez très-agréablement, & moi en paſſant, j'y trouve un petit endroit qui me va droit au cœur; c'eſt un lieu que vous poſſédez

prit : il ſavoit, d'ailleurs, une infinité de choſes que les gens du bel air ne ſe piquent pas toujours de ſavoir. Toutes les lettres qui ſont reſtées de lui, ſont charmantes, & c'eſt dommage que le nombre en ſoit ſi petit. On connoît une Diſſertation imprimée de ſa façon, au ſujet d'un paſſage d'Horace, qui avoit fait naître une diſpute entre lui & M. Dacier : il eut l'avantage de mettre le bon droit & les rieurs de ſon côté.

d'une étrange maniere. Madame de la Fayette fut hier à Verſailles ; Madame de Thianges lui avoit mandé d'y aller : elle y fut reçue très-bien, mais très-bien, c'eſt-à-dire que le Roi la fit mettre dans ſa caleche avec les Dames, & prit plaiſir à lui montrer toutes les beautés de Verſail es, comme feroit un particulier que l'on va voir dans ſa maiſon de campagne : il ne parla qu'à elle, & reçut avec beaucoup de plaiſir & de politeſſe toutes les louanges qu'elle donna aux merveilleuſes beautés qu'il lui montroit : vous pouvez penſer ſi l'on eſt contente d'un tel voyage. Monſieur de la R. F. que voilà, vous embraſſe ſans autre forme de procès, & vous prie de croire qu'il eſt plus loin de vous oublier, qu'il n'eſt prêt à danſer la bourrée : il a un petit agrément de goutte à la main, qui l'empêche de vous écrire dans cette lettre. Madame de la Fayette vous eſtime & vous aime, & ne vous croit pas ſi dépourvue de vertus, que le jour que vous étiez couchée au coin de ſon feu, & dont vous vous ſouvenez ſi bien.

A Paris, Mercredi 22 Avril 1671.

AVEZ-VOUS bien peur que je n'aime mieux Madame de Briſſac que vous ? craignez-vous, me connoiſſant comme vous faites, que ſes façons ne me plaiſent plus que les vôtres ? croyez-vous que ſon eſprit ait trouvé le chemin de me plaire ? avez-vous

opinion que ſa beauté efface vos charmes ? enfin, penſez-vous qu'il y ait quelqu'un au monde qui puiſſe à mon goût ſurpaſſer Madame de Grignan, en me ſuppoſant même dépouillée de tout l'intérêt que j'y prends? Songez à tout cela un peu à loiſir, & puis, ſoyez aſſurée qu'il en eſt juſtement ce que vous en croyez. Voilà toute ma réponſe que vous connoîtrez par la vôtre, ſi vous répondez ſincérement.

Parlons un peu de votre frere, ma fille : il eſt d'une foibleſſe à faire mal au cœur ; il eſt tout ce qu'il plaît aux autres ; il plut hier à trois de ſes amis de le mener ſouper dans un lieu d'honneur, il y fut. Ces Meſſieurs ſont trop habiles pour vouloir courir la fortune ; ils diſent à Sévigné de payer, je dis, payer de ſa perſonne ; tout miſérable qu'il eſt encore, il paie, & puis me vient tout conter, en diſant qu'il ſe fait mal au cœur à lui-même ; je lui dis qu'il me fait mal au cœur auſſi, je lui fais honte, j'ajoute que ce n'eſt point la vie d'un honnête-homme, qu'il trouvera quelque chappe-chute, & qu'à force de s'expoſer il aura ſon fait. Je prêche un peu enſuite ; il demeure d'accord de tout, & n'en fait, ni plus, ni moins. Il a quitté la Comédienne (1) après l'avoir aimée par-ci par là : quand il la voyoit, quand il lui écrivoit, c'étoit de bonne-foi ; un moment après, il s'en moquoit à bride abattue. Ninon l'a quitté : il étoit malheu-

(1) La Champmêlé.

reux quand elle l'aimoit ; il eſt au déſeſpoir de n'en être plus aimé, & d'autant plus, qu'elle n'en parle pas avec beaucoup d'eſtime : *C'eſt une ame de bouillie*, dit-elle, *c'eſt un corps de papier mouillé, c'eſt un cœur de citrouille fricaſſé dans de la neige* : je vous l'ai déja dit. Elle voulut l'autre jour lui faire donner les lettres de la Comédienne ; il les lui donna ; elle en a été jalouſe ; elle vouloit les donner à un amant de la Princeſſe, afin de lui faire donner quelques petits coups de baudrier : il me le vint dire ; je lui fis voir que c'étoit une infamie que de couper ainſi la gorge à cette petite créature pour l'avoir aimé ; je repréſentai qu'elle n'avoit point ſacrifié ſes lettres, comme on vouloit le lui faire croire pour l'animer ; qu'elle les lui avoit rendues ; que c'étoit une trahiſon baſſe & indigne d'un homme de qualité, & que même dans les choſes malhonnêtes il y avoit de l'honnêteté à obſerver : il entra dans mes raiſons, il courut chez Ninon, & moitié par adreſſe, moitié par force, il retira les lettres de cette pauvre diableſſe ; je les ai fait brûler. Vous voyez par-là combien le nom de Comédienne m'eſt de quelque choſe ; cela eſt un peu de la viſionnaire de la Comédie ; elle en eût fait autant, & je fais comme elle. Mon fils a conté ſes folies à M. de la Rochefoucauld, qui aime les originaux. Je lui diſois l'autre jour que Sévigné n'eſt point fou par la tête, c'eſt par le cœur : ſes ſentimens ſont tout vrais, ſont tout faux ; ſont

tout froids, ſont tout brûlans ; ſont tout fripons, ſont tout ſinceres ; enfin, ſon cœur eſt fou. Nous rîmes fort de tout cela, & avec mon fils même, car il eſt de bonne compagnie, & dit tope à tout. Nous ſommes très-bien enſemble, je ſuis ſa confidente, & je conſerve cette vilaine qualité qui m'attire de ſi vilaines confeſſions, pour être en droit de lui dire mes ſentimens ſur tout. Il me croit autant qu'il peut, il me prie de le redreſſer ; je le fais comme une amie : il veut venir avec moi en Bretagne pour cinq ou ſix ſemaines ; s'il n'y a point de Camp en Lorraine, je l'emmenerai. Voilà bien des folies, mais comme vous y prenez intérêt, il m'a ſemblé qu'elles ne vous ennuyeroient pas.

Tout ce que vous me mandez de la Marans eſt divin, & des punitions qu'elle aura dans l'Enfer : mais ſavez-vous bien que vous irez avec elle, ſi vous continuez à la haïr ? Songez que vous ſerez toute l'éternité enſemble ; il n'en faut pas davantage pour vous mettre dans le deſſein de faire votre ſalut : je me ſuis aviſée bien heureuſement de vous donner cette penſée ; c'eſt une inſpiration de Dieu. Elle vint l'autre jour chez Madame de la Fayette, Monſieur de la R. F. y étoit, & moi auſſi : la voilà qui entre ſans coëffe ; elle venoit d'être coupée, mais coupée en vraie fanfan ; elle étoit poudrée, bouclée ; le premier appareil avoit été levé, il n'y avoit pas un quart d'heure ; elle étoit décontenancée, ſentant bien

qu'elle alloit être improuvée. Madame de la Fayette lui dit : » Mais vraiment il faut que » vous ſoyez folle ; mais ſavez-vous bien, » Madame, que vous êtes complettement ri- » dicule ? » Monſieur de la R. F. dit : » Ma » mere, ah ! par ma foi, mere, nous n'en de- » meurerons pas là ; approchez un peu, ma » mere, que je voie ſi vous êtes comme votre » ſœur que je viens de voir. » Sa ſœur venoit auſſi d'être coupée. » Ma mere, vous voilà » bien. « Vous entendez ces tons-là ; & pour les paroles, elles ſont d'après le naturel : pour moi, je riois ſous ma coëffe. Elle ſe décon- tenança ſi fort, qu'elle ne put ſoutenir cette attaque ; elle remit ſa coëffe, & bouda juſqu'à ce que Madame de Schomberg la vint repren- dre ; car il n'y a plus de voiture que celle-là. Je crois que ce récit vous divertira.

Nous paſsâmes, il y a quelques jours, une après-dînée à l'Arcenal fort agréablement : il y avoit des hommes de toutes grandeurs ; Meſdames de la Fayette, de Coulanges, de la Troche, Mademoiſelle de Méri & moi : on ſe promena, on parla fort de vous à pluſieurs repriſes & en très-bons termes. Nous allons auſſi quelquefois au Luxembourg ; M. de Lon- gueville y étoit hier ; il me pria de vous aſſu- rer de ſes très-humbles ſervices. Pour M. de la Rochefoucauld, il vous aime très-tendre- ment. Je ſuis ravie que vous ayez approuvé mes lettres ; vos approbations & vos louan- ges ſinceres me font un plaiſir qui ſurpaſſe

tout ce qui me vient d'ailleurs ; & pourquoi les filles comme vous n'oseroient-elles louer une mere comme moi ? Quelle sorte de respect ! vous savez si j'estime fort votre goût. J'approuve votre loterie ; vous me manderez ce que vous aurez gagné : vos Comédies doivent aussi vous divertir. Laissez-vous amuser, suivez le courant des plaisirs qu'on peut avoir en Provence. Je vous loue fort que vous ne reconduisiez point, c'étoit pour mourir ; que les Dames s'en vengent, qu'elles ne vous reconduisent point aussi, & voilà une maudite coutume abolie. Adieu, ma très-chere, il est tard ; je fais de la prose avec une facilité qui vous tue.

A Paris, Vendredi 24 Avril 1671.

VOILA le plus beau temps du monde ; il commença dès hier après des pluies épouvantables : c'est le bonheur du Roi ; il y a long-temps que nous l'avons observé ; & c'est pour cette fois aussi le bonheur de Monsieur le Prince, qui a pris ses mesures pour le printemps & pour l'été : la pluie d'avant-hier auroit rendu toutes ses dépenses ridicules. Sa Majesté y arriva hier au soir ; elle y est aujourd'hui. D'Hacqueville y est allé ; il vous fera une relation à son retour ; pour moi, j'en attends ce soir une petite que je vous enverrai avec cette lettre, que j'écris le matin avant que d'aller en *Bavardin*. Je ferai mon

paquet au fauxbourg : ſi l'on dit que nous parlons dans nos lettres de la pluie & du beau temps, on aura raiſon ; j'en ai fait d'abord un aſſez grand chapitre. Vous ne me parlez point aſſez de vous ; j'en ſuis néceſſi euſe, comme vous l'êtes de folies : je vous ſouhaite toutes celles que j'entends ; pour celles que je dis, elles ne valent plus rien, depuis que vous ne m'aidez plus ; vous m'en inſpirez, & quelquefois auſſi je vous en inſpire. C'eſt une longue triſteſſe, & qui ſe renouvelle ſouvent, que d'être loin d'une perſonne comme vous. J'ai dit des adieux depuis quelques jours. Ce qui eſt plaiſant, c'eſt qu'en partant d'ici pour la Bretagne, je prévois que vous ſerez mon adieu ſenſible, dont je pourrois, ſi j'étois une friponne, faire un grand honneur à mes amies : mais on voit clair à travers mes paroles, & je ne veux pas même en mettre aucune au-devant des ſentimens que j'ai pour vous. Je ſerai donc touchée de voir que ce n'eſt pas aſſez d'être à deux cens lieues de vous ; il faut que j'en ſois à trois cens, & tous les pas que je ferai, ce ſera ſur cette troiſieme centaine : c'eſt trop, cela ſerre le cœur.

L'Abbé Têtu entra hier chez Madame de Richelieu comme j'y étois : il étoit d'une gaillardiſe qui faiſoit honte à ſes amis éloignés ; je lui parlai de mon voyage, il ne changea point de ton, & d'un viſage riant : *Hé bien*, me dit-il, *nous nous reverrons*. Cela n'eſt point plaiſant à mander ; mais il n'y eut pas

moyen de l'entendre ſans rire : enfin, ce fut là ſon unique penſée ; il paſſa légéremeut ſur toute mon abſence, & ne trouva que ce mot à me dire. Nous nous en ſervons préſentement dans nos adieux, & je m'en ſers moi-même intérieurement en ſongeant à vous ; mais ce n'eſt pas ſi gaiement, & la longueur de l'abſence, n'eſt pas une circonſtance que j'oublie.

J'ai acheté, pour me faire une robe-de-chambre, une étoffe comme votre derniere jupe : elle eſt admirable ; il y a un peu de verd, & c'eſt le violet qui domine ; en un mot, j'ai ſuccombé. On vouloit me la faire doubler de couleur de feu ; mais j'ai trouvé que cela avoit l'air d'une impénitence finale : le deſſus eſt la pure fragilité ; mais le deſſous eût été une volonté déterminée, qui m'a paru contre les bonnes mœurs : je me ſuis jettée dans le taffetas blanc ; ma dépenſe eſt petite, je mépriſe la Bretagne, & n'en veux faire que pour la Provence, afin de ſoutenir la dignité d'une merveille d'entre deux âges, où vous m'avez élevée.

Madame de Ludre me fit l'autre jour des merveilles à Saint-Germain : il n'y avoit nulle diſtraction ; elle vous aimoit auſſi. *Ah ! pour Matame te Grignan, elle eſt atorable,* Brancas me conta une affaire que M. de Grignan eut cette hiver avec Monſieur le Premier ; *je ſuis pour Grignan, j'ai vu leurs lettres.* Ce Brancas vous a écrit une grand'diableſſe de-

lettre, plaiſante, mais inliſible : il m'en a dit des morceaux ; nous devons prendre un jour pour la lire toute entiere. Monſieur de S** a chaſſé un portier : je ne ſais ce qu'on dit ; on parle de manteau gris, de quatre heures du matin, de coup de plat d'épée, & l'*on ſe tait du reſte* : on parle d'un certain Apôtre qui en fait d'autres ; enfin, je ne dis rien, on ne m'accuſera pas de parler ; pour moi, je ſais me taire. Si cette fin vous paroît un peu galimatias, vous ne l'en aimerez que mieux. Adieu, ma chere enfant, je vous manderai ce ſoir des nouvelles en fermant mon paquet.

Vendredi au ſoir 24 Avril, chez Monſieur DE LA ROCHEFOUCAULD 1671.

JE fais donc ici mon paquet. J'avois deſſein de vous conter que le Roi arriva hier au ſoir à Chantilli : il courut un cerf au clair de la Lune ; les lanternes firent des merveilles, le feu d'artifice fut un peu effacé par la clarté de notre amie : mais enfin le ſoir, le ſouper, le jeu, tout alla à merveilles. Le temps qu'il a fait aujourd'hui, nous faiſoit eſpérer une ſuite digne d'un ſi agréable commencement. Mais voici ce que j'apprends en entrant ici, dont je ne puis me remettre, & qui fait que je ne ſais plus ce que je vous mande ; c'eſt qu'enfin Vatel, le grand Vatel, Maître-d'Hôtel de Monſieur Fouquet, qui l'étoit

l'étoit préſentement de Monſieur le Prince, cet homme d'une capacité diſtinguée de toules les autres, dont la bonne tête étoit capable de contenir tout le ſoin d'un Etat; cet homme donc que je connoiſſois, voyant ce matin à huit heures que la marée n'étoit point arrivée, n'a pu ſoutenir l'affront qu'il a vu qui alloit l'accabler, & en un mot il s'eſt poignardé. Vous pouvez penſer l'horrible déſordre qu'un ſi funeſte accident a cauſé dans cette fête. Songez que la marée eſt peut-être arrivée comme il expiroit. Je n'en ſais pas davantage préſentement; je penſe que vous trouvez que c'eſt aſſez. Je ne doute pas que la confuſion n'ait été grande; c'eſt une choſe fâcheuſe à une fête de cinquante-mille écus.

M. de Ménars épouſe Mademoiſelle de la Grange-Neuville; je ne ſais comme j'ai le courage de vous parler d'autre choſe que de Vatel.

A Paris, Dimanche 26 Avril 1671.

IL eſt Dimanche 26 Avril; cette lettre ne partira que Mercredi; mais ce n'eſt pas une lettre, c'eſt une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'eſt paſſé à Chantilli touchant Vatel. Je vous écrivis Vendredi qu'il s'étoit poignardé; voici l'affaire en détail. Le Roi arriva le Jeudi au ſoir; la promenade, la collation dans un lieu tapiſſé de jonquilles, tout cela fut à ſouhait. On ſoupa; il y eut

quelques tables où le rôti manqua à cauſe de pluſieurs dîners, à quoi l'on ne s'étoit point attendu : cela ſaiſit Vatel ; il dit pluſieurs fois : Je ſuis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne ſupporterai pas. Il dit à Gourville : La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le ſoulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquiemes, lui revenoit toujours à l'eſprit. Gourville le dit à Monſieur le Prince. Monſieur le Prince alla juſques dans la chambre de Vatel, & lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'étoit ſi beau que le ſouper du Roi. Il répondit : Monſeigneur, votre bonté m'achève ; je ſais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit Monſieur le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. Minuit vint, le feu d'artifice ne réuſſit pas, il fut couvert d'un nuage ; il coutoit ſeize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit ſeulement deux charges de marée ; il lui demande : Eſt-ce là tout ? Oui, Monſieur. Il ne ſavoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne vinrent point ; ſa tête s'échauffoit ; il crut qu'il n'auroit point d'autre marée ; il trouva Gourville, il lui dit : Monſieur, je ne ſurvivrai point à cet affront-ci. Gourville ſe moqua de lui. Vatel monte à ſa chambre,

met ſon épée contre la porte, & ſe la paſſe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troiſieme coup, car il s'en donna deux qui n'étoient pas mortels ; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la diſtribuer ; on va à ſa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans ſon ſang, on court à M. le Prince, qui fut au déſeſpoir. Monſieur le Duc pleura ; c'étoit ſur Vatel que tournoit tout ſon voyage de Bourgogne. Monſieur le Prince le dit au Roi fort triſtement : on dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à ſa maniere, on le loua fort, on loua & blâma ſon courage. Le Roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilli, parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit à Monſieur le Prince, qu'il ne devoit avoir que deux tables, & ne point ſe charger de tout ; il jura qu'il ne ſouffriroit plus que Monſieur le Prince en uſât ainſi ; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel : elle fut réparée, on dîna très-bien, on fit collation, on ſoupa, on ſe promena, on joua, on fut à la chaſſe ; tout étoit parfumé de jonquilles ; tout étoit enchanté. Hier, qui étoit Samedi, on fit encore de même, & le ſoir, le Roi alla à Liancourt, où il avoit commandé *media noche ;* il doit y demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, eſpérant que je vous le manderois. Je jette mon bonnet par-deſſus

les moulins, & je ne ſais rien du reſte. M. d'Hacqueville, qui étoit à tout cela, vous fera des relations ſans doute; mais comme ſon écriture n'eſt pas ſi liſible que la mienne, j'écris toujours; & ſi je vous mande cette infinité de détails, c'eſt que je les aimerois en pareille occaſion.

Commencée à Paris, le Lundi 27 Avril 1671.

J'AI très-mauvaiſe opinion de vos langueurs; je ſuis du nombre des méchantes langues, & je crois tout le pis. Voilà ce que je craignois; mais, ma chere enfant, ſi ce malheur ſe confirme, ayez ſoin de vous, ne vous ébranlez point dans ces commencemens par votre voyage de Marſeille; laiſſez un peu établir les choſes, ſongez à votre délicateſſe, & que ce n'eſt qu'à force de vous être conſervée, que vous avez été juſqu'au bout. Je ſuis déja bien en peine du dérangement que le voyage de Bretagne apportera à notre commerce: ſi vous êtes groſſe, comptez que je n'ai plus aucun deſſein que de faire ce que vous voudrez; je ferai ma regle de vos deſirs, & laiſſerai toute autre arrangement & toute autre conſidération à mille lieues de moi. Je crois que le chapitre de votre frere vous a divertie; il eſt préſentement en quelque repos; il voit pourtant Ninon tous les jours, mais c'eſt un ami: il entra l'autre jour avec elle dans un lieu, où il y avoit cinq ou ſix hom-

mes ; ils firent tous une mine qui la persuada qu'ils le croyoient possesseur ; elle connut leurs pensées, & leur dit : » Messieurs, vous vous » damnez, si vous croyez qu'il y ait du mal » entre nous ; je vous assure que nous sommes » comme frere & sœur. » Il est vrai qu'il est comme fricassé ; je l'emmene en Bretagne, où j'espere que je lui ferai retrouver la santé de son corps & de son ame : nous ménageons, la Mousse & moi, de lui faire faire une bonne confession.

Monsieur & Madame de Villars sortent d'ici, & vous font mille & mille amitiés ; ils veulent la copie de votre portrait qui est sur ma cheminée, pour le porter en Espagne. Ma petite enfant a été tout le jour dans ma chambre parée de ses belles dentelles, & faisant l'honneur du logis ; ce logis qui me fait tant songer à vous, où vous étiez, il y a un an, comme prisonniere ; ce logis que tout le monde vient voir, que tout le monde admire, & que personne ne veut *louer*. Je soupai l'autre jour chez la Marquise d'Uxelles, avec Madame la Maréchale d'Humieres, Mesdames d'Arpajon, de Beringhen, de Frontenac, d'Outrelaise, Raimond & Martin ; vous n'y fûtes point oubliée. Je vous conjure, ma fille, de me mander sincérement des nouvelles de votre santé, de vos desseins, de ce que vous souhaitez de moi. Je suis triste de votre état, je crains que vous ne le soyez aussi : je vois mille chagrins, &

j'ai une ſuite de penſées dans ma tête, qui ne ſont bonnes ni pour la nuit, ni pour le jour.

A Livri, Mercredi 29 Avril.

Depuis que j'ai écrit ce commencement de lettre, j'ai fait un fort joli voyage. Je partis hier aſſez matin de Paris ; j'allai dîner à Pomponne, j'y trouvai notre bon homme (1) qui m'attendoit ; je n'aurois pas voulu manquer à lui dire adieu. Je le trouvai dans une augmentation de ſainteté qui m'étonna : plus il approche de la mort, plus il s'épure. Il me gronda très-ſérieuſement ; & tranſporté de zele & d'amitié pour moi, il me dit que j'étois folle de ne point ſonger à me convertir ; que j'étois une jolie païenne ; que je faiſois de vous une idole dans mon cœur ; que cette ſorte d'idolâtrie étoit auſſi dangereuſe qu'une autre, quoiqu'elle me parût moins criminelle ; qu'enfin je ſongeaſſe à moi : il me dit tout cela ſi fortement, que je n'avois pas le mot à dire. Enfin, après ſix heures de converſation très-agréable, quoique très ſérieuſe, je le quittai, & vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de Mai : le roſſignol, le coucou, la fauvette, ont ouvert le printemps dans nos forêts ; je m'y ſuis promenée tout le ſoir toute ſeule ; j'y ai retrouvé toutes mes triſtes penſées ; mais je ne veux plus vous en parler. J'ai deſtiné une partie de cette après-dînée à vous écrire dans

(1) M. Arnaud d'Andilli.

le jardin, où je ſuis étourdie de trois ou quatre roſſignols qui ſont ſur ma tête. Ce ſoir je m'en retourne à Paris, pour faire mon paquet, & vous l'envoyer.

Il eſt vrai, ma fille, qu'il manqua un dégré de chaleur à mon amitié, quand je rencontrai la chaîne des Galériens; je devois aller avec eux, au lieu de ne ſonger qu'à vous écrire. Que vous euſſiez été agréablement ſurpriſe à Marſeille, de me trouver en ſi bonne compagnie! Mais vous y allez donc en litiere; quelle fantaiſie! J'ai vu que vous n'aimiez les litieres, que quand elles étoient arrêtées; vous êtes bien changée. Je ſuis entiérement du parti des médiſans; tout l'honneur que je puis vous faire, c'eſt de croire que jamais vous ne vous ſeriez ſervie de cette voiture, ſi vous ne m'aviez point quittée, & que M. de Grignan fût reſté dans ſa Provence. Que je ſuis fâchée de ce malheur! mais que je l'ai bien prévu! Conſervez-vous, ma très-chere, ſongez que la *Guiſarde* beauté ayant voulu ſe prévaloir d'une heureuſe couche, s'eſt bleſſée rudement, & qu'elle a été trois jours prête à mourir: voilà un bel exemple. Madame de la Fayette craint toujours pour votre vie; elle vous cede, ſans difficulté, la premiere place auprès de moi, à cauſe de vos perfections; & quand elle eſt douce, elle dit que ce n'eſt pas ſans peine: mais enfin cela eſt réglé & approuvé; cette juſtice la rend digne de la ſeconde, elle l'a auſſi: la Troche s'en meurt; je vais toujours mon train, & mon

train auſſi pour la Bretagne. Il eſt vrai que nous ferons des vies bien différentes; je ſerai troublée dans la mienne par les Etats, qui viendront me tourmenter à Vitré ſur la fin du mois de Juillet; cela me déplaît fort. Votre frere n'y ſera plus en ce temps-là. Ma fille, vous ſouhaitez que le temps marche; vous ne ſavez ce que vous faites, vous y ſerez attrapée; il vous obéira trop exactement; & quand vous voudrez le retenir, vous n'en ſerez plus la maîtreſſe. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous, je m'en ſuis repentie; & quoique le temps ne m'ait pas fait tout le mal qu'il fait aux autres, il n'a pas laiſſé, par mille petits agrémens qu'il m'a ôtés, de me faire appercevoir des marques de ſon paſſage. Vous trouvez donc que vos Comédiens ont bien de l'eſprit de dire des Vers de Corneille; en vérité, il y en a de bien tranſportans. J'en ai apporté ici un tome, qui m'amuſa fort hier au ſoir. Mais n'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou ſix Fables de la Fontaine, qui ſont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de la Rochefoucaud, nous apprîmes par cœur celle *du Singe & du Chat.*

D'animaux mal-faiſans c'étoit un très-bon plat.
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque choſe au logis de gâté,
On ne s'en prenoit point aux gens du voiſinage:
Bertrand déroboit tout; Raton de ſon côté
Etoit moins attentif aux ſouris qu'au fromage.

Et le reſte. Cela eſt peint; & la *Citrouille* & le

le *Roſſignol*, cela eſt digne du premier tome ; je ſuis bien folle de vous écrire de telles bagatelles : c'eſt le loiſir de Livri qui vous tue. Vous avez écrit un billet admirable à Brancas : il vous écrivit l'autre jour une main toute entiere de papier ; c'étoit une rapſodie aſſez bonne ; il nous la lut à Madame de Coulanges & à moi ; je lui dis : Envoyez-la moi donc toute achevée pour Mercredi. Il me dit, qu'il n'en feroit rien, qu'il ne vouloit pas que vous la viſſiez ; que cela étoit trop ſot & trop miſérable. Pour qui nous prenez-vous ? vous nous l'avez-bien lue. Tant y a, je ne veux pas qu'elle la liſe : voilà toute la raiſon que j'en ai eue ; jamais il ne fut ſi fou. Il ſollicita l'autre jour un procès à la ſeconde des Enquêtes ; c'étoit à la premiere qu'on le jugeoit : cette folie a fort réjoui les Sénateurs ; je crois qu'elle lui a fait gagner ſon procès. Que dites vous, mon enfant, de l'infinité de cette lettre ? ſi je voulois, j'écrirois juſqu'à demain. Conſervez-vous, c'eſt ma ritournelle continuelle ; ne tombez point, gardez quelquefois le lit. Depuis que j'ai donné à ma petite une nourrice, comme celles du temps de François Premier, je crois que vous devez honorer tous mes conſeils. Penſez-vous que je n'aille point vous voir cette année ? J'avois rangé tout cela d'une autre façon, & même pour l'amour de vous ; mais votre litiere me redérange tout : le moyen de ne pas courir cette année, ſi vous le ſou-

haitez un peu? Hélas! c'eſt bien moi, qui dois dire qu'il n'y a plus de pays fixe pour moi, que celui où vous êtes. Votre portrait triomphe ſur ma cheminée; vous êtes adorée maintenant en Provence, & à Paris, & à la Cour, & à Livri : enfin, ma fille, il faut bien que vous ſoyez ingrate; le moyen de rendre tout cela? Je vous embraſſe & vous aime, & vous le dirai toujours, parce que c'eſt toujours la même choſe. J'embraſſerois ce fripon de Grignan, ſi je n'étois fâchée contre lui.

Maître Paul (2) mourut il y a huit jours; notre jardin en eſt tout triſte.

A Paris, Vendredi premier Mai 1671.

JE gardois votre ſecret, comme ſi vous aviez dérobé votre enfant, mais je n'en réponds plus, depuis que Valcroiſſant l'a mandé à Mademoiſelle de Scuderi, en ſe louant de vos honnêtetés, & diſant que l'on vous adore en Provence. Comment vous portez-vous du voyage que vous avez fait à Marſeille? n'êtes vous pas réſolue de vous bien conſerver? Vous voulez bien, ma fille, que je ſois un peu en peine de vous; il eſt impoſſible que cela ne ſoit pas.

Je dînai hier chez Madame de Villars avec M. de Vindiſgras, deux autres de ſon pays, Monſieur & Madame de Schomberg, Monſieur

(2) Jardinier de Livri.

& Madame de Béthune : *la plupart des amans ſont des Allemands* (1), comme vous voyez. M. de Schomberg me paroît un des plus aimables maris du monde : ſans compter que c'eſt un héros, il a l'eſprit aiſé, & une intelligence dont on lui ſait un gré nompareil : ſa femme l'adore, mais parce qu'il ne faut pas être contente en ce monde, elle n'a pas un moment de ſanté. On parla fort de vous, on vous loua juſqu'au ciel; & ce qui me paroît plaiſant, c'eſt que Vindiſgras ſe ſouvint d'avoir oui dire ce que vous diſiez, il y a ſix ans, d'un Comte de Dietrichſtein (2), qu'il reſſembloit à M. de Beaufort (3), hormis qu'il parloit mieux François : nous trouvâmes plaiſant qu'il eût retenu ce bon mot; cela nous donna lieu de parler de votre eſprit; il vous a vue chez la Reine, quand vous prîtes congé; il a une grande idée de toute votre perſonne. Cette pauvre Madame de Béthune eſt encore groſſe, elle me fait grand'pitié. On craint que la Princeſſe d'Harcourt ne ſoit groſſe auſſi. Je trouve tous les jours ici dequoi excercer mes beaux ſentimens. Madame de Coulanges vint le ſoir, nous allames aux Tuileries, nous y vîmes ce qui reſte d'hommes à Paris, & qui n'y ſera pas encore long-temps; & de plus M. de

(1) Alluſion à une chanſon de Saraſin. *Tircis, la plupart des amans ſont des Allemands, &c.*

(2) Seigneur Allemand.

(3) Le Duc de Beaufort parloit aſſez mal ſa langue naturelle.

Saint-Ruth (4) : quel homme, bon Dieu ! & que le déſagrément de ſa phyſionomie donne des grandes idées des qualités qu'on ne connoît pas ! Mais comment pourrois-je vous dire les tendreſſes, les amitiés, les remercimens de M. de la Rochefoucaûld, de Segrais, de Madame de la Fayette, avec qui je paſſai le reſte de la ſoirée, & à qui je fis voir une partie de votre lettre ? Il y avoit tant de choſes pour eux, que je vous aurois fait tort en toute maniere de la leur cacher. Je leur cachai pourtant votre groſſeſſe, pour la dire une autre fois tout bas à Madame de la Fayette : car notre converſation d'hier roula ſur d'autres diſcours plus agréables pour vous. Langlade ſurvint ; comme il s'en va à Bourbon, nous voulons qu'il aille vous voir. Segrais nous montra un recueil qu'il a fait des chanſons de Blot : elles ont le diable au corps ; mais je n'ai jamais vu tant d'eſprit. Il nous conta auſſi qu'il venoit de voir une mere de Normandie, qui, lui parlant d'un fils Abbé qu'elle a, lui avoit dit que le deſſein de ſon fils étoit de bien étudier, & qu'il commençoit toujours à prêcher en attendant : cet arrangement nous fit rire. Vous ſouvient-il du bon mot du Comédien que je vous ai mandé (5) ? Segrais l'a mis dans un recueil qu'il fait de tout ce qui a

(4) On a dit que la Maréchale de la M..... quoique très-glorieuſe d'ailleurs, l'avoit épouſé ſecrétement.

(5) Voyez la lettre du 8 Avril, *page* 112.

jamais été dit de plus fin. On parle de grandes nouvelles en Angleterre; mais cela n'eſt point encore démêlé. On ne ſait rien de l'arrivée du Roi à Dunkerque. Madame de Richelieu a gagné un grand procès contre Madame d'Aiguillon. Monſieur le Duc eſt parti pour la Bourgogne; le Maréchal d'Albert pour ſon Gouvernement; Monſieur le Prince a ſuivi le Roi. Vous voyez bien par ces lanterneries qu'il n'y a point aujourd'hui de nouvelles. Nous n'avons point dîné en *Lavardin;* ils ſont allés ſe promener à Verſailles.

Madame de Verneuil a été très-malade à Verneuil. La d'Eſcars a eu une maniere d'apoplexie, qui a fait grand'peur à elle & à celles qui ſe portent un peu trop bien. J'ai donné votre billet à Brancas; *il fera réponſe à la Grignan.* Pere Ytier vous ſalue très-révérencieuſement. Je ſuis en colere contre M. de Grignan; ſans cela je l'aimerois. Ninon dit que votre frere eſt au-deſſus de la définition; il eſt vrai qu'il ne ſe connoît pas lui-même, & que les autres le connoiſſent encore moins. Adieu, ma très-aimable; jamais il ne s'eſt vu un attachement ſi naturel que celui que j'ai pour vous.

A Paris, Mercredi 6 Mai 1671.

JE vous prie, ma fille, ne donnons point désormais à l'absence l'honneur d'avoir remis entre nous une parfaite intelligence, & de mon côté la persuasion de votre tendresse pour moi : quand l'absence auroit part à cette derniere, puisqu'elle l'a établie pour jamais, regrettons un temps où je vous voyois tous les jours, vous qui êtes le charme de ma vie & de mes yeux ; où je vous entendois, vous dont l'esprit touche mon goût plus que tout ce qui m'a jamais plu. N'allons point faire une séparation de votre aimable vue & de votre amitié : il y auroit trop de cruauté à séparer ces deux choses ; & je veux plutôt croire que le temps est venu qu'elles marcheront ensemble ; que j'aurai le plaisir de vous voir sans mêlange d'aucun nuage, & que je réparerai toutes mes injustices passées, puisque vous voulez bien les nommer ainsi.

Je vis hier Madame de Guise ; elle m'a chargée de vous faire mille amitiés, & de vous dire comme elle a été trois jours à l'extrémité. Madame Robinet n'y voyant plus goutte, & tout cela pour s'être agitée sur la foi de sa premiere couche, sans se donner aucun repos. L'agitation continuelle, qui ne donne pas le temps à un enfant de pouvoir se remettre à sa place, quand il a été ébranlé, fait une couche avancée, qui est très souvent mortelle.

Je lui promis de vous donner toutes ces inſtructions pour quand vous en auriez beſoin, & de vous dire tous les repentirs qu'elle avoit d'avoir perdu l'ame & le corps de ſon enfant. Je m'acquitte exactement de ſa commiſſion, dans l'eſpérance qu'elle vous ſera utile : je vous conjure, ma fille, d'avoir un ſoin extrême de votre ſanté ; vous n'avez que cela à faire.

Votre Monſieur qui dépeint mon eſprit juſte & quarré, compoſé, étudié, l'a très-bien *dévidé*, comme diſoit cette diableſſe. J'ai fort ri de ce que vous m'en écrivez, & vous ai plainte de n'avoir perſonne à regarder pendant qu'il me louoit ſi bien ; je voudrois au moins avoir été derriere la tapiſſerie. Je vous remercie, ma fille, de toutes les honnêtetés que vous avez faites à la Broſſe : c'eſt une belle choſe qu'une vieille lettre (1) ; il y a longtemps que je les trouve encore pires que les vieilles gens ; tout ce qui eſt dedans eſt une vraie radoterie.

Il eſt vrai que j'aime votre fille ; mais vous êtes une friponne de me parler de jalouſie ; il n'y a, ni en vous, ni en moi de quoi pouvoir la compoſer ; c'eſt une imperfection dont vous n'êtes point capable, & je ne vous en donne non plus de ſujet que M. de Grignan : hélas ! quand on trouve dans ſon cœur toutes les préférences, & que rien n'eſt en compa-

(1) La lettre du 15 Mars précédent ne fut rendue que ſix ſemaines après la date.

raiſon, de quoi pourroit-on donner de la jalouſie à la jalouſie même ? Ne parlons point de cette paſſion ; je la déteſte, quoiqu'elle vienne d'un fonds adorable ; les effets en ſont trop cruels & trop haiſſables. Je vous prie, au reſte, de ne point faire des ſonges ſi triſtes de moi ; cela vous émeut & vous trouble : je ſuis perſuadée que vous n'êtes que trop vive & trop ſenſible ſur ma ſanté ; vous l'avez toujours été, & je vous conjure auſſi, comme j'ai toujours fait, de n'en être point en peine : j'ai une ſanté au-deſſus de toutes les craintes ordinaires ; je vivrai pour vous aimer, & j'abandonne ma vie à cette unique occupation, c'eſt-à-dire, à toute la joie, à toute la douleur, à tous les agrémens, à toutes les mortelles inquiétudes ; enfin, à tous les ſentimens que cette paſſion pourra me donner.

Je partirai entre-ci & la Pentecôte ; je la paſſerai, ou à Chartres, ou à Malicorne ; mais sûrement point à Paris. Vous êtes trop aimable d'entrer, comme vous faites, dans la triſteſſe de mon voyage : vous pouvez imaginer combien de ſouvenirs de vous entre la Mouſſe (2) & moi, ſans compter cette penſée qui ne me quitte jamais. Il eſt vrai que je n'aurai point *Hebert*, j'en ſuis fâchée ; mais il faut ſe réſoudre à tout : il eſt revenu de Chantilli ; il eſt déſeſpéré de la mort de Vatel, il y perd beaucoup : Gourville l'a mis à l'Hôtel de Condé, pour faire cette petite charge dont je vous

(2) Un parent de Meſſieurs de Coulanges.

ai parlé. M. de la Rochefoucauld dit qu'il prend des liaiſons avec *Hébert*, dans la penſée que c'eſt un homme qui commence une grande fortune : à cela, je lui réponds que mes laquais ne ſont pas ſi heureux que les ſiens (3). Ce Duc vous aime, & m'a aſſurée qu'il ne vous renverroit point votre lettre toute cachetée. Madame de la Fayette me prie toujours de vous dire mille choſes pour elle ; je ne ſais ſi je m'en acquitte bien.

Ne jettez point ſi loin ces livres de la Fontaine ; il y a des Fables qui vous raviront, & des Contes qui vous charmeront : la fin *des Oies de Frere Philippe*, *les Remois*, *le petit Chien*, tout cela eſt très-joli ; il n'y a que ce qui n'eſt point de ce ſtyle qui eſt plat. Je voudrois faire une Fable qui lui fît entendre combien cela eſt miſérable de forcer ſon eſprit à ſortir de ſon genre, & combien la folie de vouloir chanter ſur tous les tons, fait une mauvaiſe muſique.

M. de Marſeille a mandé à l'Abbé de Pontcarré que vous étiez groſſe : j'ai fait aſſez long-temps mon devoir de cacher ce malheur ; mais enfin l'on ſe moque de moi. J'embraſſe mille fois M. de Grignan, malgré toutes ſes iniquités ; je le conjure au moins que, puiſqu'il fait les maux, il faſſe les médecines, c'eſt-à-dire, qu'il ait un ſoin extrême de votre ſanté, qu'il ſoit le maître là-deſſus, comme

(3) Gourville avoit été à M. de la Rochefoucauld, & tout le monde ſait le rôle qu'il joua dans la ſuite.

vous devez être la maîtreſſe ſur tout le reſte. Adieu, ma chere enfant, je vous baiſe & vous embraſſe. Ne m'écrivez qu'autant que cela ne fera point de mal à votre ſanté, & qu'il ſoit toujours queſtion de l'état où vous êtes ; répondez moins à mes lettres, & parlez-moi de vous : plus je ſerai en Bretagne, plus j'aurai beſoin de cette conſolation : ſi vous ne pouvez m'écrire, chargez-en la petite Deville, & empêchez-là de donner dans la *juſtice de croire* & dans le *reſpectueux attachement* ; qu'elle me parle de vous, & quoi encore, de vous, & toujours de vous.

A Paris, Vendredi 8 Mai 1671.

ME voilà encore, & je ne puis partir que dans huit jours. L'incertitude du Camp de Lorraine pour mener, ou pour ne pas mener mon fils, fait toute la mienne, & me donne de l'ennui. J'en ai beaucoup encore de votre ſanté : votre voyage de Marſeille me trouble ; l'air de la petite vérole & le bruit des canons me donnent une inquiétude qui n'eſt que trop juſte. Si je ne vais point m'en ſoulager par être auprès de vous, vous me ſerez bien plus obligée, que ſi je traverſois la France. L'état où je ſuis, & où je vais être, eſt dur à ſoutenir ; & rien ne ſeroit capable de m'arrêter, que les raiſons que vous ſavez, & dont nous ſommes en confidence, mon cher

ami (1) & moi. Je ſens quelque conſolation de l'avoir pour témoin de tous mes ſentimens: ce n'eſt pas que j'en aie beſoin auprès de vous; c'eſt que j'aime à mettre mes ſentimens les plus chers en dépôt entre les mains d'un homme comme lui.

Je fus hier long-temps chez Madame du Pui-du-Fou; ſérieuſement elle vous aime, & vous lui êtes obligée des ſoins & des prévoyances qu'elle a pour vous : ſon cœur n'en ſait pas davantage; mais dans cette étendue elle ſait parfaitement bien. L'Abbé eſt ravi de vous voir appliquée à vos affaires; il vous trouve digne de tous ſes ſoins, dès le moment que vous ſongez à mettre la regie dans votre maiſon; ajoutez cette perfection à toutes les autres; ne vous relâchez point : il n'eſt point queſtion de ſuivre toujours les beaux ſentimens; il faut avoir pitié de ſoi, & avoir de la généroſité pour ſoi-même, comme on en a pour les autres. En un mot, continuez tous vos bons commencemens, & amuſez-vous à vous conſerver & à bien conduire vos affaires. J'eſpere que le voyage de l'Abbé, en quelque temps que ce ſoit, ne vous ſera pas inutile. Adieu, ma très-chere, j'attends avec des impatiences vives, des nouvelles de votre ſanté & de votre voyage.

(1) M. d'Hacqueville.

A Paris, ce Mercredi 13 Mai, 1671.

JE reçois votre lettre de Marſeille; jamais une relation ne m'a tant amuſée. Je liſois avec plaiſir & avec attention; je ſuis fâchée de vous le dire; car vous n'aimez pas cela, mais vous narrez très-agréablement: je liſois votre lettre vîte par impatience, & puis je m'arrêtois tout court pour ne pas la dévorer ſi promptement: je la voyois finir avec douleur, & douleur de toute maniere; car je ne vois que de l'impoſſibilité à votre retour, moi, qui ne fais que le ſouhaiter. Ah! ma fille, ne m'en ôtez pas, ni à vous-même l'eſpérance; pour moi, j'irai vous voir très-aſſurément avant que vous ne preniez aucune réſolution là-deſſus: ce voyage eſt néceſſaire à ma vie. Je tremble pour votre ſanté; vous avez été étourdie du bruit de tant de canons & du *hou* des Galériens; vous y avez reçu des honneurs comme la Reine, & moi, plus que je ne vaux: je n'ai jamais vu une telle galanterie que de donner mon nom pour le *mot de guerre*. Je vois bien que vous penſez à moi très-ſouvent, & que cette *maman mignonne* de M. de Vivonne n'eſt pas de contrebande avec vous. Je crois que Marſeille vous aura paru belle; vous m'en faites une peinture extraordinaire, & qui ne déplaît pas: cette nouveauté, à quoi rien ne reſſemble, touche ma curioſité; je ſerai fort aiſe de voir cette ſorte d'enfer. Com-

ment des hommes gémir jour & nuit ſous la peſanteur de leurs chaînes ! Voilà ce qu'on ne voit point ici : on en parle aſſez, elles font même quelquefois du bruit ; mais il n'y a rien d'effectif qu'à Marſeille ; j'ai cette image dans la tête.

E' di mezzo l'horrore, eſce il diletto.

Vous étiez belle, à ce que vous dites, & où eſt donc votre groſſeſſe ? comment s'accommode-t-elle avec votre beauté, & avec tant de fatigues ? Il m'eſt venu de deux endroits que vous aviez un eſprit ſi bon, ſi juſte, ſi droit & ſi ſolide, qu'on vous fait ſeule arbitre des plus grandes affaires. Vous avez accommodé les différends infinis de M. de Monaco avec un Monſieur dont j'ai oublié le nom. Vous avez un ſens ſi net & ſi fort audeſſus des autres, qu'on laiſſe le ſoin de parler de votre perſonne, pour louer votre eſprit : voilà ce qu'on dit de vous ici. Si vous trouvez quelque Prince Alamir, vous avez du fonds de reſte, pour faire le premier tome du Roman, ſans qu'on oſe en parler. Je n'ai pas voulu faire ce tort à la Provence de vous cacher la maniere dont vous y êtes honorée, & dont on y parle de vous. Je voudrois ſavoir ſi vous êtes entiérement inſenſible à tous les honneurs qu'on vous fait : pour moi, je vous avoue groſſiérement qu'ils ne me déplairoient pas ; mais je ferois l'impoſſible pour tâcher de revenir quelque temps me dépouiller

de ma ſplendeur ; ce qui vous en reſte ici, eſt trop bon pour être négligé. Madame des Pennes (1) a été aimable comme un Ange ; Mademoiſelle de Scuderi l'adoroit : c'étoit la Princeſſe Cléobuline ; elle avoit un Prince Traſibule en ce temps-là, c'eſt la plus jolie hiſtoire de Cyrus. (2) Si vous étiez encore à Marſeille, je vous prierois de bien faire des complimens pour moi à Monſieur le Général des Galeres ; (3) mais vous n'y êtes plus. Pour moi, je ſuis encore ici ; j'en ſuis en furie ; je voulois partir Vendredi ; l'Abbé ſe met à genoux pour que ce ne ſoit que Lundi : on ne peut tirer les Prêtres de Paris ; il n'y a que les Dames qui en veulent partir. Je m'en irai donc Lundi ; il me ſemble que vous voulez ſavoir mon équipage, afin de me voir paſſer, comme j'ai vu paſſer M. *Buſche*. Je vais à deux caleches, j'ai ſept chevaux de carroſſe, un cheval de bât qui porte mon lit, & trois ou quatre hommes à cheval ; je ſerai dans ma caleche tirée par mes deux beaux chevaux, l'Abbé ſera quelquefois avec moi. Dans l'autre, mon fils, la Mouſſe & Hélene : celle-ci aura quatre chevaux avec un poſtillon : quelquefois le Bréviaire aſſemblera le ſecond ordre, & laiſſera place à un certain Bréviaire de Corneille, que nous avons envie de dire,

(1) Renée de Forbin, ſœur de M. de Marſeille, depuis Cardinal de Janſon.

(2) Roman de Mademoiſelle Scuderi.

(3) M. de Vivonne.

Sévigné & moi. Voilà de beaux détails ; mais on ne les hait pas des perſonnes que l'on aime.

Je n'ai garde de dire à notre Océan la préférence que vous lui donnez ; il en ſeroit trop glorieux ; il n'eſt pas beſoin de lui donner plus d'orgueil qu'il n'en a. Bien du monde s'en va Lundi, comme moi ; Brancas eſt parti ; je ne ſais ſi cela eſt bien vrai ; car il ne m'a point dit adieu ; il croit peut-être l'avoir fait. Il étoit l'autre jour debout devant la table de Madame de Coulanges ; je lui dis : Aſſeyez-vous donc ; ne voulez-vous pas ſouper ? Il ſe tenoit toujours debout. Madame de Coulanges lui dit : Aſſeyez-vous donc. Parbleu, dit-il, Madame de Sanzei ſe fait bien attendre ; je crois qu'on ne lui a pas dit qu'on a ſervi : c'étoit Madame de Sanzei qu'il attendoit ; il y a environ cinq ſemaines qu'elle eſt à Autri : cette civilité nous a fait rire. Madame de Soubiſe eſt groſſe ; elle s'en plaint à ſa mere, mais inutilement. Pour Madame de Louvigni, vous le ſavez. Si je pouvois trouver quelque honnête veuve, ou quelque honnête fille qui le fût auſſi, je vous le manderois pour votre conſolation. L'Abbé Têtu eſt parti, diſant que Paris lui peſe ſur les épaules : il eſt allé droit à Fontevraud ; c'eſt le chemin, cela eſt heureux ; delà il va à Richelieu, qui n'eſt qu'à cinq lieues, & il y demeurera. Ce voyage paroît ridicule à bien des gens, & ſemble l'éloigner encore de l'Epiſcopat ; pour moi, je dis, qu'il l'en approchera. Vous voyez qu'il ne

s'accommode pas si bien de l'absence de Madame de Fontevraud, que de la vôtre. Si j'étois désormais en lieu de vous parler du prochain, je prendrois votre maniere ; elle est mille fois plus nette & plus facile, que le galimatias dont je m'étois servie, & que vous avez pourtant fort bien deviné ; il n'y en a guères d'impénétrable pour vous. Vous trouvez que mon fils me console de Paris, que les Etats me consoleront de mon fils ; mais de vous, ma belle, qui m'en consolera ? Je n'ai point encore trouvé qu'il y ait rien dans le monde qui puisse s'en vanter.

A Paris, Vendredi 15 Mai 1671.

ME voici encore, ma chere fille, avec tous les chagrins qui accompagnent les départs retardés, & les départs qui éloignent encore plus de ce qu'on aime : mais quelle rage de prendre un chemin opposé à celui de son cœur ! Si jamais je ne vois plus rien entre la Provence & moi, je serai transportée de joie. L'envie continuelle que j'ai de recevoir de vos lettres, & d'apprendre l'état de votre santé, est une chose si dévorante pour moi, que je ne sais comment je pourrai la supporter. J'attends Dimanche de vos nouvelles, & je partirai Lundi matin : je suis occupée à donner tous les ordres nécessaires pour en avoir souvent, & je pense y avoir réussi autant qu'il se peut.

Madame

Madame de Cruſſol eſt groſſe & mille autres; j'allai hier lui dire adieu, & à l'effigie de Madame de Montauſier : ſi j'avois le temps, je vous conterois les gentilleſſes qu'elle me dit; mais j'ai été accablée ce matin d'adieux & d'affaires. Je m'en vais dire les miens en Lavardin. Je ferai mon paquet ce ſoir, jaurai plus de loiſir.

Vendredi au ſoir, 15 Mai, chez Monſieur de la Rochefoucauld.

Je ſuis auprès d'un homme qui vous aime, & qui vous conjure de le croire. Il a pris un fort grand plaiſir à entendre la peinture de vos Galériens de Marſeille. Madame de la Fayette me dicte beaucoup de belles choſes que je ne vous dirai point. Nous avons été nous promener chez Faverole à Iſſi, où les roſſignols, l'épine blanche, les lilas, les fontaines & le beau temps, nous ont donné tous les plaiſirs innocens qu'on peut avoir. C'eſt un lieu où je vous ai vue; cela nourrit fort la tendreſſe. Nous y vîmes une fois un chat qui voulut arracher les deux yeux de Madame de la Fayette, & penſa bien en paſſer ſon envie, ſi vous vous en ſouvenez. J'ai dit adieu à toutes les béautés de ce pays; je m'en vais dans un autre bien rude : il n'y en a point ma fille, où je ne trouve le moyen de penſer uniquement à vous. Jai recommandé ma petite enfant à Madame Amelot, à Madame d'Ormeſſon, & ſur-tout à Madame du Pui-

du-Fou, avec qui je fus hier deux heures; elle en aura soin comme de son enfant. J'ai pris congé des Usez & de mille autres. M. de Rambures est mort : pouvez-vous vous représenter sa femme (1) affligée avec un bandeau? (2) L'Abbé de Foix se meurt; il a reçu tous ses Sacremens, il agonise, cela est pitoyable. Jai reçu une lettre de Corbinelli, qui me paroît excessivement content de M. de Vardes & de sa libéralité. Si vous écrivez quelquefois à Vardes, je vous prie de lui mander ce que je vous dis, afin qu'il voie qu'il n'y a rien de moins ingrat que son ami. Bon soir, ma petite, nous sommes tristes, nous n'avons rien de gaillard à vous mander. Si vous aimez à être parfaitement aimée, vous devez aimer mon amitié.

Lundi en partant, 18 Mai 1671.

ENFIN, ma fille, me voilà prête à monter dans ma caleche; voilà qui est fait, je vous dis adieu : jamais je ne vous dirai cette parole sans une douleur sensible. Je m'en vais donc en Bretagne : est il possible qu'il y ait encore quelque chose à faire à un éloignement, quand on est à deux cent lieues l'une de l'autre? Cependant j'ai trouvé encore à le per-

(1) N. . . . de Beautru, Marquis de Rambures.

(2) Les veuves portoient en ce temps-là un bandeau de crêpe sur le front, comme les Religieuses en portent un de toile.

fectionner; & comme vous avez trouvé que votre ville d'Aix n'étoit pas encore assez loin, je trouve aussi que Paris est dans votre voisinage: vous êtes allée à Marseille pour me fuir; & moi, pour le renvier sur vous, je m'en vais à Vitré. Tout de bon, ma petite, j'ai bien du regret à notre commerce: il m'étoit d'une grande consolation & d'un grand amusement; il sera présentement d'une étrange façon. Hélas! que vais-je vous dire du milieu de mes bois; je vous parlerai à cœur ouvert de Mademoiselle du Plessis & de *Jaquine*: les jolies peintures! Je suis fort contente de ce que vous me dites de votre santé: mais, au nom de Dieu, si vous m'aimez, conservez-vous, ne dansez point, ne tombez point, reposez-vous souvent, & sur-tout prenez vos mesures pour accoucher à Aix, au milieu de tous les prompts secours; vous savez comme vous êtes expéditive, rangez-vous-y plutôt que plus tard. Bon Dieu! que ne souffrirai-je point en ce temps-là?

Vous me contez fort plaisamment le démêlé que vous avez eu avec mon ami Vivonne; il me paroît que tout le tort est de son côté; vous le menâtes beau train, à la maniere dont vous l'aviez pris; son décontenancement me fait suer & lui aussi, j'en suis assurée: conclusion; vous l'embrassâtes, c'est un grand effort (1) en l'état où vous êtes; il

(1) M. de Vivonne étoit d'une extrême grosseur.

faut toujours faire en ſorte de n'avoir point de querelle ni d'ennemis ſur les bras.

Ce pauvre Abbé de Foix eſt mort ; cela fait pitié. Qui pourroit croire qu'une mere, qui a trois garçons, dont l'aîné eſt marié, fût ſur le point de voir finir ſa maiſon ? Cependant, il eſt vrai, ce petit Duc de Foix ne vaut pas un coup de poing ; il eſt à Bordeaux avec ſa mere pour un procès : qu'elle nouvelle pour eux ! L'Armentiere beauté fait la guerre à ſes beaux cheveux, & ſe déchire le ſein, à ce qu'on dit ; je vois que cela vous conſole. Savez-vous que notre petite Senneterre (2) eſt accouchée à Grenoble ? Je ne ſais qui ne part point aujourd'hui ; nous comptâmes hier juſqu'à vingt perſonnes de qualité qui font comme moi. M. de Coulanges me donna un grand ſouper, où tout le monde s'aſſembla pour me dire adieu. Adieu donc, ma très-chere & très-aimable, je m'en vais coucher à Bonnelle : j'eſpere que j'y retrouverai cette dévotion que vous y laiſſâtes une fois, je la prendrai ; hélas ! j'en ai aſſez de beſoin pour me faire ſupporter avec patience l'éloignement d'une enfant que j'aime ſi paſſionnément, & toutes les juſtes craintes que je puis avoir pour ſa ſanté : ſongez un peu à ce que je dois ſouffrir, n'étant ſoutenue d'aucune diſtraction. J'emmene votre frere,

(2) Elle étoit Longueval, & mere de Madame de Florenſac, qui a laiſſé M. de Cruſſol & Madame la Ducheſſe d'Aiguillon.

& le dérobe à toute la honte de ſes mauvais procédés : vous jugez bien que ſes maîtreſſes ne ſeront pas inconſolables ; pour moi, je m'en accommoderai fort bien. Je ſuis perſuadée de ce que dit M. de Grignan. Ah ! mon cher Comte, je le crois aſſurément ; il n'y a perſonne qui n'en eût fait autant que vous, s'il eût été à votre place : vous me payez de raiſon, & vous le prenez ſur un ton qui mérite qu'on vous pardonne ; mais ſongez pourtant que la jeuneſſe, la beauté, la ſanté, la gaieté & la vie d'une femme que vous aimez, toutes ces choſes ſont détruites par les rechutes fréquentes du mal que vous faites ſouffrir. Ma fille, je reviens à vous, après avoir dit adieu à votre mari. Il nous revient ici que vous perdez tout ce que vous jouez l'un & l'autre : hé, mon Dieu ! pourquoi tant de malheur, & pourquoi cette petite pluie continuelle, que j'ai toujours trouvée incommode ? je deviens comme elle, je ne finis point. Adieu donc pour la centieme fois, ma chere enfant ; remerciez bien d'Hacqueville de toutes les amitiés que j'en reçois tous les jours : il entre dans mes ſentimens ; voilà de quoi il eſt queſtion en ce monde. N'oubliez pas de faire ſavoir à Vardes que Corbinelli ſe loue fort de lui.

A Malicorne, Samedi 23 Mai 1671.

J'ARRIVE ici, où je trouve une lettre de vous, tant j'ai ſu donner un bon ordre à notre commerce. Je vous écrivis Lundi en partant de Paris; depuis cela mon enfant, je n'ai fait que m'éloigner de vous avec une telle triſteſſe, & un ſouvenir de vous ſi preſſant, qu'en vérité la noirceur de mes penſées m'a rendue quelquefois inſupportable. Je ſuis partie avec votre portrait dans ma poche. Je le regarde fort ſouvent : il ſeroit difficile de me le dérober préſentement, ſans que je m'en apperçuſſe : il eſt parfaitement aimable; j'ai votre idée dans l'eſprit; j'ai dans le milieu de mon cœur une tendreſſe infinie pour vous : voilà mon équipage, & voilà avec quoi je vais à trois cens lieues de vous. Nous avons été fort incommodés de la chaleur : un de mes beaux chevaux demeura dès Palaiſeau ; les autres ſix ont tenu bon juſqu'ici : nous partons dès deux heures du matin pour éviter l'extrême chaleur; encore aujourd'hui nous avons prévenu l'aurore dans ces bois pour voir *Sylvie*, c'eſt-à-dire, Malicorne où je me repoſerai demain. J'y ai trouvé les deux petites filles, *rechignées, un air triſte, une voix de Megere ;* j'ai dit, *ces petits ſont ſans doute à notre ami, fuyons-les ;* du reſte, *nos repas ne ſont point repas à la légere* (1). Jamais

(1) Voyez la Fable de la Fontaine, qui a pour titre, *l'Aigle & le Hibou*.

je n'ai vu une meilleure chere, ni une plus agréable maiſon : il me falloit toute l'eau que j'y ai trouvée, pour me rafraîchir du fond de chaleur que j'ai depuis ſix jours. Notre Abbé ſe porte bien ; mon fils & la Mouſſe me ſont d'une grande conſolation. Nous avons relu des Pieces de Corneille, & repaſſé avec plaiſir ſur toutes nos vieilles admirations. Nous avons auſſi un livre nouveau de Nicole ; c'eſt de la même étoffe que Paſcal, & que l'*éducation d'un Prince* ; mais cette étoffe eſt merveilleuſe ; on ne s'en ennuie point. Nous ſerons le 27 aux Rochers, où je trouverai une de vos lettres ; hélas ! c'eſt mon unique joie. Vous ne pouvez plus m'écrire qu'une fois la ſemaine, parce qu'auſſi-bien elles ne partiront de Paris que le Mercredi, & j'en recevrois deux à la fois. Il me ſemble que je m'ôte la moitié de mon bien ; cependant j'en ſuis aiſe ; parce que c'eſt autant de fatigue retranchée en l'état où vous êtes. Il faut que je ſois devenue de bonne humeur pour vouloir bien que vous preniez cela ſur moi : mais, ma fille, au nom de Dieu, conſervez-vous, ſi vous m'aimez. Ah ! que j'ai de regret à votre aimable perſonne ! N'aurez-vous jamais un moment de repos ? Faut-il uſer ſa vie à cette continuelle fatigue ? Je comprends les raiſons de M. de Grignan ; mais, en vérité, quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié.

Mon éventail eſt donc venu bien à propos ;

ne l'avez-vous pas trouvé joli ? Hélas, quelle bagatelle ! ne m'ôtez pas ce petit plaisir, quand l'occasion s'en présente, & remerciez-moi de la joie que je me donne, quoique ce ne soit que des riens. Mandez-moi bien de vos nouvelles ; c'est là de quoi il est question. Songez que j'aurai une de vos lettres tous les Vendredis ; mais songez aussi que je ne vous vois plus, que vous êtes à mille lieues de moi, que vous êtes grosse, que vous êtes malade ; songez..... non, ne songez à rien, laissez-moi tout songer dans mes grandes allées, dont la tristesse augmentera la mienne : j'aurai beau m'y promener, je n'y trouverai point ce que j'y avois la derniere fois que j'y fus. Adieu, ma très-chere enfant ; vous ne me parlez point assez de vous ; marquez toujours bien la date de mes lettres : hélas ! que diront-elles présentement ? Mon fils vous embrasse mille fois, il me désennuie extrêmement, & songe fort à me plaire : nous lisons, nous causons, comme vous le devinez fort bien. La Mousse tient bien sa partie, & par-dessus tout, notre Abbé qui se fait adorer, parce qu'il vous adore. Il m'a enfin donné tout son bien (2), il n'a point eu de repos que cela n'ait été fait ; n'en parlez à personne, la famille le dévoreroit : mais aimez-le bien sur ma parole, & sur ma parole aussi aimez-moi. J'embrasse ce fripon de Grignan, malgré ses forfaits.

(2) Madame de Sévigné étoit la niece bien aimée de l'Abbé de Coulanges ; & comme il passoit sa vie

Aux

Aux Rochers, Dimanche 31. Mai 1671.

ENFIN, ma fille, me voici dans ces pauvres Rochers : peut-on revoir ces allées, ces deviſes, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, ſans mourir de triſteſſe ? Il y a des ſouvenirs agréables; mais il y en a de ſi vifs & de ſi tendres, qu'on a peine à les ſupporter; ceux que j'ai de vous ſont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet que cel peut faire dans un cœur comme le mien ?

Si vous continuez de vous bien porter, ma chere enfant, je ne vous irai voir que l'année qui vient. La Bretagne & la Provence ne ſont pas compatibles : c'eſt une choſe étrange que les grands voyages : ſi l'on étoit toujours dans le ſentiment qu'on a, quand on arrive, on ne ſortiroit jamais du lieu où l'on eſt; mais la Providence fait qu'on oublie; c'eſt la même qui ſert aux femmes qui ſont accouchées : Dieu permet cet oubli, afin que le monde ne finiſſe pas, & que l'on faſſe des voyages en Provence. Celui que j'y ferai, me donnera la plus grande joie que je puiſſe recevoir dans ma vie : mais quelles penſées triſtes de ne point voir de fin à votre ſéjour ! J'admire & je loue de plus en plus votre ſageſſe, quoiqu'à vous dire le vrai, je ſois fortement touchée de cette impoſſibilité; j'eſpere qu'en ce

avec elle, rien n'étoit plus naturel que la donation qu'il lui fit de ſon bien.

temps-là nous verrons les choſes d'une autre maniere : il faut bien l'eſpérer ; car ſans cette conſolation, il n'y auroit qu'à mourir. J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois d'une telle noirceur, que j'en reviens plus changée que d'un accès de fievre. Il me paroît que vous ne vous êtes point trop ennuyée à Marſeille. Ne manquez pas de me mander comme vous aurez été reçue à Grignan. Ils avoient fait ici une maniere d'entrée à mon fils ; Vaillant avoit mis plus de quinze cens hommes ſous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate ; ils vont en très-bon ordre nous attendre à une lieue des Rochers. Voici un bel incident : Monſieur l'Abbé avoit mandé que nous arriverions le Mardi, & puis tout d'un coup il l'oublie ; ces pauvres gens attendent le Mardi juſqu'à dix heures du ſoir ; & quand ils ſont tous retournés chacun chez eux, bien triſtes & bien confus, nous arrivons paiſiblement le Mercredi, ſans ſonger qu'on eût mis une armée en campagne pour nous recevoir : ce contre-temps nous a fâchés ; mais quel remede ? voilà par où nous avons débuté. Mademoiſelle du Pleſſis eſt tout juſtement comme vous l'avez laiſſée ; elle a une nouvelle amie à Vitré, dont elle ſe pare, parce que c'eſt un bel eſprit qui a lu tous les Romans, & qui a reçu deux lettres de la Princeſſe de Tarente. J'ai fait dire méchamment par Vaillant, que j'étois jalouſe de cette nouvelle amitié, que je n'en témoignerois rien ;

mais que mon cœur étoit saisi : tout ce qu'elle dit là-dessus est digne de Moliere ; c'est une plaisante chose de voir avec quel soin elle me ménage, & comme elle détourne adroitement la conversation, pour ne point parler de ma rivale devant moi ; je fais aussi fort bien de mon côté. Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante ; Pilois (1) les éleve jusques aux nues avec une propreté admirable ; tout de bon, rien n'est si beau que ces allées que vous avez vu naitre. Vous savez que je vous donnai une maniere de devise qui vous convenoit : voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils qui est revenu de Candie, *vago d' fama ;* n'est-il point joli pour n'être qu'un mot ? Je fis écrire encore hier en l'honneur des paresseux, *bella cosa far niente.* Hélas ! ma fille, que mes lettres sont sauvages ! Où est le temps que je parlois de Paris comme les autres ? C'est purement de mes nouvelles que vous aurez ; & voyez ma confiance, je suis persuadée que vous aimez mieux celles-là que les autres. La compagnie que j'ai ici me plaît fort ; notre Abbé est toujours admirable ; mon fils & la Mousse s'accommodent fort bien de moi, & moi d'eux : nous nous cherchons toujours ; & quand les affaires me séparent d'eux, ils sont au désespoir, & me trouvent ridicule de préférer un compte de Fermier aux contes de la Fontaine. Ils vous aiment tous passionnément ; je crois qu'ils vous écriront : pour moi,

(1) Jardinier des Rochers.

je prends les devans, & n'aime point à vous parler en tumulte. Ma fille, aimez-moi donc toujours : c'eſt ma vie, c'eſt mon ame que votre amitié : je vous le diſois l'autre jour ; elle fait toute ma joie & toutes mes douleurs. Je vous avoue que le reſte de ma vie eſt couvert d'ombre & de triſteſſe, quand je ſonge que je la paſſerai ſi ſouvent éloignée de vous.

Aux Rochers, Dimanche 7 Juin 1671.

J'Ai reçu vos deux lettres avec une ſorte de joie, qu'il n'eſt pas aiſé d'expliquer dans une lettre. Celle que vous avez écrite à mon fils, n'eſt pas fricaſſée dans de la neige ; vraiment elle eſt fricaſſée dans du ſel à pleines mains : depuis le premier mot juſqu'au dernier elle eſt parfaite ; je laiſſe à mon fils le ſoin de vous répondre, & de vous dire comme il a réuſſi dans ſa paroiſſe, & dans un bal de Vitré. Nous avons lu Bertrand du Gueſclin en quatre jours ; cette lecture nous a divertis. Au reſte, vous n'avez pas bien vu ; ma caleche n'eſt pas rompue par les chemins ; mes arcs ſont forgés de la propre main de Vulcain : à moins que de venir de cette fournaiſe, ils n'auroient pas réſiſté à un troiſieme voyage de Brétagne : ce que vous voulez dire, c'eſt que l'un de mes chevaux, le plus beau de France, eſt reſté à Nogent, & y mourra, ſelon ce qu'on m'en écrit ; c'eſt cela qui vous a trompée. Il eſt vrai que j'eus, il y a quelque tems, une coli-

que très-fâcheuſe : mais j'admire d'Hacqueville de vous avoir mandé que je ne le lui avois pas fait ſavoir ; ce qui eſt plaiſant, c'eſt qu'il a eu tort en cette occaſion ; & comme il a gagé d'être parfait, il n'a point pouſſé ſa juſtification avec moi, & veut ſe racquitter auprès de vous, en diſant que j'ai eu tort : mais je n'en puis jamais avoir avec lui ſur le chapitre de l'amitié ; je l'aime tendrement, & ſon amitié m'eſt un tréſor ineſtimable. Voici comme la choſe ſe paſſa : j'allois à la Meſſe en caleche avec ma tante ; à moitié chemin j'eus un grand mal de cœur, je craignis les ſuites, je revins ſur mes pas, je vomis beaucoup ; voilà de grandes douleurs dans le côté droit, de grands vomiſſemens encore, des douleurs redoublées, & une ſuppreſſion qui me tenoit dès la nuit : l'allarme ſe met au camp : on envoie chez *Pequet*, qui eut de moi des ſoins extrêmes : on envoie chez l'Apoticaire, on envoie quérir un demi-bain, on envoie chercher de certaines herbes ; ſi j'avois eu dix laquais, ils auroient tous été employés. Je ne ſongeai point du tout à Madame de la Fayette ; notre petit Tapiſſier, qui alloit chez elle pour travailler, lui dit l'état où j'étois. Je vis arriver Madame de la Fayette, comme j'étois dans le bain : elle me dit ce qui l'avoit fait venir, & qu'elle avoit rencontré un laquais de d'Hacqueville, à qui elle avoit dit mon mal, perſuadée qu'il viendroit me voir dès qu'il l'auroit appris. Cependant le jour ſe

paſſe, mais non pas ma colique : je fus encore aſſez mal la nuit ; je n'entendois point parler de d'Hacqueville ; je ſentis ſon oubli : j'y penſai, j'en parlai : le matin je me portai mieux, & mieux à ces maux-là, c'eſt être guérie. M. d'Ormeſſon vint à moi tout effrayé, & me dit que M. d'Hacqueville venoit de lui apprendre au Palais que j'étois fort mal : il le ſavoit donc. Le ſoir je lui écrivis une petite plainte amoureuſe : il fut embarraſſé, & voulut me donner de méchantes raiſons : je lui fis voir clair que je n'avois pas envoyé chez Madame de la Fayette : il ne pouſſa pas ce qu'il avoit dit à Monſieur d'Ormeſſon, qui le rendoit coupable : & moi qui ſuis honnête, je ne voulus pas le pouſſer auſſi, & lui laiſſai dire qu'il n'avoit appris mon mal que par mon billet. Voilà une belle narration bien divertiſſante & bien néceſſaire : mais elle eſt vraie : ma fille, ſi vous n'êtes fatiguée de ce récit, vous avez une bonne ſanté : je fais vœu de n'en jamais faire de ſi long.

Vous avez donc vu un pauvre vieux homme qu'on alloit rouer ; il s'eſt mieux comporté qu'un certain Comte Frangipani, qui fut exécuté, il y a deux mois, à Vienne, pour avoir conſpiré contre l'Empereur. Ce Frangipani ſe trouva ſi incapable de ſupporter la mort en public, qu'il fallut le traîner au ſupplice, & le tenir à quatre : voilà juſtement tout comme je ferois. Mais à propos de ſupplice, en voici un petit qui vous fera friſſonner. M. du Pleſſis

avoit aux deux pieds un petit mal, comme vous en avez eu ; au lieu du traitement que vous a fait Charon, il a trouvé ici un fort habile homme, *un homme admirable*, dit Mademoiſelle du Pleſſis, qui lui a propoſé un petit remede anodin ; c'eſt de lui arracher de vive force les deux ongles des orteils tout entiers, & toute la racine, afin, dit-il, que cette incommodité ne revienne plus : il en étoit au lit, quand nous ſommes arrivés ; il marche préſentement, mais c'eſt comme un château branlant ; je crois qu'on lui dira toute ſa vie, *je crains que vous ne tombiez, vous n'êtes pas trop bien aſſuré ſur vos jambes* (1). Du reſte, Mademoiſelle du Pleſſis eſt toujours adorable : elle avoit ouï dire que M. de Grignan étoit *le plus beau garçon qu'on eût ſu voir ;* prenez ſon ton, vous lui auriez donné un ſecond ſouffler. (2). Je ſuis quelquefois aſſez malencontreuſe pour dire quelque choſe qui lui plaiſe ; je voudrois que vous l'entendiſſiez me louer & me copier. Elle a retenu auſſi certaines choſes que vous diſiez ici, qu'elle nous redonne avec la même grace : hélas ! ſi rien ne me faiſoit mieux ſouvenir de vous, que je ſerois heureuſe !

Pomenars (3) eſt toujours accablé de pro-

(1) Trait du Roman comique.

(2) Voyez la lettre du 26 Juillet ſuivant.

(3) Gentilhomme Breton, dont on a dit qu'il avoit eu un procès pour fauſſe monnoie, & qu'ayant été juſtifié, il paya les épices de ſon Arrêt en fauſſes eſpeces. *Voyez les lettres du 24 & 29 Juillet ſuivant ;*

cès criminels, où il ne va jamais moins que de ſa vie. Il ſollicitoit l'autre jour à Rennes avec une grande barbe ; quelqu'un lui demanda pourquoi il ne ſe faiſoit point raſer ? « Moi, » dit-il, je ſerois bien fou de prendre de la » peine après ma tête, ſans ſavoir à qui elle » doit être. Le Roi me la diſpute ; quand on » ſaura à qui elle doit demeurer, ſi c'eſt à » moi, j'en aurai ſoin. » Voilà de quelle maniere triſte il ſollicite ſes Juges.

Vous verrez par cette lettre de l'Evêque de Marſeille, que nous ſommes toujours amis : il me ſemble que j'ai reçu plus de dix fois cette même lettre ; ce ſont toujours les mêmes phraſes ; il ne donne point dans la *Juſtice de croire ;* il me prie d'être perſuadée *qu'il eſt avec une vénération extraordinaire, l'Evêque de Marſeille ;* & je le crois. Continuez l'amitié ſincere qui eſt entre vous ; ne levez point le maſque, & ne vous chargez point d'avoir une haine à ſoutenir : c'eſt un plus grand fardeau que vous ne penſez. Quelle audace de vous faire peindre ! Je m'en réjouis ; c'eſt ſigne que vous êtes belle. Votre frere eſt un tréſor de folie, qui tient bien ſa place ici. Nous avons quelquefois encore de bonnes converſations, dont il pourroit faire ſon profit : mais ſon eſprit eſt un peu fricaſſé dans de la crême fouettée ; il eſt aimable à cela près. Et l'Italien, l'oubliez-vous ? J'en lis toujours

& l'article de Bouillé, dans les Mémoires d'Amelot de la Houſſaie.

un peu pour entretenir nobleſſe. Vous dites donc que M. de Grignan m'embraſſe. Vous perdez le reſpect, mon pauvre Grignan : viens donc un peu jouer dans mon mail, je t'en conjure ; il y fait ſi beau ; j'ai tant d'envie de vous voir jouer, vous avez ſi bonne grace, vous faites de ſi jolis coups. Vous êtes bien cruel de me refuſer une promenade d'une heure ſeulement. Et vous, ma petite, venez, nous cauſerons.

Aux Rochers, Mercredi 10 Juin 1671.

JE m'en vais vous entretenir aujourd'hui, ma chere enfant, ce qui s'appelle, de la pluie & du beau temps. Je n'ai vos lettres que le Vendredi, & j'y fais réponſe le Dimanche. Je commence donc par la pluie, car il n'eſt pas queſtion du beau temps. Il y a huit jours qu'il pleut ici continuellement ; je dis, continuellement, parce que la pluie n'eſt interrompue que par des orages. Je ne puis ſortir, mes ouvriers ſont diſperſés ; je ſuis dans une triſteſſe épouvantable ; la Mouſſe eſt tout chagrin auſſi : nous liſons, cela nous ſoutient la vie. Mon fils eſt à Rennes, où nous avons cru qu'il falloit l'envoyer pour y voir le P. Préſident & beaucoup d'amis que j'y ai conſervés : s'il a du temps, je lui conſeillerai auſſi d'aller voir M. de Coëſquen ; il eſt en âge de rendre ces ſortes de devoirs. Il y eut encore Dimanche un bal à Vitré. J'ai peur que mon

fils ne trouve de bonne compagnie dix ou douze hommes, qui ſouperent avec lui à la Tour de Sévigné : il faut les ſouffrir ; mais il faut bien ſe garder de les trouver bons. Il y eut dans ce repas une jolie querelle ſur un rien : un démenti ſe fit entendre, on ſe jetta entre deux, on parla beaucoup, on raiſonna peu ; Monſieur le Marquis eut l'honneur d'accommoder cette affaire, & partit enſuite pour Rennes. Il y a de grandes cabales à Vitré : Mademoiſelle de Croqueoiſon ſe plaint de Mademoiſelle du Cerni, parce que l'autre jour à un bal il y eut des oranges douces, dont on ne lui fit point de part ; il faudroit entendre là-deſſus Mademoiſelle du Pleſſis & les Launayes, comme elles poſſedent bien les détails de cette affaire. Mademoiſelle du Pleſſis laiſſe périr toutes les affaires qu'elle a à Vitré, & ne veut pas y mettre le pied, de peur de me donner de la jalouſie de cette nouvelle amie ; & même l'autre jour, afin de me donner un entier repos, elle m'en dit beaucoup de mal : quand il fait beau, cela me fait rire ; mais quand il pleut, je lui donnerois bien un ſoufflet, comme vous fîtes un jour. Madame de Coulanges me mande qu'elle n'a point de nouvelles de Brancas, ſinon, que de ſes ſix chevaux de carroſſe, il ne lui en eſt reſté qu'un, & qu'il a été le dernier à s'en appercevoir. On ne me mande rien de nouveau : notre petite d'Alegre eſt chez ſa mere ; on croit que M. de Seignelai l'épouſera. Je m'i-

magine que vous ne manquez pas de gens qui vous mandent tout ; pour moi, je mépriſe tous les petits événemens ; j'en voudrois qui puſſent me donner de grands étonnemens. J'en ai eu ce matin dans le cabinet de l'Abbé ; nous avons trouvé avec ces jettons qui ſont ſi bons, que j'aurai eu *cinq cens trente mille livres de bien*, en comptant toutes mes petites ſucceſſions. Savez-vous bien que ce que m'a donné notre cher Abbé ne ſera pas moins de *quatre-vingt mille francs?* Hélas ! vous croyez bien que je n'ai pas d'impatience de l'avoir ; & 100000 *liv.* de Bourgogne ; voilà qui eſt venu depuis que vous êtes mariée ; le reſte, c'eſt *cent mille écus* en me mariant ; *dix mille écus* depuis de M. de Châlons, & *vingt mille francs* des petits partages de certains oncles : mais n'admirez-vous pas où ma plume eſt allée me jettter ? Je ferois bien mieux de vous dire ce que je ſouffre tous les jours quand je fais réflexion en quels endroits la Providence nous a placées pour y paſſer la vie. Voilà de quoi je compoſe ma bile : je ſouhaite que vous n'en compoſiez point la vôtre ; vous n'en avez pas beſoin dans l'état où vous êtes ; vous avez un mari qui vous adore : rien ne manque à votre grandeur ; tâchez ſeulement de faire quelque miracle à vos affaires, afin que le retour de Paris ne ſoit retardé que par les devoirs de votre charge, & point par néceſſité. Voilà qui eſt bien aiſé à dire : je voudrois qu'il le fût encore plus à faire ; les

ſouhaits n'ont jamais été défendus. On me mande que Madame de Valavoire eſt à Paris, & qu'elle ne peut ſe taire de votre beauté, de votre politeſſe, de votre eſprit, de votre capacité, & même de votre coëffure que vous avez devinée, & que vous exécutez comme au milieu de la Cour. Madame de la Troche, & moi, nous avons l'honneur de vous l'avoir aſſez bien repréſentée, pour vous mettre à portée de faire ce petit miracle. Elle eſt encore à Paris cette Troche; elle ira vers la fin de ce mois chez elle; pour moi, je ne ſais encore ce que me feront les Etats; je crois que je m'enfuirai de peur d'être ruinée. C'eſt une belle choſe que d'aller dépenſer mille écus en fricaſſées & en dîners, pour l'honneur d'être la maiſon de plaiſance de Monſieur & de Madame de Chaulnes, de Madame de Rohan, de M. de Lavardin & de toute la Bretagne, qui, ſans me connoître, pour le plaiſir de contrefaire les autres, ne manqueroit pas de venir ici; nous verrons. Je regrette ſeulement de quitter M. d'Harrouis, & cette maiſon, où je n'aurai pas encore fait la moitié des affaires que j'y ai. Au reſte, ma fille, une de mes grandes envies, ce ſeroit d'être dévote; j'en tourmente la Mouſſe tous les jours; je ne ſuis, ni à Dieu, ni au diable: cet état m'ennuie, quoiqu'entre nous je le trouve le plus naturel du monde. On n'eſt point au diable, parce qu'on craint Dieu, & qu'au fond on a un principe de religion; on n'eſt point à Dieu

auſſi, parce que ſa loi paroît dure, & qu'on n'aime point à ſe détruire ſoi-même : cela compoſe les tiédes, dont le grand nombre ne m'étonne point du tout, j'entre dans leurs raiſons : cependant Dieu les hait; il faut donc ſortir de cet état ; & voilà la difficulté. Mais peut-on jamais être plus inſenſée que je le ſuis, en vous écrivant à l'infini toutes ces rapſodies? Ma chere enfant, *je vous demande excuſe* à la mode du pays; je cauſe avec vous, cela me fait plaiſir : gardez-vous bien de me faire réponſe; mandez-moi ſeulement des nouvelles de votre ſanté, avec un demi-brin de vos ſentimens, pour me faire voir ſi vous êtes contente, & ſi vous vous plaiſez à Grignan. Voilà tout; aimez-moi : quoique nous ayons tourné ce mot en ridicule, il eſt naturel, il eſt bon.

Aux Rochers, Dimanche 14 Juin 1671.

JE comptois recevoir Vendredi deux de vos lettres à la fois : & comment ſe peut-il que je n'en aie ſeulement pas une! Ah! ma fille, de quelque endroit que vienne ce retardement, je ne puis vous dire ce qu'il me fait ſouffrir. J'ai mal dormi ces deux nuits paſſées; j'ai renvoyé deux fois à Vitré, pour chercher à m'amuſer de quelque eſpérance; mais c'eſt inutilement. Je vois par-là que mon repos eſt entiérement attaché à la douceur de recevoir de vos nouvelles. Me voilà inſenſiblement tombée dans la radoterie de Cheſieres; je com-

prends ſa peine, ſi elle eſt comme la mienne; je ſens ſes douleurs de n'avoir pas reçu cette lettre du 27; on n'eſt pas heureux, quand on eſt comme lui. Dieu me préſerve de ſon état; & vous, ma fille, préſervez-m'en ſur toutes choſes. Adieu, je ſuis chagrine, je ſuis de mauvaiſe compagnie: quand j'aurai reçu de vos lettres, la parole me reviendra. Quand on ſe couche, on a des penſées qui ne ſont que gris-brun, comme dit M. de la Rochefoucauld; & la nuit, elles deviennent tout-à-fait noires, je ſais qu'en dire.

Aux Rochers, Dimanche 21 Juin 1671.

ENFIN, ma fille, je reſpire à mon aiſe, je fais un ſoupir comme M. de la Souche (1): mon cœur eſt ſoulagé d'une preſſe qui ne me donnoit aucun repos; j'ai été deux ordinaires ſans recevoir de vos lettres, & j'étois ſi fort en peine de votre ſanté, que j'étois réduite à ſouhaiter que vous euſſiez écrit à tout le monde, hormis à moi. Je m'accommodois mieux d'avoir un peu été retardée dans votre ſouvenir, que de porter l'épouvantable inquiétude que j'avois de votre ſanté: mais, mon Dieu! je me repens de vous avoir écrit mes douleurs; elles vous donneront de la peine, quand je n'en aurai plus; voilà le malheur d'être éloignés: hélas! il n'eſt pas le ſeul.

(1) Voyez la Scene VII du ſecond Acte de l'*Ecole des Femmes*.

Vous me mandez des choſes admirables de vos cérémonies de la Fête-Dieu : elles ſont tellement profanes, que je ne comprends pas comme votre ſaint Archevêque (2) veut les ſouffrir : il eſt vrai qu'il eſt italien, & que cette mode vient de ſon pays. Enfin, ma fille, vous êtes belle ; quoi ! vous n'êtes point pâle, maigre, abattue, comme la Princeſſe Olympie ! ah ! je ſuis trop heureuſe. Au nom de Dieu, amuſez-vous, appliquez-vous à vous bien conſerver ; je vous remercie de vous habiller ; cette négligence que nous vous avons tant reprochée, étoit d'une honnête femme ; votre mari peut vous en remercier : mais elle étoit bien ennuyeuſe pour les ſpectateurs. Nous avons eu ici des pluies continuelles ; & au lieu de dire, après la pluie vient le beau temps, nous diſons, après la pluie vient la pluie. Tous nos ouvriers ont été diſperſés ; & au lieu de m'adreſſer votre lettre au pied d'un arbre, vous auriez pu l'adreſſer au coin du feu. Nous avons eu depuis mon arrivée beaucoup d'affaires ; nous ne ſavons encore ſi nous fuirons les Etats, ou ſi nous les affronterons. Ce qui eſt certain, c'eſt que nous ſommes bien loin de vous oublier : nous en parlons très-ſouvent ; mais quoique j'en parle beaucoup, j'y penſe encore davantage ; & en un mot, j'y penſe d'autant plus, que très-ſouvent je ne veux pas parler de vous : il y a des excès qu'il faut corriger, & pour être polie, & pour être politi-

(2) Le Cardinal Grimaldi.

que : il me ſouvient encore comme il faut vivre pour n'être pas peſante ; je me ſers de mes vieilles leçons. Nous liſons fort ici : la Mouſſe m'a priée qu'il pût lire le Taſſe avec moi ; je le ſais fort bien, parce que j'ai très-bien appris l'Italien ; cela me divertit : ſon latin & ſon bon ſens le rendent un bon Ecolier ; & ma routine & les bons Maîtres que j'ai eus, me rendent une bonne Maîtreſſe. Mon fils nous lit des bagatelles, des Comédies qu'il joue comme Moliere, des Vers, des Romans, des Hiſtoires ; il eſt fort amuſant, il a de l'eſprit, il entend bien, il nous entraîne ; il nous a empêchés de prendre aucune lecture ſérieuſe, comme nous en avions le deſſein : quand il ſera parti, nous reprendrons quelque belle morale de Nicole : mais ſur-tout, il faut tâcher de paſſer ſa vie avec un peu de joie & de repos ; & le moyen, quand on eſt à cent mille lieues de vous ? Vous dites fort bien, on ſe voit & on ſe parle au travers d'un gros crêpe. Vous connoiſſez les Rochers, & votre imagination ſait un peu où me prendre ; pour moi, je ne ſais où j'en ſuis, je me ſuis fait une Provence, une maiſon à Aix, peut-être plus belle que celle que vous avez ; je vous y trouve. Pour Grignan, je le vois auſſi ; mais vous n'avez point d'arbres, cela me fache ; je ne vois pas bien où vous vous promenez ; j'ai peur que le vent ne vous emporte ſur votre terraſſe : ſi je croyois qu'il pût vous apporter ici par un tourbillon, je tiendrois toujours mes

fenêtres

fenêtres ouvertes, & je vous recevrois, Dieu ſait ! voilà une folie que je pouſſerois loin : mais ie reviens, & je trouve que le Château de Grignan eſt parfaitement beau, il ſent bien les anciens Adhémars. Je ſuis ravie de voir comme le bon Abbé vous aime ; ſon cœur eſt pour vous, comme ſi le l'avois pétri de mes propres mains ; cela fait juſtement que je l'adore. Votre fille eſt plaiſante ; elle n'a pas oſé aſpirer à la perfection du nez de ſa mere, elle n'a pas voulu auſſi .... je n'en dirai pas davantage ; elle a pris un troiſieme parti, & s'eſt aviſée d'avoir un petit nez quarré (3) : mon enfant, n'en êtes-vous point fâchée ? Mais pour cette fois, vous ne devez pas avoir cette idée ; mirez-vous, c'eſt tout ce que vous devez faire, pour finir heureuſement ce que vous commencez ſi bien.

Aux Rochers, Mercredi 24 Juin, au coin de mon feu, 1671.

JE ne vous parlerai plus du temps ; je ſerois auſſi ennuyeuſe que lui, ſi je ne finiſſois ce chapitre.

Qu'il ſoit beau, qu'il ſoit laid ; je n'en veux plus rien dire,
J'en ai fait vœu, &c.

Je n'ai point eu de vos lettres cette ſemaine ; mais je n'en ai point été en peine, parce que

(3) C'eſt à dire, à peu près comme celui de Madame de Sévigné.

vous m'aviez mandé que vous ne m'écririez pas. J'en attends donc de Grignan avec impatience; mais pour l'autre ſemaine, comme je n'y étois point préparée, je vous avoue que le mal-entendu qui retint mes lettres, me donna une violente inquiétude. J'en ai bien importuné le pauvre d'Hacqueville, & vous-même, ma fille : je m'en répens, & voudrois bien ne l'avoir pas fait; mais je ſuis naturelle; & quand mon cœur eſt en preſſe, je ne puis m'empêcher de me plaindre à ceux que j'aime bien : il faut pardonner ces ſortes de foibleſſes, comme diſoit un jour Madame de la Fayette; a-t-on gagé d'être parfaite? Non, aſſurément; & ſi j'avois fait cette gageure, j'y aurois bien perdu mon argent. J'ai eu ici deux fois M. de Coëtquen à trois jours l'un de l'autre; il alloit affermer une terre à trois lieues d'ici, & pour la hauſſer de cinquante francs, il a dépenſé cent piſtoles dans ſon voyage. Il m'a fort demandé de vos nouvelles & de celles de M. de Grignan : en parlant des gens adroits & de belle taille, il le nomma le plus naturellement du monde : je vous prie de me mander s'il eſt toujours digne qu'on le mette au premier rang des gens adroits. Nous trouvâmes votre proceſſion admirable; je ne crois pas qu'il y en ait une en France qui lui reſſemble (1). Mes allées ſont d'une beauté extrême. Je vous les ſouhaite quelquefois, pour ſervir de prome-

(1) La Proceſſion de la Fête-Dieu eſt la choſe du monde la plus extravagante à Aix.

nade aux habitans de votre grand Château. Mon fils eſt encore ici, & ne s'y ennuie point du tout : j'aurois pluſieurs choſes à vous dire ſur ſon chapitre ; mais ce ſera pour un autre temps. Nous avons eu de vilains *Bohêmes* (2), qui nous ont fait mal au cœur. *Il ne danſeriont ma foi, Madame, non plus, ne vous déplaiſe, ſauf le reſpect qui eſt dû à votre grandeur, non plus que des balles de laine.* Voilà ce que dit une de leurs femmes, qui étoit en colere contre la moitié de ſa compagnie. J'ai retrouvé ici le dialogue que vous fîtes un jour avec Pomenars ; nous en avons ri aux larmes. Pomenars peut ſe faire raſer au moins d'un côté ; il eſt hors de l'affaire de ſon enlevement, il n'a plus que le courant de ſa fauſſe monnoie, dont il ne ſe met guères en peine. Que vous dirai-je encore, ma petite ? Il y a peu de choſe dont on puiſſe parler à cœur ouvert de trois cens lieues. Une converſation dans le mail me ſeroit bien néceſſaire ; c'eſt un lieu admirable pour diſcourir, quand on a le cœur comme je l'ai : je ne veux point vous parler de la tendreſſe vive & naturelle que j'ai pour vous ; ce chapitre ſeroit ennuyeux. Adieu donc, ma très-aimable.

(2) On nommoit ainſi certains vagabonds, qui alloient en bande, courant les Villes de Province & les campagnes, où ils gagnoient leur vie à danſer, à donner la bonne aventure, & ſur-tout à marauder par-tout où ils pouvoient.

Aux Rochers, Dimanche 28 Juin 1671.

VOUS me récompenſez bien de mes pertes paſſées : j'ai reçu deux lettres de vous, qui m'ont tranſportée de joie : ce que je ſens en les liſant ne peut s'imaginer. Si j'ai contribué quelque choſe à l'agrément de votre ſtyle, je croyois ne travailler que pour le plaiſir des autres, & non pas pour le mien : mais la Providence, qui a mis tant d'eſpaces & tant d'abſences entre nous, m'en conſole un peu par les charmes de votre commerce, & encore plus par la ſatisfaction que vous me témoignez de votre établiſſement & de la beauté de votre Château : vous m'y repréſentez un air de grandeur & une magnificence dont je ſuis enchantée. J'avois vu, il y a long-temps, des relations pareilles de la premiere Madame de Grignan : (1) je ne devinois pas que toutes ces beautés ſeroient un jour ſous vos commandemens : je veux vous remercier d'avoir bien voulu m'en parler en détail. Si votre lettre m'avoit ennuyée, outre que j'aurois mauvais goût, il faudroit encore que j'euſſe bien peu d'amitié pour vous, & que je fuſſe bien indifférente pour ce qui vous touche. Défaites-vous de cette haine que vous avez pour les détails, je vous l'ai déjà dit, & vous pouvez le ſentir : ils ſont auſſi chers de ceux que nous aimons, qu'ils nous ſont ennuyeux des au-

(1) Angélique-Clarice d'Angennes.

tres : & cet ennui ne vient jamais que de la profonde indifférence que nous avons pour ceux qui nous en importunent : ſi cette obſervation eſt vraie, jugez de ce que me ſont vos relations. En vérité, c'eſt un grand plaiſir que d'être, comme vous êtes, une véritable grande Dame : je comprends bien les ſentimens de Monſieur de Grignan, en vous voyant admirer ſon Château : une grande inſenſibilité là-deſſus le mettroit dans un chagrin que je m'imagine plus aiſément qu'une autre : je prends part à la joie qu'il a de vous voir contente : il y a des cœurs qui ont tant de ſympathie en certaines choſes, qu'ils ſentent par eux ce que penſent les autres. Vous me parlez trop peu de Vardes (2) & de ce pauvre Corbinelli : n'avez-vous point été bien-aiſe de parler leur langage ? Comment va la belle paſſion de Vardes pour la T** ? Dites-moi s'il eſt bien déſolé de la longueur infinie de ſon exil, ou ſi la Philoſophie & un peu de *miſanthroperie* ſoutiennent ſon cœur contre les coups de l'amour & de la fortune. Vos lectures ſont bonnes : Pétrarque doit vous divertir avec le Commentaire que vous avez : celui que nous avoit fait Mademoiſelle de Scuderi ſur certains Sonnets, les rendoit agréables à lire. Pour Tacite, vous ſavez comme j'en étois charmée ici pendant nos lectures, & comme je vous inter-

(2) Il avoit été exile en 1665 pour des intrigues de Cour, & ne fut rappellé qu'en 1682. C'étoit un homme infiniment aimable.

rompois ſouvent pour vous faire entendre des périodes où je trouvois de l'harmonie : mais ſi vous en demeurez à la moitié, je vous gronde ; vous ferez tort à la majeſté du ſujet ; il faut vous dire comme ce Prélat diſoit à la Reine-Mere, *ceci eſt hiſtoire, vous ſavez le conte* : je ne vous pardonne ce manque de courage que pour les Romans que vous n'aimez pas. Nous liſons le Taſſe avec plaiſir, je m'y trouve habile par l'habileté des Maîtres que j'ai eus. Mon fils fait lire Cléopatre (3) à la Mouſſe, & malgré moi je l'écoute, & j'y trouve encore quelque amuſement. Mon fils s'en va en Lorraine ; ſon abſence nous donnera beaucoup d'ennui. Vous ſavez comme je ſuis ſur le chagrin de voir partir une compagnie agréable ; vous ſavez auſſi mes tranſports de joie, quand je vois partir une chienne de carroſſée, qui m'a contrainte & ennuyée ; c'eſt ce qui nous faiſoit décider nettement qu'une méchante compagnie eſt plus ſouhaitable qu'une bonne. Je me ſouviens de toutes ces folies que nous avons dites ici, & de tout ce que vous y faiſiez, & de tout ce que vous y diſiez : ce ſouvenir ne me quitte jamais, & puis tout d'un coup je penſe où vous êtes ; mon imagination ne me préſente qu'un grand eſpace fort éloigné ; votre Château m'arrête maintenant les yeux ; les murailles de votre mail me déplaiſent. Le nôtre eſt d'une beauté ſurprenante, & tout le jeune plant que vous avez vu, eſt délicieux : c'eſt une jeuneſſe que je

(3) Roman de la Calprenede.

prends plaisir d'élever jusqu'aux nues; & très-souvent, sans considérer les conséquences, ni mes intérêts, je fais jetter de grands arbres à bas, parce qu'ils font ombrage, ou qu'ils incommodent mes jeunes enfans : mon fils regarde cette conduite; mais je ne lui en laisse pas faire l'application. Pilois (4) est toujours mon favori, & je préfere sa conversation à celle de plusieurs, qui ont conservé le titre de Chevalier au Parlement de Rennes. Je suis libertine plus que vous; je laissai l'autre jour retourner chez soi un carrosse plein de *fouesnellerie* par une pluie horrible, faute de les prier de bonne grace de demeurer; jamais ma bouche ne put prononcer les paroles qui étoient nécessaires. Ce n'étoient pas les deux jeunes femmes; c'étoit la mere & une guimbarde de Rennes & les fils. Mademoiselle du Plessis est toute telle que vous la représentez, & encore un peu plus impertinente; ce qu'elle dit tous les jours sur la crainte de me donner de la jalousie, est une chose originale, dont je suis au désespoir, quand je n'ai personne pour en rire. Sa belle sœur est fort jolie sans être ridicule en rien, & parle Gascon au milieu de la Bretagne : j'en ai la même joie que vous avez de ma Laguette, qui parle Parisien au milieu de la Provence; cette petite Basse-Brete est fort aimable. Je vous trouve fort heureuse d'avoir Madame de Simiane; (5) vous

(4) Jardinier des Rochers.

(5) Madelaine Hai-du-Châtelet, femme de Char-

avez avec elle un fonds de connoiſſance qui doit vous ôter toutes ſortes de contraintes, c'eſt beaucoup ; cela vous fera une compagnie agréable : puiſqu'elle ſe ſouvient de moi, faites-lui bien mes complimens, je vous en conjure, & à notre cher Coadjuteur : nous ne nous écrivons plus, & nous ne ſavons pourquoi ; nous nous trouvons trop loin, cependant j'admire la diligence de la Poſte. La comparaiſon de Chilli m'a ravie, & de voir ma chambre déja marquée : je ne ſouhaite rien tant que de l'occuper ; ce ſera de bonne heure l'année qui vient, & cette eſpérance me donne une joie, dont vous comprendrez une partie par celle que vous aurez de m'y recevoir. J'admire *Catau*, je crois qu'elle eſt mariée ; mais elle a eu une conduite bien mal-honnête & bien ſcandaleuſe ; je lui pardonne moins d'avoir voulu tuer ſon enfant, étant de ſon mari, que ſi elle l'avoit eu d'un autre ; & cela vient d'un bien plus mauvais fonds. Son mari, à ce qu'on me mande de Paris, eſt un certain *Droguet*, que vous avez vu laquais de Cheſieres. L'amour eſt quelquefois bien inutile de s'amuſer à de ſi ſottes gens ; je voudrois qu'il ne fût que pour les gens choiſis, auſſi-bien que tous ſes effets qui me paroiſſent trop communs & trop répandus. Si vous vous chargez de rougir pour toutes vos voiſines, & que votre imagination ſoit

les-Louis, Marquis de Simiane. Elle fut dans la ſuite belle-mere de Pauline de Grignan.

toujours

toujours auſſi vive qu'avec la B**, vous ſortirez toujours belle comme un Ange de toutes vos converſations. Vous voulez donc que je mette ſur ma conſcience le paquet de cette femme, je le veux; mais avec cette précaution, que je ne vous réponds pas que cela ſoit vrai; au contraire, je le crois faux : il ne faut point croire aux méchantes langues; en un mot, je renonce au pacte. On diſoit donc que M** avoit un peu avancé les affaires, & qu'il avoit eu grand'hâte de la marier; cependant

Cela ne put être ſi juſte,
Qu'au bout de cinq mois, comme Auguſte,
(*Monſieur de C***) ne ſe trouvât un héritier.

La queſtion fut de faire paſſer pour une mauvaiſe couche la meilleure qui fut jamais, & un enfant qui ſe portoit à merveilles, pour un petit enfant mort. Ce fut une habileté qui couta de grands ſoins à ceux qui s'en mêlerent, & qui feroit bien une hiſtoire de Roman : j'en ai ſu tout le détail; mais ce ſeroit une narration infinie. En voilà aſſez pour faire que vous rougiſſiez, ſi on parle de ſe bleſſer à cinq mois; l'enfant mourut heureuſement. Je reviens encore à vous, c'eſt-à-dire, à cette divine fontaine de Vaucluſe; quelle beauté! Pétrarque avoit bien raiſon d'en parler ſouvent : mais ſongez que je verrai toutes ces merveilles; moi, qui honore les antiquités, j'en ſerai ravie, & de toutes les magnificences de Grignan. L'Abbé aura bien des affai-

res; après les ordres doriques & les titres de votre maiſon, il n'y a rien à ſouhaiter que l'ordre que vous y allez mettre; car ſans un peu de ſubſiſtance, tout eſt dur, tout eſt amer. Ceux qui ſe ruinent, me font pitié : c'eſt la ſeule affliction dans la vie, qui ſe faſſe ſentir également, & que le temps augmente, au lieu de la diminuer. J'ai ſouvent des converſations ſur ce ſujet avec un de nos petits amis : s'il veut profiter de toutes celles que nous avons faites, il en a pour long-temps, & ſur toutes ſortes de chapitres, & d'une maniere ſi peu ennuyeuſe, qu'il ne devroit pas les oublier. Je ſuis aiſe que vous ayez cette automne une couple de beaux-freres; je trouve que votre journée eſt fort bien réglée : on va loin ſans mourir d'ennui, pourvu qu'on ſe donne des occupations & qu'on ne perde point courage. Le beau temps a remis tous mes ouvriers en campagne, cela me divertit : quand j'ai du monde, je travaille à ce beau parement d'Autel, que vous m'avez vu traîner à Paris; quand je ſuis ſeule, je lis, j'écris, je ſuis en affaires dans le cabinet de notre Abbé; je vous le ſouhaite quelquefois pour deux ou trois jours ſeulement.

Je conſens au commerce de bel eſprit que vous me propoſez. Je fis l'autre jour une maxime tout de ſuite ſans y penſer, & je la trouvai ſi bonne, que je crus l'avoir retenue par cœur de celles de M. de la Rochefoucauld; je vous prie de me le dire; en ce cas il faudroit louer

ma mémoire plus que mon jugement : je disois, comme si je n'eusse rien dit, que *l'ingratitude attire les reproches, comme la reconnoissance attire de nouveaux bienfaits.* Dites-moi donc ce que c'est que cela : l'ai-je lu ? l'ai-je rêvé ? l'ai-je imaginé ? Rien n'est plus vrai que la chose, & rien n'est plus vrai aussi que je ne sais où je l'ai prise, & que je l'ai trouvée toute rangée dans ma tête & au bout de ma langue. Pour la Sentence de *bella cosa, far niente*, vous ne la trouverez plus si fade, quand vous saurez qu'elle est dite pour votre frere : songez à sa déroute de cet hiver. Adieu, ma très-aimable enfant, conservez-vous, soyez belle, habillez-vous, amusez-vous, promenez-vous. Je viens d'écrire à Vivonne (6) pour un Capitaine Bohême, afin qu'il lui relâche un peu ses fers, pourvu que cela ne soit point contre le service du Roi. Il y avoit parmi nos *Bohêmes* dont je vous parlois l'autre jour (7), une jeune fille qui danse très-bien, & qui me fit extrêmement souvenir de votre danse : je la pris en amitié ; elle me pria d'écrire en Provence pour son grand-pere *qui est à Marseille.* Et où est-il votre grand-pere ? *Il est à Marseille*, d'un ton doux, comme si elle disoit, *il est à Vincennes.* C'étoit un Capitaine Bohême d'un mérite singulier (8),

(6) M. de Vivonne étoit Général des Galeres.

(7) Voyez la lettre du 24 Juin, *pag.* 187.

(8) Il étoit alors forçat des Galeres, pour avoir trop bien fait son métier de *Bohême.*

de ſorte que je lui promis d'écrire, & je me ſuis aviſée tout d'un coup d'écrire à Vivonne : voilà ma lettre ; ſi vous n'êtes pas en état que je puiſſe rire avec lui, vous la brûlerez ; ſi vous la trouvez mauvaiſe, vous la brûlerez encore ; ſi vous êtes aſſez bien avec ce gros crevé, & que ma lettre vous en épargne une autre, vous la ferez cacheter, & vous la lui ferez tenir. Je n'ai pu refuſer cette priere au ton de la petite fille, & au menuet le mieux danſé que j'aie vu depuis ceux de Mademoiſelle de Sévigné ; c'eſt votre même air, elle eſt de votre taille, elle a de belles dents & de beaux yeux. Voici une lettre d'une telle longueur, que je vous pardonne de ne la point achever : je le comprendrai plus aiſément, que de demeurer au ſeptieme tome de Caſſandre & de Cléopatre. M. de Grignan eſt bien loin de ſe figurer qu'on puiſſe lire des lettres de cette longueur : mais tout de bon, les liſez-vous en un jour ?

Aux Rochers, Mercredi premier Juillet 1671.

VOILA donc le mois de Juin paſſé, j'en ſuis toute étonnée, je ne penſois pas qu'il dût jamais finir. Ne vous ſouvient-il pas d'un certain mois de Septembre, que vous trouviez qui ne prenoit point le chemin de faire jamais place au mois d'Octobre ? Celui-ci prenoit le même train ; mais je vois bien maintenant qne tout finit, m'en voilà perſuadée.

C'eſt une aimable demeure que Foueſnel; nous y fûmes hier, mon fils & moi, dans une caleche à ſix chevaux, il n'y a rien de plus joli, il ſemble qu'on vole : nous fîmes des chanſons que nous vous envoyons; le cas que nous faiſons de votre proſe, ne nous empêche point de vous faire part de nos vers. Madame de la Fayette eſt bien contente de la lettre que vous lui avez écrite. Voilà qui eſt fait, ma fille, votre frere va nous quitter. Nous allons nous jetter, la Mouſſe & moi, dans de bonnes lectures. Le Taſſe nous amuſe fort, & toutes les bagatelles du monde nous ont divertis juſqu'ici, à cauſe de mon fils qui en eſt le Roi. Je m'en vais faire de grandes promenades toute ſeule *téte à tête*, comme diſoit Tonquedec. Croyez-vous que je penſe à vous? J'ai auſſi *mon petit ami* que j'aime tendrement : la plus aimable choſe du monde eſt un portrait bien fait; quoi que vous puiſſiez dire, celui-là ne vous fait point de tort. Vos lettres de Grignan m'ont nourrie, & conſolée de mes chagrins paſſés; j'en attends toujours avec impatience; mais de bonne-foi j'en écris ſouvent d'une longueur trop exceſſive, je veux que celle-ci ſoit raiſonnable. Il n'eſt pas juſte de juger de vous par moi; cette meſure eſt téméraire, vous avez moins de loiſir que moi.

Voilà Mademoiſelle du Pleſſis qui entre; elle me plante ce baiſer que vous connoiſſez, & me preſſe de lui montrer l'endroit de vos lettres ou vous parlez d'elle. Mon fils a eu

l'insolence de lui dire devant moi, que vous vous souveniez d'elle fort agréablement, & me dit ensuite ; montrez-lui l'endroit, Madame, afin qu'elle n'en doute pas : me voilà rouge, comme vous, quand vous pensez aux péchés des autres ; je suis contrainte de mentir mille fois, & de dire que j'ai brûlé votre lettre. Voilà les malices de ce Guidon (1) ; en récompense, je l'assurai l'autre jour que si vous répondiez au-dessus de *la Reine d'Arragon*, vous ne mettriez pas à *Guidon le Sauvage*. J'ai reçu une lettre de Guitaut fort douce & fort honnête ; il me mande qu'il a trouvé en moi, depuis quelque-temps, mille bonnes choses à quoi il n'avoit pas pensé : & moi, de peur de lui répondre sottement que je *crains bien de détruire son opinion*, je lui dis que j'espere qu'il m'aimera encore davantage, quand il me connoîtra mieux ; je réponds toutes les extravagances qui se présentent à moi, plutôt que ces selles à tous chevaux dont nous avons tant ri ici. Je suis persuadée que vous vous aiderez fort bien de Madame de Simiane : il faut ôter l'air & le ton de compagnie, le plutôt que l'on peut, & faire entrer les gens dans nos plaisirs & dans nos fantaisies ; sans cela, il faut mourir, & c'est mourir d'une vilaine épée. Je l'ai juré, ma fille, je vais finir, je me fais une extrême violence pour vous quit-

(1) M. de Sévigné étoit Guidon des Gendarmes Dauphins.

ter ; notre commerce fait l'unique plaisir de ma vie ; je suis persuadée que vous le croyez.

Aux Rochers, Dimanche 5 Juillet 1671.

C'Est bien une marque de votre amitié, ma chere enfant, que d'aimer toutes les bagatelles que je vous mande d'ici : vous prenez fort bien l'intérêt de Mademoiselle de Croqueoison ; en récompense, il n'y a pas un mot dans vos lettres qui ne me soit cher : je n'ose les lire de peur de les avoir lues ; & si je n'avois la consolation de les recommencer plusieurs fois, je les ferois durer plus long-temps ; mais d'un autre côté, l'impatience me les fait dévorer. Je voudrois bien savoir comme je ferois, si votre écriture ressembloit à celle de d'Hacqueville ; la force de l'amitié me la déchiffreroit-elle ? En vérité, je ne le crois quasi pas : on conte pourtant des histoires là-dessus ; mais enfin, j'aime fort d'Hacqueville, & cependant je ne puis m'accoutumer à son écriture : je ne vois goutte dans ce qu'il me mande ; je tiraille, je devine, je dis un mot pour un autre ; & puis, quand le sens m'échappe, je me mets en colere, & jette tout. Je vous dis tout ceci en secret : je ne voudrois pas qu'il sût les peines qu'il me donne ; il croit que son écriture est moulée : mais vous qui parlez, mandez-moi comment vous vous en accommodez. Mon fils partit hier très-fâché de nous quitter : il n'y a rien de bon, ni

de droit, ni de noble, que je ne tâche de lui inſpirer ou de lui confirmer : il entre avec douceur & avec approbation dans tout ce qu'on lui dit ; mais vous connoiſſez la foibleſſe humaine ; ainſi je mets tout entre les mains de la Providence, & me réſerve ſeulement la conſolation de n'avoir rien à me reprocher ſur ſon ſujet : comme il a de l'eſprit, & qu'il eſt divertiſſant, il eſt impoſſible que ſon abſence ne nous donne de l'ennui. Nous allons commencer un Traité de Morale de M. Nicole : ſi j'étois à Paris, je vous enverrois ce livre, vous l'aimeriez fort. Nous continuons le Taſſe avec plaiſir ; & je n'oſe vous dire que je ſuis revenue à Cléopatre, & que par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore ; cela eſt épouvantable : mais vous ſavez que je ne m'accommode guères bien de toutes les pruderies qui ne me ſont pas naturelles ; & comme celle de ne plus aimer ces livres-là, ne m'eſt pas encore entiérement arrivée, je me laiſſe divertir ſous le prétexte de mon fils qui m'a miſe en train. Il nous a lu auſſi des chapitres de Rabelais à mourir de rire ; en récompenſe il a pris beaucoup de plaiſir à cauſer avec moi ; & ſi je l'en crois, il n'oubliera rien de tous mes diſcours : je le connois bien, & ſouvent au travers de ſes petites paroles, je vois ſes petits ſentimens ; s'il peut avoir congé cette automne, il reviendra ici. Je ſuis fort empêchée pour les Etats ; mon premier deſſein étoit de les

fuir, & de ne point faire de dépenſe; mais vous ſaurez que pendant que M. de Chaulnes va faire le tour de ſa Province, Madame ſa femme vient l'attendre à Vitré, où elle ſera dans douze jours, & plus de quinze avant M. de Chaulnes; & tout franchement elle m'a fait prier de l'attendre, & de ne point partir qu'elle ne m'ait vue. Voilà ce qu'on ne peut éviter, à moins que de ſe réſoudre à renoncer à eux pour jamais. Il eſt vrai que pour n'être point accablée ici, je puis m'en aller à Vitré; mais je ne ſuis point contente de paſſer un mois dans un tel tracas; quand je ſuis hors de Paris, je ne veux que la campage. Je vous jure que je ne ſuis encore réſolue à rien : mandez-moi votre avis & ce que vous faites de *Catau*; ſi elle eſt mariée, ne ſeroit-ce point une nourrice? Il eſt à craindre cependant qu'avec les beaux deſſeins qu'elle a eus (1), ſon ſang ne ſoit bien échauffé. Je vous conſeille, ma fille, de bien rafraîchir le vôtre, en prenant de bons bouillons, comme l'année paſſée.

Je vous ai parlé de la Launaie; elle étoit barriolée comme la chandelle des Rois, & nous trouvâmes qu'elle reſſembloit au ſecond tome d'un méchant Roman, ou au Roman de la Roſe tout d'un coup. Mademoiſelle du Pleſſis eſt toujours à un pas de moi : quand je lis les douceurs que vous dites pour elle, j'en rougis comme du feu. L'autre jour *la Bigleſſe* joua *Tartuffe* au naturel : après avoir deman-

(1) Voyez la lettre du 28 Juin, *pages* 214. 215.

dé à table *Beuve & Moutonne* à la Mouſſe, elle tomba dans le malheur de mentir ſur je ne ſais quoi ; en même-temps je la relevai, & lui dis qu'elle étoit menteuſe ; elle me répond en baiſſant les yeux : » Ah ! oui, Madame, » je ſuis la plus grande menteuſe du monde ; » je vous remercie de m'en avertir. « Nous éclatâmes tous, car c'étoit du ton de Tartuffe. *Oui, mon frere, je ſuis un miſérable, un vaſe d'iniquité*, &c. Elle veut auſſi ſe mêler quelquefois d'être ſentencieuſe, & de faire la perſonne de bons ſens ; cela lui ſied encore plus mal que ſon naturel. Vous voilà bien inſtruite des Rochers. Je voudrois pouvoir vous décrire les pleurs, & les cris, & le langage breton de *Jaquine* & de la *Turqueſine*, en voyant monter votre frere à cheval c'eſt une ſcene ; pour moi, j'euſſe pleuré.

. . . . . Mais les voyant ainſi,
Je me ſuis miſe à rire, & tout le monde auſſi.

Je crois que les nouvelles de Paris ne vous divertiſſent pas ; il n'y en a point. Ce qu'on me mande me fait mourir d'ennui : il y a un mois qu'on me répete que la Cour ſera le dixieme du mois à Saint-Germain : on eſt réduit à me conter des ſorcelleries pour m'amuſer, & à m'apprendre qu'une fille ayant laiſſé ſon paquet dans une chaiſe depuis le Marais juſqu'au fauxbourg, les porteurs penſoient que ce fût un petit chien ; pour moi, j'aime encore mieux lire Cléopatre & les grands coups d'épée de l'invincible Artaban. Quand

cèt hiver j'aurai le cœur content ſur votre couche, je tâcherai de mieux vous divertir qu'on ne me divertit ici; Dieu ſait auſſi quelle comparaiſon j'en fais avec mes lettres de Provence.

A Monſieur DE GRIGNAN.

Approchez, mon gendre; vous voulez donc me renvoyer ma fille par le coche; vous en êtes mal content, vous êtes faché, vous êtes au déſeſpoir qu'elle admire votre Château; vous la trouvez trop familiere de prendre la liberté d'y demeurer, d'y commander. Comme vous haiſſez ce qui eſt haiſſable, vous ne ſauriez la ſouffrir: j'entre fort bien dans tous vos déplaiſirs; vous ne pouviez vous adreſſer à perſonne qui les comprît mieux que moi: mais ſavez-vous bien qu'après m'avoir dit toutes ces choſes, vous me faites trembler de vous entendre dire que vous me ſouhaitez ſi fort à Grignan? & ſur le même ton, je ſuis inconſable; car je n'ai rien de plus cher dans l'avenir que l'eſpérance de vous aller voir; & quoi que je diſe, je ſuis perſuadée que vous en ſerez fort aiſe, & que vous m'aimez: il eſt impoſſible que cela ſoit autrement; je vous aime trop pour que les petits eſprits ne ſe communiquent pas de moi à vous & de vous à moi. Je vous recommande la ſanté de ma fille; ſoyez-y appliqué, ſoyez-en le maître; ne faites pas comme au pont d'Avignon; ſur cela ſeul gardez votre autorité; pour tout le reſte, laiſſez-la faire, elle eſt plus habile

que vous. Ah ! que je vous plains de ne plus recevoir de ſes lettres ! vous étiez bien plus heureux, il y a un an : plût à Dieu que vous euſſiez cette joie, & que j'euſſe encore le chagrin de la voir & de l'embraſſer ! Adieu, mon très-cher Comte ; quoique vous ſoyez l'homme du monde le plus aimé, je ne crois pas qu'aucune de vos belles-meres (2) vous ait jamais autant aimé que moi.

Aux Rochers, Mercredi 8 Juillet 1671.

J'Ai bien envie de ſavoir comment vous vous portez de votre ſaignée : il me ſemble que par reſpect on n'a pas fait l'ouverture aſſez grande ; votre ſang eſt venu goutte à goutte, & par conſéquent il n'en eſt, ni rafraîchi ni purifié, & vous n'en êtes point ſoulagée ; peut-être que tout cela eſt faux, & je le ſouhaite ; mais il faudroit avoir moins de bile que je n'en ai, pour rêver toujours agréablement : quoi qu'il en ſoit, je vous aſſure que votre ſanté m'eſt fort chere ; & ſi vous êtes trop accablée d'écritures, je vous exhorte à m'écrire moins : puis-je vous donner une plus grande marque de l'intérêt que je prends à cette ſanté ? Madame de la Troche m'a mandé depuis deux jours que ſi les belles intentions de *Catau* pendant ſa groſſeſſe ne lui ont point trop altéré l'eſprit & le corps, c'eſt une bonne nourrice : j'ai trouvé plaiſant que cette penſée me ſoit venue

(2) Madame de Sévigné étoit la troſieme.

en même-temps ; je vous l'avois déja mandé. Notre Chapelle s'éleve à vue d'œil; cela occupe l'Abbé, & me divertit un peu : mais mon parc eſt ſans ame, c'eſt-à-dire, ſans ouvriers, à cauſe des foins qu'il faut faire. La mort de M. de Montlouet (1) ne vous fait-elle pas grand pitié & ſa femme auſſi ? Encore eſt-ce quelque choſe de triſte que cette nouvelle : un homme qui tombe de cheval, qui creve ſur la place ; on peut lire cet endroit d'une lettre ; mais juſqu'ici je ne prenois pas la peine de lire ce qu'on me mandoit. Voilà la différence : on ne ſe ſoucie point des affaires publiques, on ne ſe réveille que pour les grands événemens ; & des perſonnes qu'on aime, les moindres circonſtances ſont cheres, & touchent le cœur. Madame de la Fayette me mande qu'elle ſe trouve obligée de vous écrire en mon abſence, & qu'elle le fera de temps en temps ; cela me paroît honnête : mais puiſque vous lui faites réponſe, je ne lui dois guères de reconnoiſſance : voilà une choſe fine, l'entendez-vous bien ? Il me ſemble, ma fille, que je vous fais grand tort de douter de votre intelligence ſur ce qui eſt un peu enveloppé ; je penſe que c'eſt à moi que je parle. J'ai ſenti ici le bout de l'an de MADAME (2), & me ſuis ſouvenue de l'étonnement où vous étiez, & comme

(1) M de Montlouet tomba de cheval, en liſant une lettre de ſa Maitreſſe. Il étoit Bullion.

(2) Henriette-Anne d'Angleterre, morte à Saint-Cloud le 29 Juin 1670.

votre esprit en étoit hors de sa place. Je me souviens aussi de quelle étrange façon vous passâtes tout l'été prisonniere dans votre chambre, & comme le chaud vous faisoit disparoître & nourrissoit tous vos *dragons*. Je ne sais ce que me font toutes ces pensées ; elles me font du bien & du mal : je pense tout, parce que sans cesse je suis occupée de vous; je passe bien plus d'heures à Grignan qu'aux Rochers. J'espere que vous ne vous contraignez point pour ceux qui vous voient souvent : il faut les tourner à sa fantaisie ; sans cela on mourroit. J'ai fait comprendre à la petite Madame du Plessis que le bel air de la Cour, c'est la liberté, si bien que quand elle passe des jours ici, je prends fort bien une heure pour lire en Italien avec la Mousse ; elle est charmée de cette familiarité & moi aussi. Auriez-vous été assez cruelle pour laisser Germanicus (3) au milieu de ses conquêtes & dans les marais d'Allemagne, sans lui donner la main pour l'en tirer? Ne voulez-vous pas le conduire au moins jusqu'au festin, où il fut empoisonné par Pison & par sa femme ? Je le trouve trop sage & trop politique; il craint trop Tibere : je vois des héros qui ne sont pas si prudens, & dont les grands succès font approuver la témérité Mon fils, comme je vous ai dit, m'a laissée dans le milieu de Cléopâtre, & je l'acheve; cela est d'une folie dont je vous demande le secret. J'acheve tous les

(3) Dans Tacite.

livres, & vous les commencez ; cela s'ajuſteroit fort bien, ſi nous étions enſemble, & fourniroit même beaucoup à notre converſation. Ah ! ma fille, c'eſt dommage que nous n'y ſommes quelquefois, au moins par quelque eſpece de magie, en attendant le printemps qui vient. Je ſuis ici avec mes trois Prêtres, qui font admirablement chacun leur perſonnage, hormis la Meſſe ; c'eſt la ſeule choſe dont je manque à leur compagnie. Je me promene extrêmement ; il fait beau & chaud ; on n'en a nulle incommodité dans cette maiſon : quand le Soleil entre dans ma chambre, j'en ſors, & m'en vais dans le bois, où je trouve un frais admirable. Mandez-moi comme vous êtes dans votre Château.

Vous ſavez comme Brancas m'aime ; il y a trois mois que je n'ai appris de ſes nouvelles ; cela n'eſt pas vraiſemblable ; mais lui, il n'eſt pas vraiſemblable auſſi (4).

Aux Rochers, Dimanche 12 *Juillet* 1671.

JE n'ai reçu qu'une lettre de vous, ma chere fille, j'en ſuis un peu fâchée ; j'en avois deux ordinairement : il eſt dangereux de s'accoutumer à des ſoins tendres & précieux comme les vôtres ; on ne s'en paſſe qu'avec peine. Si vous avez vos beaux-freres ce mois de Septembre, ce vous ſera une très-bonne compa-

(4) A cauſe de la ſingularité de ſes diſtractions.

gnie. Le Coadjuteur a été un peu malade; mais il eſt entiérement guéri : ſa pareſſe eſt une choſe incroyable, & ſon tort eſt d'autant plus grand, qu'il écrit très-bien, quand il veut s'en mêler. Il vous aime toujours, & ira vous voir après la mi-Août; il ne le peut qu'en ce temps-là. Il jure ; mais je crois qu'il ment, & qu'il n'a aucune branche à ſe repoſer, & que cela l'empêche d'écrire & lui fait mal aux yeux. Voilà tout ce que je ſais de *Seigneur Corbeau :* mais admirez la bizarrerie de mon ſavoir ; en vous apprenant toutes ces choſes, j'ignore comme je ſuis avec lui : ſi par haſard, vous en ſavez quelque choſe, vous m'obligerez fort de me le mander. Je ſonge mille fois le jour au temps que je vous voyois à toute heure, & je le regrette ſans ceſſe : ce n'eſt pas que j'aie ſur le cœur de n'avoir pas ſenti le plaiſir d'être avec vous ; je vous jure & vous proteſte que je ne vous ai jamais regardée avec indifférence, ni avec la langueur que donne quelquefois l'habitude : ce n'eſt donc point cela que je puis me reprocher ; mais je regrette de ne vous avoir pas aſſez vue, & d'avoir eu dans certains momens de cruelles politiques qui m'ont ôté ce plaiſir. Ce ſeroit une belle choſe, ſi je rempliſſois mes lettres de ce qui me remplit le cœur. Ah ! comme vous dites, il faut gliſſer ſur bien des penſées, & ne pas faire ſemblant de les voir. Je m'arrête donc à vous conjurer, ſi je vous ſuis un peu chere, d'avoir un ſoin extrême de votre ſanté ; amuſez-vous, ne

rêvez

rêvez point creux, ne faites point de bile, conduiſez votre groſſeſſe à bon port; & après cela, ſi M. de Grignan vous aime, & qu'il n'ait pas entrepris de vous tuer, je ſais bien ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point. Avez-vous la cruauté de ne point achever Tacite? laiſſerez-vous Germanicus au milieu de ſes conquêtes? Si vous lui faites ce tour, mandez-moi l'endroit où vous en êtes demeurée, & je l'acheverai; c'eſt tout ce que je puis faire pour votre ſervice. Nous achevons le Taſſe avec plaiſir, nous y trouvons des beautés qu'on ne connoît point, quand on n'a qu'une demi-ſcience. Nous avons commencé la *Morale*; (1) c'eſt de la même étoffe que Paſcal. A propos de Paſcal, je ſuis en fantaiſie d'admirer l'honnêteté de ces MM. les Poſtillons, qui ſont inceſſamment ſur les chemins pour porter & reporter nos lettres: enfin, il n'y a jour dans la ſemaine, où ils n'en portent quelqu'une à vous & à moi; il y en a toujours & à toutes les heures, par la campagne. Les honnêtes gens! qu'ils ſont obligeans! & que c'eſt une belle invention que la Poſte, & un bel effet de la Providence que la cupidité! J'ai quelquefois envie de leur écrire pour leur témoigner ma reconnoiſſance; & je crois que je l'aurois déja fait, ſans que je me ſouviens de ce chapitre de Paſcal, & qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris, comme j'ai envie de les remercier de

(1) Les Eſſais de Morale de M. Nicole.

ce qu'ils portent mes lettres : voilà une belle digreſſion. Je reviens donc à nos lectures : c'eſt ſans préjudice de Cléopâtre que j'ai gagé d'achever ; vous ſavez comme je ſoutiens les gageures. Je ſonge quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces ſottiſes-là ; j'ai peine à le comprendre. Vous vous ſouvenez peut-être aſſez de moi, pour ſavoir à quel point je ſuis bleſſée des méchans ſtyles ; j'ai quelque lumiere pour les bons, & perſonne n'eſt plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le ſtyle de la Calprenede eſt maudit en mille endroits ; de grandes périodes de Roman, de méchans mots, je ſens tout cela. J'écrivis l'autre jour à mon fils une lettre de ce ſtyle, qui étoit fort plaiſante. Je trouve donc que celui de la Calprenede eſt déteſtable, & cependant je ne laiſſe pas de m'y prendre comme à de la glu : la beauté des ſentimens, la violence des paſſions, la grandeur des événemens, & le ſuccès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille : j'entre dans leurs deſſeins ; & ſi je n'avois Monſieur de la R. F. & M. d'Hacqueville pour me conſoler, je me pendrois de trouver encore en moi cette foibleſſe. Vous m'apparoiſſez pour me faire honte ; mais je me dis de mauvaiſes raiſons, & je continue. J'aurai bien de l'honneur au ſoin que vous me donnez de vous conſerver l'amitié de l'Abbé ; il vous aime chérement : nous parlons très-ſouvent de vous, de vos affaires, de vos grandeurs : il voudroit

bien ne pas mourir, avant que d'avoir été en Provence & de vous avoir rendu quelque service. On me mande que la pauvre Madame de Montlouet eſt ſur le point de perdre l'eſprit : elle a extravagué juſqu'à préſent, ſans jetter une larme ; elle a une groſſe fievre, & commence à pleurer ; elle dit qu'elle veut être damnée, puiſque ſon mari doit l'être aſſurément. Nous continuons notre Chapelle : il fait chaud, les ſoirées & les matinées ſont très-belles dans ces bois & devant cette porte ; mon appartement eſt frais ; j'ai bien peur que vous ne vous accommodiez pas ſi bien de vos chaleurs de Provence.

Aux Rochers, Mercredi, 15 Juillet 1671.

SI je vous écrivois toutes mes rêveries ſur votre ſujet, je vous écrirois toujours les plus grandes lettres du monde ; mais cela n'eſt pas bien aiſé : ainſi je me contente de ce qui peut s'écrire, & je rêve tout ce qui peut ſe rêver ; j'en ai le temps & le lieu. La Mouſſe a une petite fluxion ſur les dents, & l'Abbé une petite fluxion ſur le genou, qui me laiſſent le champ libre dans mon mail, pour y faire tout ce qu'il me plaît. Il me plaît de m'y promener le ſoir juſqu'à huit heures ; mon fils n'y eſt plus, cela fait un ſilence, une tranquillité & une ſolitude que je ne crois pas qu'il ſoit aiſé de rencontrer ailleurs. Je ne vous dis point à qui je penſe, ni avec quelle ten-

dreſſe : quand on devine, il n'eſt pas beſoin de parler. Si vous n'étiez point groſſe, & que l'*Hypogriphe* fut encore au monde, ce ſeroit une choſe galante, & à ne jamais oubier, que d'avoir la hardieſſe de monter deſſus pour me venir voir quelquefois : ce ne ſeroit pas une affaire ; il parcouroit la terre en deux jours : vous pourriez même quelquefois venir dîner ici, & retourner ſouper avec M. de Grignan, ou ſouper ici à cauſe de la promenade, & le lendemain vous arriveriez aſſez-tôt pour être à la Meſſe dans votre tribune. Mon fils eſt à Paris ; il y ſera peu : la Cour eſt de retour ; il ne faut pas qu'il ſe montre. C'eſt une perte qui me paroît bien conſidérable que celle de M. le Duc d'Anjou. (1) Mᵉ. de Villars m'écrit aſſez ſouvent, & me parle toujours de vous : elle eſt tendre, & ſait bien aimer ; cela me donne de l'amitié pour elle ; elle me prie de vous dire mille douceurs de ſa part. La petite Saint-Géran m'écrit des pieds de mouche que je ne ſaurois lire ; je lui réponds des rudeſſes & des injures qui la divertiſſent : cette méchante plaiſanterie n'eſt point encore uſée ; quand elle le ſera, je ne dirai plus rien, car je m'ennuyerois fort d'un autre ſtyle avec elle. Nous liſons toujours le Taſſe avec plaiſir : je ſuis aſſurée que vous le ſouffririez, ſi vous étiez en tiers : il y a une grande différence entre lire un livre toute ſeule, ou avec

(1) Phillippe, ſecond fils de Louis XIV, mort le 10 Juillet 1671.

des gens qui relevent les bons endroits, & qui réveillent l'attention. Cette *Morale* de Nicole eſt admirable; & Cléopatre va ſon train, mais ſans empreſſement & aux heures perdues: c'eſt ordinairement ſur cette lecture que je m'endors; le caractere m'en plaît beaucoup plus que le ſtyle. Pour les ſentimens, j'avoue qu'ils me plaiſent, & qu'ils ſont d'une perfection qui remplit mon idée ſur la belle ame. Vous ſavez auſſi que je ne hais pas les grands coups d'épée, tellement que voilà qui eſt bien, pourvu que l'on m'en garde le ſecret. Mademoiſelle du Pleſſis nous honore ſouvent de ſa préſence: elle diſoit hier à table qu'en Baſſe-Bretagne on faiſoit une chere admirable, & qu'aux nôces de ſa belle-ſœur on avoit mangé pour un jour douze cens pieces de rôti; nous demeurâmes tous comme des gens de pierre. Je pris courage, & lui dis: Mademoiſelle, penſez-y bien; n'eſt-ce point douze pieces de rôti que vous voulez dire? on ſe trompe quelquefois. Non, Madame, c'eſt douze cens pieces, ou onze cens: je ne veux pas vous aſſurer ſi c'eſt onze ou douze, de peur de mentir; mais enfin je ſais bien que c'eſt l'un ou l'autre, & le répéta vingt fois, & n'en voulut jamais rabattre un ſeul poulet. Nous trouvâmes qu'il falloit qu'ils fuſſent pour le moins trois cens piqueurs pour piquer menu, & que le lieu fût un grand pré, où l'on eût fait dreſſer des tentes; & que s'ils n'euſſent été que cinquante, il falloit qu'ils euſſent commencé un mois au-

paravant. Ce propos de table étoit bon, vous en auriez été contente. N'avez-vous point quelque exagereuſe comme celle-là? Au reſte, ma fille, cette montre que vous m'avez donnée, qui alloit toujours trop-tôt ou trop tard d'une heure ou deux, eſt devenue ſi parfaitement juſte, qu'elle ne quitte pas d'un moment notre pendule; j'en ſuis ravie, & vous en remercie ſur nouveaux frais. L'Abbé me dit qu'il vous adore, & qu'il veut vous rendre quelque ſervice: il ne voit pas bien en quelle occaſion; mais enfin il vous aime autant qu'il m'aime.

Aux Rochers, Dimanche 19 Juillet 1671.

JE vous trouve bien en famille de tous côtés, & je vous vois très-bien faire les honneurs de votre maiſon: je vous aſſure que cette maniere eſt plus noble & plus aimable, qu'une froide inſenſibilité, qui ſied très-mal quand on eſt chez ſoi. Vous en êtes bien éloignée, ma fille, & l'on ne peut rien ajouter à ce que vous faites: je vous ſouhaite ſeulement des matériaux; car pour de la bonne volonté, vous en avez de reſte. Vous aurez trouvé plaiſant que je vous aie tant parlé du Coadjuteur dans le temps qu'il eſt avec vous; je n'avois pas bien vu ſa goutte en vous écrivant. Ah! *Seigneur Corbeau*, ſi vous n'aviez demandé pour toute néceſſité qu'*un poco di pane*, *un poco di vino*, vous n'en ſeriez point où vous êtes: il faut ſouffrir la goutte, quand on l'a méritée; mon

pauvre Seigneur, j'en ſuis fâchée; mais c'eſt bien employé. Je trouve qu'il s'en faut beaucoup que vous ne ſoyez en ſolitude; je me réjouis de tous ceux qui peuvent vous divertir. Vous aurez bientôt Madame de Rochebonne. Le Coadjuteur eſt bon à garder long-temps: l'offre que vous lui faites d'achever de bâtir votre Château, eſt une choſe qu'il acceptera ſans doute; que feroit-il de ſon argent? cela ne paroîtra pas ſur ſon épargne. Ce que vous dites de cette maxime que j'ai faite ſans y penſer, eſt très-bien & très-juſte. Je veux croire pour ma conſolation que ſi je l'avois écrite moins vîte, & que je l'euſſe tournée avec quelque loiſir, j'aurois dit comme vous : en un mot, vous avez raiſon, & je ne donnerai jamais rien au public, que je ne vous conſulte auparavant. Brancas m'a écrit une lettre ſi exceſſivement tendre, qu'elle récompenſe tout ſon oubli paſſé : il me parle de ſon cœur à toutes les lignes : ſi je lui faiſois réponſe ſur le même ton, ce ſeroit une *Portugaiſe*. (1) Il ne faut louer perſonne avant ſa mort : c'eſt bien dit, nous en avons tous les jours des exemples; mais après tout, mon ami, le public ne ſe trompe guères : il loue quand on fait bien; & comme il a bon nez, il n'eſt pas long-temps la dupe, & blâme quand on fait mal : de même quand on va du mal au bien, il en demeure d'accord; il ne répond point de l'ave-

(1) Alluſion aux lettres de la Religieuſe Portugaiſe.

nir, il parle de ce qu'il voit. La Comteſſe de Gramont & d'autres ont ſenti les effets de ſon inconſtance; mais ce n'eſt pas lui qui change le premier. Vous n'avez pas ſujet de vous plaindre de lui, & ce ne ſera point par vous qu'il commencera à faire de grandes injuſtices. Nous ſommes occupés de notre Chapelle; elle ſera achevée à la Touſſaint. Je me trouve bien de la parfaite ſolitude où nous ſommes : ce parc eſt bien plus beau que vous ne l'avez vu, & l'ombre de mes petits arbres fait une beauté qui n'étoit pas bien repréſentée par les bâtons de ce temps-là. Je crains le bruit qu'on va faire en ce pays : on dit que Madame de Chaulnes (2) arrive aujourd'hui, j'irai la voir demain; je ne puis m'en diſpenſer : mais j'aimerois bien mieux être dans la capucine, ou à lire le Taſſe; j'y ſuis d'une habileté qui vous ſurprendroit, & qui me ſurprend moi-même. Vous me dites trop de bien de mes lettres; je compte ſûrement ſur toutes vos tendreſſes : il y a long-temps que je dis que vous êtes *vraie;* cette louange me plaît; elle eſt nouvelle & diſtinguée de toutes les autres; mais quelquefois auſſi elle pourroit faire du mal; je ſens dans le milieu de mon cœur tout le bien que cette opinion me fait préſentement : ah! qu'il y a peu de perſonnes *vraies!* Rêvez un peu ſur ce mot, vous l'aimerez; j'y trouve, com-

(2) Eliſabeth le Féron, veuve du Marquis de Saint-Mégrin, & remariée à Charles d'Ailli, Duc de Chaulnes.

me

me je l'entends, une force au-delà de ſa ſignification ordinaire. La divine Pleſſis eſt juſtement & à point toute fauſſe; je lui fais trop d'honneur de daigner ſeulement en dire du mal; elle joue toutes ſortes de choſes : elle joue la dévote, la capable, la peureuſe, la petite poitrine, la meilleure fille du monde; mais ſur-tout, elle me contrefait, de ſorte qu'elle me fait toujours le même plaiſir que ſi je me voyois dans un miroir qui me fît ridicule, ou que je parlaſſe à un écho qui me répondît des ſottiſes; j'admire où je prends celles que je vous écris. Adieu, ma très-aimable; qu'on eſt heureux de vous voir en Provence! & pour moi quelle joie ſenſible, quand je vous embraſſerai! car enfin ce jour viendra; en attendant, j'en paſſerai de bien cruels vers le temps de vos couches.

Il a vaqué chez MONSIEUR une charge de vingt mille écus : MONSIEUR l'a donnée à l'*Ange*, (3) au grand déplaiſir de toute ſa maiſon. Madame du Broutai, après deux ans de mariage avec Fourmenteau, (4) vient enfin de le déclarer; elle eſt logée chez lui. C'eſt un bon parti que Fourmenteau.

Vous ai-je dit qu'il y avoit deux Demoiſelles à Vitré, dont l'une s'appelle Mademoiſelle de *Croque-oiſon*, & l'autre de *Kerborgne ?* J'ap-

(3) Madame de Grancei.

(4) Il porta depuis le nom de Comte de la Vauguion, & fut Chevalier des Ordres du Roi. Il ſe tua d'un coup de piſtolet le 19 Novembre 1693.

pelle Mademoiſelle du Pleſſis, Mademoiſelle de *Kerlouche*. Ces noms me réjouiſſent.

Aux Rochers, Mercredi 22 Juillet 1671, jour de la Madelaine, où fut tué, il y a quelques années, un pere que j'avois.

MADAME de Chaulnes arriva Dimanche; mais ſavez-vous comment ? à beau pied ſans lance, entre onze heures & minuit : on penſoit à Vitré que ce fuſſent des Bohêmes. Elle ne voulut aucune cérémonie à ſon entrée, elle fut ſervie à ſouhait : car on ne la regarda pas, & ceux qui la virent comme elle étoit, la prirent pour ce que je viens de vous dire. Elle venoit de Nantes par la Guerche : ſon carroſſe & ſon chariot étoient demeurés entre deux rochers à demi-lieue de Vitré, parce que le contenu étoit plus grand que le contenant : ainſi il fallut travailler dans le roc, & cet ouvrage ne fut fait qu'à la pointe du jour, que tout arriva à Vitré. Je fus la voir Lundi, & vous croyez bien qu'elle fut très-aiſe de me voir. La *Murinette* (1) beauté eſt avec elle. Elles ſont ſeules à Vitré, en attendant l'arrivée de M. de Chaulnes, qui fait le tour de la Bretagne, & les Etats qui s'aſſembleront dans dix jours. Vous pouvez vous imaginer ce que je ſuis dans une pareille ſolitude : Madame de Chaulnes ne ſait que devenir, &

(1) Anne-Marie du Pui de Murinais, qui fut dans la ſuite Marquiſe de Kerman.

n'a recours qu'à moi; vous ne doutez pas que je ne l'emporte hautement sur Mademoiselle de *Kerborgne ;* je crois qu'elle viendra ici après-dîner. Toutes mes allées sont propres, & mon parc est en beauté : je la prierai de demeurer ici deux ou trois jours à s'y promener en liberté : comme je lui fais valoir d'être demeurée ici pour elle, je veux m'en acquitter d'une maniere à n'être pas oubliée, & pourtant sans que je fasse d'autre bonne chere que celle qui se trouvera dans le pays. Ah, mon Dieu ! en voilà beaucoup sur ce sujet. Cette Madame Quintin, que nous disions qui vous ressembloit, est comme paralytique; elle ne se soutient pas, demandez-lui pourquoi ? elle a vingt ans. Elle est passée ce matin devant cette porte, & a demandé à boire un petit coup de vin; on lui en a porté, & puis s'en est allée au Pertre consulter une espece de Médecin, qu'on estime en ce pays : que dites-vous de cette maniere Bretonne, familiere & galante ? Elle sortoit de Vitré ; elle ne pouvoit pas avoir soif; de sorte que j'ai compris que tout cela étoit un air pour me faire savoir qu'elle a un équipage de Jean de Paris. Ma chere enfant, ne sortirai-je point des nouvelles de Bretagne? Quel chien de commerce avez-vous là avec une femme de Vitré ? La Cour s'en va, dit-on, à Fontainebleau; le voyage de Rochefort & de Chambor est rompu. On croit qu'en dérangeant les desseins qu'on avoit pour l'Automne, on dérangera aussi la fievre

de Monſieur le Dauphin, qui le prend dans cette ſaiſon à Saint-Germain : pour cette année, elle y ſera attrapée, elle ne l'y trouvera pas. Vous ſavez qu'on a donné à M. de Condom (2) l'Abbaye de Rebais qu'avoit l'Abbé de Foix ; *le pauvre homme !* On prend ici le deuil de M. le Duc d'Anjou : ſi je demeure aux Etats, cela m'embarraſſera. Notre Abbé ne peut quitter ſa Chapelle ; ce ſera notre plus forte raiſon ; car pour le bruit & le tracas de Vitré, cela me ſera bien moins agréable que mes bois, ma tranquillité & mes lectures. Quand je quitte Paris & mes amies, ce n'eſt pas pour paroître aux Etats : mon pauvre mérite, tout médiocre qu'il eſt, n'eſt pas encore réduit à ſe ſauver en Province, comme les mauvais Comédiens. Ma fille, je vous embraſſe avec une tendreſſe qui occupe mon ame toute entiere. Aſſurez M. de Grignan de mon amitié, & recevez les proteſtations de notre Abbé.

Aux Rochers, Dimanche 26 Juillet 1671.

JE veux vous apprendre qu'hier, comme j'étois toute ſeule dans ma chambre avec un livre précieuſement à la main, je vois ouvrir ma porte par une grande femme de très-bonne mine : cette femme s'étouffoit de rire, & cachoit derriere elle un homme qui rioit encore

(2) Jacques-Bénigne Boſſuet, Précepteur de M. le Dauphin, depuis Evêque de Meaux.

plus fort qu'elle : cet homme étoit ſuivi d'une femme fort bien faite, qui rioit auſſi : moi, je me mis à rire ſans les reconnoître, & ſans ſavoir ce qui les faiſoit rire. Quoique j'attendiſſe aujourd'hui Madame de Chaulnes, qui doit paſſer deux jours ici, j'avois beau la regarder, je ne pouvois comprendre que ce fût elle ; c'étoit elle pourtant, qui m'amenoit Pomenars, qui en arrivant à Vitré, lui avoit mis dans la tête de venir me ſurprende. La *Murinette* beauté étoit de la partie, & la gaieté de Pomenars étoit ſi extrême, qu'il auroit réjoui la triſteſſe même : ils jouerent d'abord au volant; Madame de Chaulnes y joue comme vous; & puis une légere collation, & puis nos belles promenades, & par-tout il a été queſtion de vous. J'ai dit à Pomenars que vous étiez fort en peine de toutes ſes affaires, & que vous m'aviez mandé que pourvu qu'il n'y eût que le courant, vous ne ſeriez point en inquiétude ; mais que tant de nouvelles injuſtices qu'on lui faiſoit, vous donnoient beaucoup de chagrin pour lui : nous avons fort pouſſé cette plaiſanterie, & puis cette grande allée nous a fait ſouvenir de la chute que vous y fîtes un jour ; la penſée m'en a fait devenir rouge comme du feu. On a parlé long-temps là-deſſus, & puis du dialogue Bohême, & puis enfin de Mademoiſelle du Pleſſis, & des ſottiſes qu'elle diſoit, & qu'un jour vous en ayant dit une, & ſon vilain viſage ſe trouvant auprès du vôtre, vous n'aviez pas marchandé,

& lui aviez donné un ſoufflet pour la faire reculer; & que moi, pour adoucir les affaires, j'avois dit : mais voyez comme ces petites filles ſe jouent rudement; & que j'avois dit à ſa mere : Madame, ces jeunes créatures étoient ſi folles ce matin, qu'elles ſe battoient; Mademoiſelle du Pleſſis agaçoit ma fille, ma fille la battoit; c'étoit la plus plaiſante choſe du monde; & qu'avec ce tour, j'avois ravi Madame du Pleſſis de voir nos petites filles ſe réjouir ainſi. Cette *camaraderie* de vous & de Mademoiſelle du Pleſſis, dont je ne faiſois qu'une même choſe pour faire avaler le ſoufflet, les a fait rire à mourir. La *Murinette* vous approuve fort, & jure que la premiere fois qu'elle viendra lui parler dans le nez, comme elle fait toujours, elle vous imitera, & lui donnera ſur ſa vilaine joue. Je les attends tous préſentement : Pomenars tiendra bien ſa place, Mademoiſelle du Pleſſis viendra auſſi; ils me montreront une lettre de Paris faite à plaiſir, où l'on mandera cinq ou ſix ſoufflets donnés entre femmes, afin d'autoriſer ceux qu'on veut lui donner aux Etats, & même les lui faire ſouhaiter pour être à la mode. Enfin, je n'ai jamais vu un homme ſi fou que Pomenars; ſa gaieté augmente en même-temps que ſes affaires criminelles : s'il lui en vient encore une, il mourra de joie. Je ſuis chargée de mille complimens pour vous; nous vous avons célébrée à tout moment. Madame de Chaulnes dit qu'elle vous ſouhaite

roit une Madame de Sévigné en Provence, comme celle qu'elle a trouvée en Bretagne; c'eſt cela qui rend ſon Gouvernement beau; car quelle autre choſe pourroit-ce être? Quand ſon mari ſera venu, je la remettrai entre ſes mains, & ne m'embarraſſerai plus de ſon divertiſſement : mais vous, ma chere fille, que je vous plains avec votre tante d'Harcourt! quelle contrainte! quel embarras! quel ennui! Voilà qui me feroit plus de mal mille fois qu'à perſonne, & vous ſeule au monde ſeriez capable de me faire avaler ce poiſon. Oui, mon enfant, je vous le jure; & ſi j'étois à Grignan, j'écumerois votre chambre pour vous faire plaiſir, comme j'ai fait mille fois : après cette marque d'amitié, ne m'en demandez plus; car je hais l'ennui plus que la mort, & j'aimerois fort à rire avec vous, Vardes & le *Seigneur Corbeau.* Défaites-vous de cette trompette du Jugement; il y a vingt ans qu'elle me déplaît, & que je lui dois une viſite.

Je trouve votre vie fort réglée & fort bonne. Notre Abbé vous aime avec une tendreſſe & une eſtime qu'il n'eſt pas aiſé de dire en peu de mots; il attend avec impatience le plan de Grignan, & la converſation de M. d'Arles; mais ſur toutes choſes, il vous ſouhaiteroit bien cent mille écus, ſoit pour faire achever votre Château, ſoit pour tout ce qu'il vous plairoit. Toutes les heures ne ſont pas comme celles qu'on paſſe avec Pomenars, & même on s'ennuyeroit bientôt de lui : les réflexions

qu'on fait ſont bien contraires à la joie. Je vous ai mandé que je croyois que je ne bougerois d'ici ou de Vitré. Notre Abbé ne peut quitter ſa Chapelle : le déſert du Buron, ou l'ennui de Nantes avec Madame de Molac, ne conviennent point à ſon humeur agiſſante. Je ſerai ſouvent ici ; & Madame de Chaulnes, pour m'ôter les viſites, dira toujours qu'elle m'attend. Pour mon labyrinthe, il eſt net, il a des tapis verds, & les paliſſades ſont à hauteur d'appui ; c'eſt un aimable lieu : mais, hélas ! ma chere enfant, il n'y a guères d'apparence que je vous y voie jamais.

Di memoria nudrirſi, piu che di ſpeme.

C'eſt bien ma vraie deviſe. Nos Sentences ont été trouvées jolies. Ne comprenez-vous pas bien qu'il n'y a jour, ni heure, ni moment que je ne penſe à vous, que je n'en parle quand je puis, & qu'il n'y a rien qui ne m'en faſſe ſouvenir ? Nous ſommes ſur la fin du Taſſe, *e Gofredo a ſpiegato il gran veſſillo de la croce ſopra 'l muro.* Nous avons lu ce Poëme avec plaiſir. La Mouſſe eſt bien content de moi, & de vous encore plus, quand il ſonge à l'honneur que vous faites à ſa Philoſophie. Je crois que vous n'auriez pas eu moins d'eſprit, quand vous auriez eu la plus ſotte mere du monde ; mais enfin, tout enſemble n'a pas mal fait. Nous avons envie de lire Guichardin, car nous ne voulons point quitter l'Italien ; la *Murinette* le parle comme le François. J'ai

reçu une lettre de notre Cardinal, qui me dit encore pis que pendre du gros Abbé (1) qui eſt avec lui. Adieu, ma très-aimable. J'acheverai demain cette lettre, & vous manderai à quoi ſe divertit ma compagnie.

Ma compagnie eſt couchée, parce qu'il eſt minuit. Nous avons fait ce ſoir de grandes promenades, & après ſouper, nous avons coupé les cheveux à la petite du Cerni, & lui avons mis le premier appareil que nous leverons demain. La *Murinette* beauté eſt habile comme la Vienne. Pomenars ne fait que de ſortir de ma chambre; nous avons parlé aſſez ſérieuſement de ſes affaires, qui ne ſont jamais de moins que de ſa tête. Le Comte de Créance veut à toute force qu'il ait le cou coupé, Pomenars ne veut pas; voilà le procès. (2) Madame de Chaulnes me diſoit tantôt que l'Abbé Têtu, après avoir été quelque temps à Richelieu, enfin ſans autre façon, s'étoit établi chez Madame de Fontevraud, (3) où il eſt depuis deux mois : ils le virent en paſſant, il y a un mois; le prétexte, c'eſt qu'il y a de la petite vérole à Richelieu; ſi cette conduite ne lui eſt fort bonne, elle lui ſera fort mauvaiſe. Je ne ſavois pas que M. de Condom eût rendu ſon Evêché; Madame de Chaulnes m'a aſſurée que cela étoit fait. La petite perſonne a envoyé des chanſons à ſa ſœur; nous ne les trouvons

(1) L'Abbé de Pontcarré.
(2) Il s'agiſſoit d'un enlevement.
(3) Sœur de Madame de Monteſpan.

pas trop bonnes : je ſuis fort aiſe que vous ayez approuvé les miennes ; on ne peut pas les élever plus haut, que de les mettre ſur le ton des Dragons : il me ſemble que j'aurois dû l'entendre d'ici ; cela fait voir qu'il y a bien loin d'ici à Grignan. Hélas ! que cette penſée m'afflige, & que je m'ennuie d'être ſi long-temps ſans vous voir ! Adieu, ma chere fille, je vais me coucher triſtement, & vous embraſſe de tout mon cœur.

Ma petite eſt aimable, & ſa nourrice eſt au point de la perfection : mon habileté eſt une eſpece de miracle, & me fait comprendre en amitié la merveille de ce Maréchal, qui devint excellent Peintre par amour.

Aux Rochers, Mercredi 29 Juillet 1671.

IL ſera le mois de Juillet tant qu'il plaira à Dieu : je crois que le mois d'Août ſera encore plus long, puiſque ce ſera le temps des Etats ; car, n'en déplaiſe à la bonne compagnie, c'eſt toujours une ſujétion pour moi de les aller trouver à Vitré, ou de craindre qu'ils ne viennent ici. C'eſt un embarras, comme dit Madame de la Fayette ; mon eſprit n'eſt pas monté préſentement ſur ce ton-là : mais il faut avaler & paſſer ce temps comme les autres. Madame de Chaulnes fut ravie d'être deux jours ici : ce qui lui paroiſſoit le plus charmant, étoit mon abſence ; c'étoit auſſi le régal que je lui avois promis ; elle ſe promenoit dès

ſept heures du matin toute ſeule dans ces bois. L'après-dînée il y eut devant cette porte un bal de payſans, qui nous réjouit extrêmement. Il y avoit un homme & une femme qu'on auroit empêchés de danſer dans un République bien réglée; c'étoient des poſtures à pâmer de rire : Pomenars crioit, n'ayant plus la force de parler. Je ne finirois point, au reſte, ſur ſon chapitre; il ne fait aucun pas qui ne puiſſe être le dernier, & on ne le quitte point qu'on ne puiſſe lui dire un dernier adieu. Tout diſparut Lundi matin & je demeurai contente. Vous aurez M. de Vardes, quand vous recevrez cette lettre : mandez-moi ſi ſa patience n'eſt point uſée, s'il doit ſa conſtance à la Philoſophie ou à l'habitude; enfin, parlez-moi de lui. J'ai reçu une lettre du Marquis de Ch.... toute pleine d'amitiés : il me parle de Madame de Briſſac, & me mande qu'il vous a écrit. Je vous prie, cruauté à part, de lui faire réponſe : vous ſavez qu'il n'eſt bon qu'à ménager, & point du tout à mépriſer : il eſt vieux comme ſon pere, & ne comprendroit point l'honneur qu'on lui feroit, en lui refuſant une réponſe. On me mande que le Comte d'Ayen épouſe Mademoiſelle de Bournonville; *Madame de Lutre en eſt enrazée.* Vous me dites dans votre lettre qu'il faudra ſonger au moyen de vous envoyer votre fille; je vous prie de n'en point charger d'autre que moi, qui vous la menerai aſſurément, ſi la nourrice le veut bien; toute autre voiture me donneroit beaucoup de cha-

grin. Je regarde comme un amuſement tendre & agréable, de la voir cet hiver au coin de mon feu : je vous conjure, ma fille, de me laiſſer prendre ce petit plaiſir ; j'aurai d'ailleurs de ſi vives inquiétudes pour vous, qu'il eſt juſte que dans les jours où j'aurai quelque repos, je trouve cette eſpece de conſolation. Voilà donc qui eſt fait, nous parlerons de ſon voyage, quand je ſerai ſur le point de faire le mien. Je viens d'en faire un dans mon petit *galimatias*, c'eſt-à-dire, mon labyrinthe, où votre aimable idée m'a tenu fidele compagnie : je vous avoue que c'eſt un de mes plaiſirs de me promener toute ſeule ; on trouve quelques labyrinthes de penſées dont on a peine à ſortir ; mais enfin, on a du moins la liberté de penſer à ce que l'on veut. Adieu, ma chere petite.

Aux Rochers, Dimanche 2 Août 1671.

QUE dites-vous des nouvelles de cette ſemaine? Nous ne demandons que plaie & boſſe : mais, en vérité, je trouve que cette fois il y en a trop. La mort de M. du Mans (1) m'a aſſommée ; je n'y avois jamais penſé non plus que lui ; & de la maniere que je le voyois vivre, il ne me tomboit pas dans l'imagination qu'il pût mourir : cependant le voilà mort

(1) Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, Commandeur des Ordres du Roi, mort le 27 Juillet 1671.

d'une petite fievre, ſans avoir eu le temps de ſonger, ni au Ciel, ni à la terre; il a paſſé ce temps-là à s'étonner; il eſt mort ſubitement de la fievre tierce. La providence fait quelquefois des coups d'autorité qui me plaiſent aſſez; mais il en faudroit profiter. Et ce pauvre Lenet qui eſt mort auſſi, j'en ſuis fâchée. Ah! que j'aurois été contente, ſi la nouvelle de Madame de L*** étoit venue toute ſeule! C'eſt bien employé; ſa ſorte de malhonnêteté étoit une infamie ſi ſcandaleuſe, qu'il y a long-temps que je l'avois chaſſée du nombre des meres: tous les jeunes gens de la Cour ont pris part à ſa diſgrace; elle ne verra point ſa fille; on lui a ôté tous ſes gens: voilà tous les amans bien écartés. Vous avez préſentement le grand Chevalier; embraſſez-le pour moi & le Coadjuteur auſſi; mais dites à ce dernier que je le prie de ne me point écrire; qu'il garde ſa main droite pour jouer au brelan: ce n'eſt pas que je n'aime ſes lettres; mais j'aime encore mieux ſon amitié: je connois ſon humeur; il eſt impoſſible qu'il écrive ſans qu'il en coute à ceux à qui il écrit, & je trouve que c'eſt acheter trop cher une lettre, quand c'eſt au prix d'une partie de ſa tendreſſe. Nous concluons inceſſamment que s'il écrivoit deux fois la ſemaine à quelqu'un, il le haïroit bientôt à la mort.

Aux Rochers, Mercredi 5 Août 1671.

JE ſuis bien-aiſe que M. de Coulanges vous ait mandé les nouvelles. Vous apprendrez encore la mort de M. de Guiſe, dont je ſuis accablée, quand je penſe à la douleur de Mademoiſelle de Guiſe. Vous jugez bien, ma fille, que ce ne peut être que par la force de mon imagination que cette mort m'inquiete; car du reſte, rien ne troublera moins le repos de ma vie. Vous ſavez comme je crains les reproches qu'on peut ſe faire à ſoi-même; Mademoiſelle de Guiſe n'a rien à ſe reprocher que la mort de ſon neveu; elle n'a jamais voulu qu'il ait été ſaigné; la quantité du ſang a cauſé le tranſport au cerveau : voilà une petite circonſtance bien agréable. Je trouve que dès qu'on tombe malade à Paris, on tombe mort. On n'a jamais rien vu de pareil.

Vous aurez maintenant des nouvelles de nos Etats pour votre peine d'être Bretonne. M. de Chaulnes arriva Dimanche au ſoir, au bruit de tout ce qui en peut faire à Vitré : le Lundi matin il m'écrivit une lettre, j'y fis réponſe par aller dîner avec lui. On mange à deux tables dans le même lieu; il y a quatorze couverts à chaque table, Monſieur en tient une, & Madame l'autre. La bonne chere eſt exceſſive; on remporte les plats de rôti tout entiers; & pour les pyramides de fruits, il faut faire hauſſer les portes. Nos peres ne pré-

voyoient pas ces ſortes de machines, puiſque même ils ne comprenoient pas qu'il fallût qu'une porte fût plus haute qu'eux. Une pyramide veut entrer, une de ces pyramides, qui font qu'on eſt obligé de s'écrire d'un bout de la table à l'autre; mais bien loin que cela bleſſe ici, on eſt ſouvent fort aiſe, au contraire, de ne plus voir ce qu'elles cachent: cette pyramide donc avec vingt ou trente porcelaines, fut ſi parfaitement renverſée à la porte, que le bruit en fit taire les violons, les hautbois & les trompettes. Après le dîner, Meſſieurs de Lomaria & Coëtlogon danſerent avec deux Bretonnes des paſſe-pieds merveilleux, & des menuets d'un air que les Courtiſans n'ont pas à beaucoup près: ils y font des pas de Bohémiens & de Bas-Bretons avec une délicateſſe & une juſteſſe qui charme. Je penſois toujours à vous, & j'avois un ſouvenir ſi tendre de votre danſe & de ce que je vous avois vu danſer, que ce plaiſir me devint une douleur. Je ſuis aſſurée que vous auriez été ravie de voir danſer Lomaria: les violons & les paſſe-pieds de la Cour, font mal au cœur au prix de ceux-là; c'eſt quelque choſe d'extraordinaire que cette quantité de pas différens, & cette cadence courte & juſte; je n'ai point vu d'homme danſer, comme Lomaria, cette ſorte de danſe. Après ce petit bal, on vit entrer tous ceux qui arrivoient en foule pour ouvrir les Etats. Le lendemain Monſieur le Premier Préſident, Meſſieurs les Procureur

& Avocats généraux du Parlement, huit Evêques, Meſſieurs de Molac, la Coſte & Coëtlogon, le pere; M. Boucherat, (1) qui vient de Paris, cinquante Bas-Bretons dorés juſqu'aux yeux, cent Communautés. Le ſoir, devoient venir Madame de Rohan d'un côté, & ſon fils de l'autre, & M. de Lavardin, dont je ſuis étonnée. Je ne vis point ces derniers; car je voulus venir coucher ici, après avoir été à la Tour de Sévigné voir M. d'Harouïs, & Meſſieurs de Fourché & Cheſieres qui arrivoient. M. d'Harouïs vous écrira; il eſt comblé de vos honnêtetés: il a reçu deux de vos lettres à Nantes, dont je vous ſuis encore plus obligée que lui. Sa maiſon va être le Louvre des Etats: c'eſt un jeu, une chere, une liberté jour & nuit, qui attirent tout le monde. Je n'avois jamais vu les Etats; c'eſt une aſſez belle choſe. Je ne crois pas qu'il y ait une Province raſſemblée, qui ait un auſſi grand air que celle-ci; elle doit être bien pleine du moins: car il n'y en a pas un ſeul à la Guerre, ni à la Cour; il n'y a que le petit Guidon, (2) qui peut-être y reviendra un jour, comme les autres. J'irai tantôt voir Madame de Rohan; il viendroit bien du monde ici, ſi je n'allois à Vitré: c'étoit une grande joie de me voir aux Etats, où je ne fus de ma vie; je n'ai pas voulu en voir l'ouverture,

(1) Depuis Chancelier de France.

(2) M. de Sévigné, ſon fils, Guidon de Gendarmes Dauphins.

c'étoit

c'étoit trop matin. Les Etats ne doivent pas être longs ; il n'y a qu'à demander ce que veut le Roi ; on ne dit pas un mot ; voilà qui eſt fait. Pour le Gouverneur, il y trouve, je ne ſais pas comment, plus de quarante mille écus qui lui reviennent. Une infinité de préſens, des penſions, des réparations de chemins & de villes, quinze ou vingt grandes tables, un jeu continuel, des bals éternels, des comédies trois fois la ſemaine, une grande braverie ; voilà les Etats. J'oublie trois ou quatre cens pipes de vin qu'on y boit : mais ſi je ne comptois pas ce petit article, les autres ne l'oublient pas, c'eſt le premier. Voilà ce qui s'appelle des contes à dormir de bout ; mais cela vient au bout de la plume, quand on eſt en Bretagne, & qu'on n'a pas autre choſe à dire. J'ai mille complimens à vous faire de Monſieur & de Madame de Chaulnes. J'attends le Vendredi, où je reçois vos lettres avec une impatience digne de l'extrême amitié que j'ai pour vous.

Aux Rochers, Dimanche 9 Août 1671.

VOUS n'êtes point ſincere, quand vous me louez tant aux dépens de ce que vous valez. Il me ſiéroit mal de faire votre panégyrique à vous-même, & vous ne voulez jamais que je diſe du mal de moi. Je ne veux donc faire, ni l'un, ni l'autre ; mais enfin, ma fille, ſi vous avez à vous plaindre de moi,

ce n'eſt point de ne voir pas en vous de bonnes qualités & le fonds de toutes les vertus. Vous pouvez remercier Dieu de tout ce qu'il vous a donné ; car pour moi, je n'ai point aſſez de mérite pour en donner libéralement. Quoi qu'il en ſoit, vous mettez très-à-propos vos réflexions en uſage. Ce que vous dites au ſujet des inquiétudes que nous avons ſi ſouvent & ſi naturellement ſur l'avenir, & comme inſenſiblement notre inclination ſe change & s'accommode à la néceſſité, eſt la plus juſte matiere d'un livre, comme celui de Paſcal. Rien n'eſt ſi ſolide, rien n'eſt ſi utile que ces ſortes de méditations : hé ! qui ſont les perſonnes de votre âge qui en ſachent faire ? Je n'en connois point ; vous avez un fonds de raiſon & de courage que j'honore. Pour moi, je n'en ai pas tant, ſur-tout quand mon cœur prend le ſoin de m'affliger ; mes paroles ſont aſſez bonnes, je les range comme ceux qui diſent bien : mais la tendreſſe de mes ſentimens me tue ; par exemple, je n'ai point été trompée dans les douleurs d'être ſéparée de vous ; je les ai imaginées comme je les ſens. Je n'ai point trouvé que le proverbe fût vrai pour moi, *d'avoir la robe ſelon le froid* ; je n'ai point de robe pour ce froid-là. Mais cependant je m'amuſe, & le temps paſſe toujours ; & ce fait particulier n'empêche pas la regle générale, qui eſt toujours vraie & qui le ſera toujours. Nous craignons quaſi toujours des maux, qui perdent ce nom par le changement

de nos penſées & de nos inclinations. Je prie Dieu qu'il vous conſerve votre bon eſprit. Vous voulez m'aimer, & pour vous, & pour votre enfant : hé ! ma chere fille, n'entreprenez point tant de choſes. Quand vous pourriez atteindre à m'aimer autant que je vous aime, ce qui n'eſt pas une choſe poſſible, ni même dans l'ordre de Dieu, il faudroit toujours que ma petite fût par-deſſus le marché ; c'eſt le trop plein de la tendreſſe que j'ai pour vous.

J'allai dîner Lundi chez M. de Chaulnes, qui fait tenir les Etats deux fois le jour, de peur qu'on ne vienne me voir. Je n'oſe vous dire les honneurs qu'on me fait dans ces Etats ; cela eſt ridicule : cependant je n'y ai point encore couché, & je ne puis quitter mes bois, ni mes promenades, quelque priere que l'on m'en faſſe. Il y a quatre jours que je ſuis ici ; il fait un ſi beau temps, que je ne puis me renfermer dans une petite Ville. Mais, ma fille, qui vous accouchera, ſi vous accouchez à Grignan ? le ſecours viendra-t-il de loin ? N'oubliez pas comme vous accouchâtes en dernier lieu, & n'oubliez pas ce qui vous arriva la premiere fois, ni le beſoin que vous eûtes d'un homme habile & hardi. Vous êtes quelquefois en peine comment vous pourrez faire pour me témoigner votre amitié ; voilà juſtement l'occaſion où je vous en demande une preuve ; voilà ſur quoi je vous devrai du reſte, ſi vous voulez bien, pour l'amour de moi, avoir beaucoup de ſoin de vous. Ah !

mon enfant, qu'il vous ſera toujours aiſé de vous acquitter avec moi ! Des tréſors & tous les biens poſſibles pourroient-ils me donner autant de joie que votre amitié ? Comme auſſi, tournez la médaille, rien au monde n'eſt pis que le contraire.

Votre lettre à Madame de Villars eſt très-bonne : elle ne paroît pourtant pas d'un ſtyle auſſi aiſé que d'autres que j'ai vu de vous ; mais perſonne n'écrit mieux que vous, & Madame de Villars ſera très-contente de cette lettre. Quand le Coadjuteur n'aura plus mal au pied, je le conjure de vouloir bien faire réponſe à M. d'Agen ſur cette religieuſe, qui met tout ſon Dioceſe ſans deſſus ſans deſſous : je prendrai cette lettre pour être à moi, & lui ferai crédit de trois mois. Je ne puis m'imaginer ſes allures, comme celles de Monſieur de la R. F. elles ſont bien différentes de celles que l'on a, quand on travaille à les mériter : ceci n'eſt-il point un peu labyrinthe ? l'entendez-vous ? cela s'appelle des choſes fines. Mais qu'eſt-ce que vous me dites d'avoir mal à la hanche ? votre petit garçon ſeroit-il devenu fille ? Ne vous en mettez pas en peine, je vous aiderai à l'expoſer ſur le Rhône dans un petit panier de jonc, & puis elle abordera dans quelque Royaume, où ſa beauté ſera le ſujet d'un roman ; me voilà comme Dom Quichotte. Il y a d'horribles endroits dans Cléopâtre ; mais il y en a de beaux, & la droite vertu eſt bien dans ſon trône. Nous avons achevé le

Taſſe avec plaiſir & déplaiſir ; nous ne ſavons plus où nous attacher ; il faut attendre que les Etats ſoient partis pour entreprendre quelque choſe. Etoit-ce à vous que je mandois l'autre jour qu'il ſembloit que tous les pavés de Vitré fuſſent métamorphoſés en Gentilshommes ? Je n'ai jamais vu tant de monde raſſemblé. Mais vous, ma fille, donnez-moi des nouvelles de ce qui ſe paſſe autour de vous. Hé, mon Dieu ! que je ſuis bien en Provence, & que ce pays là eſt bien devenu le mien ! Falloit-il que ma vie fût rangée & marquée ſi loin de la vôtre ?

A Monſieur DE GRIGNAN.

Il n'y avoit que vous, mon cher Comte, qui puſſiez me réſoudre à donner ma fille à un Provençal : mais dans la vérité cela eſt ainſi ; j'en prends à témoin Caderouſſe & Mérinville ; car ſi j'avois trouvé en moi autant de facilité pour ce dernier, que j'en ai trouvé pour vous, & que je n'euſſe pas été la Reine des incidens, par la peur que j'avois de conclure, c'en étoit fait. Ne doutez jamais de la façon très-diſtinguée dont je penſe ſur votre ſujet ; un moment de réflexion vous fera voir que je dis vrai. Je ne ſuis point ſurpriſe que ma fille ne vous parle point de moi ; elle m'en faiſoit autant de vous l'année paſſée : croyez donc, ſans qu'elle vous le diſe, que je ne vous oublie jamais ; la voilà qui gronde, & qui dit que vous prenez ce prétexte pour excuſer votre pareſſe : je laiſſe en-

tre vous ce débat, & je vous assure que, quoique vous soyez l'homme du monde le plus heureux à être aimé, vous ne l'avez jamais été, ni ne le pouvez être de personne plus sincérement que de moi. Je vous souhaite tous les jours dans mon mail : mais vous êtes glorieux ; je vois bien que vous voulez que j'aille vous voir la premiere : vous êtes bien heureux que je ne sois pas une vieille maman, & que je sois ravie d'employer le reste de ma santé à faire ce voyage : notre Abbé en a plus d'envie que moi ; c'est quelque chose. Adieu, mon cher Grignan, aimez-moi toujours bien ; donnez-moi de votre vue, je vous donnerai de mes bois.

A Madame DE GRIGNAN.

Ma chere enfant, je reviens à vous pour vous dire que M. d'Andilli m'a envoyé le recueil qu'il a fait des lettres de M. de Saint-Ciran ; c'est une des plus belles choses du monde : ce sont proprement des Maximes & des Sentences Chrétiennes, mais si bien tournées, qu'on les retient par cœur comme celles de M. de la Rochefoucauld : quand ce livre se débitera, priez Madame de la Fayette ou M. d'Hacqueville d'en demander un exemplaire pour vous à M. d'Andilli ; il vous sera très-obligé de cette confiance : si vous faites réflexion qu'il n'a jamais eu un sou d'aucun de ses livres, vous verrez bien que c'est l'obliger, que d'en vouloir un de sa main. Je défie M. Ni-

cole de mieux dire que ce que vous avez écrit sur le changement de nos passions; il n'y a pas un mot de plus ou de moins que ce qu'il faut.

A Vitré, Mercredi 12 Août 1671.

ENFIN, ma chere fille, me voilà en pleins Etats; sans cela, les Etats seroient en pleins Rochers. Dimanche dernier, aussi-tôt que j'eus cachété mes lettres, je vis entrer quatre carrosses à six chevaux dans ma cour, avec cinquante Gardes à cheval, plusieurs chevaux de main & plusieurs Pages à cheval. C'étoient M. de Chaulnes, M. de Rohan, M. de Lavardin, Messieurs de Coëtlogon, de Lomaria, les Barons de Guais, les Evêques de Rennes, de Saint-Malo, les MM. d'Argouges & huit ou dix que je ne connois point; j'oublie M. d'Harrouis, qui ne vaut pas la peine d'être nommé. Je reçois tout cela: on dit, & on répondit beaucoup de choses; après une promenade dont ils furent fort contens, une collation très-bonne & très-galante sortit d'un des bouts du mail, sur-tout du vin de Bourgogne, qui passa comme de l'eau de Forges; on fut persuadé que cela s'étoit fait avec un coup de baguette. M. de Chaulnes me pria instamment d'aller à Vitré; j'y vins donc Lundi au soir; Madame de Chaulnes me donna à souper avec la Comédie de *Tartuffe*, point trop mal jouée, & un bal où le passe-pied &

le menuet penſerent me faire pleurer : cela me fait ſouvenir de vous ſi vivement, que je n'y puis réſiſter; il faut promptement que je me diſſipe. On me parle de vous très-ſouvent, & je ne cherche point long-temps mes réponſes; car j'y penſe à l'inſtant même, & je crois toujours que c'eſt qu'on voit mes penſées au travers de mon corps-de-jupe. Hier je reçus toute la Bretagne à ma Tour de Sévigné : je fus encore à la Comédie : c'étoit *Andromaque*, qui me fit pleurer plus de ſix larmes : c'eſt aſſez pour une Troupe de campagne : le ſoir on ſoupa, & puis le bal. Je voudrois que vous euſſiez vu l'air de M. de Lomaria, & de quelle maniere il ôte & remet ſon chapeau : quelle légéreté! quelle juſteſſe! Il peut défier tous les Courtiſans, & les confondre ſur ma parole : il a ſoixante mille livres de rente, & ſort de l'Académie : il reſſemble à tout ce qu'il y a de plus joli, & voudroit bien vous épouſer. Au reſte, ne croyez pas que votre ſanté ne ſoit point bue ici : cette obligation n'eſt pas grande : mais telle qu'elle eſt, vous l'avez tous les jours à toute la Bretagne : on commence par moi, & puis Madame de Grignan vient tout naturellement. Les civilités qu'on me fait ſont ſi ridicules, & les femmes de ce pays ſi ſottes, qu'elles laiſſent croire qu'il n'y a que moi dans la Ville, quoiqu'elle ſoit toujours pleine. Il y a de votre connoiſſance Tonquedec, le Comte des Chapelles, Pomenars, l'Abbé de Montigni, qui eſt Evêque de Saint-Paul de Léon,

& mille autres : mais ceux-là me parlent de vous, & nous rions un peu de notre prochain : il eſt plaiſant ici le prochain, particuliérement quand on a dîné : je n'ai jamais vu tant de bonne chere. Madame de Coëtquen eſt ici avec la fievre : Cheſieres ſe porte mieux : on a député des Etats pour lui faire un compliment. Nous ſommes polis pour le moins autant que le poli Lavardin : on l'adore ici, c'eſt un gros mérite qui reſſemble au vin de Grave. Mon Abbé bâtit, & ne veut pas venir s'établir à Vitré : il y vient dîner : pour moi, j'y ſerai encore juſqu'à Lundi, & puis j'irai paſſer huit jours dans ma pauvre ſolitude : après quoi je reviendrai dire adieu : car la fin du mois verra la fin de tout ceci. Notre préſent eſt déja fait, il y a plus de huit jours : on a demandé trois millions : nous avons offert ſans chicaner, deux millions cinq cens mille livres, & voilà qui eſt fait. Du reſte, Monſieur le Gouverneur aura cinquante mille écus, M. de Lavardin quatre-vingt mille francs, le reſte des Officiers à proportion, le tout pour deux ans. Il faut croire qu'il paſſe autant de vin dans le corps de nos Bretons, que d'eau ſous les ponts, puiſque c'eſt là deſſus qu'on prend l'infinité d'argent qui ſe donne à tous les Etats. Vous voilà bien inſtruite, Dieu merci, de votre bon pays : mais je n'ai point de vos lettres, & par conſéquent point de réponſe à vous faire : ainſi je vous parle tout naturellement de ce que je vois & de ce que j'entends. Pome-

nars eſt divin : il n'y a point d'homme à qui je ſouhaite plus volontiers deux têtes : jamais la ſienne n'ira juſqu'au bout. Pour moi, je voudrois déjà être au bout de la ſemaine, afin de quitter généreuſement tous les honneurs de ce monde, & de jouir de moi-même aux Rochers. Adieu, ma très-chere : j'attends toujours vos lettres avec impatience : votre ſanté eſt un point qui me touche de bien près : je crois que vous en êtes perſuadée, & que ſans donner dans *la juſtice de croire*, je puis finir ma lettre, & dormir en repos ſur ce que vous penſez de mon amitié pour vous.

A Vitré, Dimanche 16 *Août* 1671.

QUOI ! ma chere fille, vous avez penſé brûler, & vous voulez que je ne m'en effraie pas ! vous voulez accoucher à Grignan, & vous voulez que je ne m'en inquiete pas ! Priez-moi en même-tems de ne vous aimer guères : mais ſoyez aſſurée que pendant que vous me ſerez ce que vous êtes à mon cœur, c'eſt-à-dire pendant que je vivrai, je ne puis jamais voir tranquillement tous les maux qui peuvent vous arriver. Je prie Deville de faire tous les ſoirs une ronde, pour éviter les accidens du feu : ſi le hazard n'avoit fait lever M. de Grignan plus matin que le jour, voyez un peu où vous en étiez, & ce que vous deveniez avec votre Château. Je crois que vous n'avez pas oublié de remercier Dieu : pour moi, j'y ai trop d'intérêt pour ne l'avoir pas fait.

Monſieur de Lavardin fait ici l'amoureux d'une petite Madame ; j'ai trouvé que c'eſt une contenance dont il a beſoin comme d'un éventail. J'ai dit à Madame de Chaulnes les complimens que vous lui faites ; elle les a reçus d'une maniere, & vous en rend de ſi bons, que je ſuis perſuadée qu'elle voudroit, au prix des Molac & des Lavardin, (1) que vous fuſſiez ſa Lieutenante-Générale : il n'y a que ces charges de Belles ; les Lieutenans de Roi ne ſont pas dignes de porter votre robe. Je ſuis encore ici ; Monſieur & Madame de Chaulnes font de leur mieux pour m'y retenir : ce ſont des diſtinctions qui me font admirer la bonté des Dames de ce pays ; vous croyez bien auſſi que ſans cela je ne demeurerois pas à Vitré, où je n'ai que faire. Les Comédiens nous ont amuſés, les paſſe-pieds nous ont divertis, la promenade nous a tenu lieu des Rochers. Mais tout cela n'empêchera point que je n'aille demain aux Rochers, où je ſerai ravie de ne plus voir de feſtins, & d'être un peu à moi : je meurs de faim au milieu de toutes ces viandes, & je propoſois l'autre jour à Pomenars d'envoyer accommoder un gigot de mouton à la Tour de Sévigné pour minuit, en revenant de chez Madame de Chaulnes : enfin, ſoit beſoin, ou dégoût je meurs d'envie d'être dans mon mail ; j'y ſerai huit ou dix jours. Notre Abbé, la Mouſſe & *Mar-*

(1) Lieutenans-Généraux de la Province de Bretagne.

phiſe, ont grand beſoin de ma préſence; ces deux premiers viennent pourtant dîner ici quelquefois : il y eſt très-ſouvent queſtion de Madame la Gouvernante de Provence; c'eſt ainſi que M. de Chaulnes vous nomme en commençant votre ſanté. On contoit hier au ſoir à table qu'Arlequin l'autre jour à Paris portoit une groſſe pierre ſous ſon petit manteau; on lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette pierre; il dit que c'étoit un échantillon d'une maiſon qu'il vouloit vendre; cela me fit rire, je jurai que je vous le manderois : ſi vous croyez, ma fille, que cette invention fût bonne pour vendre votre terre, vous pourriez vous en ſervir. Que dites-vous du mariage de MONSIEUR ? Ce ſont des traits de la Palatine; c'eſt ſa niece (2) & celle de la Princeſſe de Tarente. Vous comprenez bien la joie qu'aura MONSIEUR d'avoir à ſe marier en cérémonie : quelle joie encore d'avoir une femme qui n'entende point le François !

Madame de la Fayette m'a mandé qu'elle alloit vous écrire; mais que la migraine l'en empêche; elle eſt fort à plaindre de ce mal : je ne ſais s'il ne vaudroit pas mieux n'avoir pas autant d'eſprit que Paſcal, (3) que d'en avoir les incommodités. La date de votre lettre eſt admirable : voilà qui eſt donc bien, je n'ai

(2) La Princeſſe Eliſabeth-Charlotte, Palatine du Rhin.

(3) Blaiſe-Paſcal, un des plus beaux génies de ſon ſiecle, avoit été ſujet à de grands maux de tête. Il mourut dans la fleur de l'âge en 1662.

que vingt ans, puiſqu'il eſt ainſi, vous n'avez pas ſujet de craindre pour ma ſanté; n'en ſoyez point en peine, ſongez ſeulement à la vôtre. Cette émotion que la crainte du feu vous a donnée, me déplaît beaucoup : ce fut enſuite d'une émotion qu'arriva votre accouchement de Livri : tâchez donc, ma chere enfant, d'éviter autant que vous pourrez tout ce qui peut vous émouvoir. J'aime déja ce Chamarier (4) de Rochebonne; c'eſt une *bonne roche* que celle dont vous me dépeignez ſon ame : c'eſt à M. de Grignan que j'adreſſe cette *gentilleſſe*, comme à celui qui m'y ſaura bien répondre. Je ſuis bien-aiſe d'avoir encore une maiſon aſſurée à Lyon, outre celle de l'Intendant. Autant qu'un voyage en ce monde peut être ſur, celui de Provence l'eſt pour l'année qui vient : ma chere enfant, gouvernez-vous bien entre ci & là; c'eſt mon unique ſoin, & la choſe du monde dont je vous ſerai le plus ſenſiblement obligée; c'eſt là que vous pouvez me témoigner ſolidement l'amitié que vous avez pour moi. Il me ſemble que vous voyez bien des Provençaux à Grignan : ſi vous ſaviez auſſi la quantité de Bretons que l'on voit tous les jours ici, cela n'eſt pas imaginable. Vous me raviſſez, quand vous me dites que vous aimez le Coadjuteur, & qu'il vous aime : j'ai cette union dans la tête; il me ſemble qu'elle eſt entiérement néceſſaire à votre bonheur; conſervez-là, & prenez de ſes conſeils

(4) Dignité du Chapitre de Saint-Jean de Lyon.

pour vos affaires. Notre Abbé vous adore toujours ; la petite Mouſſe a une dent de moins, & ma petite enfant une dent de plus, ainſi va le monde. Je bénis Flachere de vous avoir ſauvé du feu ; & je vous embraſſe mille fois plus tendrement que je ne puis vous dire. Cheſieres eſt guéri au bruit du trictrac de chez M. d'Harrouis.

Aux Rochers, Mercredi 19 Août 1671.

VOUS me dites fort plaiſamment l'état où vous met mon papier parfumé : ceux qui vous voient lire mes lettres, croient que je vous apprends que je ſuis morte, & ne ſe figurent point que ce ſoit une moindre nouvelle. Il s'en faut peu que je ne me corrige de la maniere que vous l'avez imaginé ; j'irai toujours dans les excès pour ce qui vous ſera bon, & qui dépendra de moi. J'avois déja penſé que mon papier pourroit vous faire mal ; mais ce n'étoit qu'au mois de Novembre que j'avois réſolu d'en changer ; je commence dès aujourd'hui, & vous n'avez plus à vous défendre que de la puanteur.

Vous avez une aſſez bonne quantité de Grignans ; Dieu vous délivre de la tante, (1) elle m'incommode d'ici. Les manches du Chevalier font un bel effet à table ; quoiqu'elles entraînent tout, je doute qu'elles

(1) Anne d'Ornano, Comteſſe d'Harcourt, tante de M. de Grignan.

m'entraînent auſſi ; quelques foibleſſes que j'aie pour les modes, j'ai une grande averſion pour cette ſaleté. Il y auroit de quoi en faire une belle proviſion à Vitré ; je n'ai jamais vu une ſi grande chere ; nulle table à la Cour ne peut être comparée à la moindre des douze ou quinze qui y ſont ; auſſi eſt-ce pour nourrir trois cens perſonnes qui n'ont que cette reſſource pour manger. Je partis Lundi de cette bonne Ville, après avoir fait vos complimens à Madame de Chaulnes & à Mademoiſelle de Murinais : on ne peut jamais, ni mieux les recevoir, ni mieux les rendre. Toute la Bretagne étoit ivre ce jour-là ; nous avions dîné à part. Quarante Gentilshommes avoient dîné en bas, & avoient bu chacun quarante ſantés : celle du Roi avoit été la premiere, & enſuite tous les verres caſſés ; le prétexte étoit une joie & une reconnoiſſance extrême de cent mille écus que le Roi a donnés à la Province ſur le préſent qu'on lui a fait, voulant récompenſer, par cet effet de ſa libéralité, la bonne grace qu'on a eue à lui obéir. Ce n'eſt donc plus que deux millions deux cens mille livres, au lieu de cinq cens. Le Roi a écrit de ſa propre main des bontés infinies pour ſa bonne Province de Bretagne : le Gouverneur a lu la lettre aux Etats, & la copie en a été enrégiſtrée ; il s'eſt élevé juſqu'au ciel un cri de *vive le Roi ;* & tout de ſuite on s'eſt mis à boire, mais boire, Dieu ſait. M. de Chaulnes n'a pas oublié la Gouvernante de Provence ;

& un Breton ayant voulu vous nommer, & ſachant mal votre nom, s'eſt levé, & a dit tout haut, c'eſt donc à la ſanté de Madame de *Carignan* : cette ſottiſe a fait rire M. de Chaulnes juſqu'aux larmes : les Bretons ont continué, croyant bien dire ; & vous ne ſerez d'ici à plus de huit jours que Madame de *Carignan ;* quelques-uns diſent la Comteſſe de *Carignan* : voilà en quel état j'ai laiſſé les choſes.

J'ai fait voir à Pomenars ce que vous dites de lui ; il en eſt ravi ; & en attendant, je vous aſſure qu'il eſt ſi hardi & ſi effronté, que tous les jours du monde il fait quitter la place au Premier Préſident, dont il eſt ennemi auſſi-bien que du Procureur-Général. Madame de Coëtquen venoit de recevoir la nouvelle de la mort de ſa petite fille, elle s'étoit évanouie ; elle en eſt très-affligée, & dit que jamais elle n'en aura une ſi jolie : mais ſon mari eſt inconſolable ; il revient de Paris, après s'être accommodé avec le Bordage ; c'étoit la plus grande affaire du monde ; il a donné tous ſes reſſentimens à M. de Turenne : vous ne vous en ſouciez guères ; mais cela ſe trouve au bout de ma plume. Il y avoit Dimanche un bal qui fut joli : nous y vîmes une Baſſe-Brete qu'on nous avoit aſſuré qui levoit la paille ; ma foi, elle étoit ridicule, & faiſoit des hauts-le-corps qui nous faiſoient éclater de rire ; mais il y avoit d'autres danſeuſes & des danſeurs qui nous raviſſoient. Si vous me demandez com-

ment je me trouve des Rochers après tout ce bruit, je vous dirai que j'y ſuis tranſportée de joie; j'y ſerai pour le moins huit jours, quelque façon qu'on me faſſe pour me faire retourner : j'ai un beſoin de repos qui ne peut ſe dire, j'ai beſoin de dormir, j'ai beſoin de manger, car je meurs de faim à ces feſtins; j'ai beſoin de me rafraîchir, j'ai beſoin de me taire; tout le monde m'attaquoit, & mon poumon étoit uſé. Enfin, ma chere enfant, j'ai retrouvé mon Abbé, ma Mouſſe, ma chienne, mon mail, Pilois, mes Maçons; tout cela m'eſt uniquement bon en l'état où je ſuis : quand je commencerai à m'ennuyer, je m'en retournerai. Il y a des gens qui ont de l'eſprit dans cette immenſité de Bretons, & il y en a qui ſont dignes de me parler de vous.

J'ai été bleſſée, comme vous, de l'*enflure du cœur* : (2) ce mot d'*enflure* me déplaît; & pour le reſte, ne vous avois-je pas dit que c'étoit de la même étoffe que Paſcal? mais cette étoffe eſt ſi belle qu'elle me plaît toujours : jamais le cœur humain n'a été mieux anatomiſé que par ces Meſſieurs-là. Si vous continuez à nous en mander votre avis, la Mouſſe vous répondra mieux que moi; car je n'en ai lu encore que vingt feuillets. Je ſuis au déſeſpoir de mes paquets perdus : ces cheres, ces aimables lettres dont je ſuis entourée, que je relis mille fois, que je regarde, que j'approuve,

(2) Expreſſion de M. Nicole dans ſes *Eſſais de Morale.*

n'eſt-ce pas un grand déplaiſir pour moi de ſavoir que vous m'en écriviez deux toutes les ſemaines, & de n'en avoir reçu qu'une plus de quatre ſemaines de ſuite ? Si c'étoit pour vous ſoulager, je l'approuverois, & même je vous le conſeillerois ; mais vous les avez écrites, & je ne les ai pas. Si vous aviez le mémoire de vos dates, vous verriez bien les lettres qui vous manquent : vous l'aviez pour ce frippon de Grignan ; faut-il que je l'embraſſe après cette préférence ? Parlez-moi de Madame de Rochebonne, (3) & faites des amitiés à mon cher Coadjuteur & au bel air du Chevalier : je défends à ce dernier de monter à cheval devant vous. On me mande que *mes petites entrailles* (4) ſe portent bien ; elles vont être habillées ; cela eſt joli, de *petites entrailles* avec une robe. Si Madame de Simiane vouloit ſavoir des nouvelles de ſon premier Sénéchal, vous pourriez lui dire qu'après elle, il a épouſé la femme d'un homme qui enfin la lui laiſſa, & que préſentement il l'a laiſſée pour une autre toute mariée auſſi, qu'il a enlevée de vive force, & qui eſt une très-belle femme ; mais il a un cadet qui en a fait autant en Baſſe-Bretagne : on lui a envoyé

(3) Théreſe Adhémar de Monteil, femme de Charles-François de Châteauneuf, Comte de Rochebonne, & ſœur de M. de Grignan.

(4) C'eſt ainſi que Madame de Sévigné nommoit ſa petite fille (*Marie-Blanche*) qu'elle avoit laiſſée à Paris en nourrice.

des gardes pour l'amener ; il y a des gens dont l'étoile fait rire.

Monſieur d'Harrouis eſt auſſi étonné que vous de l'aventure de Madame de L.... Votre raiſonnement eſt bon ; mais quoique le mari fût accoutumé à ſa propre diſgrace, il ne l'étoit pas à celle de ſon gendre, & c'eſt ce qui l'a fait éclater ; car vous ſavez bien l'honnête métier de la mere. Vous avez fait des merveilles d'écrire à Madame de Lavardin ; je le ſouhaitois, vous avez prévenu mes deſirs. Voilà tout préſentement le laquais de l'Abbé, qui ſe jouant comme un jeune chien avec l'aimable *Jaquine*, (5) l'a jettée par terre, & lui a rompu le bras & démis le poignet : les cris qu'elle fait ſont épouvantables ; c'eſt comme ſi une Furie s'étoit rompu le bras en enfer : on envoie querir cet homme qui vint pour Saint-Aubin. J'admire comme les accidens viennent, & vous ne voulez pas que j'aie peur de verſer ; c'eſt cela que je crains ; car ſi quelqu'un m'aſſuroit que je ne me ferois point de mal, je ne hairois pas à rouler quelquefois cinq ou ſix tours dans un carroſſe, cette nouveauté me divertiroit ; mais après ce que je viens de voir, un bras rompu me fera toujours peur. Adieu, ma très-belle ; vous ſavez comme je ſuis à vous & que l'amour maternel y a moins de part que l'inclination.

(5) Une des filles de la baſſe-cour des Rochers.

Aux Rochers, Dimanche 23 Août 1671.

VOus étiez donc avec votre Préſidente de Charmes, quand vous m'avez écrit? Son mari étoit intime ami de M. Fouquet, dis-je bien? Enfin, ma fille, vous n'êtes point ſeule, & M. de Grignan avoit raiſon de vous faire quitter votre cabinet pour entretenir votre compagnie : ce qu'il auroit pu retrancher, c'eſt ſa barbe de Capucin; il eſt vrai qu'elle ne lui fait point de tort, puiſqu'à Livri avec *ſa touffe ébourifée*, (1) vous ne penſiez pas qu'*Adonis* fût plus beau; je redis quelquefois ces quatre vers avec admiration. Je ſuis ſurpriſe comme le ſouvenir de certain temps fait de l'impreſſion ſur l'eſprit, ſoit en bien, ſoit en mal; je me repréſente cette automne-là délicieuſe, & puis j'en regarde la fin avec une horreur qui me fait ſuer les groſſes gouttes; (2) & cependant il faut remercier Dieu du bonheur qui vous tira d'affaire. Les réflexions que vous faites ſur la mort de M. de Guiſe, ſont admirables; elles m'ont bien creuſé les yeux dans mon mail : car c'eſt-là où je rêve à plaiſir. Le pauvre la Mouſſe a eu mal aux dents; de ſorte que depuis long-temps je me promene toute ſeule juſqu'à la nuit, & Dieu ſait à quoi

(1) Hémiſtiche d'un bout rimé rempli par Madame de Grignan.

(2) A cauſe d'une fauſſe-couche que Madame de Grignan fit à Livri le 4 Novembre 1669.

je ne penſe point. Ne craignez point pour moi l'ennui que peut me donner la ſolitude; hors les maux qui viennent de mon cœur, contre leſquels je n'ai point de forces, je ne ſuis à plaindre ſur rien : mon humeur eſt heureuſe; elle s'accommode & s'amuſe de tout, & je me trouve mieux d'être ici toute ſeule, que du fracas de Vitré. Il y a huit jours que je ſuis ici dans une paix qui m'a guérie d'un rhume épouventable; j'ai bu de l'eau, je n'ai point parlé, je n'ai point ſoupé, & quoique je n'en aie point racourci mes promenades, je me ſuis guérie. Madame de Chaulnes, Mademoiſelle de Murinais, Madame Fourché, & une fille de Nantes fort bien faite, vinrent ici Jeudi : Madame de Chaulnes entra, en me diſant qu'elle ne pouvoit être plus long-temps ſans me voir, que toute la Bretagne lui peſoit ſur les épaules, & qu'enfin elle ſe mouroit. Là-deſſus elle ſe jette ſur mon lit, on ſe met autour d'elle, & en un moment la voilà endormie de pure fatigue : nous cauſons toujours, elle ſe réveille enfin, trouvant plaiſante, & adorant l'aimable liberté des Rochers. Nous allâmes nous promener, nous nous aſſîmes dans le fond de ces bois; pendant que les autres jouoient au mail, je lui faiſois conter Rome, & par quelle aventure elle avoit épouſé M. de Chaulnes : car je cherche toujours à ne point m'ennuyer; cependant voilà une pluie traîtreſſe comme une fois à Livri, qui, ſans ſe faire craindre, ſe met d'abord à nous noyer,

mais noyer à faire couler l'eau de par-tout ſur nos habits : les feuilles furent percées dans un moment, & nos habits percés dans un autre moment; nous voilà toutes à courir, on crie, on tombe, on gliſſe, on fait grand feu; on change de chemiſe, de jupe, je fournis à tout, on ſe fait eſſuyer ſes ſouliers, on pâme de rire: voilà comme fut traitée la Gouvernante de Bretagne dans ſon propre Gouvernement; après cela, on fit une jolie collation, & puis cette pauvre femme s'en retourna plus fâchée ſans doute du rôle ennuyeux qu'elle alloit reprendre, que de l'affront qu'elle avoit reçu ici. Elle me fit promettre de vous mander cette aventure, & d'aller demain lui aider à ſoutenir le reſte des Etats, qui finiront dans huit jours; je lui promis l'un & l'autre, je m'acquitte aujourd'hui de l'un, & demain je m'acquitterai de l'autre, ne trouvant pas que je puiſſe me diſpenſer de cette complaiſance.

Madame de la Fayette vous aura mandé comme M. de la Rochefoucauld a fait Duc le Prince (*de Marſillac*), ſon fils, & de quelle façon le Roi a donné une nouvelle penſion; enfin, la maniere vaut mieux que la choſe, n'eſt-il pas vrai? Nous avons quelquefois ri de ce diſcours commun à tous les Courtiſans. Vous avez préſentement le Prince Adhémar, dites-lui que j'ai reçu ſa derniere lettre, & embraſſez-le pour moi. Vous avez à mon compte cinq ou ſix Grignans; c'eſt un bonheur, comme vous dites, qu'ils ſoient tous aimables

& d'une bonne ſociété ; ſans cela ils feroient l'ennui de votre vie, au lieu qu'ils en font la douceur & le plaiſir. On me mande qu'il y a de la rougeole à Sulli, & que ma tante va prendre *mes petites entrailles* pour les amener chez elle : cela fâchera bien la nourrice ; mais que faire ? c'eſt une néceſſité. C'en ſera une bien dure, que de demeurer en Provence pour les gages, quand vous verrez partir d'auprès de vous Madame de Senneterre pour Paris : je voudrois bien, ma chere enfant, que vous euſſiez aſſez d'amitié pour moi, pour ne pas me faire le même tour, quand j'irai vous voir l'année qui vient. Je voudrois qu'entre ci & là vous fiſſiez l'impoſſible pour vos affaires ; c'eſt ce qui fait que j'y penſe, & que je m'en tourmente tant. Il faut donc que je vous ramene chez moi, qui eſt chez vous.

Monſieur de Chéſieres eſt ici ; il a trouvé mes arbres crus : il en eſt fort étonné, après les avoir vus *pas plus grands que cela*, comme diſoit Monſieur de M.... de ſes enfans. Je ſuis fort aiſe que la maladie du pauvre Grignan ait été ſi courte : je l'embraſſe & lui ſouhaite toutes ſortes de biens & de bonheurs, auſſi bien qu'à ſa chere moitié, que j'aime plus que moi-même : je le ſens du moins mille fois davantage. Notre Abbé eſt à vous, la Mouſſe attend cette lettre que vous compoſez.

A Vitré, Mercredi 26 Août 1671, dans le Cabinet de Madame DE CHAULNES.

ON me prie d'abord de vous faire mille amitiés pleines de tendreſſe & d'eſtime. Après un ſi heureux commencement, vous devriez eſpérer une lettre agréable : mais je doute fort que cela puiſſe être : car en vérité je ne ſais rien. Si je vous entretenois de mes penſées, je vous parlerois de vous, & vous êtes trop près du ſujet pour que cela pût vous divertir. Je vins ici Dimanche au ſoir aſſez tard : M. de Chaulnes fit la plaiſanterie de m'envoyer querir par ſes Gardes, m'écrivant que j'étois néceſſaire pour le ſervice du Roi, & que Madame de Chaulnes m'attendroit à ſouper : j'y vins, & j'y trouvai beaucoup de monde d'augmentation, tant pis. Lundi, Monſieur d'Harrouis donna un dîner à Monſieur & à Madame de Chaulnes, à tous les Magiſtrats & Commiſſaires : j'y étois, l'Abbé y vint : le prétexte étoit de voir les réparations que je demande qu'on faſſe à la Tour de Sévigné : on n'y regarda point. Ce fut le plus beau repas que j'aie vu depuis que je ſuis au monde : mais écoutez le malheur. Comme nous montions en carroſſe pour y aller, voilà une foibleſſe qui prend à Monſieur de Chaulnes avec le friſſon, en un mot la fievre : Madame de Chaulnes toute affligée s'enferme avec lui, & Mademoiſelle de Murinais & moi, nous te-

nons

nons leur place. M. d'Harrouis fut mortifié, tout fut triſte, on ne ſongea qu'à ce contre-temps : le ſoir, la fievre le quitta : mais je crois qu'il l'a préſentement, & c'eſt la tierce. Voilà comme les maux viennent, conſervez-vous : ſi vous étiez dans un autre état, je vous dirois de marcher : mais je ne le dis pas. Je ſuis perſuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul ſur la ſelle. Pomenars vous fait dix mille complimens : il conte qu'une femme l'autre jour à Rennes, ayant oui parler des *medianoche*, dit à quatre heures du ſoir qu'elle venoit de faire *medianoche* chez la Premiere Préſidente : cela eſt bien d'une ſotte bête qui veut être à la mode : voilà tout ce que je vous écrirai d'ici : peut-être que tantôt je dirai encore quelque choſe en fermant mon paquet. Je veux vous parler d'un bal qu'il y eut hier au ſoir : hormis les grands bals que nous avons vus, on ne peut en faire un plus joli. Pluſieurs Beautés de Baſſe-Bretagne y brilloient, & Mademoiſelle de L** ſur-tout, qui eſt une très-belle fille, & qui danſe très-bien : elle a un amant qu'elle va épouſer; il étoit derriere elle : mais M. de Rohan, qui la trouve belle dès l'année paſſée, s'eſt pendu à ſon oreille d'une ſi étrange façon, & elle s'eſt fichée dans ſes cheveux pour lui répondre, d'une ſi extraordinaire maniere, que l'amant a quitté la place : la Demoiſelle ne s'en eſt pas émue; ſa mere lui faiſoit des yeux, point de nouvelles : enfin, elle a donné dans la Sei-

gneurie à bride abattue, cela nous a fort réjouis. Mais ſera-t-il poſſible que M. de Grignan ne me donne jamais le plaiſir de vous voir danſer un momen. ! Quoi! je ne reverrai jamais cette danſe & cette grace parfaite qui m'alloient droit au cœur ? J'en vois ici des morceaux ſéparés ; mais je voudrois bien revoir le tout enſemble. Je meurs quelquefois d'envie de pleurer au bal, & quelquefois j'en paſſe mon envie, ſans que perſonne s'en apperçoive : certains airs, certaines danſes font cet effet très-ordinairement. Mon petit Lomaria a toujours un air charmant : il fut un peu hier au ſoir tout auprès de la cadence; je ne ſais s'il n'étoit point ivre ; cela ſe dit ici ſans qu'on s'en offenſe.

Aux Rochers, Dimanche 30 *Août* 1671.

VRAIMENT, ma fille, il n'en faut pas douter; je perds toutes les ſemaines une de vos lettres ; ou du moins très ſouvent : vous ſeriez dix jours ſans m'écrire ; quand je n'en reçois qu'une, je ſuis aſſurée que cela n'eſt pas, & que, par exemple, j'en ai perdu une très-bonne cet ordinaire ; je n'ai reçu que celle que vous m'écriviez dans l'accablement de vos Provençaux. Je ſuis triſte de ce malentendu ; & vous verriez aiſément ce déſordre, ſi vous écriviez vos dates: un chagrin que cela me donne encore, c'eſt que je commence

toutes mes lettres par ce ſot chapitre ; c'eſt un beau début & bien agréable.

Parlons un peu de votre ſang que vous dites qui n'eſt point échauffé : j'en ſuis bien aiſe pour une raiſon, & j'en ſuis fâchée pour une autre ; c'eſt qu'il y a moins de remede ; & comme c'eſt l'air, & qu'il faudroit changer de place aux brouillards, & mettre au-deſſus de votre tête ce qui eſt au-deſſous de vos pieds, (1) je ne vois pas trop bien ce qu'on pourroit oppoſer à cet inconvénient : j'y ſais pourtant un remede, dont j'eſpere que vous vous ſervirez, quand j'irai en Provence. C'eſt un grand déplaiſir que votre beau teint ne puiſſe pas ſoutenir l'air de Provence ; autrefois l'air de Nantes un peu mêlé de celui de la mer, me perdoit tout le mien : mais, ma chere enfant, c'eſt un bon air que celui de l'Iſle de France ; l'air de Vitré tue tout le monde ; le ſerein du parc eſt une choſe que je ne ſoutiens pas, moi qui ſoutenois ſans trembler tout celui de Livri. M. de Chaulnes ſe porte bien mieux : ils partiront tous avant qu'il ſoit ſix jours : la compagnie eſt belle & bonne ; mais c'eſt avec une grande joie qu'on ſe ſépare. Je revins ici Vendredi voir un peu mon Abbé, ma Mouſſe & mes bois. Aujourd'hui j'attends M. de Rennes & trois autres Evêques à dîner : je leur donnerai une piece de bœuf ſalé ; après le dîné, Madame de Chaulnes vient

(1) A cauſe de la ſituation de Grignan, dont le Château eſt fort élevé.

me reprendre, pour me remener à Vitré dire adieu à la Seigneurie. M. Boucherat, M. le Premier Préſident, & la voiture complete des Magiſtrats doivent venir auſſi : comme ils m'emmeneront, & que je n'aurai plus le temps de fermer mes lettres, je vais les cacheter dès ce matin. Le contrat de notre Province avec le Roi fut ſigné Vendredi ; mais auparavant on donna deux mille louis d'or à Madame de Chaulnes & beaucoup d'autres préſens: ce n'eſt pas que nous ſoyons riches ; mais c'eſt que nous avons du courage, c'eſt que nous ſommes honnêtes, & qu'entre midi & une heure nous ne ſavons point refuſer nos amis ; c'eſt l'heure du Berger : les vapeurs de vos fleurs d'orange ne ſont pas de ſi bons effets. J'ignore comment vous vous portez; mais votre ſanté eſt bue tous les jours par plus de cent Gentilshommes, qui ne vous ont jamais vue, & qui ne vous verront jamais: ceux qui vous ont vue, ne ſont pas ceux qui célebrent le mieux votre ſanté. Lavardin & des Chapelles ont rempli des bouts-rimés que je leur ai donnés; ils ſont jolis, je vous les enverrai: vous ſerez bien aiſe auſſi de ſavoir que l'autre jour M. de *Bruquenvert* danſa très-bien le paſſe-pied avec Mademoiſelle de *Kerikiniti:* voilà de ces choſes que vous ne devez pas ignorer ; ne m'attaquez pas ſur les noms; j'y ſuis forte préſentement. Les grandeurs de Province ſont ici dans leur luſtre ; de ſorte que l'autre jour la beauté de la charge de

Monſieur de Grignan fut admirée & enviée : être ſeul eſt une choſe qui charme fort M. de Molac, qui eſt accablé par M. de Lavardin ; M. de Lavardin par M. de Chaulnes, & les Lieutenans de Roi par les Lieutenans Généraux. On vouloit auſſi, dans l'humeur de faire des préſens, propoſer aux Etats de donner dix mille écus à Monſieur & à Madame de Grignan. M. de Chaulnes ſoutenoit qu'ils écouteroient la propoſition ; d'autres qu'ils feroient le préſent ; enfin, nous en demeurâmes à l'envie d'en faire courir le bruit ſourdement, faire murmurer quelques Bas-Bretons, & puis les radoucir à table, & leur faire promettre de le propoſer. Mais que dites-vous de M. de Coulanges, qui s'en va vous voir ? Le joli homme ! qu'il eſt heureux ! Je crois, ma fille, que vous ſerez fort aiſe de le voir *tourner* dans votre Château ; ſa gaieté vous en donnera ; il vous dira comme votre fille eſt jolie. Tout ce que je deſire, & qui eſt bien aſſez pour moi, c'eſt que vous vous portiez bien & que pour l'amour de moi vous ayez de l'application à votre ſanté & à votre conſervation.

Je trouve votre eſprit dans une philoſophie & dans une tranquillité qui me paroît bien plus au-deſſus des brouillards & des groſſieres vapeurs, que le Château de Grignan. C'eſt tout de bon que les nuages ſont ſous vos pieds ; vous êtes élevée dans la moyenne région, & vous ne m'empêcherez pas

de croire que ces beaux noms, que vous dites que vous donnez à des qualités naturelles, ſont un effet de votre raiſon & de la force de votre eſprit. Dieu vous le conſerve ſi droit; il ne vous ſera pas inutile: mais il faut un peu agir, afin que votre philoſophie ne ſe tourne pas en pareſſe, & que vous puiſſiez être en état de revoir un pays où les nues ſeront au-deſſus de vous. Il me ſemble que je vous vois dans l'indolence que vous donne l'impoſſibilité; ne vous y abandonnez qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour votre repos, & non pas aſſez pour vous ôter l'action & le courage. Je vous plains bien d'avoir des femmes: vous ſavez comme je les hais. Vos ſtatues d'hommes ſur des piedeſtaux ſont bien ennuyeuſes: vous me ferez aimer l'amuſement de nos Bretons, plutôt que l'indolence parfumée de vos Provençaux: mais où ſont donc ces eſprits ſi vifs, ſi brillans, ces têtes ſi près du bonnet & ces imaginations échauffées par un ſi beau Soleil? Au moins vous devriez avoir des foux, & dans la quantité vous en trouveriez quelqu'un qui pourroit vous divertir. Je ne comprends pas bien votre Provence, ni vos Provençaux: ah! que je comprends bien mieux mes Bretons! Si je vous diſois tous ceux qui vous font des complimens, il faudroit un volume: Monſieur & Madame de Chaulnes, M. de Lavardin, le Comte des Chapelles, Tonquedec; l'Abbé de Montigni, Evêque de Léon, d'Harrouis, Fourché, Chéſieres, &c. ſans

compter mon Abbé, qui n'a point reçu votre derniere lettre, & notre Mouſſe, qui attend celle que vous compoſez. Pour moi, ma fille, ſans en faire à deux fois, je vous conjure d'embraſſer tous vos aimables Grignans. J'ai vu des manches comme celles du Chevalier: ah! qu'elles ſont belles dans le potage & ſur des ſalades! Adieu, ma très-belle & très-infiniment chere; je ne vous dis rien de mon amitié, c'eſt que je ne vous aime pas.

A Vitré, Mercredi 2 Septembre 1671.

VOICI une lettre qui m'eſt venue droit de Paris, ſans paſſer par les mains de du Bois; (1) & de plus, je l'ai reçue ſelon votre date, cinq jours après qu'elle a été écrite, de ſorte que toute cette lettre eſt miraculeuſe: il n'eſt pas beſoin de tant de merveilles pour me rendre vos lettres bien cheres. Votre ſouvenir eſt au-deſſus des diſtractions; c'eſt lui qui les fait aux autres: nos Etats ont beau crier, danſer, boire, votre idée ſait toujours ſe faire place. Il y a ici de grandes fronderies; mais cela s'appaiſe en vingt-quatre heures, & j'eſpere que dans trois jours tout ſera fini; je le ſouhaite beaucoup. Je n'oſe plus aller aux Rochers, on en a trouvé le chemin; il y avoit Dimanche cinq carroſſes à ſix chevaux.

(1) Commis de la Poſte, qui prenoit ſoin des Lettres de Madame de Sévigné, pour les lui faire tenir plus promptement en Bretagne.

Je meurs d'envie d'être retournée dans ma ſolitude ; on l'a trouvée belle ; Combourg n'eſt pas ſi beau. Il ne faut pas que vous croyiez que nos maiſons de Bretagne ſoient comme Grignan : il s'en faut beaucoup. Pour M. de Lomaria, ſans tourner autour du pot, il a tout l'air de Termes, ſa danſe, ſa révérence, mettre & ôter ſon chapeau, ſa taille, ſa tête ; voyez ſi ce petit vilain-là n'eſt pas aſſez joli. La *Murinette* beauté voudroit bien l'épouſer, mais il n'eſt pas de même pour elle. Le Comte des Chapelles eſt ravi de ce que vous avez mis de lui dans ma lettre. Pomenars vous mande que ſa hardieſſe eſt encore augmentée, & qu'il ne peut jamais être pendu, puiſqu'il ne l'a point été. L'Abbé vient quelquefois dîner ici avec la Mouſſe, qui n'eſt nullement embarraſſé de tout ceci : je l'ai ſi bien fait valoir par tout, & chez Madame de Chaulnes, & chez M. Boucherat, & chez l'Evêque de Léon, qu'il y eſt comme chez moi. Il parle des petites parties avec cet Evêque, qui eſt Cartéſien à brûler ; mais dans le même feu ; il ſoutient auſſi que les bêtes penſent : voilà mon homme, il eſt très-ſavant là-deſſus ; il a été auſſi loin qu'on peut aller dans cette Philoſophie, & Monſieur le Prince en eſt demeuré à ſon avis. Leurs diſputes me réjouiſſent fort. On me mande que notre petite eſt fort jolie, elle me divertira bien cet hiver chez moi. Adieu, ma très-chere, je vous embraſſe ; mais quelle extrême joie, quand j'entendrai le ſon de votre

votre voix ! J'eſpere que ce jour arrivera comme tant d'autres qu'on ne ſouhaite point.

A Vitré, Dimanche 6 Septembre 1671.

AH ! ma fille, que vous veut donc ce feu qui tourne autour de vous, & qui vous fait des frayeurs à toute heure ? Pour vous dire le vrai, je doute que cela ne vous faſſe point de mal ; ſouvenez-vous de ce que vous fit une fois la peur de voir le Chevalier à cheval. Je voudrois que du moins cela vous ſervît à faire redoubler le ſoin de tous vos gens, pour empêcher que le malheur du feu n'arrive chez vous : j'exhorte Deville par l'affection qu'il a pour vous, à faire ſa ronde plus exactement que jamais. Au reſte, vous croyez qu'un rhume n'eſt rien en l'état où vous êtes, je vous avertis que c'eſt beaucoup, & que peut-être vous n'en guérirez qu'en accouchant. Je vous recommande auſſi la ſageſſe dans votre ſeptieme : on porte quelquefois les filles heureuſement : & les garçons ont des fantaiſies de venir plutôt, & en prennent le chemin au ſept : faites réflexion ſur ce diſcours ; je défie Madame du Pui-du-Fou de mieux dire. Après cette leçon de *Matrone*, je vous ferai mille complimens de la part de Chéſieres. Vous vous êtes ſouvenue très-à-propos du vers de M. de Grignan ; vous aurez vu par une de mes lettres que je ſuis bien loin d'oublier ce tems-là. Vous avez une tribu de Grignans ; mais il ſont tous

ſi aimables, qu'on doit ſe réjouir avec vous de cette bonne compagnie. Je ſuis étonnée d'apprendre que vous avez M. de Chate: il eſt vrai que j'ai été trois jours avec lui à Savigni; il me paroiſſoit fort honnête homme, je lui trouvois une reſſemblance en détrempe, qui ne le brouilloit pas avec moi. S'il vous conte ce qui m'arriva à Savigni, il vous dira que j'eus le derriere fort écorché d'avoir couru un cerf avec Madame de Sulli, qui eſt préſentement Madame de Verneuil. Vous croyez ne me rien dire en m'aſſurant que vous aimez ceux qui vous parlent de moi; c'eſt une marque d'amitié tellement naturelle, que je veux vous en remercier tout à l'heure, & vous embraſſer de tout mon cœur. Il y a encore des marques d'averſion qui font bien mourir: je ſuis trop habile ſur ce chapitre, mais il faut avouer auſſi que je ne l'ai pas appris ſans mettre beaucoup au jeu. Que dites-vous de Marſillac qui eſt Duc? J'approuve fort ce qu'a fait ſon pere; c'étoit le ſeul moyen de le faire jouir de cette dignité ſans une extrême douleur; c'eût été un honneur bien empoiſonné, que de l'avoir en perdant un tel pere: il me ſemble auſſi que le nom de M. de la Rochefoucauld, joint à ſon mérite, eſt une dignité fort au-deſſus de celle qu'il a donnée. La Marans vouloit aller l'autre jour à Livri avec Madame de la Fayette; on la renvoya ſans autre forme de procès. Elle contoit qu'elle avoit eu tout le jour Monſieur le Prince chez

elle, & on ne fit pas semblant de l'écouter. Oh! ma fille, cela est bon, & fait bien enrager les folles qui se vantent. En fermant ma lettre, je vous parlerai des Etats & de mon heureux retour aux Rochers.

Il n'est si bonne compagnie qui ne se sépare, dit M. de Chaulnes aux Bretons, en les renvoyant chez eux. Les Etats finirent à minuit; j'y fus avec Madame de Chaulnes & d'autres femmes; c'est une très-belle, très-grande & très-magnifique assemblée. M. de Chaulnes a parlé à *tutti quanti* avec beaucoup de dignité, & en termes fort convenables à ce qu'il avoit à dire. Après-dîner chacun s'en va de son côté. Je suis ravie de retourner à mes Rochers. J'ai fait plaisir à plusieurs personnes; j'ai fait un député: un pensionnaire; j'ai parlé pour des misérables, & de *Caron pas un mot*, c'est-à-dire; rien pour moi; car je ne sais point demander sans raison. Voici ce que je fis l'autre jour: vous savez comme je suis sujette à me tromper; je vis avant dîner chez M. de Chaulnes un homme au bout de la chambre, que je crus être le Maître-d'Hôtel; j'allai à lui, & lui dis: » Mon pauvre » Monsieur, faites nous dîner, il est une » heure, je meurs de faim. Cet homme me regarde: & me dit: » Madame, je voudrois » être assez heureux pour vous donner à dîner » chez moi, je me nomme Pécaudiere; ma » maison n'est qu'à deux lieues de Lander- » nau. » Mon enfant, c'est un Gentilhomme

de Baſſe-Bretagne : ce que je devins n'eſt pas une choſe qu'on puiſſe redire; je ris encore en vous l'écrivant. Voilà une piece que M. de Chaulnes vous envoie; je la crois de Péliſſon, d'autres diſent de Deſpréaux; mandez-m'en votre avis: pour moi, je vous avoue que je la trouve parfaite; liſez-la avec attention, & voyez combien il y a d'eſprit. J'ai mille complimens à vous faire de tout le monde. On a donné cent mille écus de gratifications, deux mille piſtoles à M. de Lavardin, autant à M. de Molac, à Monſieur Boucherat, au Premier Préſident, aux Lieutenans de Roi, &c. deux mille écus au Comte des Chapelles, autant au petit Coëtlogon; enfin, des magnificences. Voilà une Province !

Madame de la Fayette eſt à Livri, d'où elle m'écrit des gaillardiſes malgré tous ſes maux; Monſieur de la R. F. m'écrit auſſi; ils me diſent qu'ils me ſouhaitent: mais c'eſt moi qui ſouhaite bien de vous y revoir; cette eſpérance me ſoutient la vie. Au reſte, j'ai ſupputé, vous aurez achevé dans cinquante ans de traduire le Pétrarque à un ſonnet par mois; cet Ouvrage eſt digne de vous, ce ne ſera pas un in-promptu. Adieu, ma chere enfant, je m'en vais aux Rochers ſi contente d'être hors d'ici, que je ſuis honteuſe d'être ſi aiſe en votre abſence. Quand je relis mes lettres, je ſuis toujours tentée de les brûler, en voyant les bagatelles que je mande; mais dites, ne vous fatiguent-elles point? car je pourrois fort bien

les retrancher, ſans vous aimer moins pour cela.

Aux Rochers, Mercredi 9 Septembre 1671.

ENFIN, me voilà toute repoſée, toute tranquille, toute contente dans ma ſolitude; j'ai eu tantôt encore un petit reſte des Etats. M. de Lavardin (1) eſt demeuré à Vitré pour faire ſon entrée à Rennes; il eſt préſentement le Gouverneur depuis le départ de M. de Chaulnes, & il n'eſt plus ſuffoqué par ſa préſence, de ſorte que les trompettes, les gardes, tout eſt étalé. Il eſt venu me voir en cet équipage avec vingt Gentilshommes de cortege; le tout enſemble faiſoit un veritable eſcadron: dans ce nombre étoient des Lomaria, des Coëtlogon, des Abbés de Feuquieres, & pluſieurs qui ne s'eſtiment pas moins que les autres. On s'eſt promené, on a mangé légérement, & le Comte des Chapelles que j'ai amené de Vitré, m'a aidé à faire les honneurs. Le voilà encore qui a bien la mine de vous dire lui-même combien nous parlons de vous, & combien toutes choſes nous en font ſouvenir. Nous ſentons plus que jamais que la mémoire eſt dans le cœur; car quand elle ne nous vient pas de cet endroit, nous n'en avons pas plus que des lievres. Nous avons trouvé un petit bois, où, entre pluſieurs belles

(1) Lieutenants Général au Gouvernement de la Haute & Baſſe-Bretagne.

choſes que vous avez écrites, nous avons vu : *Dieu! que j'aime la tigrerie!* C'eſt le métier des beaux eſprits; nous vous prions de nous mander ſi cette vertu n'eſt point un peu endormie en vous par le peu d'occupation que vous lui donnez : nous ne voyons pas bien ſur qui vous pourriez l'exercer, & cela fait eſpérer que vous en perdrez l'habitude.

Monſieur DES CHAPELLES.

Il ſeroit difficile, Madame la Comteſſe, que cette vertu eût moins d'occupation où vous êtes, que quand vous écrivîtes cette belle Sentence. Il me ſouvient, hélas! que j'étois jaune & mourant, & que vous étiez belle & de bon goût, & qu'ainſi vous n'aviez nulle occaſion de vous entretenir dans cet exercice. Il vaut bien mieux que je vous parle d'une autre deviſe que j'ai retrouvée auprès de celle-là, & qui eſt écrite du même temps: *Meglio morir in preſenza, che viver in aſſenza.* Celle-ci me plaît encore à tel point, que je crois que je la rendrai véritable, & que je ne ſortirai pas deux fois en ma vie des Rochers ſans en mourir de regret : peut-être que mourir pour mourir, ç'eût été mieux fait de mourir dès la premiére fois ; car toute belle & charmante que vous êtes, perſonne n'eſt encore mort en votre honneur ; & ſi j'avois eu cet eſprit-là, c'étoit de quoi nous illuſtrer tous deux : mais, comme vous ſavez, ce qui ne ſe fait pas une fois, ſe fait une autre ; & je

trouve même, pourvu qu'on ôte à notre Marquise la part qu'elle y prétend, qu'il sera encore plus extraordinaire de mourir dans cette derniere occasion, en sorte qu'on pourra dire que la mémoire est dans le cœur ou que le cœur est dans la mémoire, choisissez : mais je crains bien que vous ne sentiez guères, ni l'un, ni l'autre, pour moi, puisque vous ne prenez pas la peine de me faire réponse, j'en suis plus affligé qu'offensé; car je me faisois un grand plaisir de revoir une écriture pour laquelle je conserve un goût infini, quoiqu'elle n'ait jamais servi à me marquer la moindre apparence d'amitié; mais des reproches à une *Tigresse*, c'est des marguerites devant des pourceaux. Au reste, M. de Lavardin vient d'honorer les Rochers de sa présence, accompagné de beaucoup de noblesse : il a été reçu avec toute la politesse imaginable, & une collation très-propre & très-galante qu'on a fait trouver dans le bois; après quoi nous l'avons vu partir entouré de quantité de gardes : ainsi finit l'histoire, & la lettre en même-temps, si vous l'avez agréable; aussi-bien ne puis-je sortir de l'humeur triste & sérieuse où me jette le souvenir de vous avoir vue dans ce même lieu.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Je lui ôte la plume, car il ne finiroit jamais : il s'est tellement attendri par la pensée de vous avoir vue ici, que M. de Lavardin nous en a

trouvés l'un & l'autre tout triſtes, & même cela nous donnoit un air coupable : il ſembloit que la compagnie nous embarraſſat, & il étoit vrai, nous avions affaire en Provence, quand ils ſont arrivés, ou, pour mieux dire, nous avion affaire ici ; car c'étoit en ſe ſouvenant de vous y avoir vue, qu'on ſe plaignoit de ne plus vous y voir. Pour moi, je ne m'accoutume point qu'on m'ait ôté ma fille, qu'on me l'ait enlevée & emmenée ſi loin ; & je crois que je ſuccomberois à tout moment à cette penſee, ſans l'eſtime & ſans l'amitié que j'ai pour M. de Grignan, & pour tous les Grignans, & j'ajoute, ſans la perſuation où je ſuis de la tendreſſe qu'ils ont pour vous.

Aux Rochers, Dimanche 13 Septembre 1671.

LA peur que vous avez eue, ma fille, & qui vous oblige à garder le lit, m'en fait bien plus qu'à vous : je ſuis perſuadée que rien ne vous eſt ſi contraire que ces ſortes d'émotions ; ce fut l'unique ſujet du malheur qui vous arriva à Livri ; (1) & ſi c'étoit encore le même Chevalier ſur le même cheval, il ne mourroit que de ma main. Vous deviez bien me mander ce qui vous avoit effrayée ; ſongez qu'il faut que je ſois huit jours ſans ſavoir ce qu'aura produit votre ſageſſe. Notre Coadjuteur m'a

(1) Cette fauſſe couche dont il eſt parlé ci-devant dans une note de la Lettre du 23 Août. *Voyez la page 252.*

écrit des merveilles; mais je ne ſuis pas d'aſſez bonne humeur pour lui faire réponſe; la main droite eſt plus embarraſſée par le chagrin de l'eſprit, que par la goutte de la main gauche: quoiqu'il m'explique fort nettement la relation qu'il y a de l'une à l'autre, j'ai été tentée, au bout de ſon raiſonnement, de dire comme le *Médecin malgré lui*, (2) après un diſcours à peu près de la même force, *& voilà juſtement ce qui fait que votre fille eſt muette.* Des Comédiens de campagne ont joué parfaitement bien cette piece à Vitré; on penſa en pâmer de rire. Ce que vous dites de la *Murinette* eſt extrêmement vrai; ſon humeur eſt aimable, quoiqu'elle ait quelque choſe de bruſque & de ſec; mais cela eſt ajuſté avec de ſi bons ſentimens, qu'il eſt impoſſible que cela déplaiſe. Je m'en vais envoyer à Nantes vos deux lettres à d'Harrouis & au Comte des Chapelles; ce dernier ne reſpiroit que cette réponſe: pour d'Harrouis, (3) vous ſaurez qu'il s'embarquoit aux Etats à payer cent mille francs plus qu'il n'avoit de fonds, & trouvoit que cela ne valoit pas la peine de le dire: un de ſes amis s'en apperçut; il eſt vrai que ce ne fut qu'un cri de toute la Bretagne, juſqu'à ce qu'on lui eût fait juſtice; il eſt adoré par-tout, & c'eſt avec raiſon. Un beau matin nos Etats donnerent des gratifications pour cent mille écus; un Bas-Breton me dit qu'il avoit penſé

(2) Comédie de Moliere.

(3) Il étoit Tréſorier des Etats de Bretagne.

que les Etats alloient mourir, de les voir ainſi faire leur teſtament,& donner leur bien à tout le monde : plût à Dieu qu'à proportion on fût auſſi libéral dans votre Provence ! J'aime nos Bretons; ils ſentent un peu le vin ; mais votre fleur d'orange ne cache pas de ſi bons cœurs. J'en excepte les Grignans, un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, que j'aime, que j'eſtime, & que j'honore tous au prorata de leurs dignités. Vous avez des fruits que je dévore déjà par avance; j'en mangerai l'année qui vient, ſi je ne meurs entre-ci & là. Quelle joie, ma fille! & que j'aime le temps, quelque mal qu'il puiſſe me faire d'ailleurs, quand je ſonge au bien qu'il m'apporte tous les jours ! Conſervez votre ſanté, votre beauté, votre amitié, afin que rien ne manque à ma joie. Que dites vous de celle de M. d'Andilli, de voir M. de Pomponne, Miniſtre & Secrétaire d'Etat ? (4) En vérité, il faut louer le Roi d'un ſi beau choix: il étoit en Suede, le Roi penſe à lui, & lui donne cette charge de M. de Lionne, avec toutes les facilités néceſſaires pour faire qu'il puiſſe la payer. Quelles merveilles ne fera-t-il point dans cette place, & quelle joie ſes amis n'en doivent-ils point avoir? Vous ſavez la part que j'y dois prendre ; c'eſt ſur un choix comme celui-là, que je ferois fort bien une Ode à la louange de S. M. un petit mot de réjouiſ-

(4) M. de Pomponne étoit Ambaſſadeur en Suede, lorſqu'il fut fait Secrétaire d'Etat des affaires étrangeres.

ſance au Pere & au Fils, ne ſeroit-il point de bonne grace à vous, qui êtes ſi aimée de toute la famille? Mais il faut vous bien porter, & que cette peur ne vous ait rien gâté. Il me ſemble que vous êtes dans votre ſeptieme, cela me fait trembler, & d'autant plus que c'eſt un garçon; vous me le promettez au moins; n'allez pas, par votre négligence, le laiſſer devenir fille. Je vous avoue que j'ouvrirai vos lettres de Vendredi avec une grande impatience & une grande émotion : mais elles ne ſont pas d'importance mes émotions, & un verre d'eau en fait le remede. Vous prenez goût à Nicole; je ne ſais où je prendrai un autre livre de Morale pour vous ſoutenir le cœur; je vous renverrai à nos anciens amis. On dit que M. de Condom en a fait un, (5) où il aſſure que pourvu que l'on croie les Myſteres, c'eſt aſſez, & improuve fort toutes les chicanes ſur le Saint Sacrement, qui ne font que des héréſies; j'entends dire qu'il n'y a rien de plus beau, voilà votre fait. La Mouſſe prépare déjà ſa réponſe à cette belle Piece que vous compoſez. Je crois que vous vous moquez, quand vous me parlez de mes libéralités préſentes; c'eſt pour me faire honte : ah! ma fille, quelle pouſſiere au prix de ce que je voudrois faire! Je me réjouis de M. de Pomponne, quand je ſonge que je pourrai peut-être vous ſervir par lui : mais vous n'avez beſoin que de M. de Grignan & de vous. Enfin,

(5) L'Expoſition de la Foi.

nous ne pouvions pas ſouhaiter à cette place un homme qui fût plus de nos amis. M. de Coulanges qui va vous voir, vous dira de quelle grace le Roi a fait cette action.

Aux Rochers, Mercredi 16 Septembre 1671.

JE ſuis méchante aujourdh'ui, ma fille; je ſuis comme quand vous diſiez, *vous êtes méchante.* Je ſuis triſte, je n'ai point de vos nouvelles; *la grande amitié n'eſt jamais tranquille.* MAXIME. Il pleut, nous ſommes ſeuls; en un mot, je vous ſouhaite plus de joie que je n'en ai aujourd'hui. Ce qui embarraſſe fort mon Abbé, la Mouſſe & mes gens, c'eſt qu'il n'y a point de remede à mon chagrin! je voudrois qu'il fût Vendredi pour avoir une de vos lettres, & il n'eſt que Mercredi: voilà ſur quoi on ne ſait que me faire; toute leur habileté eſt à bout; & ſi par l'excès de leur amitié, ils m'aſſuroient pour me faire plaiſir qu'il eſt Vendredi, ce ſeroit encore pis; car ſi je n'avois point de vos lettres ce jour-là, il n'y auroit pas un brin de raiſon avec moi; de ſorte que je ſuis contrainte d'avoir patience, quoique la patience ſoit une vertu, comme vous ſavez, qui n'eſt guères à mon uſage: enfin, je ſerai ſatisfaite, avant qu'il ſoit trois jours. J'ai une extrême envie de ſavoir comment vous vous portez de cette frayeur: c'eſt mon averſion que les frayeurs; car quoique je ne ſois point groſſe, elles me le font devenir,

c'eſt-à-dire, elles me mettent dans un état qui renverſe entiérement ma ſanté : mon inquiétude préſente ne va point juſques-là ; je ſuis perſuadée que la ſageſſe que vous avez eue de garder le lit, vous aura entiérement remiſe. Ne venez point me dire que vous ne me manderez plus rien de votre ſanté, vous me mettriez au déſeſpoir ; & n'ayant plus de confiance à ce que vous me diriez, je ſerois toujours comme je ſuis préſentement. Il faut avouer que nous ſommes à une belle diſtance l'une de l'autre, & que ſi l'on avoit quelque choſe ſur le cœur dont on attendît du ſoulagement, on auroit un beau loiſir pour ſe pendre.

Je voulus hier prendre une petite doſe de *Morale*, je m'en trouvai aſſez bien : mais je me trouvai encore mieux d'une petite critique contre la *Berénice* de Racine, qui me parut fort plaiſante & fort ingénieuſe ; c'eſt de l'Auteur (1) des *Sylphides*, des *Gnomes* & des *Salamandres* : il y a cinq ou ſix petits mots qui ne valent rien du tout, & même qui ſont d'un homme qui ne ſait pas le monde ; cela fait quelque peine ; mais comme ce ne ſont que des mots en paſſant, il ne faut point s'en offenſer : je regarde tout le reſte, & le tour qu'il donne à cette critique, & je vous aſſure que cela eſt joli. Comme je crus que cette bagatelle vous auroit divertie, je vous ſou-

(1) L'Abbé de Villars, Auteur du Comte de Gabalis.

haitai dans votre petit cabinet auprès de moi, ſauf à vous en retourner dans votre beau Château, quand vous auriez achevé cette lecture. Je vous avoue pourtant que j'aurois quelque peine à vous laiſſer partir ſitôt ; c'eſt une choſe bien dure pour moi que de vous dire adieu ; je ſais ce que m'a couté le dernier : il ſeroit bien de l'humeur où je ſuis d'en parler ; mais je n'y penſe encore qu'en tremblant ; ainſi vous êtes à couvert de ce chapitre. J'eſpere que cette lettre vous trouvera gaie : ſi cela eſt, je vous prie de la brûler tout à l'heure ; ce ſeroit une choſe bien extraordinaire qu'elle fût agréable avec le chien d'eſprit que je me ſens. Le Coadjuteur eſt bien heureux que je ne lui faſſe pas réponſe aujourd'hui. J'ai envie de vous faire vingt-cinq ou trente queſtions pour finir dignement cet ouvrage. Avez-vous des muſcats ? vous ne me parlez que des figues ; avez-vous bien chaud ? vous ne m'en dites rien ; avez-vous de ces aimables bêtes que nous avions à Paris ? avez-vous eu long-temps votre tante d'Harcourt ? Vous jugez bien qu'après avoir perdu tant de vos lettres, je ſuis dans une aſſez grande ignorance, & que j'ai perdu la ſuite de votre diſcours. Ah ! que je voudrois bien battre quelqu'un ! & que je ſerois obligée à quelque Breton qui viendroit me faire une ſotte propoſition qui me mît en colere ! Vous me diſiez l'autre jour que vous étiez bien-aiſe que je fuſſe dans ma ſolitude, & que j'y penſerois à vous : c'eſt bien ren-

contré ; c'eſt que je n'y penſe pas aſſez dans tous les autres lieux. Adieu, ma fille, voici le bel endroit de ma lettre ; je finis, parce que je trouve que ceci s'extravague un peu ; encore a-t-on ſon honneur à garder.

Aux Rochers, Dimanche 20 Septembre 1671.

CE n'eſt pas ſans raiſon, ma chere fille ; que vous fûtes troublée du mal du pauvre Chevalier de Buous ; il eſt étrange : c'eſt un garçon qui me plaiſoit dès Paris ; je n'ai pas de peine à croire tout le bien que vous m'en dites : ce qui eſt de plus extraordinaire, c'eſt cette crainte de la mort : c'eſt un beau ſujet de faire des réflexions, que l'état où vous le dépeignez. Il eſt certain qu'en ce temps-là nous aurons de la foi de reſte : elle fera tous nos déſeſpoirs & tous nos troubles : & ce temps que nous voulons qui coule préſentement, nous manquera : & nous donnerions toutes choſes, pour avoir un de ces jours que nous perdons avec tant d'inſenſibilité : voilà de quoi je m'entretiens dans ce mail que vous connoiſſez. La Morale Chrétienne eſt excellente à tous les maux : mais je la veux Chrétienne : elle eſt trop creuſe & trop inutile autrement. Ma Mouſſe me trouve quelquefois aſſez raiſonnable là-deſſus : & puis, un ſouffle, un rayon de ſoleil emporte toutes les réflexions du ſoir. Nous parlons quelquefois de l'opinion d'Origene & de la nôtre : vous aurez

peine à nous faire entrer une éternité de ſupplices dans la tête, à moins que la ſoumiſſion n'arrive au ſecours.

Je ſuis fort aiſe que vous ayez trouvé cette Requête (1) jolie : ſans être auſſi habile que vous, je l'ai entendue *per diſcrezione*, elle m'a paru admirable. La Mouſſe eſt fort glorieux d'avoir fait en vous une ſi merveilleuſe écoliere. Je vous plains de quitter Grignan, vous y êtes en bonne compagnie : c'eſt une belle maiſon, une belle vue, un bel air : vous allez dans une petite Ville étouffée (2), où peut-être il y aura des maladies & du mauvais air : & ce pauvre Coulanges qui ne vous trouvera point, il me fait pitié. Enfin, ſa deſtinée n'eſt pas de vous voir à Grignan : peut-être le menerez-vous à vos Etats : mais c'eſt une grande différence, & vous devez bien ſentir le déſagrément de ce voyage, dans l'état où vous êtes & dans la ſaiſon où nous ſommes. Vous y verrez l'effet des proteſtations de M. de Marſeille : je les trouve bien ſophiſtiquées & avec de grandes reſtrictions. Les aſſurances que je lui donne de mon amitié, ſont à peu près dans le même ſtyle : il vous aſſure de ſon ſervice ſous condition : & moi, je l'aſſure de mon amitié ſous condition auſſi, & lui diſant que je ne doute point du

(1) Requête de la Philoſophie d'Ariſtote contre la raiſon. *Voyez le Ménagiana, tome IV, page 271, édition de Paris*, 1715.

(2) Lambeſc, petite Ville de Provence, où ſe tient l'aſſemblée des Etats de la Province.

tout

tout que vous n'ayez toujours de nouveaux ſujets de lui être obligée.

M. de Lavardin vint tout droit de Rennes ici Jeudi au ſoir, & me conta les magnificences de la réception qu'on lui a faites. Il prêta le ſerment au Parlement, & fit une très-agréable harangue. Je le remenai le lendemain à Vitré, pour reprendre ſon équipage & gagner Paris.

L'Evêque de Léon a été à la derniere extrêmité à Vitré, avec un tranſport au cerveau, qui le rendoit bien pareil à *Marphiſe* (3); il eſt hors d'affaire. Je ſerai ici juſqu'à la fin de Novembre, & puis j'irai embraſſer & mener chez moi mes *petites entrailles ;* & au printemps, la Provence, ſi Dieu nous donne la vie : notre Abbé la ſouhaite pour vous aller voir avec moi, & vous ramener; il y aura bien long-temps que vous ſerez en Provence. Il eſt vrai qu'il ne faudroit s'attacher à rien, & qu'à tout moment on ſe trouve le cœur arraché dans les grandes & les petites choſes; mais le moyen? Il faut donc toujours avoir cette *Morale* dans les mains, comme du vinaigre au nez, de peur de s'évanouir. Je vous avoue, ma fille, que mon cœur me fait bien ſouffrir; j'ai bien meilleur marché de mon eſprit & de mon humeur.

Je vous trouve admirable de faire des portraits de moi, dont la beauté vous étonne

(3) C'eſt-à-dire, à la petite chienne de Madame de Sévigné, qui, ſelon Deſcartes, n'étoit qu'une machine.

vous-même : ſavez-vous bien que vous vous jouez à me trouver médiocre de la derniere médiocrité, quand vous me comparerez à votre idée pleine d'exagération ? Voici qui reſſemble un peu à *détruire par ſa préſence ;* mais cela eſt vrai, il faut que cela paſſe. J'ai ri de ce *Carpentras* (4) que vous enfermez pendant que vous avez affaire, en l'aſſurant qu'il veut faire *la ſieſta.* Vos Dames ſont bien dépeintes avec leurs habits d'oripeau : mais quels chiens de viſages ! je ne les ai vus nulle part. Que le vôtre que je vois avec ce petit habit uni, eſt agréable & beau ! & que je voudrois bien le voir & le baiſer de tout mon cœur ! Au nom de Dieu, mon enfant, conſervez-vous, évitez les occaſions d'être effrayée, Je n'approuve guères d'avoir voyagé dans votre ſeptieme : je prie Dieu qu'il guériſſe ce pauvre Chevalier (*de Buous*) ; j'embraſſe les Vauriens. Vous ne pouviez pas me donner une plus petite idée de la place que j'ai dans le cœur de M. de Grignan, qu'en me diſant que c'eſt le reſte de ce que vous n'y occupez pas : il faut être bien aiſée à contenter pour en être ſatisfaite. Savez-vous que le Roi a reçu M. d'Andilli, comme nous aurions pu faire ? Vivons, & laiſſons M. de Pomponne s'établir dans une ſi belle place.

(4) Evêque de Carpentras fort ennuyeux.

Aux Rochers, Mercredi 23 Septembre 1671.

NOUS voilà, ma chere enfant, retombés dans le plus épouvantable temps qu'on puiſſe imaginer : il y a quatre jours qu'il fait un orage continuel ; toutes nos allées ſont noyées, on ne s'y promene plus. Nos Maçons, nos Charpentiers gardent la chambre ; enfin, j'en hais ce pays, & je ſouhaite votre ſoleil à tout moment ; peut-être que vous ſouhaitez ma pluie ; nous faiſons bien toutes deux.

Nous avons à Vitré ce pauvre petit Abbé de Montigni, Evêque de Léon, qui part aujourd'hui, comme je crois, pour voir un pays beaucoup plus beau que celui-ci. Enfin, après avoir été ballotté cinq ou ſix fois de la mort à la vie, les redoublemens de la fievre ont décidé en faveur de la mort : il ne s'en ſoucie guères, car ſon cerveau eſt embarraſſé ; mais ſon frere l'Avocat-Général (1) s'en ſoucie beaucoup, & pleure très-ſouvent avec moi ; car je vais le voir, & ſuis ſon unique conſolation ; c'eſt dans ces occaſions qu'il faut faire des merveilles. Du reſte, je ſuis dans ma chambre à lire, ſans oſer mettre le nez dehors. Mon cœur eſt content, parce que je crois que vous vous portez bien ; cela me fait ſupporter les tempêtes, car ce ſont des tempêtes continuelles : ſans le repos que me donne mon cœur, je ne ſouffrirois pas impunément l'af-

(1) Au Parlement de Rennes.

front que me fait le mois de Septembre ; c'eſt une trahiſon dans la ſaiſon où nous ſommes, au milieu de vingt ouvriers; je ferois un beau bruit, *Quos ego !*

Je pourſuis cette *Morale* de Nicole, que je trouve délicieuſe; elle ne m'a encore donné aucune leçon contre la pluie, mais j'en attends; car j'y trouve tout, & la conformité à la volonté de Dieu pourroit me ſuffire, ſi je ne voulois un remede ſpécifique. Enfin, je trouve ce livre admirable; perſonne n'a encore écrit comme ces Meſſieurs; car je mets Paſcal de moitié à tout ce qui eſt beau. On aime tant à entendre parler de ſoi & de ſes ſentimens, que quoique ce ſoit en mal, on en eſt charmé. J'ai même pardonné *l'enflure* du cœur en faveur du reſte, & je maintiens qu'il n'y a point d'autre mot pour expliquer la vanité & l'orgueil, qui ſont proprement du vent; cherchez un autre mot : j'acheverai cette lecture avec plaiſir. Nous liſons auſſi l'Hiſtoire de France depuis le Roi Jean ; je veux la débrouiller dans ma tête, au moins autant que l'Hiſtoire Romaine, où je n'ai, ni parens, ni amis; encore trouve t-on ici des noms de connoiſſance : enfin, tant que nous aurons des livres, nous ne nous pendrons pas; vous jugez bien qu'avec cette humeur je ne ſuis point déſagréable à notre Mouſſe. Nous avons pour la dévotion ce recueil des lettres de M. de Saint-Cyran, que M. d'Andilli vous enverra, & que vous trouverez admirable. Voilà, mon

enfant, tout ce que peut vous dire une vraie ſolitaire.

On me mande que Madame de Verneuil eſt très-malade. Le Roi cauſa une heure avec le bon homme d'Andilli, auſſi plaiſamment, auſſi bonnement, auſſi agréablement qu'il eſt poſſible ! il étoit aiſe de faire voir ſon eſprit à ce bon vieillard, & d'attirer ſa juſte admiration; il témoigna qu'il étoit plein du plaiſir d'avoir choiſi M. de Pomponne, qu'il l'attendoit avec impatience, qu'il auroit ſoin de ſes affaires, ſachant qu'il n'étoit pas riche. Il dit au bon homme qu'il y avoit de la vanité à lui d'avoir mis dans ſa Préface de Joſeph qu'il avoit quatre-vingt ans, que c'étoit un péché : enfin, on rioit, on avoit de l'eſprit. Le Roi ajouta qu'il ne falloit pas croire qu'il le laiſſât en repos dans ſon déſert, qu'il l'enverroit querir, qu'il vouloit le voir comme un homme illuſtre par toutes ſortes de raiſons : comme le bon homme l'aſſuroit de ſa fidélité, le Roi dit qu'il n'en doutoit point, & que quand on ſervoit bien Dieu, on ſervoit bien ſon Roi. Enfin, ce furent des merveilles; il eut ſoin de l'envoyer dîner, & de le faire promener dans une caleche ; il en a parlé un jour entier en l'admirant. Pour M. d'Andilli, il eſt tranſporté, & dit de moment en moment, ſentant qu'il en a beſoin; il faut s'humilier. Vous pouvez penſer la joie que cela me cauſe, & la part que j'y prends. Je voudrois bien que mes

lettres vous donnaſſent autant de plaiſir que les vôtres m'en donnent.

Aux Rochers, Dimanche 27 Septembre 1671.

JE le veux, ma chere fille, ne parlons plus de la perte de nos lettres, cela ennuie de toute façon : je n'ai pas trop de peine à m'en taire préſentement ; car, Dieu merci, je les reçois depuis un mois, comme je puis le ſouhaiter, & vous pouvez m'écrire un peu plus franchement qu'à celui qui les avoit priſes, & que vous croyez toujours entretenir, quand vous m'écrivez : cependant vous voulez fort bien qu'il ſache que vous m'aimez, vous ne lui celez rien là-deſſus, & vous en parlez, ce me ſemble, ſans crainte d'être entendue. Ce que vous me dites ſur ce ſujet, me remplit le cœur ; je vous avoue que je vous crois, & que cette confiance fait l'unique douceur de ma vie & le but de tous mes deſirs ; elle eſt accompagnée de pluſieurs amertumes ; mais enfin ce ſont des ſuites néceſſaires ; & quand on ne ſouffre que par la tendreſſe, on trouve de la patience. Je finis toujours ce chapitre le plutôt que je puis ; je ne le finirois point, ſi je n'avois un ſoin extrême de finir.

Je ſuis ravie que vous ayez une belle-ſœur aimable, & qui puiſſe vous ſervir de compagnie & de conſolation ; c'eſt une choſe que je vous ſouhaite à tout moment ; perſonne n'a plus de beſoin que vous d'une ſociété

agréable ; ſans cela vous vous creuſez l'eſprit d'une ſi étrange maniere, que vous vous détruiſez vous-même : vous ne vous amuſez point à des bagatelles ; vous rêvez noir, ſi vous n'avez de la converſation. On ne peut être plus contente que je le ſuis de l'approbation que vous donnez à cette aimable belle-ſœur ; je compte que c'eſt Madame de Rochebonne, qui a de l'air du Coadjuteur, & ſon eſprit, & ſon humeur, & ſa plaiſanterie. Si vous voulez lui faire mes complimens par avance, vous me ferez beaucoup de plaiſir.

Voilà M. de Pomponne en état d'être envié. Vous me parlez ſur cela bien agréablement. Je m'en vais en écrire au bon homme ; (1) je vous ai dit tout ce que je ſavois là-deſſus : il m'a écrit deux fois depuis ſa faveur, & moi auſſi deux fois ; il n'a rien de plus ſenſible que mon amitié, à ce qu'il me mande, & de voir que mes approbations ont vingt ans d'avance ſur toutes celles qu'on va donner à ſon fils, & vingt ans dont il y a eu des années difficiles à ſoutenir. Enfin, voici un changement extraordinaire ; c'eſt un plaiſir que d'être ſpectateur. En voici encore un du Comte de Guiche qui revient ; mais je fais la charge de d'Hacqueville, qui eſt depuis vingt jours au chevet du Maréchal (*de Gramont*) (2) malade, & qui ſans doute vous aura mandé toutes choſes, & la viſite que le Roi lui fit,

(1) M. d'Andilli, pere de M. de Pomponne.
(2) Pere du Comte de Guiche.

il y a cinq ou ſix jours. Je crois que Vardes ne ſera pas long-temps à recevoir la même grace que le Comte de Guiche; il me ſemble que leurs malheurs figurent enſemble ; (3) c'eſt à vous à nous mander ce qu'on en eſpere en votre pays. Voilà une lettre que j'écris à votre Evêque ; liſez-la, vous verrez mieux que moi ſi elle eſt à propos ou non ; d'ici je ne la crois pas mal ; mais ce n'eſt pas d'ici qu'il en faut juger. Vous ſavez que je n'ai qu'un trait de plume, ainſi mes lettres ſont fort négligées ; mais c'eſt mon ſtyle, & peut-être qu'il fera autant d'effet qu'un autre plus ajuſté : ſi j'étois à portée d'en recevoir votre avis, vous ſavez combien je l'eſtime, & combien de fois il m'a réformée ; mais nous ſommes aux deux bouts de la France, en ſorte qu'il n'y a qu'une choſe à faire, qui eſt de juger ſi ma lettre convient ou non, & ſur cela de la donner ou de la brûler. Pour vos dates, ma chere enfant, je ſuis de votre avis ; c'eſt une légereté que de changer tous les jours : quand on ſe trouve bien du 26, ou du 16 par exemple, pourquoi changer ? c'eſt même une choſe déſobligeante pour ceux qui vous l'ont dit. Un homme d'honneur, un honnête homme vous dit une choſe bonnement & comme elle eſt, & vous ne le croyez qu'un jour ; le lendemain qu'un autre vous diſe autrement,

(3) Le Comte de Guiche & le Marquis de Vardes avoient été exilés preſque en même temps ; mais l'exil de ce dernier ne finit qu'en 1682.

vous

vous le croyez; vous êtes toujours pour le dernier qui parle; c'eſt le moyen de faire autant d'ennemis qu'il y a de jours en l'an. Ne prenez point cette conduite, tenez-vous au 26 ou au 16, quand vous vous en trouverez bien; ne ſuivez point mon exemple, ni celui du monde corrompu, qui ſuit le temps & change comme lui: ſoyez conſtante, & croyez qu'au lieu de vouloir vous ſoumettre à mon calendrier, c'eſt moi qui approuve le vôtre: je fais juge Monſieur le Coadjuteur ou Madame de Rochebonne, ſi je ne dis pas bien. J'ai grande envie de ſavoir ſi vous aurez vu ce pauvre Coulanges; cela eſt bien cruel qu'il ait pris la peine de faire tant de chemin, pour vous voir un moment, & peut-être point du tout. Le pauvre Léon a toujours été à l'agonie, depuis que je vous ai mandé qu'il ſe mouroit; il y eſt plus que jamais, & il ſaura bientôt mieux que vous, ſi la matiere raiſonne. C'eſt un dommage extrême que la perte de ce petit Evêque; c'étoit, comme diſent nos amis, un eſprit *lumineux* ſur la Philoſophie. Le vôtre l'eſt auſſi, vos lettres ſont ma vie; je ne vous dis pas la moitié, ni le quart de l'amitié que j'ai pour vous.

Aux Rochers, Mercredi 30 Septembre 1671.

JE crois qu'à préſent l'opinion *Léonique* eſt la plus aſſurée; il voit de quoi il eſt queſtion, & ſi la matiere raiſonne, ou ne

raiſonne pas, & quelle ſorte de petite intelligence Dieu a donné aux bêtes & tout le reſte. Vous voyez bien que je le crois dans le Ciel, *o che ſpero* : il mourut Lundi matin, (1) je fus à Vitré, je le vis, & je voudrois ne l'avoir point vu. Son frere l'Avocat Général me parut inconſolable ; je lui offris de venir pleurer en liberté dans mes bois : il me dit qu'il étoit trop affligé pour chercher cette conſolation. Ce pauvre petit Evêque avoit trente-cinq ans ; il étoit établi ; il avoit un des plus beaux eſprits du monde pour les Sciences ; c'eſt ce qui l'a tué comme Paſcal, il s'eſt épuiſé. Vous n'avez pas trop affaire de ce détail ; mais c'eſt la nouvelle du pays ; il faut que vous en paſſiez par-là ; & puis il me ſemble que la mort eſt l'affaire de tout le monde, & que les conſéquences viennent bien droit juſqu'à nous.

Je lis M. Nicole avec un plaiſir qui m'enleve ; ſur-tout je ſuis charmée du troiſieme Traité des moyens de conſerver la paix avec les hommes : liſez-le, je vous prie, avec attention, & voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, & comme chacun

(1) La date de cette lettre eſt certainement du Mercredi 30 Septembre, en ſorte qu'on ne peut douter que l'Evêque de Léon ne ſoit mort le 28 Septembre, qui étoit le Lundi dont parle Madame de Sévigné, & non le 26 du même mois, comme on l'a prétendu ſelon d'autres Mémoires, puiſque Madame de Sévigné aſſure avoir été ce Lundi-là à Vitré, & d'avoir vu M. de Léon.

s'y trouve, & Philoſophes, & Janſéniſtes, & Moliniſtes, & tout le monde enfin : ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'eſt ce qu'il fait ; il nous découvre ce que nous ſentons tous les jours, & & que nous n'avons pas l'eſprit de démêler, ou la ſincérité d'avouer ; en un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces Meſſieurs-là. Sans la conſolation de la lecture, nous mourrions d'ennui préſentement ; il pleut ſans ceſſe, il ne vous en faut pas dire davantage pour vous faire juger de notre triſteſſe. Mais vous qui avez un Soleil que j'envie, je vous plains d'avoir quitté votre Grignan ; il y fait beau, vous y étiez en liberté avec une bonne compagnie, & au milieu de l'automne ; vous le quittez pour vous enfermer dans une petite Ville, cela me bleſſe l'imagination. Monſieur de Grignan ne pouvoit-il point différer ſon aſſemblée ? n'en eſt-il point le maître ? & ce pauvre M. de Coulanges, qu'eſt-il devenu ? Notre ſolitude nous fait la tête ſi creuſe, que nous nous faiſons des affaires de tout : les lettres & les réponſes ſont de l'occupation ; mais il y a toujours du temps de reſte. Notre Abbé eſt trop glorieux de toutes les douceurs que vous lui mandez ; je ſuis contente de lui ſur votre ſujet. Pour la Mouſſe, il fait des Catéchiſmes les Fêtes & les Dimanches, il veut aller en Paradis ; je lui dis que c'eſt par curioſité, & afin d'être aſſuré une bonne fois ſi le Soleil eſt un amas de pouſſiere qui ſe meut.

avec violence, ou si c'est un globe de feu. L'autre jour il interrogeoit les petits enfans, & après plusieurs questions, ils confondirent le tout ensemble; de sorte que venant à leur demander qui étoit la Vierge, ils répondirent tous l'un après l'autre que c'étoit le Créateur du ciel & de la terre : il ne fut point ébranlé par les petits enfans ; mais voyant que des hommes, des femmes, & même des vieillards disoient la même chose, il en fut persuadé, & se rendit à l'opinion commune. Enfin, il ne savoit plus où il en étoit, & si je ne fusse arrivée là-dessus, il ne s'en fût jamais tiré : cette nouvelle opinion eût bien fait un autre désordre que le mouvement des petites parties. Adieu, ma très-chere enfant, vous voyez bien que ce qui s'appelle se chatouiller pour se faire rire, c'est justement ce que nous faisons.

Aux Rochers, Dimanche 4 Octobre 1671.

Vous voilà donc à votre assemblée : je vous ai mandé combien je trouvois mauvais que M. de Grignan l'eût mise en ce temps pour vous ôter tout l'agrément de votre séjour de campagne & tout le plaisir de votre bonne compagnie. Vous avez perdu aussi le pauvre Coulanges, qui m'écrit de Lyon tous ses déplaisirs, & ne songe plus qu'à s'en retourner à Paris, c'est-à-dire, à Autri, d'où il ne seroit pas sorti sans l'espérance de vous voir : toute

ſa conſolation, c'eſt de parler de vous avec ce Chamarier de Rochebonne, qui ne peut ſe taire de vos perfections. Si je n'avois point trouvé ridicule de vous envoyer toutes mes lettres, je vous aurois envoyé celle-là avec celle du Comte des Chapelles: mais voilà ſa réponſe qui ſuffira avec deux autres lettres que je veux que vous ayez, celle de M. le Camus & celle de M. d'Harrouis. Je penſe que pour vous donner le temps de lire tout ce que je vous envoie, la civilité m'obligeroit à finir ici ma lettre; mais je veux ſavoir auparavant, ſi vous n'avez point ri de la rêverie naturelle que je fis à Vitré, en priant ce Gentilhomme de Baſſe-Bretagne de nous faire vîtement dîner. Je crus que cela vous feroit ſouvenir de cet homme à la Merci, que je voulois qui raccommodât mes manches, & qui étoit le Clerc d'un Secrétaire du Roi. Mais ce que vous me dites du Soleil & de la Lune, de M. de Chaulnes & de M. de Lavardin, eſt très-bien dit, & que pour vous, vous êtes toujours ſur l'horizon. Cela eſt vrai, ma fille, vous ne vous repoſez jamais, vous êtes toujours dans le mouvement; & je tremble, quand je penſe à votre état & à votre courage, qui aſſurément paſſe de beaucoup vos forces. Je conclus comme vous, que quand vous voudrez vous repoſer, il ne ſera plus temps, & qu'il n'y aura aucune reſſource à vos fatigues paſſées. Cette penſée m'occupe & m'afflige beaucoup; car enfin ce ne ſont plus ici les premiers pas, ce ſont les der-

niers; ce ſont des breches ſur d'autres breche & des abymes ſur des abymes. Nous en parlons ſouvent, notre Abbé & moi, quoique peu inſtruits; mais à vue de pays on juge bien où tout ceci peut aller : cet endroit eſt bien digne de votre attention; car il n'y va pas d'une chute médiocre. On va bien loin, dit on, quand on eſt las; mais quand on a les jambes rompues, on ne va plus du tout. Je crois que vous êtes aſſez habile pour appuyer ſur ces conſidérations, & pour en parler avec notre Coadjuteur, qui a tout ce qui eſt néceſſaire pour vous bien conſeiller; car il a un grand ſens, un bon eſprit, un courage digne du nom qu'il porte : il faut tout cela pour décider dans une occaſion comme celle-ci. Notre Abbé s'eſtime bienheureux que vous comptiez ſon avis pour quelque choſe; il ne ſouhaite la vie & la ſanté que pour vous aller donner ſes conſeils, & prendre le jeton dont vous ſavez qu'il s'aide parfaitement bien. Voici, ma chere enfant, une lettre qui n'eſt pas délicieuſe : mais encore faut-il parler quelquefois des choſes importantes qui tiennent au cœur : vous ſavez d'ailleurs, & je vous l'ai dit en chanſon, qu'*on ne rit pas toujours*. Non, aſſurement, il s'en faut de beaucoup; cependant ſoyez en garde pour ne pas faire de la bile noire : ſongez uniquement à votre ſanté, ſi vous aimez la mienne, & croyez qu'auſſi-tôt que je ſerai délogée à Paques, je ne penſerai plus qu'à vous aller voir, & à vous donner toutes les

facilités possibles pour revenir avec moi. Que dit Adhémar du retour du Comte de Guiche?

Aux Rochers, Mercredi 7 Octobre 1671.

Vous savez que je suis toujours un peu entêtée de mes lectures. Ceux à qui je parle, ont intérêt que je lise de bons livres. Celui dont il s'agit présentement, c'est cette *Morale* de Nicole; il y a un Traité sur les moyens d'entretenir la paix entre les hommes, qui me ravit; je n'ai jamais rien vu de plus utile, ni si plein d'esprit & de lumiere: si vous ne l'avez pas lu, lisez-le; & si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention: je crois que tout le monde s'y trouve; pour moi, je suis persuadée qu'il a été fait à mon intention; j'espere aussi d'en profiter, j'y ferai mes efforts. Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent, je suis trop vieux pour me corriger; je pardonnerois plutôt aux jeunes gens de dire, je suis trop jeune. La jeunesse est si aimable, qu'il faudroit l'adorer, si l'ame & l'esprit étoient aussi parfaits que le corps : mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner, & tâcher de regagner par les bonnes qualités ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a longtemps que j'ai fait ces réflexions, & par cette raison je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon ame, à mon cœur, à mes sen-

timens. Voilà de quoi je ſuis pleine & de quoi je remplis cette lettre n'ayant pas beaucoup d'autres ſujets.

Je vous crois à Lambeſc; mais je ne vous vois pas bien d'ici; il y a des ombres dans mon imagination, qui vous couvrent à ma vue. Je m'étois fait le Château de Grignan, je voyois votre appartement, je me promenois ſur votre terraſſe, j'allois à la Meſſe dans votre belle Egliſe; mais je ne ſais plus où j'en ſuis: j'attends avec impatience des nouvelles de ce lieu-là. Je ne veux point vous écrire davantage aujourd'hui, quoique mon loiſir ſoit grand; je n'ai que des riens à vous mander; c'eſt abuſer d'une Lieutenante-Générale, qui tient les Etats dans une Ville, & qui n'eſt pas ſans affaires; cela eſt bon quand vous êtes dans votre Palais d'Apollidon. Notre Abbé, notre Mouſſe ſont toujours tout à vous; & pour moi, ma fille, ai-je beſoin de vous dire ce que je vous ſuis & ce que vous m'êtes?

Le Comte de Guiche eſt à la Cour tout ſeul de ſon air & de ſa maniere, un Héros de Roman, qui ne reſſemble point au reſte des hommes: voilà ce qu'on me mande.

Aux Rochers, Dimanche 11 *Octobre* 1671.

Vous avez été fâchée de quitter Grignan, vous avez eu raiſon; j'en ai été quaſi auſſi triſte que vous, & j'ai ſenti votre éloignement de vingt lieues, comme je ſentirois un chan-

gement de climat. Rien ne me console que la sûreté où vous serez à Aix pour votre santé : vous accoucherez au bout de l'an tout juste. J'emploie tous mes jours à songer à ceux de l'année derniere que je passois avec vous : il est vrai qu'on ne peut pas avoir moins perdu de temps que vous avez fait : mais si après cette couche-ci, M. de Grignan ne vous donne quelque repos, comme on fait à une bonne terre, bien loin d'être persuadée de son amitié, je croirai qu'il veut se défaire de vous; & le moyen de résister à ces continuelles fatigues ? Il n'y a, ni jeunesse, ni santé qui n'en soient détruites. Enfin, je lui demande pour vous cette marque de sa tendresse & de sa complaisance : je ne veux point vous trouver grosse, je veux que vous veniez vous promener avec moi dans ces prés que vous me promettez, & que nous mangions de ce divin muscat sans crainte de la colique. Nous ne pensons qu'à notre voyage; & si notre Abbé peut vous être bon à quelque chose, il sera au comble de ses desirs : vous nous souhaitez ; il n'en faut pas tant pour nous faire voler vers vous. Nous quitterons les Rochers à la fin du mois qui vient ; il me semble que ce sont les premiers pas, & j'en sens de la joie, j'en aurai beaucoup, si vous arrivez à Aix en bonne santé. Je ne trouve pas bien prudent d'avoir fait ce voyage de Lambesc au milieu de votre sept. Mais quelle folie de s'appeller *monsieur & madame de Grignan, & le Chevalier de Gri-*

gnan, (1) & venir vous faire la révérence; Qu'eſt-ce que ces Grignans-là ? pourquoi n'êtes-vous pas uniques en votre eſpece ? Celle de vos ſcorpions me fait grand'peur; vous ſavez bien au moins que leur piquure eſt mortelle : je ſuis perſuadée que puiſque vous avez des bâtimens pour vous garantir du chaud, vous n'êtes point auſſi ſans de l'huile de ſcorpion pour vous ſervir de contrepoiſon. Je ne connoiſſois la Provence que par les grenadiers, les orangers & les jaſmins : voilà comme on nous la dépeint. Pour nous, ce ſont des chataignes qui font notre ornement; j'en avois l'autre jour trois ou quatre paniers autour de moi; j'en fis bouillir, j'en fis rôtir, j'en mis dans ma poche : on en ſert dans les plats, on marche deſſus; c'eſt la Bretagne dans ſon triomphe.

M. d'Uſez eſt à ſon Abbaye près d'Angers : il m'a envoyé un Exprès; il dit qu'il viendra me voir, mais je n'en crois rien; il dit que vous êtes adorable, & adorée de tous les Grignans, je le crois : vous l'êtes ici au moins autant, ſans offenſer perſonne. Mon oncle eſt, comme je le ſouhaite, ſur votre ſujet; Dieu nous le conſerve. La Mouſſe approuve fort que vous laiſſiez repoſer votre lettre; on ne juge jamais bien d'abord de ces ſortes d'ouvrages; il vous conſeille même de la faire voir à quelqu'un de vos amis, ils en

(1) Ils étoient d'une Maiſon ancienne établie à Salon, & dont le nom étoit *Grignan*.

jugent mieux que nous-mêmes; en attendant il eſt tout à vous. Que dirai-je à nos Grignans? Vous êtes bien méchante de leur faire voir toutes mes folies : pour vous qui les connoiſſez, il n'eſt pas poſſible de vous les cacher; mais eux, avec qui j'ai mon honneur à garder..... Adieu, ma chere enfant, je vous recommande ma vie; vous ſavez ce que vous avez à faire pour la conſerver.

Aux Rochers, Mercredi 14 *Octobre* 1671.

JE vais vous mander un petit ſecret; n'en parlez pas, je vous prie, ſi perſonne ne vous l'a mandé. Vous ſaurez que notre pauvre d'Hacqueville (1) a tant fait, & s'eſt ſi fort tourmenté autour de ſes amis, qu'il en eſt tombé malade. On prend même plaiſir à dire que c'eſt de la petite vérole, & qu'il a vu tous les jours M. de Chevreuſe qui l'a, je ne le crois point; mais voici ce qui eſt. On lui a écrit une lettre d'une main inconnue, par laquelle on lui demande une heure du lendemain pour une conſultation qui doit ſe faire chez le Cardinal de Retz; on marque enſuite toutes les heures du jour, comme il a accoutumé de les employer; on le prie de venir voir donner un remede à cinq heures à M. le Maréchal de Gramont, & d'aller querir dans

(1) C'eſt de lui qu'on diſoit, *les d'Hacquevilles*, parce qu'il étoit d'un caractere ſi officieux, qu'il ſe reproduiſoit en quelque ſorte pour le ſervice de ſes amis.

ſon carroſſe Monſieur Brayer pour le petit de Monaco ; on l'avertit d'envoyer ſavoir des nouvelles de tous les malades, dont on lui fait la liſte; on le conjure de ne pas manquer de ſe trouver le ſoir chez Mademoiſelle de Cliſſon, qui a de grands maux de mere ; on parle du commerce de Provence, & de tous les Pays de l'Europe, & l'on finit par, *dormez, dormez, vous ne ſauriez mieux faire.* Enfin, il a montré cette lettre avec un tel chagrin, que je meurs de peur que cela n'augmente ſa fievre. Ne me citez jamais ſur la vie ; on vous le mandera peut-être d'ailleurs. Je ſais que M. de Coulanges a eu le courage de vous aller chercher à ~~Lambeſc.~~ Ma fille, que je l'aime d'avoir pris cette peine ! qu'il a bien fait ! qu'il eſt aimable ! que je l'embraſſerai de bon cœur ! & que vous méritez bien qu'on en faſſe davantage pour vous ! Mais tout le monde n'eſt pas digne de le comprendre, & c'eſt un mérite que d'être entré, comme il a fait, dans cette vérité. Auſſi vous lui avez écrit des merveilles, & je vous en loue & vous en remercie ; car vous ſavez comme je l'aime. Adhémar ſera trop aiſe de revenir avec lui.

L'Abbé Têtu eſt retourné en Touraine, n'ayant pu durer à Paris ; & pour varier un peu la phraſe, il a mené à ce ſecond voyage toute la caſe de Richelieu. Si vous pouviez croire que ce fût pour vous que Paris lui fût inſurportable, vous ſeriez bien glorieuſe ; mais vous ſeriez ſeule de votre ſentiment. Il y

a de la diviſion dans la maiſon de Gramont entre les deux freres (2) notre ami d'Hacqueville eſt fort mêlé là-dedans. Louvigni n'a pas aſſez d'argent pour acheter la charge (3); je ne ſais ſi l'on vous mande ce détail. J'étois hier dans une petite allée à main gauche du mail, très-obſcure, je la trouvai belle; je fis écrire ſur un arbre, *E'di mezzo l'orrore, eſſe il diletto.* Si M. de Coulanges eſt encore avec vous, embraſſez-le pour moi, en l'aſſurant que je ſuis fort contente de lui. Et ces pauvres Grignans n'auront-ils rien? & vous, ma chere petite, quoi, pas un mot d'amitié!

Aux Rochers, Dimanche 18 *Octobre* 1671.

L'ENVIE que vous avez d'envoyer ma premiere lettre à quelqu'un, afin qu'elle ne ſoit pas perdue, m'a fait rire, & ſouvenir d'une Bretonne, qui vouloit avoir un *Factum* qui m'avoit fait gagner un procès, comme un ſûr moyen de gagner le ſien.

Vous voilà donc à Lambeſc, ma fille; mais vous êtes groſſe juſqu'au menton. La mode de Provence me fait peur; quoi! ce n'eſt donc rien que de ne faire qu'un enfant; une fille n'oſeroit s'en plaindre, & les femmes en font ordinairement deux ou trois. Je n'aime

(2) Le Comte de Guiche, & le Comte de Louvigni, depuis Duc de Gramont.

(4) De Colonel des Gardes Françoiſes.

point cette groſſeur exceſſive ; tout au moins cela vous donne de cruelles incommodités.

Ecoutez, Monſieur le Comte, c'eſt à vous que je parle ; vous n'aurez que des rudeſſes de moi pour toutes vos douceurs ; vous vous plaiſez dans vos œuvres ; au lieu d'avoir pitié de ma fille, vous ne faites qu'en rire. Il paroît bien que vous ne ſavez ce que c'eſt que d'accoucher : mais écoutez, voici une nouvelle que j'ai à vous dire ; c'eſt que ſi, après ce garçon-ci, vous ne lui donnez quelque repos, je croirai que vous ne l'aimez point, & que vous ne m'aimez point auſſi, & je n'irai point en Provence : vos hirondelles auront beau m'appeller, point de nouvelles ; & de plus, j'oubliois ceci, c'eſt que je vous ôterai votre femme : penſez-vous que je vous l'aie donnée pour la tuer, pour détruire ſa ſanté, ſa beauté, ſa jeuneſſe ? Il n'y a point de raillerie ; je vous demanderai cette grace à genoux en temps & lieu ; en attendant, admirez ma confiance de vous faire une menace de ne point aller en Provence. Vous voyez par-là que vous ne perdez, ni votre amitié, ni vos paroles ; nous ſommes perſuadés, notre Abbé & moi, que vous ſerez fort aiſes de nous voir. Nous vous menerons la Mouſſe, qui vous rend graces de votre ſouvenir ; & pourvu que je ne trouve point une femme groſſe, & toujours groſſe, & encore groſſe, vous verrez ſi nous ne ſommes pas des gens de parole : en attendant, ayez-en un ſoin ex-

trême, & prenez garde qu'elle n'accouche à Lambesc. Adieu, mon cher Comte.

Je reviens à vous, ma belle, & vous dis donc que je vous plains fort ; songez à ne point accoucher à Lambesc ; quand vous aurez passé le huitieme, il n'y a plus d'heure. Vous avez présentement M. de Coulanges, qu'il est heureux de vous voir ! qu'il a bien fait d'avoir pris courage, & vous de l'avoir pressé ! embrassez-le pour moi, & tous vos Grignans, car on ne sauroit s'empêcher de les aimer. Ma tante me mande que votre enfant pince tout comme vous, elle est méchante : je meurs d'envie de la voir ; hélas ! j'aurois grand besoin de cette homme noir, pour me faire prendre un chemin dans l'air ; celui de terre devient si épouvantable, que je crains quelquefois que nous ne soyions assiégés ici par les eaux. Il est vrai qu'après vous avoir vu partir pour la Provence au milieu des abymes, il faut croire qu'il n'y a rien d'impossible. Je reviens à votre Histoire, je m'étois moquée de celle de la Mousse ; mais je ne me moque pas de celle-ci : vous me l'avez très-bien contée, & si bien, que j'en frissonnois en la lisant ; le cœur m'en battoit : en vérité, c'est la plus étrange chose du monde. Cet *Auger* enfin, c'est un garçon que j'ai vu, à qui je parlerai, & qui conte cela tout naïvement ; je crois que rien ne peut être plus positif, c'est un sylphe assurément. Après la promesse que vous faites, je ne doute pas

qu'il n'y ait preſſe à qui vous apportera ici ; la récompenſe eſt digne d'être bien diſputée ; & ſi je ne vous vois arriver, je croirai que cela vient de la guerre que cette préférence aura émue entr'eux : cette guerre ſera bien fondée, & ſi les ſylphes pouvoient périr, ils ne pourroient le faire dans une plus belle occaſion. Enfin, ma fille, je vous remercie mille fois de m'avoir ſi bien conté cette hiſtoire d'original ; c'eſt la premiere de cette nature, dont je voudrois répondre.

Je trouve plaiſant les miracles de votre Solitaire ; mais s'il les croit, j'en doute fort, & M. de Grignan a grande raiſon de l'aller prêcher de temps en temps : ſa vanité pourroit bien le conduire du milieu de ſon déſert dans le milieu de l'enfer ; ce ſeroit un beau chemin ; il n'eût pas été beſoin de prendre tant de peines ; s'il ne va que là, on y va fort bien de par-tout. Je craindrai donc pour ſon ſalut, juſqu'à ce que vous m'en aſſuriez : je vous crois, & je ſais que vous êtes tout comme il faut pour n'être perſuadée qu'à bonnes enſeignes. Dieu eſt tout-puiſſant ; qui eſt-ce qui en doute ? mais nous ne méritons guères qu'il nous montre ſa puiſſance.

Je ſuis fort aiſe que M. de Grignan ait bien harangué ; cela eſt agréable pour ſoi ; on ne ſe ſoucie pas des autres. M. de Chaulnes parla bien auſſi, un peu peſamment ; mais cela n'étoit pas mal à un Gouverneur. Pour M. de Lavardin, il a la langue fort bien pendue.

J'ai

J'ai mandé à Corbinelli qu'assurément son paquet avoit été perdu avec tant d'autres lettres que je regrette tous les jours. Adieu, ma chere enfant, je vous aime si passionément, que j'en cache une partie de peur de vous accabler. Je vous remercie de vos soins, de votre amitié, de vos lettres; ma vie tient à toutes ces choses-là.

Aux Rochers, Mercredi 21 Octobre 1671.

QUE votre ventre me pese, ma chere petite! Songez que vous n'êtes pas seule à étouffer, & que le grand intérêt que je prends à votre santé, me feroit devenir habile, si j'étois auprès de vous. Les avis que je donne à la Deville feroient croire à Madame Moreau que j'aurois eu des enfans; en vérité, j'en ai beaucoup appris depuis trois ans. J'avoue que d'abord l'honnêteté & la *préciosité* d'un long veuvage m'avoient laissée dans une profonde ignorance; mais je deviens *matrône* à vue d'œil.

Vous avez présentement M. de Coulanges; il vous aura bien réjoui le cœur; mais quand vous recevrez cette lettre, vous ne l'aurez plus; je l'aimerai toute ma vie du courage qu'il a eu d'aller vous trouver jusqu'à Lambesc. J'ai fort envie de savoir des nouvelles de ce pays-là; je suis accablée de celles de Paris; sur-tout la répétition du mariage de MONSIEUR me fait sécher sur pied; je suis en bute

à tout le monde, & tel qui ne m'a point écrit, ſe réveille pour mon malheur afin de me l'apprendre. Je viens d'écrire à l'Abbé de Pontcarré, « que je le conjure de ne m'en plus » rompre la tête, ni de la Palatine qui va » querir la Princeſſe (1) ni du Maréchal du » Pleſſis qui va l'épouſer à Metz, ni de MONSIEUR qui va conſommer à Châlons, ni du » Roi qui les va voir à Villers-Cotterez; qu'en » un mot, je n'en veux plus entendre parler » qu'ils n'aient couché & recouché enſemble; » que je voudrois être à Paris, pour n'entendre » plus parler de nouvelles; que du moins ſi je » pouvois me venger ſur les Bretons, de la » cruauté de mes amis, je prendrois patience; » mais qu'ils ſont ſix mois à tourner ſans ennui » ſur une nouvelle de la Cour, & à la regarder de tous les côtés; que pour moi j'ai encore un petit reſte de bel air, qui me rend » précieuſe, & qui fait que je me laſſe aiſément ». En effet, je me détourne des lettres, où je crois qu'on va me parler encore de nouvelles, & je me jette avidemment ſur les lettres d'affaires. Je lus hier avec un plaiſir extrême une lettre du bon homme la Maiſon, que j'étois bien aſſurée qui ne me diroit pas un mot de ce mariage; mais qui ſalue toujours fort humblement Madame la Comteſſe, comme ſi elle étoit encore à mes côtés. Hélas! il ne me faudroit guères prier pour me faire

(1) Eliſabeth Charlotte de Baviere, fille de Charles-Louis, Electeur Palatin.

pleurer préſentement ; un tour de mail ſur le ſoir en feroit l'office. A propos, il y a des loups dans mon bois ; j'ai deux ou trois Gardes qui me ſuivent les ſoirs le fuſil ſur l'épaule ; *Beaulieu* eſt le Capitaine. Nous avons honoré depuis deux jours le clair de la Lune de notre préſence entre onze heures & minuit. Avant hier nous vîmes d'abord un homme noir, je ſongeai à celui d'*Auger*, & je me préparois déja à refuſer ſa jarretiere ; il s'approcha, & nous trouvâmes que c'étoit M. de la Mouſſe ; un peu plus loin nous vîmes un corps blanc tout étendu, nous approchâmes de celui-là, c'étoit un arbre que j'avois fait abattre la ſemaine paſſée. Voilà des aventures bien extraordinaires ; je crains que vous n'en ſoyez effrayée en l'état où vous êtes, buvez un verre d'eau, ma fille. Si nous avions des ſylphes à notre commandement, nous pourrions vous conter quelque hiſtoire digne de vous divertir ; mais il n'appartient qu'à vous de voir une telle diablerie ſans pouvoir en douter. Quand ce ne ſeroit que pour parler à *Auger*, il faut que j'aille en Provence : cette hiſtoire m'a bien occupée & bien divertie ; j'en ai envoyé la copie à ma tante, croyant que vous n'auriez pas eu le courage de l'écrire deux fois ſi bien & ſi exactement. Dieu ſait quel goût je trouve à ces ſortes de choſes en comparaiſon des *Renaudots* (2), qui égaient

(2) C'eſt-à dire, des faiſeurs de Gazettes. L'invention des Gazettes eſt due aux *Renaudots*.

leur plume à mes dépens. Adieu, ma chere belle, je vous vois & je penſe à vous ſans ceſſe. Mille amitiés aux Grignans à proportion de ce que vous croyez qu'ils m'aiment; cette regle eſt bonne, je m'en fie à vous.

Aux Rochers, Dimanche 25 Octobre 1671.

ME revoilà dans mes lamentations de Jérémie; je n'ai reçu qu'un paquet cette ſemaine, & je dois croire l'autre perdu : vous n'avez point été ſept jours ſans m'écrire; c'eſt aſſurément un démon qui dérobe vos lettres, & qui s'en joue, c'eſt le Sylphe d'*Auger* : quoi qu'il en ſoit, j'en ſuis inconſolable. Voilà une lettre pour votre Evêque; vous avez très-bien fait d'ouvrir la ſienne, elle eſt toute farcie de tendreſſe : je le prends par ſes paroles, & je compte là-deſſus plus qu'il ne voudroit; c'eſt très-bien fait; pourquoi s'embarque-t-il dans de ſi extrêmes proteſtations? Je crois que ma réponſe n'eſt point mal : la fin eſt bien méchante & bien commune; j'ai quaſi donné dans la *Juſtice de croire ;* mais voilà juſtement où je ne m'en ſoucie pas. On me mande que le Roi a donné un Régiment au Chevalier de Grignan, je crois que c'eſt Adhémar; ſi c'eſt quelque choſe de bon, j'en ſuis ravie. Mais que dirons-nous de Coulanges? n'eſt-ce point le plus joli homme du monde? J'ai lu ſa lettre, tout comme vous l'avez imaginé, c'eſt-à-dire, en pâmant de rire : toute ſa lettre eſt

excellente, & ſes chapitres ; mon Dieu ! que j'ai envie de le voir, de l'embraſſer, de parler de vous avec lui ! Il eſt ravi de tout ce que vous faites, & en vérité il a raiſon ; on ne peut aſſez vous admirer, je ne ſaurois faire les honneurs de vous, j'en ſuis touchée comme les autres, & j'en demeure d'accord avec mes bons amis, ſans faire comme la Préſidente Janin : vous ſouvient-il de ce petit conte ? enfin, ma fille, que vous manque-t-il ? Vous le renviez ſur M. de Pomponne. Au milieu de mon rire, je me ſuis ſenti des ſerremens de cœur, qui ne paroiſſoient point devoir y tenir une place, & que je trouvois fort bien le moyen d'y mettre ; tous chemins vont à Rome, c'eſt-à-dire, tout me va droit au cœur. M. de Coulanges écrit tout cela bien plaiſamment, & nous en avons ri, comme vous l'avez prévu, & aſſurément aux mêmes endroits. J'examinerai bien cet hiver avec lui tous les chapitres, & ſur-tout celui de la coëffure ; il me paroît aſſez comme celui d'Ariſtote dans ſon chapitre des chapeaux. Mais le chocolat, qu'en dirons-nous ? n'avez-vous point peur de vous brûler le ſang ? tous ces effets ſi miraculeux ne nous cacheront-ils point quelque embrâſement ? Dans l'état où vous êtes, ma chere enfant, raſſurez-moi, car je crains ces mêmes effets. J'ai aimé le chocolat comme vous ſavez ; mais il me ſemble qu'il m'a brûlée, & de plus j'en ai bien entendu dire du

mal ; mais vous dépeignez & vous dites ſi bien les merveilles qu'il fait en vous, que je ne ſais plus qu'en penſer. Cet endroit de la lettre de Coulanges eſt très-plaiſant, mais tout ; je vous aſſure qu'elle eſt plaiſante. Adieu, ma très-chere & très-aimable, je prendrai grand plaiſir à lire dans le chapitre de la tendreſſe que vous avez pour moi, je vous promets de demeurer fixée dans l'opinion que j'en ai ; mais pour plus grande ſûreté, ſoyez fixée auſſi à m'en donner des marques comme vous faites. Il eſt vrai que les Lettres de notre petit ami ne ſont nullement agréables ; il y a trop de paroles, il fait bien d'être honnête homme d'ailleurs.

Aux Rochers, Mercredi 28 Octobre 1671.

DES ſcorpions, ma fille ! il me ſemble que c'étoit là un vrai chapitre pour le livre de M. de Coulanges. Celui de l'étonnement de vos entrailles ſur la glace & ſur le chocolat eſt une matiere que je veux traiter à fond avec lui, mais plutôt avec vous, & vous demander de bonne foi ſi vos entrailles n'en ſont point offenſées, & ſi elles ne vous font point de bonnes coliques, pour vous apprendre à leur donner de telles *antipériſtaſes* (1) ; voilà un grand mot. J'ai voulu me raccommoder

(1) Terme de Philoſophie qui vient du Grec, & ſignifie l'action de deux qualités contraires, dont l'une donne de la vigueur, & de l'activité à l'autre.

avec le chocolat, j'en pris avant-hier pour digérer mon dîner, afin de bien ſouper ; & j'en pris hier pour me nourrir, afin de jeûner juſqu'au ſoir : il m'a fait tous les effets que je voulois, voilà de quoi je le trouve plaiſant, c'eſt qu'il agit ſelon l'intention. Je ne ſais pas ce que vous avez fait ce matin ; pour moi je me ſuis miſe dans la roſée juſqu'à mi-jambe pour prendre des alignemens ; je fais des allées de retour, tout autour de mon parc, qui ſeront d'une grande beauté ; ſi mon fils aime les bois & les promenades, il bénira bien ma mémoire ; je crois qu'il eſt à Paris, votre petit frere ; il aime mieux m'y attendre que de revenir ici, il fait bien. Mais que dites-vous de mon mari, l'Abbé d'Effiat ? Je ſuis bien malheureuſe en maris ; il épouſe une jeune Nymphe de quinze ans (2), fille de M. & de Madame de la Baziniere, façonniere & coquette en perfection ; le mariage ſe fait en Touraine ; il a quitté quarante mille livres de rente de Bénéfices pour..... Dieu veuille qu'il ſoit content ; tout le monde en doute, & trouve qu'il auroit bien mieux fait de s'en tenir à moi.

M. d'Harouis m'écrit ceci ; » mandez à M. » DE CARIGNAN (3) que je l'adore ; elle eſt

(2) Marie-Anne Bertrand de la Baziniere n'épouſa point l'Abbé d'Effiat, comme le bruit en couroit alors : elle épouſa depuis le Comte de Nancré.

(3) Plaiſanterie au ſujet de la mépriſe d'un Gentilhomme Breton, qui buvant la ſanté de Madame de GRIGNAN, pendant les Etats, diſoit *Madame* DE

» à ſes petits Etats ; ce ne ſont pas gens comme » nous, qui donnons des cent mille écus ; » mais au moins qu'ils lui donnent autant » qu'à Madame de Chaulnes pour ſa bien-ve- » nue ». Il aura beau ſouhaiter & moi auſſi ; vos eſprits ſont ſecs, & leur cœur s'en reſſent ; le ſoleil boit toute leur humidité, & c'eſt ce qui fait la bonté & la tendreſſe. Je ſuis toujours dans la douleur d'avoir perdu un de vos paquets la ſemaine paſſée : la Provence eſt devenue mon vrai pays ; c'eſt delà que viennent tous mes biens & tous mes maux. J'attends toujours les Vendredis avec impatience, c'eſt le jour de vos lettres. Saint-Pavin (4) fit autrefois une épigramme ſur les Vendredis, qui étoient les jours qu'il me voyoit chez l'Abbé : il parloit aux Dieux, & finiſſoit :

Multipliez les Vendredis,
Je vous quitte de tout le reſte.

A l'applicazione Signora. M. d'Angers (5) m'écrit des merveilles de vous ; il a fort vu M. d'Uſez (6), qui ne peut ſe taire de vos perfections ; vous lui êtes très-obligée de ſon amitié, il en eſt plein, & la répand avec mille louanges qui vous font admirer. Mon Abbé vous aime très-parfaitement ; la Mouſſe vous

CARIGNAN ; ce qui fut ſuivi de pluſieurs autres Bretons. *Voyez la page* 248.

(4) C'étoit un Sanguin, Abbé, & le même dont Deſpréaux a dit, *& Saint-Pavin dévot.*

(5) Henri Arnauld, Evêque d'Angers.

(6) Jacques Adhémar de Monteil, Evêque d'Uſez-

honore ;

honore ; & moi, je vous quitte ; ah, marâtre ! un mot aux chers Grignans.

Aux Rochers, Dimanche 1 Novembre 1671.

SI cette premiere lettre de Coulanges que j'ai perdue, étoit comme les trois autres, il en faut pleurer ; car tout de bon, on ne peut écrire plus agréablement : vous faites un dialogue entre vous autres, qui vaut tout ce qu'on peut dire ; chacun y dit son mot très-plaisamment. Pour vous, ma fille, je vous reconnois bien à consentir que Coulanges s'en aille demain, plutôt qu'à demeurer avec vous toute sa vie ; cette éternité vous fait peur, comme à moi d'aller en litiere avec quelqu'un ; je ne veux point vous dire la seule personne du monde avec qui j'y voudrois aller. Je suis fort aise de connoître *Jacquemart* & *Marguerite* (1) il me semble que je suis avec vous tous, & il me semble que je vous vois & M. de Coulanges. Il faut avouer que vous êtes une honnête femme de vous ajuster, comme vous faites en Provence avec votre mari, & d'avoir passé neuf mois avec nous à Paris, comme une vraie Demoiselle de Lorraine ; vous souvient-il de ce manteau noir, dont vous nous honoriez tous les jours ? J'espere que je renouvellerai tous

(1) C'est ainsi qu'on nomme à Lambesc les deux figures qui frappent les heures à l'horloge du Beffroi de cette Ville, où se trouvoit alors Madame de Grignan pendant la tenue de l'Assemblée des Etats de Provence.

vos ajuſtemens, quand j'arriverai à Grignan : mais point de groſſeſſe, mon cher Grignan, je vous en conjure tendrement ; ayez pitié de votre aimable femme, laiſſez-la repoſer comme une bonne terre; ſi vous me le promettez, je vous aimerai de tout mon cœur. Je comprends, ma fille, la crainte que vous avez de perdre votre Premier Préſident; votre imagination va vîte, car il n'eſt point en danger : voilà les tours que me fait la mienne à tout moment; il me ſemble toujours que tout ce que j'aime, que tout ce qui m'eſt bon, va m'échapper; & cela donne de telles détreſſes à mon cœur, que ſi elles étoient continuelles, comme elles ſont vives, je n'y pourrois pas réſiſter; ſur cela il faut faire des actes de réſignation à l'ordre & à la volonté de Dieu. M. Nicole n'eſt-il pas encore admirable là-deſſus ? J'en ſuis charmée ; je n'ai rien vu de pareil. Il eſt vrai que c'eſt une perfection un peu au-deſſus de l'humanité, que l'indifférence qu'il veut de nous pour l'eſtime ou l'improbation du monde; je ſuis moins capable que perſonne de la comprendre ; mais quoique dans l'exécution on ſe trouve foible, c'eſt pourtant un plaiſir que de méditer avec lui, & de faire réflexion ſur la vanité de la joie ou de la triſteſſe que nous recevons d'une telle fumée; & à force de trouver ſon raiſonnement vrai, il ne ſeroit pas impoſſible qu'on s'en ſervît dans certaines occaſions. En un mot, c'eſt toujours un tréſor, quoique nous en puiſſions faire, d'avoir un ſi bon miroir

des foibleſſes de notre cœur. M d'Andilli eſt auſſi content que nous de ce beau livre.

M. de Coulanges vous a gagné votre argent; mais vous avez bien ri en récompenſe : rien ne peut égaler ce qu'il a écrit à ſa femme. Je ne crois pas que je le quitte cet hiver, tant je ſerai ravie de parler de vous avec un homme qui vous a vue & admirée de ſi près. Pour Adhémar, puiſqu'il eſt méchant, je le chaſſerai; il eſt vrai qu'il a un Régiment, & qu'il entrera par force. On mande que ce Régiment eſt une diſtinction agréable, mais n'eſt-ce point auſſi une ruine? Ce que je trouve de bon, c'eſt que le Roi ſe ſoit ſouvenu d'Adhémar en abſence; plût à Dieu qu'il ſe ſouvint auſſi de ſon aîné, puiſqu'il va bien juſqu'en Suede chercher de fideles Serviteurs (2)!

J'aime le Coadjuteur de m'aimer encore. Adhemar, Chevalier, approchez-vous, que je vous embraſſe; je ſuis attachée à ces Grignans. Il s'en faut bien que le livre de M. Nicole ne faſſe en moi de ſi beaux effet qu'en M. de Grignan; j'ai des liens de tous côtés; mais ſur-tout j'en ai un qui eſt dans la moëlle de mes os; & que fera là-deſſus M. Nicole? Mon Dieu, que je ſais bien l'admirer; mais que je ſuis loin de cette bienheureuſe indifférence qu'il veut nous inſpirer! Adieu, ma très-chere petite, ne me plaignez-vous point de ce que je m'en vais ſouffrir préſentement que vous

(2) Voyez la note qui regarde M. de Pomponne, p. 307.

êtes dans votre neuf ! Conſervez-vous, ſi vous m'aimez. Je ſens de la triſteſſe de voir tous vos viſages de Paris vous quitter l'un après l'autre ; il eſt vrai que vous avez votre mari qui eſt auſſi un viſage de Paris. Ma fille, il ne faut point ſe laiſſer oublier dans ce pays là, il faut que je vous ramene, je vous en ferai demeurer d'accord.

Le mariage de l'Abbé d'Effiat n'eſt point fait, comme on me l'avoit mandé ; il demande du temps pour y penſer, je crois cette affaire rompue.

Aux Rochers, Mercredi, 4 Novembre 1671.

AH ! ma fille, il y a aujourd'hui deux ans qu'il ſe paſſa une étrange ſcene à Livri (1), & que mon cœur fut dans une terrible preſſe : mais il faut paſſer légérement ſur de tel ſouvenirs. Parlons un peu de M. Nicole il y a long-temps que nous n'en avons rien dit. Je trouve votre réfléxion fort bonne & fort juſte ſur l'indifférence qu'il veut que nous ayons pour l'approbation ou l'improbation du prochain. Je crois, comme vous, qu'il faut un peu de grace, & que la philoſophie ſeule ne ſuffit pas. Il nous met à ſi haut prix la paix & l'union avec le prochain, & nous conſeille de l'acquerir aux dépens de tant de choſes, qu'il n'y a pas moyen après cela d'être indifférente ſur ce que le monde penſe de nous. Devinez ce que je fais

(1) Il s'agit encore ici de la fauſſe couche de Madame de Grignan, arrivée à Livri le 4 Novembre 1669. *Voyez la page 282.*

je recommence ce Traité ; je voudrois bien en faire un bouillon, & l'avaler. Ce qu'il dit de l'orgueil & de l'amour propre, qui se trouve dans toutes les disputes, & que l'on couvre du beau nom de l'amour de la vérité, est une chose qui me ravit. Enfin, ce Traité est fait pour bien du monde; mais je crois qu'on n'a eu principalement que moi en vue. Il dit que l'éloquence & la facilité de parler donnent un certain *éclat* aux pensées; cette expression m'a paru belle & nouvelle; le mot d'*éclat* est bien placé, ne le trouvez-vous pas? Il faut que nous relisions ce livre à Grignan; si j'étois votre garde pendant votre couche, ce seroit notre fait : mais que puis-je vous faire de si loin? Je fais dire tous les jours la Messe pour vous, voilà mon emploi, & d'avoir bien des inquiétudes qui ne vous serviront de rien, mais qu'il est impossible de n'avoir pas. Cependant j'ai dix ou douze ouvriers en l'air, qui élevent la charpente de ma Chapelle, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos à force de leur aider d'en bas. On songe à ce bel effet de la Providence, que fait la cupidité; & l'on remercie Dieu qu'il y ait des hommes, qui pour douze sous veuillent bien faire ce que d'autres ne feroient pas pour cent mille écus. » O trop » heureux ceux qui plantent des choux! quand » ils ont un pied à terre, l'autre n'en est pas

» loin » Je tiens ceci d'un bon Auteur (2). Nous avons auſſi des planteurs qui font des allées nouvelles, & dont je tiens moi-même les arbres, quand il ne pleut pas à verſe; mais le temps nous déſole, & fait qu'on ſouhaiteroit un ſylphe pour nous porter à Paris. Madame de la Fayette me mande que puiſque vous me contez ſérieuſement l'hiſtoire d'*Auger*, elle eſt perſuadée que rien n'eſt plus vrai, & que vous ne vous moquez point de moi. Elle croyoit d'abord que ce fût une folie de Coulanges, & cela ſe pouvoit très-bien penſer; ſi vous lui en écrivez, que ce ſoit ſur ce ton.

M. de Louvigni, comme vous voyez, n'a pas eu la force d'acheter la Charge (3) de ſon pere. Voilà M. de la Feuillade (4) bien établi; je ne croyois pas qu'il dût ſi bien rentrer dans le chemin de la fortune. Ma tante a eu une bouffée de fievre qui m'a fait peur. Votre fille a mal aux dents, & pince comme vous, cela eſt plaiſant. Que vous dirai-je de plus? Songez que je ſuis dans un déſert. La Troche que j'attendois, eſt malade. Nous ſommes

(2) Panurge.

(3) De Colonel des Gardes Françoiſes, dont le Maréchal de Gramont, & le Comte de Guiche, ſon fils, reçu en ſurvivance, firent agréer au Roi leurs démiſſions en ce temps-là.

(4) François d'Aubuſſon, Duc de la Feuillade, depuis Maréchal de France, ſuccéda au Maréchal de Gramont, & fut inſtallé par le Roi, le 4 Janvier 1672, dans la charge de Colonel des Gardes Françoiſes.

donc seuls, nous lisons beaucoup; & l'on trouve le soir & le lendemain comme ailleurs.

Aux Rochers, Mercredi 11 *Novembre* 1671.

PLUT à Dieu, ma fille, que de penser continuellement à vous avec toutes les tendresses & les inquiétudes possibles, vous pût être bon à quelque chose! Il me semble que l'état où je suis ne devroit point vous être entiérement inutile: cependant il ne vous sert de rien; & de quoi pourroit-il vous servir à deux cens lieues de vous? Je crois que l'on songe à tout où vous êtes, qu'on a toutes les prévoyances, qu'on a pris le bon parti entre aller à Aix ou retourner à Grignan, qu'on a fait venir de bonne-heure une sage-femme pour vous y accoutumer un peu, & vous épargner, au moins ce qu'on peut vous épargner, je veux dire, le chagrin & l'impatience que donne un visage entiérement inconnu. Pour une garde, il faut que vos femmes vous secourent en cette occasion; elles se souviennent de tout le manége de Madame *Moreau*; & vous ma fille, vous aurez soin de garder le silence, & vous ne croirez pas faire, comme à Paris, un fort bon marché d'acheter le plaisir de parler par un grand accès de fievre. Que vous dirai-je enfin, & que puis-je vous dire que des choses à peu près de cet agrément? J'ai la tête pleine de tout ceci, je vous en

parle, cela eſt naturel ; ſi cela vous ennuie, cela eſt naturel auſſi : je ne ſuis point bleſſée de toutes les choſes qui ſont à leur place ; il faudroit donc ne point vous écrire, juſqu'à ce que je ſuſſe que vous êtes accouchée, & ce ſeroit une étrange choſe : il vaut mieux, ma fille, que vous accoutumiez votre eſprit à ſouffrir les penſées juſtes & naturelles, dont on eſt rempli dans certaines occaſions : peut-être que vous ſerez accouchée quand vous recevrez cette lettre, mais qu'importe, pourvu qu'elle vous trouve en bonne ſanté. J'attends Vendredi avec de grandes impatiences ; voilà comme je ſuis à toujours pouſſer le temps avec l'épaule, & c'eſt ce que je n'aimois point à faire, & que je n'avois fait de ma vie, trouvant toujours que le temps marche aſſez ſans qu'on le hâte d'aller. Madame de la Fayette me mande qu'elle va vous écrire ; je crois qu'elle n'aura pas manqué de vous apprendre que la M... entra l'autre jour chez la Reine à la Comédie Eſpagnole, toute effarée, ayant perdu la tramontane dès le premier pas ; elle prit la place de Madame du Frénoi ; on ſe moqua d'elle, comme d'une folle très-mal appriſe.

L'autre jour Pomenars paſſa par ici ; il venoit de Laval, où il trouva une grande aſſemblée de peuple, il demanda ce que c'étoit. C'eſt, lui dit-on, que l'on pend en effigie un Gentilhomme qui avoit enlevé la fille de M. le Comte de Créance ; *cet homme-là, Sire,*

c'étoit lui-même. Il approcha, il trouva que le Peintre l'avoit mal habillé; il s'en plaignit, il alla ſouper & coucher chez le Juge qui l'avoit condamné; le lendemain il vint ici pâmant de rire; il en partit cependant dès le grand matin le jour d'après.

Pour des deviſes, hélas! ma fille, ma pauvre tête n'eſt guères en état de ſonger, ni d'imaginer: cependant comme il y a douze heures au jour, & plus de cinquante à la nuit, j'ai trouvé dans ma mémoire *une fuſée pouſſée fort haut* avec ces mots: *Che pera, pur che s'innalzi.* Plût à Dieu que je l'euſſe inventée! je la trouve toute faite pour Adhémar, qu'*elle périſſe, pourvu qu'elle s'éleve*; je crains de l'avoir vue dans ces quadrilles; je ne m'en ſouviens pourtant pas préciſément; mais je la trouve ſi jolie, que je ne crois point qu'elle vienne de moi. Je me ſouviens d'avoir vu dans un livre, au ſujet d'un amant qui avoit été aſſez hardi pour ſe déclarer, *une fuſée en l'air*, avec ces mots, *de l'ardore, l'ardire*: (1) elle eſt belle, mais ce n'eſt pas cela. Je ne ſais même ſi celle que je voudrois avoir faite, eſt dans la juſteſſe des deviſes; je n'ai aucune lumiere là-deſſus; mais en gros elle m'a plu, & ſi elle étoit bonne, & qu'elle ſe trouvât dans les quadrilles, ou dans un cachet, ce ne ſeroit pas un grand mal; il eſt difficile d'en faire de toutes nouvelles. Vous m'avez entendue mille fois ravauder ſur ce demi-vers du Taſſe

(1) *Ma hardieſſe vient de mon ardeur.*

que je voulois employer à toute force, *l'alte non temo* : j'ai tant fait, que le Comte des Chapelles a fait faire un cachet avec un Aigle qui approche du Soleil, *l'alte non temo* (2) ; il eſt joli. Ma pauvre enfant, peut-être que tout cela ne vaut rien, & je ne m'en ſoucierai guères, pourvu que vous vous portiez bien.

Aux Rochers, Dimanche 15 Novembre 1671.

QUAND je vous ai demandé ſi vous n'aviez point jetté mes dernieres lettres, c'étoit un air ; car, de bonne foi, quoiqu'elles ne mér tent pas tout l'honneur que vous leur faites, je crois qu'après avoir gardé celles que je vous écrivois, quand vous faiſiez des poupées, vous garderez encore celles-ci : mais il n'y a plus de caſſettes capables de les contenir, hélas! il faudra des coffres.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus plaiſant que ce que vous dites du nom d'*Adhémar*. Enfin, la ſeule rature de ſes lettres, c'eſt à la ſignature. Je ſuis bien empêchée pour le nom du Régiment, je vous en ai mandé mon avis. Vous ſavez comme je ſuis pour *Adhémar*, & que je voudrois le maintenir au péril de ma vie : (1) mais je crains que

(2) *Je ne crains pas de m'élever.*

(1) Le Régiment dont il s'agit, étoit un de ceux qu'on nomme dans la Cavaletie *Régimens de Gentilshommes*, & qui portent le nom des Colonels. Celui-ci s'appella *Grignan*, & ne quitta ce nom

nous ne ſoyons pas les plus forts. Pour la deviſe, (2) elle eſt jolie.

Che peri, pur che m'innalzi.

Voilà le vrai diſcours d'un petit glorieux, d'un petit ambitieux, d'un petit téméraire, d'un petit impétueux, d'un petit Maréchal de France. J'ai bien envie d'en ſavoir votre avis, & où je l'ai pêchée; car je ne crois pas l'avoir faite. (3) Pour M. de Grignan, ah! je le crois; je ſuis aſſurée qu'il aime mieux une *grive* que vous; & ſur ce pied-là, j'aime mieux un *hibou* que lui: qu'il s'examine, je l'aime, comme il vous aime, à proportion; je ſais bien toujours qu'il y a une choſe qui m'en fera juger. Mais, mon enfant, n'admirez-vous point les erreurs & les contre-temps que fait l'éloignement? Je ſuis en peine de vous, quand vous êtes en bonne ſanté; & quand vous ſerez malade, une de vos lettres me redonnera de la joie; mais cette joie ne peut être longue: car enfin, il faut accoucher; & c'eſt cela qui me trouble avec raiſon, juſqu'à ce que j'apprenne votre heureux accouchement. Vous êtes donc réſolue d'accoucher

qu'à la mort du Marquis de Grignan, arrivée en 1704.

(2) Le corps de cette deviſe étoit une fuſée volante.

(3) Le Pere Bouhours, dans ſon Entretien ſur les Deviſes, cite celle du Comte d'Iliers, dont le corps eſt le même, & le mot eſt, *poco duri, pur che m'innalzi.*

à Lambesc ; avez-vous votre Chirurgien ? La petite Deville me mande que vous le connoissez, c'est beaucoup ; je crains qu'il ne soit jeune, puisqu'il vous saigne, & les jeunes gens n'ont guères d'expérience. Enfin, je ne sais ce ce que je dis ; mais ayez soin de vous par-dessus toutes choses : le passé doit vous avoir rendue sage ; pour moi, je suis d'une capacité qui me surprend.

Vous ai-je dit que je fesois planter la plus jolie place du monde ? Je me plante moi-même au milieu de la place, où personne ne me tient compagnie, parce qu'on meurt de froid. La Mousse fait vingt tours pour s'échauffer ; l'Abbé va & vient pour nos affaires ; & moi, je suis là fichée avec ma casaque à penser à la Provence ; car cette pensée ne me quitte jamais. Je voudrois bien apprendre ici les nouvelles de votre accouchement : la fatigue des chemins & ma violente inquiétude ne me paroissent pas deux choses qu'on puisse supporporter à la fois. Mandez-moi quel nom choisira Adhémar ; je le trouve empêché : M. de Grignan défend *Grignan*, & a raison ; Rouville (4) défend l'autre ; il faudra se réduire *au petit glorieux.* (5)

(4) François, Comte de Rouville, homme extraordinaire pour l'autorité qu'il avoit acquise de dire hautement la vérité.

(5) M. de Guilleragues disoit que tous les Grignan étoient glorieux : on lui dit, mais ADHÉMAR l'est-il ? Il répondit, GLORIEUSET, & depuis on l'appella *le petit glorieux.*

Vous voulez ſavoir ſi nous avons encore des feuilles vertes ; oui, beaucoup : elles ſont mêlées d'aurore & de feuille morte, cela fait une étoffe admirable. Voilà deux bonnes veuves, Madame de Senneterre, & Madame de Leuville : l'une eſt plus riche que l'autre ; mais l'autre eſt plus jolie que l'une. Vous ne me dites rien de votre Aſſemblée ; elle dure plus que nos Etats. Parlez-moi au moins de votre ſanté ; & pour ce que vous appellez des fadaiſes, je ne trouve que cela de bon : hélas ! ſi vous les haiſſiez, vous n'auriez qu'à brûler mes lettres ſans les lire. Adieu, ma très-chere & très-aimable, je vous recommande ma vie.

Aux Rochers, Mercredi 18 Novembre 1671.

HÉ, mon Dieu ! ma chere enfant, en quel état vous trouvera cette lettre ! Il ſera le 28 du mois, vous ſerez accouchée, je l'eſpere, & très-heureuſement : j'ai beſoin de me dire ſouvent ces paroles pour me ſoutenir le cœur, qui eſt quelquefois tellement preſſé, que je ne ſais qu'en faire ; mais il eſt bien naturel d'être, comme je ſuis, dans une occaſion comme celle-ci. J'attends mes Vendredis, & je ſupplie ceux qui ſe ſont divertis à prendre vos lettres, de finir ce jeu juſqu'à ce que vous ſoyez accouchée. On en veut auſſi aux miennes ; j'en ſuis au déſeſpoir ; car vous ſavez qu'encore que je ne faſſe pas grand cas de mes lettres, je veux pourtant toujours que ceux à

qui je les écris, les reçoivent: ce n'eſt jamais pour d'autres, ni pour être perdues que je les écris. J'ai donc regret à tout ce que vous ne recevez pas: quelle viſion d'en vouloir à mes lettres! Il me ſemble que nous ſommes à un degré de parenté, qui ne donne point de curioſité; voilà qui eſt inſupportable, n'en parlons plus. D'Hacqueville me mande qu'il avoit laiſſé Madame de Montauſier à l'agonie, & je la crois morte: s'il faut écrire à M. de Montauſier & à Madame de Cruſſol, (1) me voilà plus empêchée, que quand Adhémar écrivit au Roi & aux Miniſtres. Je ne ſaurois plus écrire depuis que mes lettres ne vont point à vous; me voilà demeurée tout court. Je ſonge quelquefois que pendant que je me creuſe la tête, on tire peut-être le canon, on eſt aiſe, on ſe réjouit pour votre accouchement; mais je ne le ſais pas encore, & on languit en attendant. Il gele à pierre fendre: je ſuis tout le jour à trotter dans ces bois; il feroit très-beau s'en aller, & quand nous partirons, la pluie nous accablera. Voilà de belles réflexions: quand on n'a pas autre choſe à dire, il vaut tout autant finir.

(1) Fille de Madame de Montauſier.

Aux Rochers, Dimanche 22 Novembre 1671.

MADAME de Louvigni (1) eſt accouchée d'un fils : vous voyez bien, ma chere enfant que vous en aurez un auſſi ; vous vous y attendez d'une telle ſorte, que, comme vous dites, *la Signora qui mit au monde une fille*, ne fut pas plus attrapée que vous le ſeriez, ſi ce malheur vous arrivoit. Je fais prier Dieu ſans ceſſe pour cet heureux moment, d'où dépend ma vie plus que la vôtre. Je ne crois pas que je puiſſe me réſoudre à quitter ce lieu avant que d'en ſavoir des nouvelles : cette ſorte d'inquiétude ne peut ſe porter ſur des chemins, où je ne recevrois point de lettres ; c'eſt donc vous, ma fille, qui m'arrêtez.

Je ſuis très-affligée de l'état où vous me repréſentez votre Premier Préſident : (2) c'eſt une perte conſidérable pour vous ; il faut que votre malheur ſoit bien fort pour tuer un homme de cet âge, & ſi bien fait, & d'une ſi belle phyſionomie ; ſi Dieu vous le rend, ce ſera un miracle : je n'euſſe jamais cru prendre un ſi grand intérêt à un Premier Préſident de Provence ; mais la Provence eſt mon pays depuis que vous y êtes.

Enfin, voilà Madame de Richelieu à la place de Madame de Montauſier ; quelle joie pour

(1) Marie-Charlotte de Caſtelnau, femme d'Antoine-Charles, Comte de Louvigni, depuis Duc de Gramont.

(2) Henri de Forbin d'Oppede.

bien des gens ! quel chagrin pour d'autres ! Voilà le monde. Vous êtes fort aimée dans cette Maiſon ; pour moi, je prends peu d'intérêt à tout cela, & ne conſerve mes amis de la Cour, que dans la vue de vous être quelquefois bonne en votre abſence. J'ai reçu une lettre de M. de Pomponne, toute pleine d'une vraie & ſincere amitié : il eſt bien content du Roi, ſon Maître ; il ne trompera perſonne dans la bonne opinion qu'on a de lui.

Je ne doute nullement de l'hiſtoire d'*Auger*, & n'en ai jamais douté : c'eſt une viſion de Madame de la Fayette, fondée ſur la folie de M. de Coulanges ; préſentement elle la croit comme moi. L'hiver eſt ici dans toute ſon horreur ; je ſuis dans les jardins ou au coin de mon feu : on ne peut s'amuſer à rien ; quand on eſt loin de ſes tiſons, il faut courir. Je paſſerai encore deux Vendredis aux Rochers, où j'eſpere que j'apprendrai votre heureux accouchement. M. de Grignan eſt oblgé d'avoir ſoin de moi, comme j'ai eu ſoin de lui en pareille occaſion. (1)

Aux Rochers, Mercredi 25 Novembre 1671.

J'Ai appris par mes lettres de Paris la mort de votre Premier Préſident : je ne puis vous dire combien j'en ſuis affligée ; il étoit fort honnête homme, & fort aimable de ſa perſonne ; mais ce qui me le rendoit très-conſi-

(3) Voyez la lettre du 19 Novembre 1670.

dérable, c'eſt l'amitié qui étoit entre vous; c'eſt de penſer à ce que vous étoit une ſi bonne liaiſon; & quand je me ſuis bien creuſée ſur ce ſujet, je me retourne, & je trouve dans mon cœur l'inquiétude de votre ſanté, & la penſée de votre accouchement. Je ne ſais comment je n'ai pas eu l'eſprit de vous conſeiller ce que vous avez fait, moi, qui craignois également de vous voir affronter la petite vérole à Aix, ou retourner ſur vos pas à Grignan: il n'y avoit qu'à ne bouger d'où vous êtes; vous avez pris le bon parti. Je crois que vous aurez été ſaignée, je crois que vous aurez été prévoyante, je crois enfin, & j'eſpere que tout ira bien. Madame de Louvigni vous a donné un très-bon exemple; mais dans l'attente de cette nouvelle, on ſouffre beaucoup, je voudrois bien la recevoir ici. J'attends Vendredi de vos lettres avec mon impatience ordinaire; je crois que vous me parlerez bien auſſi de la mort de ce pauvre homme; je crains qu'elle ne vous ait émue, & ne vous ait fait beaucoup de mal en l'état où vous êtes: je ne puis, ma très-chere, vous en dire davantage dans celui où je ſuis; ce n'eſt pourtant pas manque auſſi d'amitié pour vous; au contraire, c'eſt ce qui me rend trop ſenſible à toutes les penſées de Provence, & qui fait que ne pouvant vous dire que des choſes triſtes, & trouvant que vous n'en avez pas beſoin, je vous quitte après vous avoir tendrement embraſſée.

Aux Rochers, Dimanche 29 Novembre 1671.

IL m'eſt impoſſible, très-impoſſible de vous dire, ma chere fille, la joie que j'ai reçue en ouvrant ce bienheureux paquet, qui m'a appris votre accouchement. En voyant une lettre de M. de Grignan, je me ſuis doutée que vous étiez accouchée; mais de ne point voir de ces aimables deſſus de lettres de votre main, c'étoit une étrange affaire. Il y en avoit pourtant une de vous du 15; mais je la regardois ſans la voir, parce que celle de M. de Grignan me troubloit la tête. Enfin, je l'ai ouverte avec un tremblement extraordinaire, & j'ai trouvé tout ce que je pouvois ſouhaiter au monde. Que penſez-vous qu'on faſſe dans ces excès de joie? Demandez au Coadjuteur, vous ne vous y êtes jamais trouvée. Savez-vous donc ce que l'on fait? le cœur ſe ſerre, & l'on pleure ſans pouvoir s'en empêcher; c'eſt ce que j'ai fait, ma très-belle, avec beaucoup de plaiſir: ce ſont des larmes d'une douceur qu'on ne peut comparer à rien, pas même aux joies les plus brillantes. Comme vous êtes Philoſophe, vous ſavez les raiſons de tous ces effets; pour moi, je les ſens, & je m'en vais faire dire autant de Meſſes pour remercier Dieu de cette grace, que j'en faiſois dire pour la lui demander. Si l'état où je ſuis duroit long-temps, la vie ſeroit trop agréa-

ble; mais il faut jouir du bien préſent, les chagrins reviennent aſſez tôt. La jolie choſe d'accoucher d'un garçon, & de l'avoir fait nommer par la Provence ! (1) voilà qui eſt à ſouhait. Ma fille, je vous remercie plus de mille fois des trois lignes que vous m'avez écrites; elles m'ont donné l'achevement d'une extrême joie. Mon Abbé eſt tranſporté comme moi, & notre Mouſſe eſt ravi. Adieu, mon Ange, j'ai bien d'autres lettres à écrire que la vôtre.

Aux Rochers, Mercredi 2 Décembre 1671.

ENFIN, ma fille, après les premiers tranſports de ma joie, j'ai trouvé qu'il me falloit encore Vendredi des lettres de Provence, pour me donner une entiere ſatisfaction. Il arrive tant d'accidens aux femmes en couche, & vous avez la langue ſi bien pendue, à ce que me dit M. de Grignan, qu'il me faut pour le moins neuf jours de bonne ſanté pour me faire partir joyeuſement. J'aurai donc mes lettres de Vendredi, & puis je partirai, & je recevrai celles de l'autre Vendredi à Malicorne. Je ſuis toute étonnée de ne plus trouver ſur mon cœur, ni le jour ni la nuit, ce caillou que vous m'y aviez mis par l'inquiétude de votre accouchement. Je me trouve ſi heureuſe, que je ne ceſſe d'en remercier Dieu; je n'eſ-

(1) Il fut tenu ſur les Fonts par les Procureurs du pays de Provence, & nommé *Louis Provence*.

pérois point en être ſitôt quitte. J'ai reçu des complimens ſans compte & ſans nombre, & du côté de Paris par mille lettres, & de celui de la Bretagne, on a bu à la ſanté du petit Bambin à plus d'une lieue à la ronde; j'ai donné dequoi boire, j'ai donné à ſouper à mes gens ni plus ni moins que la veille des Rois. Mais rien ne m'a été plus agréable que le compliment de *Pilois*, qui vint le matin avec ſa pelle ſur le dos, & me dit : » Madame, je viens » me réjouir pas moins, parce qu'on m'a dit » que Madame la Comteſſe étoit accouchée » d'un petit gars. » Cela vaut mieux que toutes les phraſes du monde. M. de Montmoron (1) eſt couru ici; entre pluſieurs propos on a parlé de deviſe; il eſt très-habile là-deſſus : il aſſure qu'il n'a vu en nul lieu celle que je conſeille à Adhémar. Il connoît une fuſée avec ces mots, *da l' ardore l' ardire ;* (2) mais ce n'eſt pas cela : l'autre eſt plus parfaite à ce qu'il dit.

Che peri, pur che m' innalzi.

Soit qu'elle vienne de chez moi, ou d'ailleurs, il la trouve admirable. Mais que dites-vous de M. de Lazun? Vous ſouvient-il quelle ſorte de bruit il faiſoit, il y a un an? Qui nous eut dit, dans un an il ſera priſonnier, l'euſſions-nous cru? *Vanité des vanités, & tout eſt vanité.* On dit que la nouvelle MADAME eſt

(1) Il étoit Sévigné.
(2) C'étoit la deviſe du Maréchal de Boſſompierre.

toute étonnée de ſa grandeur; on vous mandera comme elle eſt faite. Quand on lui préſenta ſon Médecin, elle dit qu'elle n'en avoit que faire, qu'elle n'avoit jamais été, ni ſaignée, ni purgée, & quand elle ſe trouvoit mal, elle faiſoit deux lieues à pied, & qu'elle étoit guérie : *Laſciamo la andar, che fara bon viaggio.* Vous voyez bien que je vous écris comme à une femme qui ſera dans ſon vingt-deuxieme ou vingt-troiſieme jour de couche. Au reſte, M. de Grignan n'ignore pas tout ce que vous avez ſouffert; & ne ſeroit-il point au déſeſpoir, s'il vous aime, d'être cauſe que tous les ans vous fuſſiez dans le même cas? ne craint-il point à la fin de vous perdre? Après toutes ces bonnes raiſons, je n'ai plus rien à lui dire, ſinon que par ma foi je n'irai pas en Provence, ſi vous êtes groſſe; je ſouhaite que ce lui ſoit une menace : pour moi, j'en ſerois déſeſpérée; mais je ſoutiendrois la gageure; ce ne ſeroit pas la premiere que j'aurois ſoutenue. Adieu, divine Comteſſe, je baiſe le petit enfant, je l'aime tendrement; mais j'aime bien mieux Madame ſa mere, & de long-temps ce degré ne lui paſſera par-deſſus la tête. J'ai fort envie de ſavoir de vos nouvelles, de celles de l'Aſſemblée, & du Baptême de votre fils. Avec un peu de patience j'apprendrai tout; mais vous ſavez que c'eſt une vertu qui n'eſt guères à mon uſage.

Aux Rochers, Dimanche 6 Décembre 1671.

CEs dernieres lettres ne m'étoient pas moins néceſſaires pour mon repos, que celle que je reçus, il y a huit jours : ce fut une joie ſi parfaite pour moi, que celle de votre heureux accouchement, que ne pouvant demeurer en cet état, je me tourmentois des accidens qui arrivent quelquefois après. Il me falloit donc ces ſecondes lettres, & les voilà telles que je pouvois les ſouhaiter. Vous avez eu la colique; vous avez eu la fievre de votre lait; mais vous voilà quitte de tout : votre fils à été trois heures ſans piſſer, à ce que me dit le Coadjuteur; vous étiez déja toute épouvantée; ah! vraiment vous voilà bien plaiſante avec votre amour maternel, quelle folie! eſt-ce qu'on aime cela? il eſt blond, c'eſt ce qui vous charme, vous aimez les blondins, voilà qui eſt bien honnête. M. de Grignan fait fort bien d'en être jaloux; vous le quittez, dit il, pour le premier venu, c'eſt pour le dernier venu qu'il veut dire : enfin, ce garçon-là fera bien des jaloux. Le Coadjuteur m'ecrit des détails dignes de M. *Chais* ou de Madame *Robinet* : il me ſemble que vous jouez aux petits ſoufflets avec le Coadjuteur n'eſt-il point vrai? Je ſouhaite que ma préſence ne vous redonne pas ſon amitié; c'eſt un bonheur que je ſerai bien-aiſe de trouver tout établi. Pour vous, Monſieur le Secrétaire (1), appochez; vous riez de ma de-

(1) Monſieur d'Adhémar.

viſe, vous dites qu'elle eſt dans tous les livres, je le crois ; un habile homme pourtant ſur cette matiere ne l'a point trouvée ; mais enfin je n'ai point cru l'avoir faite, je conviens que d'autres l'ont imaginée : mais avouez du moins qu'on ne peut l'appliquer ſans avoir envie de vous faire plaiſir. Et vous, mon cher Comte, je vous plains, je vois bien que vous n'êtes plus rien auprès de ce petit Blondin ; voilà qui remettra la balance dans votre maiſon, qui par malheur s'en étoit un peu éloignée : mais cependant je vous demande pardon de la comparaiſon du *hibou*, il eſt vrai quelle eſt choquante ; c'eſt que j'étois outrée de la préférence que vous faiſiez hautement d'une *grive* à ma fille : ſi vous vous repentez, je me repentirai auſſi. J'ai bien envie de ſavoir des nouvelles de votre Aſſemblée, il ſeroit fâcheux qu'elle ſe ſéparât ſans rien conclure. M. de Marſeille m'accable de ſon amitié, & me rend compte de ſon démêlé avec le Coadjuteur, & de la ſanté de ma fille : il a couru à Paris, ce démêlé ; on me le mande, comme ſi je n'avois aucun commerce en Provence ; hélas ! c'eſt mon vrai pays. Adieu, mon très-cher, & vous, brave Adhemar, & vous, ma très-chere & très-aimable accouchée, il faut que je vous diſe, comme Barillon me diſoit un jour, ceux qui vous aiment plus que moi, vous aiment trop. Quand on eſt ſi loin, on ne fait quaſi rien, on ne dit quaſi rien, qui ne

ſoit hors de ſa place; on pleure quand il faut rire, on rit quand on doit pleurer; on craint pour les jeunes Chirurgiens de ſoixante-quatre ans : enfin, ma fille, ce ſont les contretemps de l'éloignement. J'y joins l'ignorance de la Provence que je ne connois point; vous avez un avantage qui vous empêche de me faire rire, c'eſt que vous connoiſſez ce pays-ci. Tout cela m'oblige de me rapprocher de vous, & d'aller auſſi en Provence, afin de m'inſtruire. Comme je n'ai plus d'inquiétude ſur votre compte, je pars dans trois jours, je ne recevrai plus ici de vos lettres, j'en aurai à Malicorne. Je ne puis aſſez vous remercier des petites lignes que vous mettez dans les lettres de ces Grignans.

Madame de Richelieu eſt aſſez bien placée; ſi Madame Scaron y a contribué, elle eſt digne d'envie : ſa joie eſt la plus ſolide qu'on puiſſe avoir en ce monde. On me mande que Vardes revient.

Aux Rochers, Mercredi 9 Décembre 1671.

JE pars tout préſentement, ma fille, & je quitte avec regret cette ſolitude, quand je ſonge que je ne vous trouverai pas à Paris : je doute même que j'y fuſſe retournée cet hiver, ſi le deſſein que j'ai de faire le voyage de Provence, ne me faiſoit prendre cette avance, n'étant pas poſſible d'y aller d'ici, ni de paſſer à Paris comme on paſſe à Orléans. Me voilà donc

donc partie ; je m'en vais coucher chez Madame de Loreſſe votre parente, pour éviter le pavé de Laval ; j'y ſerai demain, & Vendredi j'enverrai querir mes lettres à Laval, où l'on doit me les adreſſer, & on viendra me trouver à Mêlé où je coucherai ; après cela je n'en eſpere plus qu'à Paris. Si pendant cette marche vous étiez auſſi quelque temps ſans recevoir de mes nouvelles, vous n'en ſerez point en peine ; je ne ſuis, ni groſſe, ni accouchée, ni téméraire en carroſſe ; je n'ai point de Pont d'Avignon à paſſer ; le temps eſt très-beau, mon voyage ira ſon train ; & comme je ne ſuis plus en peine de vous, il n'y a plus rien à craindre pour moi. Je ſuis accablée de complimens pour la naiſſance de mon joli petit-fils ; je ſerai fort aiſe de ſavoir encore de ſes nouvelles Vendredi, & des vôtres encore davantage. Le pauvre Monſieur de Lauzun eſt à Pignerol ; Monſieur d'Harouïs en eſt très-affligé ; mais il me mande que la joie de votre accouchement, & le nom & la naiſſance de votre fils, ſe ſont fait un paſſage au travers de ſa triſteſſe ; & je l'aſſure auſſi en récompenſe, que ſa triſteſſe s'eſt fait un paſſage au travers de ma joie. Adieu, ma très-belle, il faut partir, je ſuis épouvantée du regret que j'ai de quitter ces bois. Je ne veux point vous dire la part que vous avez à mon indifférence pour Paris ; vous ne ſavez que trop combien vous m'êtes chere.

A Malicorne, Dimanche 13 Décembre 1671.

ENFIN, ma fille, me voilà par voie & par chemin ; il fait le plus beau temps du monde, en ſorte que je fais fort bien une lieue ou deux à pied comme MADAME. Pour la Mouſſe, il court comme un perdu ; il eſt un peu embarraſſé de ne pas bien dormir, car il ne ſait point n'être pas à ſon aiſe. Je partis donc Mercredi, comme je vous l'avois mandé ; je vins à Loreſſe, où l'on me donna deux chevaux, je conſentis à la violence qu'on me fit pour les accepter. Nous avons quatre chevaux à chaque caleche ; cela va comme le vent. Vendredi j'arrive à Laval, j'arrête à la poſte ; je vois arriver juſtement cet honnête homme, cet homme ſi obligeant, crotté juſqu'au cul, qui m'apportoit votre lettre ; je penſai l'embraſſer. Vous jugez bien, à m'entendre parler ainſi, que je ne ſuis point en colere contre la poſte : en effet, ce n'eſt point elle qui a eu tort, c'eſt aſſurément, comme vous avez dit, des ennemis du petit du Bois, (1) qui le voyant ſe vanter de notre commerce, & ſe panader dans les occupations qu'il lui donnoit, ont pris plaiſir à lui dérober nos lettres. D'abord je ne m'en ſuis pas apperçue, parce que je croyois que vous ne m'écriviez qu'une fois la ſemaine ; mais quand j'ai ſu que vous m'écriviez deux, il ſeroit mal-aiſé de

(1) Commis de la Poſte à Paris.

vous exprimer les regrets & les douleurs que j'ai eus de cette perte. Je reviens à la joie que j'eus de recevoir vos deux lettres dans un même paquet, de la main crottée de ce poſtillon : je vis défaire la petite malle devant moi; & en même-temps, *fraſt*, *fraſt*, je démêle le mien, & je trouve enfin que vous vous portez bien. Vous m'écrivez dans la lettre d'Adhémar; & puis, vous m'écrivez de votre chef au coin de votre feu le ſeizieme de votre couche : rien n'eſt pareil à la joie ſenſible que me donna cette aſſurance de votre ſanté. Je vous conjure de n'en point abuſer; ne m'écrivez point de grandes lettres, reſtaurez-vous, & craignez de vous épuiſer. Hélas! mon enfant, vous avez été cruellement malade; je ſerois morte de voir un ſi long travail. On vous ſaigna enfin, on commençoit d'avoir peur; quand je ſonge à cet état, j'en ſuis troublée, & j'en tremble, & je ne puis encore me rendormir ſur cette penſée, tant elle m'effraie l'imagination. J'ai mandé à Madame de la Fayette & à Monſieur d'Hacqueville ce que vous me mandez : j'eus la même penſée, & je trouvois que la Mar. . . devoit être contente, ou plutôt mal-contente, puiſqu'elle n'avoit pas ſujet d'exercer ſes obligeantes & modeſtes penſées; je trouve plaiſant que vous ayez ſongé à elle. Mais la poſte m'attend, comme ſi j'étois Gouvernante du Maine, & je prends plaiſir de la faire attendre par grandeur. Je veux parler de mon petit

garçon : ah ! qu'il eſt joli ; ſes grands yeux ſont bien une marque de votre honnêteté ; mais c'eſt aſſez, je vous prie que le nez ne demeure pas long-temps entre la crainte & l'eſpérance ; que cela eſt plaiſamment dit ! cette incertitude eſt étrange ; jamais un petit nez n'eut tant à craindre, ni à eſpérer : il y a bien des nez entre les deux qu'il peut choiſir ; puiſqu'il a de grands yeux, qu'il ſonge à vous contenter : vous n'auriez que la bouche, puiſqu'elle eſt petite ; ce ne ſeroit pas aſſez. Ma fille, vous l'aimez follement ; mais donnez-le bien à Dieu, afin qu'il vous le conſerve. D'où vient qu'il eſt ſi foible ? n'eſt-ce point ce qui l'empêchoit de s'aider pendant votre travail ? car j'ai ouï dire aux femmes qui ont eu des enfans, que c'eſt cette foibleſſe qui fait qu'on eſt bien malade. Enfin, conſervez bien ce cher enfant ; mais donnez-le à Dieu, ſi vous voulez qu'il vous le donne ; cette répétition eſt d'une grand'mere chrétienne : Madame *Pernelle* en diroit autant, & diroit bien. Adieu, ma chere Comteſſe ; la patience échappe à mon ami le poſtillon, je ne veux pas abuſer de ſon honnêteté. Je ne recevrai de vos lettres qu'à Paris. Je ſerai ravie d'embraſſer ma pauvre petite ; vous ne la regardez pas ; & moi, je veux l'aimer par excès de généroſité.

A Paris, Vendredi 18 *Décembre* 1671.

J'ARRIVE dans ce moment, ma chere fille; je ſuis chez ma tante, entourée, embraſſée, queſtionnée de toute ma famille & de la ſienne; mais je quitte tout pour vous dire bon jour auſſi-bien qu'aux autres. M. de Coulanges m'attend pour m'emmener chez lui, où il veut que je loge, parce qu'un fils de Madame de Bonneuil a la petite vérole. Elle avoit deſſein très-obligeamment d'en faire un ſecret; mais on a découvert le myſtere, on a mené ma petite chez M. de Coulanges; je l'attends ici pour retourner avec elle, parce que ma tante veut voir notre entrevue. C'eût été une choſe fâcheuſe pour moi, que d'expoſer cette enfant, & d'être bannie, ſix ſemaines durant, de chez mes amis, à cauſe que le fils de Madame de Bonneuil a la petite vérole. Me voilà donc chez M. de Coulanges que j'adore, parce qu'il me parle de vous: mais ſavez-vous ce qui m'arrive? c'eſt que je pleure, & mon cœur ſe preſſe ſi étrangement, que je lui fais ſigne de la main de ſe taire, & il ſe tait. Il me conte que vous fermiez les yeux, que vous étiez dans ma chambre, & que vraiment oui vous étiez à Paris, parce que voilà M. de Coulanges. Il m'a joué cela très-plaiſamment, & je ſuis ravie que vous ſoyez encore un peu folle; je mourois de peur que vous ne fuſſiez toujours Madame la Gouvernante. Mon Dieu,

que je m'en vais cauſer avec M. de Coulanges! Je vous conjure de vous conſerver vous-même, c'eſt-à-dire, d'être vous-même le plus que vous pourrez, & que je ne vous trouve point changée. Songez auſſi à votre beauté, engraiſſez-vous, reſtaurez-vous, ſouvenez-vous de vos bonnes réſolutions; & ſi M. de Grignan vous aime, qu'il vous donne du temps pour vous remettre; autrement, c'en eſt fait pour jamais, vous ſerez toujours maigre comme Madame de Saint-Hérem: je ſuis ravie de vous donner cette idée; rien ne doit vous faire plus de peur que cette reſſemblance, évitez-la donc. Pour votre petit garçon, l'état où il a été ne raccommode pas le chocolat avec moi; je ſuis perſuadée qu'il a été brûlé, & c'eſt un grand bonheur qu'il ſoit humecté, & qu'il ſe porte bien: le voilà ſauvé, je m'en réjouis avec vous.

Monſieur DE COULANGES.

Je ferme les yeux, & quand je les ouvre, je vois cette mere-beauté, qui fait vos délices & les miennes, & cela me fait voir que je ſuis à Paris. Je m'en vais bien l'entretenir de toutes vos perfections; ſavez-vous bien que je ſuis plus entêté de vous que jamais, & que j'appréhende de prendre la place du Chevalier de Breteuil? Je ſais que cette place ne plaît point à Monſieur de Grignan, & c'eſt la ſeule choſe qui me donne de la peine dans une ſi grande entrepriſe. Tout de bon, Madame la

Comteſſe, vous êtes un chef-d'œuvre, & c'eſt de ce mot que je me ſers pour parler de vous. Je fus hier chez M. de la Rochefoucauld, je me trouvois en tiers avec lui, & M. de Longueville; il ne fut queſtion que de Provence, & du bel aſtre qui y brille. Adieu, ma belle Comteſſe, je vois cet homme à la tapiſſerie, qui ouvre ſa poitrine; croyez que ſi vous voyiez la mienne à l'heure qu'il eſt, vous verriez mon cœur comme vous voyez le ſien: il eſt à vous, il languit pour vous, ce cœur; mais ne le dites pas à M. de Grignan. Votre fille eſt une petite beauté brune, fort jolie: la voilà, elle me baiſe, & me bave; mais elle ne crie jamais; je l'aime aſſurément moins que vous. Il n'y a plus moyen de parler de vous à cette mere-beauté, les groſſes larmes lui tombent des yeux: bon Dieu, quelle mere!

A Paris, Mercredi 23 Décembre 1671.

JE vous écris un peu de proviſion, parce que je veux cauſer avec vous. Un moment après que j'eus envoyé mon paquet le jour de mon arrivée, le petit du Bois m'apporta celui que je croyois égaré: vous pouvez penſer avec quelle joie je le reçus; je n'y pus faire réponſe, parce que Madame de la Fayette, Mademe de Saint-Geran, Madame de Villars, me vinrent embraſſer. Vous avez tous les étonnemens que doit donner un malheur comme celui de M. de Lauzun; toutes vos réflexions

ſont juſtes & naturelles ; tous ceux qui ont de l'eſprit, les ont faites ; mais on commence à n'y plus penſer : voici un bon pays pour oublier les malheureux. On a ſu qu'il avoit fait ſon voyage dans un ſi grand déſeſpoir, qu'on ne le quittoit pas d'un moment ; on voulut le faire deſcendre de carroſſe à un endroit dangereux ; il répondit, *ces malheurs-là ne ſont pas faits pour moi.* Il dit qu'il eſt innocent à l'égard du Roi ; mais que ſon crime eſt d'avoir des ennemis trop puiſſans. Le Roi n'a rien dit, & ce ſilence déclare aſſez la qualité de ſon crime. Il crut qu'on le laiſſeroit à Pierre-Enciſe, & il commençoit à Lyon à faire ſes complimens à M. d'Artagnan ; mais quand il ſut qu'on le menoit à Pignerol, il ſoupira, & dit, *je ſuis perdu.* On avoit grand'pitié de ſa diſgrace dans les Villes où il paſſoit : il faut avouer auſſi qu'elle eſt extrême.

Le lendemain de ſon départ, le Roi envoya querir M. de Marſillac, & lui dit : » Je vous » donne le Gouvernement de Berri qu'avoit » Lauzun. « Marſillac répondit : Sire, que » V. M. qui ſait mieux les régles de l'honneur » que perſonne du monde, ſe ſouvienne, s'il » lui plaît, que je n'étois pas ami de Lauzun ; » qu'elle ait la bonté de ſe mettre un moment » à ma place, & qu'elle juge ſi je dois accepter » la grace qu'elle me fait. » Vous êtes, *dit le* » *Roi*, trop ſcrupuleux ; j'en ſais autant qu'un » autre là-deſſus ; mais vous n'en devez faire » aucune difficulté. » Sire, puiſque V. M.

» l'approuve, je me jette à ſes pieds pour la » remercier. « Mais, *dit le Roi*, je vous ai » donné une penſion de douze mille francs, » en attendant que vous euſſiez quelque choſe » de mieux. Oui, Sire, je la remets entre vos » mains. Et moi, *dit le Roi*, je vous la donne » une ſeconde fois, & je m'en vais vous faire » honneur de vos beaux ſentimens. « En diſant cela, il ſe tourne vers ſes Miniſtres, leur conte les ſcrupules de M. de Marſillac, & dit: » J'admire la différence; jamais Lauzun n'a- » voit daigné me remercier du Gouvernement » de Berri; il n'en avoit pas pris les proviſions; » & voilà un homme pénétré de reconnoiſſan- » ce «. Tout ceci eſt extrêmement vrai; M. de la Rochefoucauld vient de me le conter. J'ai cru que vous ne haïriez pas ces détails; ſi je me trompois, mandez-le moi. Ce pauvre homme eſt très-mal de ſa goutte, & bien pis que les autres années: il m'a parlé de vous; il vous aime toujours comme ſa fille. Monſieur de Marſillac eſt venu me voir, & l'on me parle toujours de ma chere enfant. J'ai enfin pris courage, j'ai cauſé douze heures avec M. de Coulanges, je ne le puis quitter; c'eſt un grand bonheur que le haſard m'ait fait loger chez lui. Je ne ſais ſi vous aurez appris que Villarceaux, en parlant au Roi d'une charge pour ſon fils, prit habilement l'occaſion de lui dire, qu'il y avoit des gens qui ſe mêloient de dire à ſa niéce (1), que Sa Majeſté avoit

(1) Louiſe Eliſabeth Rouxel, connue depuis ſous

quelque deſſein pour elle; & ſi cela étoit, il le ſupplioit de ſe ſervir de lui; que l'affaire ſeroit mieux entre ſes mains que dans celles des autres, & qu'il s'y employeroit avec ſuccès. Le Roi ſe mit à rire, & dit: *Villarceaux, nous ſommes trop vieux, vous & moi, pour attaquer des Demoiſelles de quinze ans;* & comme un galant homme, ſe moqua de lui, & conta ce diſcours chez les Dames. *Les Anges* ſont enragées, & ne veulent plus voir leur oncle, qui de ſon côté eſt un peu honteux. Il n'y a nul chiffre à tout ceci; mais je trouve que le Roi fait par-tout un ſi bon perſonnage, qu'il n'eſt nul beſoin de tant de myſtere.

On a trouvé, dit-on, mille belles merveilles dans les caſſettes de M. de Lauzun; des portraits ſans compte & ſans nombre, des nudités, une ſans tête, une autre les yeux crevés; c'eſt *votre voiſine;* des cheveux grands & petits, des étiquettes pour éviter la confuſion, & mille autres gentilleſſes: mais je n'en voudrois pas jurer; vous ſavez comme on invente dans ces occaſions.

J'ai vu Monſieur de Mêmes, qui enfin a perdu ſa chere femme; il a pleuré & ſanglotté en me voyant; & moi je n'ai jamais pu retenir mes larmes. Toute la France a viſité cette maiſon, je vous conſeille de lui faire vos com-

le nom de *Madame de Grancei*, lorſqu'elle fut Dame-d'atour de Marie-Louiſe d'Orléans, Reine d'Eſpagne. Elle étoit ſœur cadette de Marie-Louiſe Rouxel, Comteſſe de Marei. On les appelloit *les Anges*.

plimens ; vous le devez par le ſouvenir de Livri que vous aimez encore.

Eſt-il poſſible que mes lettres vous ſoient agréables au point que vous me le dites ? Je ne les ſens point telles en ſortant de mes mains ; je crois qu'elles le deviennent, quand elles ont paſſé par les vôtres : enfin c'eſt un grand bonheur que vous les aimiez ; vous en êtes accablée de maniere, que vous ſeriez fort à plaindre, ſi cela étoit autrement. M. de Coulanges eſt bien en peine de ſavoir laquelle de vos Madames y prend goût : nous trouvons que c'eſt un bon ſigne pour elle ; car mon ſtyle eſt ſi négligé, qu'il faut avoir un eſprit naturel & du monde, pour pouvoir s'en accommoder.

L'Abbé Têtu a du temps de reſte, a cauſe de l'Hôtel de Richelieu qu'il n'a plus, de ſorte que nous en profitons. Madame de Soubiſe eſt groſſe de quatre enfans, à voir ſon ventre. Au reſte, le Roi part le cinq Janvier pour Châlons, & doit faire pluſieurs autres tours, quelques revues chemin faiſant ; le voyage ſera de douze jours ; mais les Officiers & les Troupes iront plus loin : pour moi, je ſoupçonne encore quelque expédition, comme celle de la Franche-Comté. Vous ſavez que le Roi *eſt un Héros de toutes les ſaiſons* (1) Les pauvres Courtiſans ſont déſolés, ils n'ont pas un ſou. Brancas me demanda hier de bonne foi, ſi

(2) C'eſt la penſée d'un Madrigal de Mademoiſelle de Scuderi.

je ne voudrois point prêter ſur gages, & m'aſſura qu'il n'en parleroit point, & qu'il aimeroit mieux avoir affaire à moi qu'à un autre. La Trouſſe me prie de lui apprendre quelques-uns des ſecrets de Pomenars pour ſubſiſter honnêtement; enfin, ils ſont abymés. Voilà Châtillon que j'exhorte à vous faire un impromptu; il me demande huit jours, & je l'aſſure déjà qu'il ne ſera que réchauffé, & qu'il le tirera du fond de cette gibeciere que vous connoiſſez. Adieu, belle Comteſſe, il y a raiſon par-tout; cette lettre eſt devenue un juſte volume. J'embraſſe le laborieux Grignan, le Seigneur *Corbeau* (3) le préſomptueux Adhémar, & le fortuné *Louis de Provence*, ſur qui tous les Aſtrologues diſent que les Fées ont ſoufflé. *E con queſto mi raccommando.*

A Paris, le jour de Noël, Vendredi 1671.

LE lendemain que j'eus reçu votre lettre, M. le Camus vint me voir: je l'entretins de ce qu'il avoit à dire ſur les ſoins, le zele & l'application de M. de Grignan pour faire réuſſir l'affaire de Sa M. M. de Lavardin, qui vint auſſi, m'aſſura qu'il en rendroit compte en bon lieu avant la fin du jour. Je ne pouvois trouver deux hommes plus propres à mon deſſein; c'eſt la baſſe & le deſſus. Le ſoir j'allai chez M. d'Uſez, qui eſt encore dans ſa chambre; nous parlâmes fort de vos affaires. Nous

(3) Le Coadjuteur d'Arles.

avions appris les mêmes choſes, & le deſſein qu'on avoit d'envoyer un ordre pour ſéparer l'Aſſemblée, & de faire ſentir en quelqu'autre occaſion ce que c'eſt de ne pas obéir.

Au reſte, ma fille, j'ai le cœur ſerré & très-ſerré de ne point vous avoir ici : je ſerois bien plus heureuſe, s'il y avoit quelqu'un que j'aimaſſe autant que vous ; je ſerois conſolée de votre abſence ; mais je n'ai pas encore trouvé cette égalité, ni rien qui en approche : mille choſes imprévues me font ſouvenir de vous par-deſſus le ſouvenir ordinaire, & me mettent en déroute. Je ſuis en peine de ſavoir où vous irez après votre Aſſemblée. Aix & Arles ſont empeſtés de la petite vérole ; Grignan eſt bien froid ; Salon eſt bien ſeul ; venez dans ma chambre, vous y ſerez très-bien reçue. Adieu, vous en voilà quitte pour cette fois ; ce ne ſera point ici un ſecond tome, je ne ſais plus rien : ſi vous vouliez me faire des queſtions, on vous répondroit. J'ai été cette nuit aux Minimes : je m'en vais en Bourdaloue ; on dit qu'il s'eſt mis à dépeindre les gens, & que l'autre jour il fit trois points de la retraite de Tréville ; il n'y manquoit que le nom ; mais il n'en étoit pas beſoin : avec tout cela, on dit qu'il paſſe toutes les merveilles paſſées, & que perſonne n'a prêché juſqu'ici. Mille complimens aux Grignans.

A Paris, le jour de Noël, à onze heures du ſoir, 1671.

JE vous ai écrit ce matin; mais je reçois la lettre que vous m'avez écrite par Ripert; c'eſt M. d'Uſez qui me l'envoie. Vous me rendez un très-bon compte des affaires de Provence; Dieu veuille que le Roi ſe contente de ce que les Provençaux ont réſolu: la peinture de leur tête & du procédé qu'il faut tenir avec eux, eſt admirable, & le radouciſſement de l'Evêque eſt naturel. Voilà Madame Scaron qui a ſoupé avec nous: elle dit que de tous les millions de lettres que Madame de Richelieu a reçues, celle de M. de Grignan étoit la meilleure; qu'elle l'a eue long-temps dans ſa poche; qu'elle l'a montrée; qu'on ne ſauroit mieux écrire, ni plus galamment, ni plus noblement, ni plus tendrement pour feue Madame de Montauſier (1). Enfin, elle en a été ravie: j'ai juré que je vous le manderois. Je ferai part de votre lettre à d'Hacqueville & à M. le Camus. Je ne ſonge qu'à la Provence: je me trouve préſentement votre voiſine,

Et de Paris je ne voi
Tout au plus que vingt ſemaines
Entre ma Philis & moi.

J'attendois votre frere; on le renvoie de la moitié du chemin à cauſe du voyage. J'ai été

(1) Madame de Richelieu ſuccédoit à Madame de Montauſier dans la place de Dame-d'honneur de la Reine.

au Sermon ; mon cœur n'en a point été ému : ce Bourdaloue

Tant de fois éprouvé,
L'a laiſſé comme il l'a trouvé.

C'eſt peut-être ma faute. Adieu, mon enfant.

A Paris, Mercredi 30 Décembre 1671.

UNE belle & ſûre marque de la légere diſpoſition que j'ai à ne vous pas hâir, c'eſt que je voudrois pouvoir vous écrire douze fois le jour : cette penſée, ma fille, ne vous fait-elle point comme l'offre que vous faiſoit M. de Coulanges, de paſſer ſa vie avec vous ? En vérité, vous n'auriez pas peu d'affaires ; car je vous écris auſſi prolixement, que j'écris laconiquement aux autres. J'ai fort interrogé Ripert ſur votre ſanté : je ne ſuis point contente de vous ; il faut que je vous gronde : vous avez traité votre accouchement, comme celui de la femme d'un Colonel Suiſſe ; vous ne prenez point aſſez de bouillons ; vous avez caqueté dès le troiſieme jour ; vous vous êtes levée dès le dixieme, & vous vous étonnez, après cela, ſi vous êtes maigre. J'eſpérois que vous vous amuſeriez à vous conſerver, à vous reſtaurer, à vous rengraiſſer. Où avez-vous pris la fantaiſie d'imiter Madame de Cruſſol ? Je tâche toujours de vous corriger par les exemples ; cette conduite ne la change point, mais elle vous changera : enfin, c'eſt me fâ-

cher & m'offenſer, que de défigurer votre beau viſage; vous ſavez comme je l'aime; ne devriez-vous pas le conſerver pour l'amour de moi ?

Vous dites bien, quand vous dites que la Provence eſt ma demeure fixe, puiſque c'eſt la vôtre. Paris me ſuffoque, & je voudrois déja être partie pour Grignan. Mais, ma fille, quelle ſolitude, ſi vous allez dans votre Château ! vous ſerez comme Pſyché ſur ſa montagne. Je ne puis être contente où vous n'êtes pas. C'eſt une vérité que je ſens à toute heure: vous me manquez par-tout; & tout ce qui me fait ſouvenir de vous, me traverſe le cœur. Le voyage du Roi devient incertain, quoique les Troupes marchent. Le pauvre la Trouſſe s'en va, & Sévigné s'achemine déja; ils vont à Cologne; cette équipée les déſeſpere. Adieu, mon Ange: je me trouve très-bien chez M. de Coulanges, & je pouſſerai l'air de la petite vérole fort loin: cette grande maiſon, où je ne trouve que Madame de Bonneuil, au lieu de vous, ne me donne nulle envie d'y retourner. M. de Coulanges m'eſt délicieux; nous parlons ſans ceſſe de vous. Je donnerai votre lettre à M. de la Rochefoucauld, je ſuis aſſurée qu'il la trouvera très-bonne. Je hais le deſſus de vos lettres, où il y a, *à Madame la Marquiſe de Sévigné;* appelle-moi *Pierrot.* Les autres ſont aimables & donnent une diſpoſition tendre à lire le reſte.

A Paris,

A Paris, le premier jour de l'an 1672.

J'ÉTOIS hier au soir chez M. d'Usez : nous résolûmes de vous envoyer un Courier. Il m'avoit promis de me faire savoir aujourd'hui le succès de son audience chez M. le Tellier, & même s'il vouloit que j'y menasse Madame de Coulanges (1); mais comme il est dix heures du soir, & que je n'ai point de ses nou-nouvelles, je vous écris tout simplement : M. d'Usez aura soin de vous instruire de ce qu'il a fait. Il faut tâcher d'adoucir les ordres rigoureux, en faisant voir que ce seroit ôter à M. de Grignan le moyen de servir le Roi, que de le rendre odieux à la Province, & quand on seroit obligé d'envoyer les ordres, il y a des gens sages qui disent qu'il en faudroit suspendre l'exécution jusqu'à la réponse de Sa Majesté, à laquelle M. de Grignan écriroit une lettre d'un homme qui est sur les lieux, & qui voit que pour le bien de son service, il faut tâcher d'obtenir un pardon de sa bonté pour cette fois. Si vous saviez comme certaines gens blâment M. de Grignan, pour avoir trop peu considéré son Pays en comparaison de l'obéissance qu'il vouloit établir, vous verriez bien qu'il est difficile de contenter tout le monde; & s'il avoit fait autrement, ce seroit encore

(1) Madame de Coulanges étoit niece de la femme de M. le Tellier, Ministre d'Etat & depuis Chancelier de France.

pis. Ceux qui admirent la beauté de la place où il eſt, n'en ſavent pas les difficultés ; par exemple, n'êtes-vous pas à plaindre préſentement ? Le voyage du Roi eſt entiérement rompu ; mais les troupes marchent toujours à Metz. Sévigné y eſt déja ; la Trouſſe s'en va ; tous deux plus chargés de bonnes intentions que d'argent comptant. Voilà l'Archevêque de Rheims (2), qui commence par vous faire mille complimens très-ſinceres : il dit que M. d'Uſez n'a point vu ſon pere aujourd'hui : il m'aſſure encore que le Roi eſt très-content de votre mari ; qu'il reçoit le préſent de votre Province ; mais que pour n'avoir pas été obéi ponctuellement, il envoie des lettres de cachet pour exiler des Conſuls : on ne peut en dire davantage par la poſte. Ce qu'il faut faire en général, c'eſt d'être toujours très-paſſionné pour le ſervice de Sa Majeſté ; mais il faut tâcher auſſi de ménager un peu les cœurs des Provençaux, afin d'être plus en état de faire obéir le Roi dans ce Pays-là.

M. de la Rochefoucauld vous mande, & moi avec lui, que ſi la lettre que vous lui avez écrite, ne vous paroît pas bonne, c'eſt que vous ne vous y connoiſſez pas : il a raiſon, cette lettre eſt très-agréable & très-ſpirituelle ; en voilà la réponſe. Adieu, ma chere Comteſſe ; je penſe à vous jour & nuit. Donnez-moi des moyens de vous ſervir pour amuſer ma tendreſſe.

(2) Charles-Maurice le Tellier.

A Paris, Mardi 5 Janvier 1672.

LE Roi donna hier audience à l'Ambaſſadeur de Hollande : il voulut que M. le Prince, M. de Turenne, M. de Bouillon, & M. de Créqui, fuſſent témoins de ce qui ſe paſſeroit. L'Ambaſſadeur préſenta ſa lettre au Roi, qui ne la lut pas, quoique le Hollandois proposât d'en faire la lecture : le Roi lui dit qu'il en ſavoit le contenu, & qu'il en avoit une copie dans ſa poche. L'Ambaſſadeur s'étendit fort au long ſur les juſtifications qui étoient dans la lettre ; & que Meſſieurs les Etats s'étoient examinés ſcrupuleuſement pour voir ce qu'ils auroient pu faire qui déplût à Sa Majeſté ; qu'ils n'avoient jamais manqué de reſpect, & que cependant ils entendoient dire que tout ce grand armement n'étoit fait que pour fondre ſur eux ; qu'ils étoient prêts de ſatisfaire S. M. dans tout ce qu'elle lui plairoit d'ordonner, & qu'ils la ſupplioient de ſe ſouvenir des bontés que les Rois ſes prédéceſſeurs avoient eues pour eux, & auxquelles ils devoient toute leur grandeur. Le Roi prit la parole, & dit avec une majeſté & une grace merveilleuſe, qu'il ſavoit qu'on excitoit ſes ennemis contre lui ; qu'il avoit cru qu'il étoit de ſa prudence de ne pas ſe laiſſer ſurprendre ; que ce qui l'avoit obligé à ſe rendre ſi puiſſant ſur la mer & ſur la terre, c'étoit pour être en état de ſe défendre ; qu'il lui reſtoit encore

quelques ordres à donner, & qu'au printemps, il feroit ce qu'il trouveroit le plus avantageux pour ſa gloire & pour le bien de ſon Etat; & fit comprendre enſuite à l'Ambaſſadeur par un ſigne de tête, qu'il ne vouloit point de réplique. La lettre s'eſt trouvée conforme au diſcours de l'Ambaſſadeur, hormis qu'elle finiſſoit par aſſurer Sa Majeſté qu'ils feroient tout ce qu'elle ordonneroit, pourvu qu'il ne leur en coutât point de ſe brouiller avec leurs Alliés.

Ce même jour M. de la Feuillade fut reçu à la tête du Régiment des Gardes, & prêta le ſerment entre les mains d'un Maréchal de France, comme c'eſt la coutume; & le Roi, qui étoit préſent, dit lui-même au Régiment, qu'il leur donnoit M. de la Feuillade pour Meſtre-de-Camp, & lui mit *la pique* (1) à la main; choſe qui ne ſe fait jamais que par le Commiſſaire de la part du Roi: mais Sa Majeſté a voulu que nulle faveur, ni nul agrément ne manquât à cette cérémonie.

Vous connoiſſez Langlée; il eſt fier & familier au poſſible: il jouoit l'autre jour au brelan avec le Comte de Gramont, qui lui dit ſur quelques manieres un peu libres: » M. » de Langlée, gardez ces familiarités-là pour » quand vous jouerez avec le Roi ».

Le Maréchal de Bellefond a demandé permiſſion au Roi de vendre ſa charge (2):jamais

(1) On prenoit alors la pique en pareille occaſion; aujourd'hui c'eſt l'eſponton.

(2) De premier Maître-d'Hôtel du Roi.

perſonne ne la fera ſi bien que lui. Tout le monde croit, & moi plus que les autres, que c'eſt pour payer ſes dettes, & ſonger uniquement à l'affaire de ſon ſalut.

M. le Procureur-Général de la Cour des Aides (3), eſt Premier Préſident de la même Compagnie : ce changement eſt grand pour lui ; ne manquez pas de lui écrire l'un ou l'autre, & que celui qui n'écrira pas, écrive un mot dans la lettre de celui qui écrira. Le Préſident de Nicolaï eſt remis dans ſa charge (4). Voilà donc ce qui s'appelle les nouvelles.

A Paris, Mercredi 6 Janvier 1672.

ENFIN, ma chere fille, vous ne voulez pas que je pleure de vous voir à mille lieues de moi : vous ne ſauriez pourtant empêcher que cet ordre de la Providence ne me ſoit bien dur & bien ſenſible : je ne m'accoutumerai de long-temps à cet éloignement : je coupe court, parce que je ne veux point m'embarquer à vous dire les ſentimens de mon cœur là-deſſus : je ne veux point vous donner un mauvais exemple, ni ébranler votre courage par le récit de mes foibleſſes ; conſervez toute votre raiſon ; jouiſſez de la grandeur de votre ame, pendant que je m'aiderai, comme je pourrai, de toute la tendreſſe de la

(3) Nicolas le Camus.

(4) De Premier Préſident de la Chambre des Comptes.

mienne. Je fus hier à Saint-Germain : la Reine m'attaqua la premiere ; je fis ma cour à vos dépens, comme j'ai coutume. On traita à fond le chapitre de votre accouchement ; puis, on parla de mon voyage de Provence, un mot ſur celui de Bretagne, & ſur le bonheur de Madame de Chaulnes de m'y avoir trouvée ; j'étois allée à Saint-Germain avec elle. Pour MONSIEUR, il me tira près d'une fenêtre pour me parler de vous, & m'ordonna très-ſérieuſement de vous faire ſes complimens, & de vous dire la joie qu'il avoit de votre joli accouchement : il appuya ſur cela d'une telle ſorte, qu'il ne tint qu'à moi d'entendre qu'il vouloit s'attacher à votre ſervice, étant las comme on dit, *d'adorer l'Ange*. Je trouvai MADAME mieux que je ne penſois, mais d'une ſincérité charmante. Je ne pus voir Monſieur de Montauſier ; il étoit enfermé avec MONSEIGNEUR. Je ne finirois jamais de vous dire tous les complimens qu'on me fit, & à vous auſſi ; & de tout cela autant en emporte le vent : on eſt ravi de revenir chez ſoi. Madame de Richelieu me parut abattue ; les fatigues de la Cour ont rabaiſſé ſon caquet ; ſon moulin me parut en chommage : mais qui penſez-vous qu'on trouve chez moi ? M. le Préſident de Reauville, M. le Préſident de Galiffet ; de quoi parle-t-on ? de Madame de Grignan ; qui eſt-ce qui entre dans ma chambre ? votre petite ; vous dites qu'elle me fait ſouvenir de vous, c'eſt bien dit ; vous voulez

bien au moins que je vous réponde qu'il n'eſt pas beſoin de cela. Je monte en carroſſe ; où vais-je ? chez Madame de Valavoire ; pourquoi faire ? pour parler de Provence. Coulanges diſoit l'autre jour ; voyez-vous bien cette femme-là ? elle eſt toujours en la préſence de ſa fille. Vous voilà en peine de moi, vous avez peur que je ne ſois ridicule ; non, ne craignez rien ; on ne peut l'être avec une ſi agréable folie ; & de plus, c'eſt que je me ménage ſelon les lieux, les temps, & les perſonnes avec qui je ſuis ; & l'on jureroit quelquefois que je ne ſonge guères à vous, ce n'eſt pas où je ſuis le plus en liberté. Je reçois votre lettre du 30. Ah ! que vous me déplaiſez, mon enfant, en parlant, comme vous faites, de vos aimables lettres ! quel plaiſir prenez-vous à dire du mal de votre eſprit, de votre ſtyle, à vous comparer à la Princeſſe d'Harcourt ? où pêchez-vous cette fauſſe & offenſante humilité ? elle bleſſe mon cœur, elle offenſe la juſtice, elle choque la vérité ; quelles manieres ! changez-les, je vous en conjure, & voyez les choſes comme elles ſont : ſi cela eſt, vous n'aurez plus qu'à vous défendre de la vanité, & ce ſera une affaire à régler entre votre Confeſſeur & vous. Votre maigreur me tue : hélas ! où eſt le temps que vous ne mangiez qu'une tête de becaſſe par jour, & que vous mouriez de peur de trop engraiſſer ? Si vous devenez groſſe ſur ces entrefaites, ſoyez aſſurée que vous voilà perdue,

ſans que vous puiſſiez en revenir. M. de Grignan a bien du caquet ; il commence à gratter du pied ; mais s'il ſuccombe à la tentation, ne croyez pas qu'il vous aime ; quand on aime bien, on aime tout ; & la beauté qui ne donne aucun chagrin, comme la vôtre, n'eſt pas une choſe à oublier : ſi M. de Grignan la détruit, tenez-vous pour dit que ſa tendreſſe n'eſt pas d'un bon aloi. Il eſt vrai que Madame de Soubiſe vient encore d'accoucher ; mais elle releve trop graſſe ; cela fait que l'on n'a nulle pitié d'elle. Je vous plains bien de vos méchantes compagnies : la nouvelle qu'on y débite du Gouvernement de Bretagne donné à M. de Rohan, eſt très-belle ; cet homme parle comme du temps des Ducs (*de Bretagne*) : je vous ſouhaite quelquefois un petit brin de ce que l'on a ici de reſte. On étoit hier ſur votre chapitre chez Madame de Coulanges ; & Madame Scaron (1) ſe ſouvint avec combien d'eſprit vous aviez ſoutenu autrefois une mauvaiſe cauſe à la même place, & ſur le même tapis où nous étions : il y avoit Madame de la Fayette, Madame Scaron, Segrais, Caderouſſe, l'Abbé Têtu, Guilleragues, Brancas. Vous n'êtes jamais oubliée, ni tout ce que vous valez : tout eſt encore vif ; mais quand je penſe où vous êtes, quoique vous ſoyez Reine, le moyen de ne pas ſoupirer ? Nous ſoupirons encore de la vie

(1) Françoiſe d'Aubigné, depuis Marquiſe de Maintenon.

qu'on

qu'on fait ici & à Saint-Germain, tellement qu'on ſoupire toujours. Vous ſavez bien que Lauzun, en entrant en priſon, dit : *in ſæcula ſæculorum ;* & je crois qu'on eut répondu ici en certains lieux, *amen*, & en d'autres non. Vraiment quand il étoit jaloux de votre *voiſine*, il lui crevoit les yeux, il lui marchoit ſur la main, & que n'a-t-il pas fait à d'autres ?

Votre enfant eſt jolie : elle a un ſon de voix qui m'entre dans le cœur ; elle a de petites manieres qui plaiſent ; je m'en amuſe, & je l'aime ; mais je n'ai pas encore compris que ce degré puiſſe jamais vous paſſer par deſſus la tête.

A Paris, Mercredi 13 Janvier 1672.

EH, mon Dieu, ma fille ! que me dites-vous ? quel plaiſir prenez-vous à dire du mal de votre perſonne, de votre eſprit ; à rabaiſſer votre bonne conduite ; à trouver qu'il faut avoir bien de la bonté pour ſonger à vous ? Quoiqu'aſſurément vous ne penſiez point à tout cela, j'en ſuis bleſſée, vous me fâchez ; & quoique je ne duſſe peut-être pas répondre à des choſes que vous dites en badinant, je ne puis m'empêcher de vous en gronder, préférablement à tout ce que j'ai à vous mander. Vous êtes bonne encore, quand vous dites que vous avez peur des beaux eſprits : ah ! ſi vous ſaviez qu'il ſont petits de près, & combien ils ſont quelquefois empêchés de leurs

perſonnes, vous les remettriez bientôt à hauteur d'appui : vous ſouvient-il combien vous en étiez quelquefois excédée ? Prenez garde que l'éloignement ne vous groſſiſſe les objets ; c'eſt un effet aſſez ordinaire.

Nous ſoupons tous les ſoirs avec Madame Scaron : elle a l'eſprit aimable & merveilleuſement droit ; c'eſt un plaiſir que de l'entendre raiſonner ſur les horribles agitations d'un certain pays qu'elle connoit bien. Les déſeſpoirs de cette d'Heudicourt dans le temps que ſa place paroiſſoit ſi miraculeuſe ; les rages continuelles de Lauzun ; les noirs chagrins, ou les triſtes ennuis des Dames de Saint-Germain, dont peut-être la plus enviée n'eſt pas toujours exempte : c'eſt une plaiſante choſe que de l'entendre cauſer ſur tout cela. Ces diſcours nous menent quelquefois bien loin de moralité en moralité, tantôt chrétienne, tantôt politique. Nous parlons très-ſouvent de vous, elle aime votre eſprit & vos manieres ; & quand vous vous retrouverez ici, vous n'aurez point à craindre de n'être point à la mode

Mais écoutez la bonté du Roi, & ſongez au plaiſir de ſervir un ſi aimable Maître. Il a fait appeller le Maréchal de Bellefond dans ſon cabinet, & lui a dit : » Monſieur le Ma-» réchal, je veux ſavoir pourquoi vous voulez » me quitter ; eſt-ce dévotion ? eſt-ce envie de » vous retirer ? eſt-ce l'accablement de vos » dettes ? Si c'eſt le dernier, j'y veux donner » ordre, & entrer dans le détail de vos affai-

» res. « Le Maréchal fut ſenſiblement touché de cette bonté. » Sire, *dit-il*, ce ſont mes dettes; » je ſuis abymé; je ne puis voir ſouffrir quel- » ques-uns de mes amis qui m'ont aſſiſté, & » que je ne puis ſatisfaire. Hé bien, *dit le Roi*, » il faut aſſurer leur dette; je vous donne cent » mille francs de votre maiſon de Verſailles, » & un brevet de retenue de quatre cens mille » francs, qui ſervira d'aſſurance, ſi vous venez » à mourir. Vous payerez les arrérages avec » les cent mille francs; cela étant, vous de- » meurerez à mon ſervice. « En vérité, il faudroit avoir le cœur bien dur pour ne pas obéir à un Maître, qui entre avec tant de bonté dans les intérêts d'un de ſes domeſtiques : auſſi le Maréchal n'y réſiſta pas, & le voilà remis à ſa place, & comblé de bienfaits : tout ce détail eſt vrai.

Il y a tous les ſoirs des bals, des comédies & des maſcarades à Saint Germain. Le Roi a une application à divertir MADAME, qu'il n'a jamais eue pour l'autre. Racine a fait une piece qui s'appelle *Bajazet* & qui leve la paille; vraiment elle ne va pas en *empirando* comme les autres. Monſieur de Tallard dit (1) qu'elle eſt autant au-deſſus des pieces de Corneille, que celles de Corneille ſont au-deſſus de celles de Boyer : voilà ce qui s'appelle bien louer; il ne faut jamais tenir les vérités captives. Nous en jugerons par nos yeux & par nos oreilles. *Du bruit de Bajazet mon ame importunée*, fait

(1) Exagération outrée.

que je veux aller à la comédie; nous en jugerons.

J'ai été à Livri : ah ! ma chere enfant, que je vous ai bien tenu parole, & que j'ai ſongé tendrement à vous ! Il y faiſoit très-beau, quoique très-froid ; mais le ſoleil brilloit ; tous les arbres étoient parés de perles & de criſtaux ; cette diverſité ne déplaît point. Je me promenai fort; je fus le lendemain dîner à Pomponne; il ſeroit difficile de vous redire ce qui fut dit en cinq heures; je ne m'y ennuyai point. Monſieur de Pomponne ſera ici dans quatre jours ; ce ſeroit un grand chagrin pour moi, ſi jamais j'étois obligée à lui aller parler pour vos affaires de Provence : en vérité, tout de bon, il ne m'écouteroit pas ; vous voyez que je fais un peu l'entendue. Mais de bonne-foi, rien n'eſt égal à M. d'Uſez; c'eſt ce qui s'appelle les groſſes cordes ; je n'ai jamais vu un homme, ni d'un meilleur eſprit, ni d'un meilleur conſeil : je l'attends pour vous parler de ce qu'il aura fait à Saint Germain.

Vous me priez de vous écrire de grandes lettres ; je penſe que vous devez être contente ; je ſuis quelquefois épouvantée de leur immenſité ; ce ſont toutes vos flatteries qui me donnent cette confiance. Madame de Briſſac a une très-bonne proviſion pour ſon hiver, c'eſt-à-dire, M. de Longueville & le Comte de Guiche ; mais en tout bien & tout honneur ; ce n'eſt ſeulement que pour le plaiſir d'être adorée. On ne voit plus la Marans chez Madame

de la Fayette, ni chez Monſieur de la R. F. Nous ne ſavons ce qu'elle fait; nous en jugeons quelquefois un peu témérairement : elle avoit cet été la fantaiſie d'être violée; elle vouloit être violée abſolument : pour moi, je crois qu'elle ne le ſera jamais : quelle folle, bon Dieu! & qu'il y a long-temps que je la vois, comme vous la voyez préſentement! Au reſte, ma fille, il ne tient pas à moi que je ne voie Madame de Valavoire (2) : il eſt vrai qu'il n'eſt pas beſoin de me dire, *vas la voir*; c'eſt aſſez qu'elle vous ait vue pour me la faire courir; mais elle court après quelqu'autre; car j'ai beau la prier de m'attendre; je ne puis parvenir à ce bonheur. C'eſt à M. le Grand qu'il faudroit donner votre *turlupinade*; elle eſt des meilleures. Châtillon nous en donne ici tous les jours des plus méchantes du monde.

A Paris, Vendredi au ſoir, 15 Janvier 1672.

JE vous ai écrit ce matin, ma fille, par le Courier, qui vous porte toutes les douceurs & tous les agrémens du monde pour vos affaires de Provence : mais je veux vous écrire encore ce ſoir, afin qu'il ne ſoit pas dit que la poſte arrive ſans vous apporter de mes lettres. Tout de bon, je crois que vous les aimez; vous me le dites : pourquoi voudriez-vous me

(2) Une Dame de qualité de Provence, qui étoit arrivée depuis peu à Paris.

tromper en vous trompant vous-même ! Mais ſi par hazard cela n'étoit pas, vous ſeriez à plaindre de l'accablement où je vous mettrois par l'abondance de mes lettres : les vôtres ſont ma félicité. Je ne vous ai point répondu ſur votre belle ame : c'eſt Langlade qui dit, *la belle ame*, pour badiner ; mais de bonne foi, vous l'avez fort belle : ce n'eſt peut-être pas de ces ames du premier ordre, comme *choſe* (1), ce Romain, qui retourna chez les Carthaginois pour tenir ſa parole, ſachant bien qu'il ſeroit mis à mort ; mais au-deſſus vous pouvez vous vanter d'être du premier rang.

La piece de Racine m'a paru belle, nous y avons été ; ma *belle fille* (2) m'a paru la plus miraculeuſement bonne Comédienne que jaie jamais vue : elle ſurpaſſe la *Des-œillets* de cent mille piques ; & moi, qu'on croit aſſez bonne pour le théâtre, je ne ſuis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paroît. Elle eſt laide de près, & je ne m'étonne pas que mon fils ait été ſuffoqué par ſa préſence ; mais quand elle dit des vers, elle eſt adorable. *Bajazet* eſt beau, j'y trouve quelque embar-

(1) M. de Sauvebeuf, rendant compte à M. le Prince d'une négociation pour laquelle il étoit allé en Eſpagne, lui diſoit ; *choſe*, *choſe*, le Roi d'Eſpagne m'a dit, &c.

(2) C'eſt-à-dire, la Champmêlé, Comédienne, que le Marquis de Sévigné, ſon fils, avoit aimée. On prétend qu'elle n'avoit point d'eſprit ; mais que Racine, qui en étoit amoureux, lui apprenoit les rôles machinalement.

ras ſur la fin ; & il y a bien de la paſſion, & de la paſſion moins folle que celle de *Bérénice* : je trouve pourtant, à mon ſens, qu'elle ne ſurpaſſe pas *Andromaque*. Quant aux belles Comédies de Corneille, elles ſont autant au-deſſus que votre idée étoit au-deſſus de.... Appliquez, & reſſouvenez-vous de cette folie & croyez que jamais rien n'approchera, je ne dis pas ſurpaſſera, je dis que rien n'approchera des divins endroits de Corneille : il nous lut l'autre jour chez Monſieur de la R. F. une Comédie, qui fait ſouvenir de ſa défunte veine. Je voudrois cependant que vous fuſſiez venue avec moi après-dîné ; vous ne vous ſeriez point ennuyée, vous auriez peut-être pleuré une petite larme, puiſque j'en ai pleuré plus de vingt ; vous auriez admiré votre *belle-ſœur* ; vous auriez vu *les Anges* devant vous, & la Bordeaux qui étoit habillée en petite mignonne. M. le Duc étoit derriere ; Pomenars au-deſſus, avec les laquais, ſon nez dans ſon manteau, parce que le Comte de Créance le veut faire pendre, quelque réſiſtance qu'il y faſſe : tout le bel air étoit ſur le théâtre. Le Marquis de Villeroi avoit un habit de bal ; le Comte de Guiche ceinturé comme ſon eſprit ; tout le reſte en bandits. J'ai vu deux fois ce Comte chez M. de la R. F. il me parut avoir bien de l'eſprit, & il étoit moins ſurnaturel qu'à l'ordinaire. Voilà notre Abbé, qui vous mande qu'il a reçu le plan de Grignan ; dont il eſt très-content : il s'y promene déja par avance ;

il voudroit bien en avoir le profil : pour moi j'attends à le bien posséder que je sois dedans. J'ai mille complimens à vous faire de tous ceux qui ont entendu les agréables paroles du Roi pour M. de Grignan : Madame de Verneuil me vient la premiere ; elle a pensé mourir. Adieu, mon enfant ; que vous dirai-je de mon amitié, & de tout l'intérêt que je prends à vous ? J'embrasse l'*admirable* Grignan, le *prudent* Coadjuteur, & le *présomptueux* Adhémar : n'est-ce pas là, comme je les nommois l'autre jour ?

A Paris, Mercredi 20 Janvier 1672.

VOILA les Maximes de Monsieur de la R. F. revues, corrigées & augmentées ; c'est de sa part que je vous les envoie : il y en a de divines, & à ma honte il y en a que je n'entends point ; Dieu sait comme vous les entendrez. Il y a un démêlé entre l'Archevêque de Paris & l'Archevêque de Rheims : c'est pour une cérémonie. Paris veut que Rheims demande permission d'officier ; Rheims jure qu'il n'en fera rien : on dit que ces deux hommes ne s'accorderont jamais bien qu'ils ne soient à trente lieues l'un de l'autre : ils seront donc toujours mal. Cette cérémonie est la Canonisation d'un Borgia, Jésuite : toute la musique de l'Opéra y fait rage : il y a des lumieres jusques dans la rue saint Antoine ;

on s'y tue. Le vieux Mérinville eſt mort ſans y être allé.

Ne vous trompez point, ma fille, dans l'opinion que vous avez de mes lettres ? L'autre jour un pendard d'homme, voyant ma lettre infinie, me demanda ſi je penſois qu'on pût lire cela : j'en tremblai, ſans deſſein toutefois de me corriger ; & me tenant à ce que vous m'en dites, je ne vous épargnerai aucune bagatelle, grande ou petite, qui puiſſe vous divertir : pour moi, c'eſt ma vie & mon unique plaiſir, que le commerce que j'ai avec vous ; toutes choſes ſont enſuite bien loin après. Je ſuis en peine de votre petit frere : il a bien froid ; il campe ; il marche vers Cologne pour un temps infini : j'eſpérois le voir cet hiver, & le voilà. Enfin, il ſe trouve que Mademoiſelle d'Adhémar eſt la conſolation de ma vieilleſſe : je voudrois auſſi que vous viſſiez comme elle m'aime, comme elle m'appelle, comme elle m'embraſſe : elle n'eſt point belle ; mais elle eſt aimable ; elle a un ſon de voix charmant, elle eſt blanche, elle eſt nette ; enfin je l'aime. Vous me paroiſſez folle de votre fils : j'en ſuis fort aiſe, on ne ſauroit avoir trop de fantaiſies muſquées, ou point muſquées, il n'importe.

Il y a demain un bal chez MADAME : j'ai vu chez MADEMOISELLE l'agitation des pierreries : cela m'a fait ſouvenir de nos tribulations paſſées, & plût à Dieu y être encore !

pouvois-je être malheureuſe avec vous? Toute ma vie eſt pleine de repentir : Monſieur Nicole, ayez pitié de moi, & me faites bien enviſager les ordres de la Providence. Adieu, ma chere fille : je n'oſerois dire que je vous adore ; mais je ne puis concevoir qu'il y ait un degré d'amitié au-delà de la mienne ; vous m'adouciſſez & m'augmentez mes ennuis par les aimables & douces aſſurances de la vôtre.

Fin du Tome premier.

SPECIAL 89-B
4081
V. 1

GETTY CENTER LIBRARY